

Hexagone

Deutsch, Lorànt

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LORÀNT DEUTSCH



HEXAGONE

SUR LES ROUTES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Michel
LAFON

LORÀNT DEUTSCH



HEXAGONE

SUR LES ROUTES DE L'HISTOIRE DE FRANCE

Michel
LAFON

LORÀNT DEUTSCH

HEXAGONE

SUR LES ROUTES DE L'HISTOIRE
DE FRANCE

*Avec la complicité
d'Emmanuel Haymann*



*À Marie-Julie, mon étoile du berger qui m'a guidé
sur la route, et à ses deux petits satellites, Sissi et Colette.*

Introduction

AUX SOURCES DE LA ROUTE...

Par la voie hérakléenne

La rue Saint-Jacques grimpe le flanc de la montagne Sainte-Geneviève et s'échappe, droite,

décidée, comme pour s'en aller découvrir d'autres paysages. Je remonte cette voie qui fut le grand axe

des Romains, le *cardo* autour duquel s'organisait toute la vie de Lutèce. Bientôt, la porte d'Orléans ;

le périphérique au trafic incessant forme l'ultime muraille circulaire de la ville. À Paris comme

ailleurs, c'est une route qui marque la limite.

Les routes me fascinent depuis longtemps. À l'instar des lignes de métro pour Paris, elles sont

autant de lignes de vie menant à la découverte de l'inconnu. Sentiers, chemins, venelles ou

boulevards, artères pavées ou chaussées bitumées, autoroutes, rails ou fleuves sont des portes

entrouvertes : à l'autre bout, toujours, l'imprévu peut surgir. La route, c'est le mouvement, les peuples

en migration, les civilisations qui se découvrent. Comment comprendre l'Histoire en marche sans

s'attacher aux sillons creusés par les populations et les armées, par les promeneurs solitaires et les

grandes migrations humaines ? Comment comprendre un pays sans se pencher d'abord sur les axes de

communication qui le ramifient, formant le système nerveux de ce grand corps ? Comment

comprendre un peuple sans saisir la signification de ces conquêtes sur la nature, sans percevoir le sens de

ce mariage entre l'homme et sa terre ?

Encore quelques embranchements, et l'autoroute me conduit vers l'ouest. Demain soir, je serai sur

scène près d'Angers, sur les terres de mon enfance, j'y jouerai *Le Songe d'une nuit d'été* de

Shakespeare. Mais auparavant je bifurque, je vagabonde, la curiosité me guide et me transporte vers la

Bretagne. Pour moi, c'est la route qui fait naître le voyage et non le voyage qui vous pousse sur la

route. Sur le parcours, des villes et des hameaux se succèdent, ils s'échelonnent au loin, pourtant je ne

vois que des panneaux : « Le Mans centre », « Direction Rennes »... L'étape ne se fait pas à l'ombre

d'une vieille cité, le rythme de l'autoroute évite le passé et interdit la nostalgie. Tout est conçu pour

avancer, avancer vite, l'angoisse du temps perdu nous talonne. S'il faut s'arrêter, ce sera dans une

station-service, pour faire le plein d'essence, prendre un sandwich-Coca-café, et s'en retourner

aussitôt vers le ruban gris pour avaler les kilomètres.

Je roule encore. Sortie. L'autoroute devient route nationale, puis se fait plus étroite pour se muer en

départementale. J'arrive à Camaret-sur-Mer, la pointe du continent, la fin de la Terre... le Finistère.

Virage à droite. Une petite rue longe un champ jaunâtre, des herbes folles, quelques solides maisons

bretonnes... et des rangées bien rectilignes de pierres dressées. Blafardes et anguleuses, ces pierres

disposées en enfilade regardent vers le ciel, se tendent vers l'infini comme dans une prière.

Je suis face aux alignements de Lagatjar, quelque soixante-dix menhirs rescapés sur les six cents

encore répertoriés au XVIIIe siècle. Ces pierres forment une ligne de deux cents mètres, coupée par

deux rangées transversales composées d'autres menhirs.

En Bretagne, la multiplication de ces champs de pierres a fait naître maintes légendes que des

générations ont répétées le soir à la veillée. Ici, on parlait d'un gros caillou tombé du ciel qui

s'enfonçait lentement dans le sol et disparaîtrait complètement un jour, annonçant le cataclysme

ultime, la fin du monde. Là, on racontait que Dieu avait pétrifié des soldats partis à la poursuite de

saint Korneli. Ailleurs, on disait que certaines nuits, lorsque la lune éclairait la lande, des esprits

menaçants venaient former une ronde autour des menhirs. Ailleurs encore, on assurait que les pierres

dressées poussaient jadis naturellement dans les champs, mais que leur inquiétant développement

avait été stoppé par la prière des paroissiens...

En réalité, que signifient ces étranges compositions ? Honorent-elles les morts, invoquent-elles les

dieux, définissent-elles un espace ? À l'aube de l'humanité, les peuples se déplaçaient pour trouver

plus loin, toujours plus loin, des étendues nouvelles, des terrains de chasse, des prairies, des pâturages.

Après avoir traversé des plaines, franchi des montagnes et longé des fleuves, après avoir avancé

devant eux, ils sont parvenus à ces limites... Plus loin, il n'y avait rien, que la mer effrayante et

l'horizon muet qui traçait sa ligne droite comme pour tirer un trait définitif. Comment deviner ce que

l'on pouvait découvrir là-bas, si loin, au-delà du visible ? On se

représentait une nuit perpétuelle

recouvrant des eaux tempétueuses, on imaginait des démons ailés
régnant sans partage sur un univers

glacial.

Puisque le chemin suivi par des nations nomades s'arrêtait ici, ne leur
fallait-il pas trouver une

autre façon de poursuivre leur marche ? Prolonger la route de manière
fantasmagorique pour

approcher les dieux et toutes les forces supérieures...

Je me promène entre les blocs dressés ici depuis au moins quatre mille
ans, bien avant les Gaulois

et notre cher Obélix. Que d'efforts entrepris pour déplacer ces pierres,
les tailler, les dresser ! Que

d'efforts pour rendre hommage aux dieux redoutables et ouvrir les
voies d'un ciel peuplé

d'imaginaire ! Que d'efforts pour dessiner ainsi la route hypothétique
qui mènerait vers le monde de

l'immortalité !

Ces pierres alignées servaient certainement aussi à étudier les astres et
à mesurer le temps : elles

auraient permis, par leur angle particulier, de suivre les mouvements
des étoiles. Et l'on suppose que

ces observations du ciel entretenaient un rite religieux dont on ne sait
rien, mais auquel pouvaient être

associés la Lune et le Soleil.

J'aime imaginer que ces pierres prenaient tout leur sens face à l'astre
du jour dont l'éclat exprimait

la vigueur des divinités. Je veux croire que ces alignements nous
indiquent une route, la première

tracée par l'homme confronté au sens de l'existence : une route qui

menait à une vie située plus loin

que la vie, une route qui donnait un sens aux mystères du monde et permettait aux êtres humains

d'accepter leur sort.

Ainsi donc, la première route pensée et construite n'avait pas pour objectif de relier deux villages

ou deux tribus, elle ne cherchait pas à rapprocher utilitairement les hommes entre eux... elle

conduisait à l'absolu. On la suivait, on l'observait, on croyait approcher l'éternité.

Puis ces peuples ont disparu, le chemin vers l'infini a été oublié, la plupart des pierres ont été

abattues, volées ou déplacées... Pourtant, l'homme du XXI^e siècle vient encore chercher dans les

vestiges de ces alignements de grès blanc le passage vers un au-delà qui n'a jamais cessé de lui

paraître angoissant et mystérieux.

Cela dit, si les voies de l'éternité ont de tout temps continué de hanter l'âme humaine, les habitants

de la Terre ont parallèlement tracé d'autres routes, les vraies, celles qui allaient leur permettre de

trouver des ressources nouvelles, de rencontrer d'autres Terriens, de façonner leur histoire. Mais là

encore, le surnaturel semble les avoir guidés, par l'intermédiaire d'un demi-dieu. Suivons-le : il va

nous amener aux portes de l'Hexagone !

Condamné à douze lourds travaux, Hercule, car c'est de lui qu'il s'agit, dut accomplir, pour dixième

exploit, la prouesse de se rendre sur la terre des Ibères afin d'en

rapporter un célèbre troupeau de

bœufs au pelage écarlate.

Prenons la mer à ses côtés et gagnons le Sud, longeons l'Espagne et pénétrons en Méditerranée par

le détroit de Gibraltar, les colonnes d'Hercule, disait-on dans l'Antiquité. Pour les Grecs, ces rochers

escarpés marquaient la limite du monde connu : au-delà, c'était l'inexploré hostile, peut-être le

royaume des morts. Nous passons les colonnes, longeons maintenant les côtes espagnoles à bâbord, et

nous voilà sur de nouveaux rivages...

La côte que nous empruntons maintenant, qui va des Pyrénées aux Alpes en longeant la mer, fut

justement la route créée par Hercule, jadis, au temps où les dieux vivaient encore...

Restait à s'emparer du fameux troupeau. Mais le voler n'était pas chose facile, le héros

mythologique devait auparavant tuer le propriétaire du bétail, le monstrueux Géryon, personnage

pluriel aux trois têtes, aux trois torses, aux six bras... Une fois Géryon occis, il fallait encore rentrer

chez soi avec les animaux, long parcours qui obligeait le demi-dieu devenu cow-boy à traverser une

grande plaine en poussant le troupeau devant lui. Deux fils de Poséidon, le dieu de la Mer, surgirent

afin de lui dérober ses bovins durement acquis... Hercule tua l'un et l'autre, mais le peuple ligure, qui

s'était établi dans la région, poursuivit le héros, sans doute pour tenter de s'approprier à son tour le

troupeau. On a beau être un demi-dieu, il est difficile de résister à une horde de Ligures agressifs.

Hercule se défendit de toute sa force exceptionnelle, mais arriva un moment où il lança la dernière

flèche de son carquois... Alors, épuisé et blessé, il s'agenouilla et se mit à sangloter doucement. Du

haut du ciel, Zeus entendit les pleurs de son fils : il fallait sauver l'honneur de l'Olympe ! Le dieu des

dieux jeta sur la plaine une pluie de cailloux qui dispersa les méchants, et ceux-ci s'égaillèrent en une

fuite éperdue. Ainsi, Hercule put poursuivre son chemin pour s'en aller vers son destin et ses derniers

travaux.

Mais on ne dévaste pas impunément une terre fertile. En portant secours à Hercule, Zeus a

transformé des champs autrefois féconds en une steppe caillouteuse et inculte.

Où sont les cailloux de Zeus ?

Suivons Hercule sur les rivages de la Côte d'Azur et arrêtons-nous un peu avant

Marseille, à Saint-Martin-de-Crau, puis virage vers le sud pour trouver la plaine de La

Crau devenue « Réserve naturelle des Coussouls de Crau ». Rien n'a changé depuis

Hercule ! Les cailloux sont toujours là, ils recouvrent la steppe, et les herbes jaunâtres ont

bien du mal à pousser sur cette étendue rocailleuse.

Certains prétendent que Zeus n'est pour rien dans cette affaire... Ces cailloux ont été

charriés par la Durance qui formait ici un delta et se jetait directement dans la mer. Il y a

dix-huit mille ans, le mouvement des continents provoqua un cataclysme qui changea le

cours de la rivière, devenue soudain un affluent du Rhône. Le delta s'assécha, mais les

galets roulés et polis par les eaux restèrent sur place.

Quant à la route creusée par Hercule, cette route qui va du pays des Ibères à celui des Étrusques –

c'est-à-dire de l'Espagne à l'Italie en passant par les rivages méditerranéens de la France actuelle –,

les Grecs l'appelleront la voie hérakléenne, la voie d'Héraklès, selon la forme hellène du nom porté

par le héros. Son tracé plurimillénaire est repris aujourd'hui par l'autoroute A9 jusqu'à Arles. Une

fois le Rhône franchi, deux itinéraires ont alternativement la préférence des archéologues pour

rejoindre l'Italie : la route du littoral et la route intérieure remontant la Durance et passant les Alpes

au col de Montgenèvre. Plus tard, les Romains créeront sur ces deux tracés la voie Julia Augusta et la

voie Domitia.

Si l'on en croit la légende, Hercule a donc offert à l'Antiquité gréco-romaine la première voie, le

premier chemin de l'Hexagone... Quoi qu'il en soit, ce tracé représente pour nous le mythe fondateur

de la route, celle qui explore l'inconnu, celle qui permet au monde de se connaître et de se reconnaître.

Ainsi, lorsqu'on suit cette route et bien d'autres, revivent tous ceux qui les ont tracées, qui les ont

conservées, qui les ont irriguées de leurs espoirs, de leur ténacité, de leur souffle pour unifier des

provinces éclatées et engendrer une nation. C'est par le mouvement que des peuples se sont

rassemblés autour d'une idée qui sera la France...



1

VI^e siècle avant notre ère

DES ÉMIGRÉS BIEN ACCUEILLIS

De Marseille à la Bourgogne

par la route de l'étain

En mettant mes pas dans les pas d'Hercule, je me suis arraché à l'infini néant qui me narguait à

Lagatjar. Le fils de Zeus a été comme un guide initiatique, une première réponse pour appréhender

l'Hexagone. Grâce à Hercule, j'ai trouvé le courage de partir, j'ai pris le chemin de la découverte !

Pour moi, le mythe d'Hercule creusant sa route représente l'un des mythes premiers qui ont façonné

l'humanité... N'a-t-il pas insufflé aux Grecs de jadis la force de s'aventurer vers des rivages

méditerranéens dont ils ignoraient tout ?

Les Grecs avaient pour habitude de mesurer le temps en « olympiades », période de quatre années

séparant deux jeux olympiques... Cette année-là était la première année de la 45e olympiade, la 156e

de la fondation de Rome, l'an 3161 de la création du monde selon les juifs, 599 ans avant la naissance

de Jésus-Christ.

À Phocée, ville grecque située au bord de la mer Égée – en Turquie actuelle –, les habitants se

sentent un peu à l'étroit derrière les murs de leur cité. Ils décident alors d'envoyer des explorateurs

faire un tour de Méditerranée, histoire de trouver l'endroit idéal pour établir une colonie. Habiles

commerçants, ils ne songent ni à faire la guerre ni à conquérir un empire, ils aspirent simplement à

ouvrir des comptoirs afin de favoriser la bonne marche de leurs affaires.

Deux jeunes gaillards, Simos et Protis, sont désignés pour diriger l'équipée, mais avant de partir,

les deux compères jugent prudent d'aller consulter le fameux oracle du temple d'Artémis à Éphèse,

l'autre grande localité grecque d'Asie Mineure. Ils ont raison : aucune entreprise humaine ne pourrait

réussir sans l'approbation des forces de l'Olympe.

Interrogée sur les chances d'une telle expédition vers des terres ignorées, Artémis en son temple

parle par la bouche d'Aristarché, honorable matrone que sa réputation autorise à prendre la parole au

nom de la déesse. D'ailleurs, la dame sait tout puisque la divinité lui est apparue en rêve... Bonne

filles, Artémis est d'accord, elle protégera les bateaux et les hommes, mais à condition que l'on

embarque sa statue, qui se dresse pour l'heure en son temple. Du coup, la chère Aristarché sera aussi

du voyage, elle seule pouvant honorer comme il convient la déesse de pierre.

Rassurés et pressés d'ouvrir de nouveaux marchés, les Phocéens délient largement leurs bourses

afin d'armer deux bonnes galères : cinquante rameurs sur chacune et une grande voile carrée à

déployer par vent fort.

Proue contre poupe, les deux bateaux s'en vont caboter au plus près des côtes, sage manière de

naviguer à une époque qui ne connaît pas la boussole. Au loin se découpent les contours des temples

d'Athènes, puis voici les rochers de Corinthe. Simos et Protis remontent l'Italie, s'arrêtent à Rome

pour recevoir les encouragements du roi Tarquin, et poursuivent leur périple jusqu'aux rivages de la

Gaule.

Ils aperçoivent alors des calanques blanches qui flamboient sous le soleil et une baie qui s'offre à

eux... L'air est si pur, l'eau si claire, la lumière si chaude, tout ici leur rappelle l'enchantement de

leur lointaine patrie. Mais que recèlent ces terres inconnues, que

cachent leurs peuplades

mystérieuses ? Les Grecs hésitent un peu, et puis, animés de leurs intentions pacifiques, protégés par

Artémis, ils débarquent enfin. Ils entrent alors en contact avec les habitants de la région, les

Ségobriges, une tribu de Ligures, peuple dont l'espace s'étend jusqu'au nord de la péninsule italienne.

Face-à-face insolite : chacun observe l'autre avec circonspection. Hommes des terres, les

Ségobriges voient avec stupeur ces étrangers drapés de blanc surgir de la mer. Quant aux Grecs, ils

restent pantois devant ces hommes descendus des collines, vêtus d'époustouflantes tuniques violettes

et pourpres.

Bref, Phocéens et Ségobriges n'ont rien en commun... On pourrait s'étriper pour moins que ça !

Mais non, personne n'a envie de se battre. Protis est aimablement conduit à l'intérieur des terres, plus

loin, là-haut, au cœur du village, dans le petit palais de bois et de mortier du roi Nann, souverain de la

tribu. Il est temps que les chefs tiennent un conciliabule et décident des événements à venir.

Le marin et le monarque s'entendent immédiatement. C'est normal : l'un et l'autre ne revendiquent

pas la même partie du territoire. Les Grecs veulent rester sur les rivages et établir un port, les

Ségobriges ne souhaitent que demeurer sur les hauteurs et dans les forêts alentour. L'entrevue se

révèle d'ailleurs si chaleureuse que le roi convie son visiteur à un banquet qui doit se tenir le soir

même... Et le festin s'annonce mémorable car la fille du roi, la

princesse Gyptis, doit choisir son

époux à la fin du repas ! Selon la tradition, la demoiselle tendra au jeune homme de ses pensées une

coupe remplie d'eau claire, et ce simple geste sera promesse de mariage.

Durant les agapes, Gyptis n'a d'yeux que pour le beau Grec. Échanges de regards, soupirs

enamourés, sourires ébauchés...

Les mets les plus délicats se succèdent, fines tranches de veau froid, charcuteries, pâte de moelle et

de jaune d'œuf, gelée de groins, faisans gras... et les timbales à peine vidées sont remplies de cervoise

parfumée de feuilles de menthe.

La nuit est avancée, la princesse va devoir désigner son fiancé, les prétendants sont sur les rangs

dans l'attente du verdict. Surprise, consternation, murmures : c'est à l'étranger qu'elle tend la coupe !

Il boit, elle boit, montrant à tous que l'un et l'autre se désaltéreront désormais à la même source.

Le roi doit s'incliner, il fait bonne figure et se déclare même très heureux de cette alliance scellée

entre son peuple de terriens et cette troupe de navigateurs venus de si loin. En cadeau de nocces, il offre

aux jeunes mariés une bande de terre côtière, un territoire assez large pour s'y établir, et assez limité

pour éviter d'empiéter sur le pays occupé par les Ligures.

Le mariage à peine conclu, Protis s'empresse de reprendre la mer pour aller porter la bonne

nouvelle à ses concitoyens.

– Je vous l'annonce, citoyens de Phocée, la paix règne dans ces

nouvelles contrées, le peuple des

Ligures accueille notre nation, installons notre comptoir sur ces rivages !

C'est l'enthousiasme ! De lourdes galères partent aussitôt à la queue leu leu pour déverser sur les

terres nouvelles des émigrants bien décidés à construire sur place une riche colonie de la patrie

d'origine.

Au cours des décennies qui suivent, les Grecs construisent un petit port, dressent des murailles et

bâtissent un temple pour abriter la statue d'une Artémis aux douze généreuses mamelles, signe de

fertilité et d'abondance.

Finalement, les années passant, une importante cité s'élèvera. Cette agglomération, on l'appellera

Massalia en grec, puis Massilia en latin, plus tard Marselha en occitan et enfin Marseille.

Doit-on croire la légende de Marseille ?

Le philosophe grec Aristote fut le premier à nous rapporter l'histoire de la naissance de

Marseille... Mais il était né deux siècles après les événements. Aussi les cœurs secs ont-ils

pu ricaner, mettre en doute cette belle légende... La réalité archéologique vient pourtant au

secours des romantiques : les racines phocéennes de Marseille sont inscrites dans la pierre.

Longtemps, c'est vrai, Marseille a été « une ville antique sans antiquités », selon la savante

parole du XIXe siècle. Mais tout a changé à partir de 1967, au moment des travaux entrepris

pour la construction du Centre Bourse. La ville a renoué alors avec ses ruines magnifiques.

Dans le jardin du Port Antique (9, rue Henri-Barbusse) se déploie l'architecture grecque :

les quais du port, les bases de deux tours, les remparts dont le tracé et les bases datent de la

fondation de la cité... Le musée qui jouxte ce jardin recèle aussi de précieux trésors datant

des tout premiers temps, en particulier une barque en superbe état retrouvée place Jules-

Verne, sorte de Nautilus exhumé des profondeurs.

En 2005, nouveau choc ! Des fouilles menées dans l'enceinte du collège du Vieux-Port

révélaient un grand bâtiment datant du VI^e siècle avant J.-C., au temps de Gyptis et Protis.

Cette vaste construction de dix-sept mètres de long, aux murs de pierres et au toit de tuiles,

fut à la fois lieu de banquets et sanctuaire consacré aux dieux. Construite sur une petite

butte, elle dominait le port et s'offrait aux regards des navigateurs venus accoster sur ces

rivages. On doit cette magnifique découverte à l'Inrap, l'Institut national de recherches

archéologiques préventives, mais il n'en reste rien, hélas : ensablée, elle est désormais

enfouie sous le nouveau parking du collège. La vie moderne a ses contraintes qui se heurtent

parfois au respect de l'Histoire et de ses vestiges.

Dans un premier temps, Ligures et Grecs se côtoient dans l'harmonie, au moins jusqu'à la mort du

roi Nann. Son fils Comanus, nouveau souverain des Ségobriges, se

montre soudain moins conciliant

que son père : il craint, lui, l'expansion de la cité des Phocéens. L'un de ses conseillers achève de

l'inquiéter en lui rapportant cette parabole éclairante...

– Écoute bien, ô Comanus, écoute la voix de nos pères qui nous ont transmis leur sagesse. Il fut un

temps où une chienne au ventre arrondi demanda à un berger de lui accorder un refuge pour mettre bas

sa portée. Le pâtre généreux lui fit cette faveur. Un peu plus tard, la chienne implora de pouvoir rester

sur place pour y faire grandir ses petits. Le berger accepta encore. Mais quand les chiots furent

devenus grands et forts, la chienne revendiqua la propriété du lieu où elle avait vécu si longtemps...

Crois-en la parole ancienne, ô Comanus, ces Massaliotes, qui semblent être des locataires, ne sont-ils

pas comme ces chiots devenus des molosses ? Ils se rendront un jour maîtres du pays.

Bref, on n'est plus chez soi !

C'est la fin de l'hiver, la fête des Fleurs se prépare à Massalia ; pendant trois jours, la ville sera en

liesse pour célébrer le dieu Dionysos. C'est l'occasion d'agir ! Le roi imagine une ruse qui devrait

chasser à jamais ces Grecs envahissants. D'abord, il envoie ses hommes en ville pour qu'ils prennent

discrètement position, tandis que d'autres franchissent les murailles, dissimulés dans des paniers

d'osier transportés sur des chariots. Ensuite, le chef ségobrige mobilise son armée sur les hauteurs de

la cité. Le plan est simple : à la nuit tombée, quand les Massaliotes seront assommés de fatigue et de

vin, les Ligures introduits subrepticement dans la cité ouvriront les portes et feront entrer les soldats

de Comanus. La suite sera simplement affaire de massacre, à la mode du temps.

On ne se méfie jamais assez des femmes et de l'amour ! Une cousine du roi, amoureuse d'un beau

Grec, s'empresse de dévoiler à son amant les fourbes projets du monarque. L'affaire finit quand même

par un carnage : celui de Comanus et de ses sbires. Désormais, Massalia restera vigilante : une

garnison sera entretenue en permanence, les portes seront fermées les jours de fête, des rondes de nuit

organisées, les étrangers surveillés.

Les relations entre Ligures des collines et Grecs des rivages ne sont certes plus aussi idylliques que

par le passé, mais Massalia a conquis par la force le droit d'exister. La cité demeure pourtant un

modeste comptoir dont la population commerçante se consacre aux échanges dans quelques ports

méditerranéens.

En 546 avant notre ère, c'est-à-dire cinquante-trois ans après le débarquement de Protis sur les

rivages ligures, un événement cataclysmique va brusquement changer la donne et offrir à Massalia la

chance de s'affirmer et de se développer... Loin de là, vers Phocée, les armées perses de Cyrus le

Grand avancement et se taillent un empire. Les terrifiants casques des soldats, dressés comme la crête

d'un coq, brillent au soleil. Phocée ne résiste pas longtemps, la ville est mise à sac, puis détruite. Les

Phocéens doivent abandonner leurs terres orientales. Certains se dirigent vers Massalia, la plupart font

voile vers l'île de Cynnos, notre Corse.

Sur cette île, les Phocéens proscrits investissent la ville d'Alalia – aujourd'hui Aléria. De là, ils

espèrent développer leur commerce tout autour de la Méditerranée. Seulement voilà, les immigrants

entrent en rivalité directe avec les Étrusques, venus du centre de l'Italie, et surtout avec les

Phéniciens, établis à Carthage... Il y a de la concurrence sur les eaux !

Les Phéniciens se montrent intraitables. Maîtres incontestés du commerce maritime, ils

transportent tout ce qui peut se vendre : vin, blé, minerais, bois, coupes de bronze, vases d'argent,

pâtes de verre, tissus colorés... Leurs navires ainsi chargés, ils passent de rivage en rivage et jettent

l'ancre dans les ports, où ils étalent leur séduisant bric-à-brac. Les clients accourent de tous les

horizons, ils apportent de l'or, des broches, des barres de fer, des armes, tout ce qui peut s'échanger.

La grande braderie commence !

Les Phéniciens n'ont pas du tout l'intention d'abandonner à d'autres cette fructueuse activité, ils

voient donc d'un sale œil les Phocéens tenter de marcher sur leurs plates-bandes. Quelques années

seulement après l'arrivée de ces intrus sur l'île de Cynnos, Étrusques et Phéniciens conjuguent leurs

forces pour déloger les importuns et détruire leur abri insulaire. Certains s'exterminent au nom de

grandes idées ; Phéniciens, Étrusques et Phocéens, eux, vont s'entretuer pour protéger leur petit

commerce. Au moins leurs intentions sont-elles claires.

Cent vingt navires glissent sur la mer en silence, poussés par le vent, à peine entend-on les voiles

qui claquent et le clapotis régulier de l'eau qui frappe le bois des coques. Cette impressionnante

flottille arrive au large d'Alalia... Pour se défendre, les Phocéens ne peuvent déployer que soixante

bâtiments. De bord à bord, des nuées de flèches meurtrières assombrissent le ciel, aucun tir ne manque

sa cible, des hommes sont même atteints de plusieurs traits et s'écroulent tout hérissés de dards

mortels, les bateaux s'éperonnent, s'encastrent, des quilles sont crevées, des mâts brisés. Les

Phocéens se battent vaillamment, mais ils ne peuvent rien contre la supériorité numérique des

Phéniciens alliés aux Étrusques. Il faut fuir, souquer ferme pour gagner la haute mer, se perdre là-bas,

vers l'horizon bleu... Et filer vers le seul refuge possible : Massalia.

La chute de Phocée tombée sous les coups des Perses et l'écrasement de la colonie d'Alalia par les

Phéniciens représentent une double chance pour Massalia. La ville accueille une nouvelle

immigration, elle se développe brusquement, agrandit son territoire en englobant quelques collines

avoisinantes. Et toute la contrée s'en trouve profondément bouleversée, car les Grecs, maintenant en

nombre et en force, apportent sur ces rivages une autre façon d'exister. Soucieux d'imposer leur mode

de vie, ils importent des nouveautés qui vont traverser les siècles : la vigne fait découvrir aux

Ségobriges le vin claret qui égaye l'âme, l'olive et le citron font

désormais chanter les aliments et

ouvrent la perspective de juteux commerces. Bref, la région prend une autre teinte.

Plus important encore, les Grecs y implantent une méthode inconnue pour acquérir un bien : la

pièce de monnaie. On paye désormais en oboles ou en drachmes. Ces petites plaques rondes sur

lesquelles sont gravées des images – mais d'un seul côté – peuvent être en or, en argent ou en bronze

selon la dépense envisagée. C'est vrai, cette invention simplifie les échanges, et puis l'on apprend à

compter, à prévoir, à économiser.

En outre, les Massaliotes font connaître à leurs voisins toute une culture. Certes, les Ligures n'en

sont pas totalement dépourvus : ils possèdent leur savoir, respectent leurs propres coutumes,

considèrent les sources d'eau et les sommets enneigés comme le refuge des divinités, vénèrent le

Serpent à tête de bélier et le dieu Taureau qui se terre un peu plus loin, dans les Alpes, sur le mont

Bégo. Leur imaginaire est peuplé de récits fabuleux qui se répandent oralement, souvent en lien avec

des lieux précis de leur environnement immédiat : chênes hantés, roches vivantes, grottes

mystérieuses, eaux bienfaisantes... Cependant, ces Ligures sont des gens rudes, accrochés à la terre

qu'ils travaillent avec obstination. S'ils ne reculent pas devant quelque brigandage, s'ils arment de

petites troupes, ils ne songent jamais aux grands mouvements empanachés qui galvanisent les peuples

et rendent les guerres mémorables. Les Ligures de ces régions de bord

de mer restent à l'écart de

l'Histoire, satisfaits de leur vie laborieuse sur des collines ensoleillées.

Il n'empêche que les Grecs les fascinent. Ceux-ci récitent les fables d'Ésope ou les poèmes

prodigieux du vieil Homère, ils parlent aussi d'Hercule qui parcourt ces contrées, trait d'union entre

leur terre et le monde hellénique.

Ces belles histoires, dont les Grecs sont si friands, ne se répètent pas seulement dans les

assemblées, elles se transmettent également à l'aide de petits signes qui courent sur le papyrus... A, B,

Γ, *alpha*, *bêta*, *gamma*... Les mots d'Homère et les morales d'Ésope peuvent donc se conserver, être

lus, relus, repris, redits.

Les Ligures apprennent ainsi à lire et à écrire. Depuis Massalia, l'écriture va remonter vers le nord

et se répandre dans d'autres contrées. Les peuples de ces contrées vont transcrire leur propre langue en

caractères grecs, plus tard en lettres latines, mais toujours brièvement, de manière utilitaire. Les récits

anciens et les exploits de leurs divinités resteront du domaine pur de la parole transmise. Les tribus

éparpillées dans l'Hexagone n'ont pas voulu saisir la chance qui s'offrait à elles de faire entrer dans

l'Histoire leur chronique des jours et leur vision de l'éternité. Elles ont étrangement laissé ce soin aux

autres, aux Grecs d'abord, aux Romains ensuite.

Cependant, les Phocéens ne sont pas venus s'inventer une nouvelle patrie pour le seul bonheur de

faire connaître aux Ligures des poètes et fabulistes grecs. Un temps, ils ont espéré imposer une

puissance dominant toute la mer. Ils ont dû renoncer à ce rêve devenu inaccessible, barré par

l'obstination querelleuse des Phéniciens. Alors ils s'organisent pour faire de Massalia un carrefour des

échanges régionaux.

Dès lors, la cité phocéenne fonde tout un réseau de comptoirs, à la fois ports d'accueil et sites

commerciaux. Les Massaliotes s'étendent sur le rivage, le long de la voie hérakléenne du littoral. Ils

s'établissent successivement à Monoikos, Olbia, Antipolis, Nikaia, Héracléa Caccabaria... Ces noms

ne nous disent rien, mais s'éclairent soudain quand on parle de Monaco, Hyères, Antibes, Nice,

Cavalaire-sur-Mer. Eh oui, comme moi, les Grecs ont mis leurs pas dans ceux d'Hercule...

Tous ces lieux, on le voit, sont liés à la mer, mais les Massaliotes ne peuvent pas rester accrochés à

leur rivage, ils doivent se détourner de cette mer qu'ils ne parviennent pas à dominer, il leur faut

trouver d'autres routes, d'autres débouchés.

Régulièrement, les marchands grecs quittent donc leur ville, suivent les berges de ce fleuve parfois

sage, parfois grandiose, mais si souvent coléreux, celui qu'ils ont nommé Rhodanos, et qui deviendra

notre Rhône. En certains passages, si la saison est clémente, on peut brièvement grimper sur une

barque et remonter le fleuve à contre-courant, mais bien vite les eaux capricieuses obligent à mettre

pied sur le rivage. Il faut marcher, grimper des coteaux, redescendre,

progresser toujours, puis prendre

un embranchement et s'embarquer sur la rivière Brigoulos, qui sera un jour la Saône, dont le

tempérament calme et le débit régulier favorisent la navigation. Plus loin, il faut encore marcher,

traverser une plaine, atteindre enfin les sources de la rivière Sequana, la Seine, près de laquelle se

profilent de hauts monticules étranges, des tertres modelés par la main de l'homme...

En suivant le courant, les Grecs venus de la Méditerranée parviennent ainsi au pied d'une haute

colline. Surplombant la vallée de la Seine, toute une cité s'agite sur ces hauteurs...

Le décor a changé ; la langue, les traditions, les dieux ne sont plus les mêmes : les voyageurs ont

pénétré le domaine des Celtes. Il faut oublier les Ibères du Sud-Ouest et les Ligures du Sud-Est,

peuples qui avaient au moins la Méditerranée en commun avec les Grecs. Ici, c'est le Nord ! Et c'est

avec ces Celtes redoutés que les Massaliotes vont devoir organiser le négoce et coordonner le transfert

des marchandises.

2007 : on a retrouvé la ville des Celtes

Où sont arrivés les Massaliotes ? La ville celtique, but de leur pérégrination, était érigée

sur le mont Lassois, au-dessus du village actuel de Vix, en plein pays bourguignon. Le site a

été fouillé dès les années 1930. Des tessons de poterie, des fibules, plus tard une tombe

celtique ont été mis au jour.

Mais c'est en 2007 seulement que les archéologues ont découvert ici les traces d'une ville

entière datant du VI^e siècle avant J.-C., une agglomération fortifiée de six hectares avec son

palais, sa rue principale, ses venelles tortueuses, ses réserves de céréales montées sur

pilotis, sa citerne pour conserver l'eau pure et ses remparts épais. De tout cela, il ne reste

que des trous dans le sol et des pierres dispersées. Pourtant, cette découverte a changé

notre manière de concevoir le monde antique.

Jusque-là, en effet, on pensait que les Celtes du nord de l'Hexagone n'avaient connu un

début d'urbanisation qu'un demi-millénaire plus tard, vers le I^{er} siècle avant notre ère. Or il

semble aujourd'hui que l'enjeu économique des routes était si important que des

populations se sont greffées à leurs abords et se sont ainsi sédentarisées. Comme une suite

logique, leurs agglomérations sont rapidement devenues des centres de commerce et

d'échanges. Dans le même mouvement, la complexification sociale s'est accélérée avec des

enjeux politiques évidents : celui qui contrôlait ce verrou détenait la puissance. De fait, la

ville des Celtes était riche. D'ailleurs les archéologues, frappés par l'opulence des lieux,

ont développé le concept de « résidences princières » définies par un site fortifié en hauteur

et de belles sépultures recelant un mobilier en partie étrusque et grec.

Quant aux tertres étranges, rendez-vous à Magny-Lambert, où sont

parvenus jusqu'à nous

ces tumulus de pierres et de terre, marquant les tombes de guerriers ou de hauts dignitaires

celtes.

Pour les Celtes, cette ville est un observatoire bâti dans le but de surveiller le trafic sur la Seine, car

les barques et les pirogues chargées de marchandises qui ont remonté le fleuve depuis son embouchure

s'arrêtent obligatoirement ici. Quand on se rapproche de la source, en effet, on ne peut plus naviguer :

les eaux se dispersent, s'insinuent entre les herbes folles, se répandent en marais. La cité est donc à la

fois clé du fleuve et porte vers le sud. Les épais remparts de pierre, consolidés par des poteaux en bois,

enserrent la ville et descendent jusqu'à la Seine : impossible de continuer plus loin sans obtenir

l'accord des Celtes de la région ! La cité, située ainsi au nœud stratégique de tous les échanges, vit du

fleuve et par le fleuve. Il faut payer pour passer, payer pour les marchandises, payer pour les

débarquer...

Cela fait, on décharge les tissus, les amphores, les objets manufacturés, et surtout de l'étain. Le

précieux métal vient de loin, des mines de Cornouailles, à l'extrémité sud de la Bretagne insulaire.

L'étain a été fondu en lingots, il a traversé le bras de mer, il a été embarqué sur la Seine, objet d'un

commerce lucratif sur tout son parcours... Une bonne part des lingots va poursuivre sa route vers

Massalia afin d'être revendue plus loin encore, aux ateliers d'Italie ou de Grèce, là où les artisans

fondront l'étain pour le mêler au cuivre et le transformer en bronze.

Ah, le bronze – l'airain comme on dit alors –, symbole de force et de beauté ! Rien de grand, de

puissant, de persistant ne peut s'imaginer sans être coulé dans l'airain. La fabrication délicate des

vases et des coupes, l'agencement subtil des pommeaux d'épées, l'art plus complexe des bustes et des

statues ne se conçoivent pas sans la solidité et l'éclat de l'airain.

De la Cornouailles jusqu'à Massalia, l'étain aura parcouru six cents bonnes lieues – environ mille

cinq cents kilomètres –, distance qui sera franchie en un mois seulement. Un record ! Ce prodige, on le

doit à une parfaite organisation des transports maritimes et fluviaux, certes, mais aussi aux routes

terrestres sillonnant le territoire.

Récemment encore, on croyait que les Romains envahissant la Gaule avaient apporté avec eux le

secret de la construction des routes. On sait maintenant que cinq cents ans avant cette occupation, les

Celtes possédaient leurs propres voies, belles et résistantes. Ainsi notre voie hérakléenne n'a pas été

inventée par Hercule mais par les Celtes, sur des chemins millénaires creusés par la géographie et

l'habitude. Certes, ces chemins n'étaient pas dallés, mais empierrés au moyen de gravillons bien

tassés. D'un bout à l'autre de l'Hexagone, des traces en ont été retrouvées. En 1995, un tel chemin

empierré, large parfois de quatre mètres, a été mis au jour à Marguerittes, dans le Languedoc-

Roussillon. De l'autre côté du pays, à Cagny, dans le Calvados, des travaux entrepris en 2008 ont

permis de découvrir une voie celtique bordée de fossés et encore empierrée sur plusieurs mètres.

Hélas, après les études et les analyses faites par les archéologues, tout a été recouvert pour laisser

place à des lotissements ou des entrepôts.

Quoi qu'il en soit, les Celtes ont d'abord consolidé les chemins creusés par l'habitude depuis des

millénaires. Dans un espace où chaque tribu restait indépendante, ces premières voies de

communication n'étaient pas conçues selon un plan central, elles étaient le fruit du hasard et de la

nécessité. Pourtant, sentiers tracés par les animaux ou pistes de terre ébauchées par les chasseurs, ces

voies devaient absolument s'élargir et se développer pour faciliter les mouvements des tribus et les

échanges.

Les Celtes élaborèrent alors des routes empierrées, assez sinueuses pour éviter les obstacles

naturels, mais toujours solides et aplanies afin que puissent rouler presque sans heurts les véhicules

aux quatre roues cerclées de fer mis au point lorsque le portage à dos d'homme ou de mulet avait été

abandonné au profit des chariots tirés par des bœufs. Pour ces chariots, il a fallu conserver et

multiplier les chemins carrossables, contourner les pentes escarpées, éviter les terres bourbeuses,

favoriser les crêtes aisément accessibles, plus régulières et plus stables. En outre, même si les Celtes

étaient sûrs que les dieux et les défunts veillaient sur le moindre sentier, il a paru prudent d'assurer la

sécurité du voyageur : pour cela, on s'est éloigné des passages trop

encaissés ou trop isolés, tous ces

lieux sinistres qui donnent l'impression que des brigands armés se cachent derrière chaque arbre,

chaque rocher, chaque colline pour venir dérober l'étain, l'ambre, la soie ou la fourrure précieusement

transportés.

L'importance de ces tracés bien délimités devient désormais primordiale. Car il y a de la circulation

sur les routes ! Peut-être quelques encombrements apparaissent-ils déjà à la belle saison. Des troupes

armées, des paysans allant aux champs, des villageois partis en forêt pour chercher du bois, des

éleveurs menant leurs troupeaux de bœufs, de porcs ou de moutons, des porteurs d'eau, des marchands

passant d'une région à l'autre, toute cette population se mêle, se hèle, se croise.

Et c'est au sortir de cette agitation foisonnante que les VRP venus de Massalia pénètrent dans la

ville celtique...

Aujourd'hui, on y trouve une colline aplanie, des flancs verdoyants et tout en haut un plateau nu,

aride, fait de terre sèche et de caillasse... Rien ne laisse supposer que nous marchons sur les ruines

évanescentes d'un monde oublié. Et pourtant, cette rocaille recèle notre passé. Les sentez-vous vivre

sous vos pieds, ces pierres, les devinez-vous prêtes à se souvenir ? Ici, une ville est apparue, une ville

s'est développée, une ville a disparu.



2

Ve siècle avant notre ère

VERS LES RICHESSES DU NORD

De la Bourgogne à la Lorraine

par les routes de l'ambre et du sel

En arrivant au sommet de la colline, les Massaliotes découvrent la ville celtique et un palais,

demeure majestueuse dont le soleil de l'aube illumine les portes à larges battants. Ici vit la Grande

Dame, à la fois maîtresse des terres et servante des dieux, lien vivant entre les mortels et les forces

obscur.

Pour nous, qui avons dans l'œil et la mémoire les dentelles de pierre

des châteaux de la Loire ou les

solennelles galeries du Louvre, le palais de la Grande Dame pourrait apparaître comme un vaste chalet

au toit pentu constitué de bardeaux de bois... mais que l'on songe à l'époque où il a été dressé, il y a

deux millénaires et demi !

Pour le visiteur de l'époque, cet édifice surgit comme une vaste construction dominant toutes les

autres de ses murs de bois et de torchis peints en ocre et jaune. À l'intérieur aussi les couleurs

dominant, les statues des dieux sont badigeonnées de teintes éclatantes qui semblent les animer. Deux

vastes pièces sont destinées aux banquets, tandis qu'à l'extrême pointe de l'édifice, dans une avancée

en rotonde, on vient invoquer les divinités bienfaisantes qu'on vénère et les démons cruels qu'on

redoute.

– Ma parole et celle de Taranis, ma parole et celle de Belisama, leurs paroles saintes mêlées à ma

parole...

Diadème d'or sur la tête, drapée dans sa tunique écarlate teintée à la racine de garance, la Grande

Dame module ses oraisons, implorant le dieu guerrier, appelant la déesse et son arc redoutable. Elle

psalmodie les formules consacrées dont le pouvoir conjure les maléfices et entrouvre la voûte céleste.

Les litanies, les invocations adressées au feu vivant, les hymnes répétés pour obtenir la miséricorde

des dieux favorables renvoient les princes de l'Empire des Ténèbres dans les espaces brûlés par un

vent torride où se meuvent les génies mauvais.

Quand cessent les prières, on passe dans la salle du banquet. Sur le sol couvert de foin, on sert aux

hôtes assis par terre des galettes de farine, puis des viandes bouillies dans de grands chaudrons. C'est

ici le croisement des mondes. Sur les murs s'alignent des bronzes celtiques, des vases étrusques, des

coupes grecques, un amoncellement aussi riche que saisissant.

Aimée sans doute, respectée certainement, la Grande Dame arpente chaque jour les rues de sa ville,

assise sur son char de parade rehaussé de plaques de bronze artistement ajourées. Mais voilà qu'un

jour, un cri sans fin s'élève sur la colline... La Grande Dame est transportée en son palais le crâne

fracassé. Que s'est-il passé ? Le char a-t-il versé dans un fossé ? Une roue s'est-elle brisée ? Un

accident de la circulation, déjà ? À trente-cinq ans environ, elle meurt et c'est tout un peuple qui

pleure celle qui le conduisait sur les chemins de la victoire et de l'abondance.

– *Nemnalilulmi beni*¹ ! Je célèbre une femme !

Ainsi s'exprimaient les Celtes. Ces mots ont peut-être été prononcés par le prêtre qui procéda à

l'enfouissement...

Tout cela n'est pas que mon rêve. Car les Celtes nous ont laissé pour témoignage des ruines éparses,

des porcelaines multiples et des objets déposés dans les tombes.

Ici, une femme riche et puissante a été ensevelie. Elle a été emmenée en sa dernière demeure par un

peuple qui rendait ainsi aux dieux un corps destiné à rejoindre la

Terre de Promesse, l'île imaginaire

des Celtes, le rivage paisible où l'éternité n'était que félicité. La dépouille de la Grande Dame a été

disposée dans une chambre funéraire, elle a été parée de ses bijoux les plus précieux, bracelets de

schiste, perles d'ambre, anneaux de bronze, diadème d'or... Des mains pieuses ont placé le corps assis

sur un char de parade puis ont amoncelé près de la défunte ses objets, ses richesses, tout ce qu'elle a

tant aimé de son vivant. Dans le silence de son éternité, la Grande Dame a emporté un immense vase

de bronze aux Gorgones grimaçantes, une jatte en argent et des coupes finement décorées.

Puis la nécropole a été refermée, et un haut tertre de pierre et de terre a été construit au-dessus.

Maintenant, le corps doit se décomposer lentement, condition essentielle à sa résurrection sous une

autre forme. La putréfaction du grain de blé n'est-elle pas indispensable à la naissance du jeune épi ?

Oui, un jour la Grande Dame se réveillera de son sommeil. La renaissance après la mort est un mythe

si bien ancré dans la mythologie celtique que des contes évoquent guerriers ou princesses revenus de

l'au-delà... *La Belle au bois dormant*, évoquée par Charles Perrault puis par Walt Disney, nous vient

de ces temps où la mort était considérée comme un entracte. Le succès jamais démenti de cette

histoire attendrissante semble démontrer que nous n'avons pas tout à fait renoncé à l'espoir de la

résurrection.

Enfin, l'éternité a fait son œuvre, la Grande Dame et sa tombe ont été

oubliées. Pas tout à fait

cependant, si l'on accepte de suivre un petit jeu de piste. La Grande Dame a été inhumée au pied du

mont Lassois... Eh bien, en 1447, dans une chanson de geste, le poète Jehan Wauquelin faisait

allusion à une ville légendaire construite autrefois sur cette butte. Et il expliquait que le terme

« Lassois » était un dérivé de la déclinaison latine *lateo*, qui signifie « je suis caché ».

– Qui est caché ? Qu'est-ce qui est caché ? demandaient les voyageurs érudits.

Les gens du pays ne répondaient pas, mais ils se transmettaient de génération en génération un

merveilleux secret : de grands trésors avaient été autrefois dissimulés dans les flancs de la colline...

On ne connaissait pas l'endroit exact, on avait oublié la Grande Dame, on ne savait rien de la ville

anéantie, mais on pouvait encore raconter une belle histoire. Il faudra attendre 1953 pour enfin mettre

au jour la riche sépulture et comprendre que la légende du trésor disait vrai.

Où sont les trésors de la Grande Dame ?

Parmi les richesses découvertes près de Vix, l'objet le plus impressionnant reste le

gigantesque vase de bronze aux Gorgones grimaçantes... Un mètre soixante-quatre de haut,

deux cent huit kilos, cent dix litres de contenance ! Une œuvre d'art grecque peut-être

offerte par des marchands à la princesse celtique. Avec d'autres objets récupérés dans la

sépulture, il est exposé au Musée du pays châillonnais à Châtillon-sur-

Seine, en Côte-d'Or.

La ville sur la colline ne survivra pas longtemps à la mort de la Grande Dame. Vers 480 avant notre

ère, la colline est brutalement désertée. Ses rues, ses maisons, son palais, son temple, sa nécropole

sont abandonnés. Que s'est-il passé ? En fait, le monde alentour est en plein bouleversement...

Désormais, les commerçants massaliotes arpentent moins souvent les routes de l'intérieur, ils n'en

ont plus besoin : ils ont retrouvé la mer, leur espace naturel. En effet, leurs principaux concurrents en

Méditerranée, les Phéniciens et les Étrusques, ont brusquement perdu de leur splendeur d'antan : les

uns et les autres ont été écrasés militairement par les Grecs. Les Phéniciens ont été vaincus en 480 à la

bataille d'Himère sur les côtes siciliennes. Six ans plus tard vint le tour des Étrusques, défaits au large

de Cumes, ville hellène située au sud de Rome. Les Massaliotes n'ont en rien participé à ces combats,

mais ils en ont largement recueilli les fruits. Désormais, ils peuvent sillonner la mer et poursuivre

allégrement sur les eaux leur course à la prospérité.

D'ailleurs, les Massaliotes ne sont pas mécontents de s'éloigner des centres commerciaux de

l'Hexagone : la mer, nouvel horizon, leur permet d'échapper à la maîtrise que pourraient exercer sur

eux les relais marchands situés à l'intérieur des terres. Qui sait si ces roitelets celtes enrichis ne vont

pas devenir trop gourmands ?

Dans cette conjoncture, la petite ville du mont Lassois n'a pas pesé lourd : sa situation

géographique n'était plus un avantage décisif. La cité a très vite dé péri. Pendant que les riches

s'appauvrissaient, les miséreux succombaient, terrassés par la faim. Dans cet équilibre rompu, les

injustices d'une société profondément inégalitaire sont-elles apparues avec violence ? Le peuple a-t-il

perçu l'opulence des puissants avec colère et désespoir ? Comment le savoir ? Comment analyser

l'âme humaine et l'exaltation des foules à plus de deux millénaires de distance ? Certains historiens

ont évoqué une révolte populaire pour expliquer l'effacement de la ville celtique... Mais n'est-ce pas

juger les événements du passé avec un esprit trop contemporain ?

En quittant le mont Lassois abandonné par sa population, suivons le mouvement des foules,

toujours en quête de nouvelles terres, pour planter, élever des animaux, commercer, s'installer. Cette

route nous mène vers la future capitale de la contrée celte d'où surgira un jour la tribu des Lingons.

Du haut d'un promontoire inexpugnable, Langres veillera bientôt sur ce grand nœud de

communications reliant entre eux les différents territoires de l'Hexagone...

Nous nous connectons ici à l' ancestrale route de l'ambre, cette mythique voie transcontinentale qui

va des gisements de la mer Baltique au monde méditerranéen. Les chariots chargés d'ambre, à la fois

richesse et parure, progressent à travers le pays, sont hissés sur des pirogues, empruntent des fleuves,

s'arrêtent ici avant de poursuivre leur route jusqu'aux comptoirs

phocéens. Là, et dans des ateliers

plus au sud encore, la résine fossile sera taillée, sculptée, poncée, limée pour en faire, par exemple,

des colliers, des pendentifs, des bracelets. Certains, pourtant, aiment l'ambre pour le brûler : il dégage

une fumée qui, dit-on, chatouille agréablement les narines des dieux et fortifie la santé des humains.

En fait, la grande route de l'ambre passe plus à l'est du continent, elle suit le Danube et le Rhin

avant de bifurquer vers le sud. Son incursion dans l'Hexagone constitue une voie parallèle, un

itinéraire bis, qui traverse le territoire du nord au sud en empruntant les fleuves. Ce parcours

commence à l'embouchure du Rhin, longe la Moselle, puis la Saône, enfin le Rhône, avant d'arriver à

Massalia et aux comptoirs phocéens.

En remontant cette ligne fluviale, nous pénétrons bientôt dans une région qui deviendra plus tard la

Lorraine. Une vaste forêt nous enveloppe avant de s'éclaircir pour nous laisser découvrir la boucle de

la Moselle et une cité fortifiée : il n'en reste aujourd'hui que des ruines et un lieu-dit, Camp

d'Afrique... Rien à voir avec le continent mal orthographié, le mot provient simplement d'un terme

ancien qui signifiait « escarpé ».

Ici, du haut de leur cité, des Celtes contrôlent ce point qui met en relation les vallées du Rhin et de

la Moselle avec celles de la Saône et du Rhône. Derrière de hauts remparts faits de pierre, d'argile, de

bois et de chaux, la ville pacifique, fondée sur le travail du fer, du bronze et du textile, produit des

outils, des bijoux et des vêtements, sans oublier, comble du raffinement, le martelage délicat des

coupe-ongles et des pinces à épiler.

Comment retrouver les remparts d’Affrique ?

Ces remparts ressemblent aujourd’hui à de simples talus, mais l’âme celtique vibre

encore sur ces terres envahies par la végétation. Il faut se rendre à quatorze kilomètres au

sud de Nancy, sur la commune de Messein, en Meurthe-et-Moselle. Deux hauts monticules

herbeux disposés en remparts parallèles et séparés par un fossé constituent les vestiges du

dispositif de défense élevé par les Celtes. On devine les traces de l’enceinte principale dont

les dimensions sont impressionnantes : six cents mètres de long, cinquante mètres de large,

neuf mètres de hauteur... Le site domine Ludres et toute la plaine du Vermois d’un côté,

Messein et les collines du Saintois, de l’autre, tout en s’ouvrant sur la vallée de la Moselle

qui coule deux cents mètres en contrebas.

En longeant la Moselle, nous gagnons plus loin une autre place forte, et rencontrons une autre tribu

celtique... Celle-ci se fera appeler Médiomatricque, ce qui signifie étrangement « Au Milieu des Eaux-

Mères ». Il est vrai que ces gens-là ont un peu tendance à l’enflure et à l’hyperbole... La butte sur

laquelle ils ont installé leur citadelle, ils la nommeront avec orgueil « La Divine Porte des

Médiomatriques », rien de moins ! Les Romains traduiront cette appellation emphatique pour en faire

l'oppidum de Divodurum Mediomatricorum, mais les générations futures préféreront abréger ce nom

originel pour parler, plus simplement, de Mettis, puis de Metz.

Pour dresser leurs remparts de bois, les Celtes ont choisi un lieu stratégique au confluent de la

Moselle et de la Seille... Alors, suivons ce petit cours d'eau qui nous fait un peu perdre le nord et nous

entraîne sur une autre voie commerciale de première importance : la route du sel. À vingt lieues

celtiques de là – environ cinquante kilomètres –, se déploie en effet le pays des sources salées,

bienfaits des dieux. Loin de la mer, on extrait ici l'indispensable « or blanc », que riches et pauvres se

partagent, les uns pour relever le goût des plats, les autres pour conserver les aliments, et que tous

utilisent comme monnaie d'échange.

Les Celtes exploitent ce trésor naturel, et développent un important réseau de voies terrestres et

fluviales pour en faire le commerce. Ils ont aussi inventé une nouvelle technique pour obtenir les

fameux petits cristaux, objets de toutes les convoitises. La technique rudimentaire qui consiste à faire

simplement évaporer l'eau salée est difficile à réaliser dans ces régions de l'Est : le climat plutôt froid

interdit de compter sur l'action du soleil. Alors, il faut se montrer ingénieux. Les Celtes mettent donc

au point le « briquetage », méthode qui permet de concentrer le sel de l'eau sans le secours d'un astre

trop capricieux... Des cuvettes emplies d'eau salée sont d'abord préchauffées dans des fours. On

obtient ainsi une saumure aussitôt versée dans des moules en terre

cuite posés sur une petite structure

composée de plusieurs bâtonnets en argile, puis le tout est délicatement placé au-dessus des fours. La

forte chaleur du feu provoque la cristallisation du sel, on laisse refroidir, on brise le moule, et le pain

de sel apparaît !

Seulement voilà, ce processus n'est pas très écologique : pour obtenir la nécessaire cristallisation, il

faut brûler des arbres, beaucoup d'arbres. Tellement d'arbres que la région, jusqu'ici très boisée, va

finir par ressembler à un marais dévasté. Mais enfin, si le traitement du sel appauvrit la terre, il

enrichit certains de ses habitants. Les gens du peuple mais aussi les esclaves, des prisonniers faits au

cours des guerres et des razzias, souffrent en commun sous la chaleur des fourneaux et s'éreintent à

produire jour après jour l'abondance des autres, enfermés dans leur petit enfer salé, mais les seigneurs

du coin accumulent de belles fortunes.

Que reste-t-il des Celtes sauniers ?

Près de Moyenvic, dans la vallée de la Seille, en Moselle, des fouilles menées en 1999 ont

permis de mettre au jour une quarantaine de fourneaux creusés dans le sol et provenant du

temps des Celtes. Fourneaux ronds, fourneaux longs et recourbés, fourneaux en fer à cheval,

les techniques étaient diverses.

Dès 2001, des archéologues et des géologues ont entrepris de nouvelles recherches dans

la vallée de la Seille. Des sondages ont été faits autour des sources d'eau

salée, près de Vic-

sur-Seille, Moyenvic et Marsal, et des mesures pour localiser les structures salifères ont été

réalisées du haut d'un hélicoptère. À cette occasion, des fragments de moules ayant servi à

fabriquer des pains de sel et des éléments de fourneaux à sel ont été repérés.

Pour retrouver la trace des Celtes sauniers, il faut se rendre à Marsal. Au Musée du sel,

vous découvrirez en grandeur nature le procédé celtique du briquetage, mais aussi

l'archéologie, l'histoire et la légende du sel.

Dans ce pays du sel, empruntons l'antique chemin qui va de Dieuze à Mittersheim : cette route

droite semble nous désigner au loin quelque point important. Poursuivons donc son tracé jusqu'à la

limite de l'Alsace et de la Lorraine : nous voici face à un menhir impressionnant. Eh bien, cette pierre

dressée indique un carrefour de voies celtiques. Ici se croisaient de nombreuses routes, dont celle

reliant les comptoirs étrusques à l'embouchure du Rhin.

« Le Petit Poucet » : un conte celtique ?

« Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants... », ainsi

commence Le Petit Poucet , conte de Charles Perrault publié en 1697. En fait, l'auteur n'a

fait que recueillir une très ancienne tradition orale. Les origines de cette terrifiante histoire

d'enfants abandonnés dans la forêt seraient à chercher dans les chants sacrés des peuples

anciens... Les Celtes possédaient déjà leur version du Petit Poucet ! En tout cas, l'enfant-

héros emporte dans l'épaisse forêt des cailloux blancs qu'il sème tout au long du parcours.

Et c'est ainsi qu'il ramène ses frères « jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils

étaient venus ».

Des pierres disposées pour marquer un trajet ? Les voyageurs de jadis ne procédaient pas

autrement. En un temps où les panneaux informatifs et les affiches publicitaires n'avaient

pas encore envahi les routes, les menhirs et autres mégalithes étaient réemployés comme

points de mire et points de repère.

Il est vrai que les pierres du conte sont toutes petites, à la mesure d'un enfant « guère

plus gros que le pouce », mais elles font allusion à la manière ancienne de retrouver son

chemin...

Pour découvrir le menhir planté au carrefour des voies celtiques, rendez-vous à

Goetzenbruck, prenez la petite route qui mène à Wimmenau dans le parc naturel des Vosges,

entre Strasbourg et Sarreguemines. Le mégalithe se dresse toujours à l'ancien carrefour, on

l'appelle le « Breitenstein », c'est-à-dire « la large pierre ». Au XII^e siècle de notre ère, ce

bloc de grès des Vosges, haut de près de quatre mètres cinquante, marquait la frontière

entre l'Alsace et la Lorraine. En 1787, le monument a été christianisé par l'adjonction

d'une croix sur son sommet et d'une représentation sculptée des douze apôtres sur ses

quatre côtés. Mais six ans plus tard, au moment de la Révolution, les apôtres ont été

décapités. Par la suite, les bas-reliefs sans tête ont été restaurés, et le menhir indiqua

désormais la limite entre deux départements, la Moselle et le Bas-Rhin.

Prenons à présent cette nouvelle route celtique qui mène vers l'ambre et les richesses du Nord et

suivons-la jusqu'à la limite de l'Hexagone ici matérialisée par une petite rivière, la Blies... Nous

voici à Bliesbruck. En ce Ve siècle avant notre ère, il existe ici aussi une résidence princière, une petite

ville semblable à celle que nous avons quittée en Bourgogne, mais plus jeune d'un siècle. Les mêmes

ruelles, les mêmes réserves de céréales, la même citerne, la même langue, les mêmes traditions, les

mêmes croyances : d'un coin à l'autre de l'Hexagone, et plus loin encore, les Celtes éparpillés en

plusieurs tribus ne forment qu'un seul peuple.

Ici également, une Grande Dame a été richement inhumée. Ici ? Plus exactement à un kilomètre de

là, sur l'autre rive de la Blies, dans ce qui est aujourd'hui l'Allemagne. Les soubresauts commerciaux

et sociaux qui ont mis à bas la société du mont Lassois n'ont pas encore atteint cette pointe extrême de

l'Hexagone. La ville avec son aristocratie, ses artisans et ses paysans continuera de prospérer tant

qu'elle contrôlera cet embranchement des voies reliant les richesses du Nord aux comptoirs étrusques.

Qui veut rencontrer la princesse de la Blies ?

En 1954, des travaux entrepris sur une sablière de Reinheim mirent au jour une chambre

funéraire en bois. Il ne restait rien de la défunte, mais les éléments de parures et les

offrandes funéraires permirent une reconstitution précise de la tombe. La princesse celtique

portait de riches bijoux, et à ses côtés avaient été déposés quelques amulettes, un miroir de

bronze, des perles en ambre et en verre. Enfin, rien n'avait été oublié pour le grand banquet

de l'au-delà : plats en airain, cruches, cornes à boire.

Les découvertes de la vallée de la Blies sont, depuis 1988, mises en valeur dans le Parc

archéologique européen de Bliesbruck-Reinheim, fruit d'une coopération entre la France et

l'Allemagne.

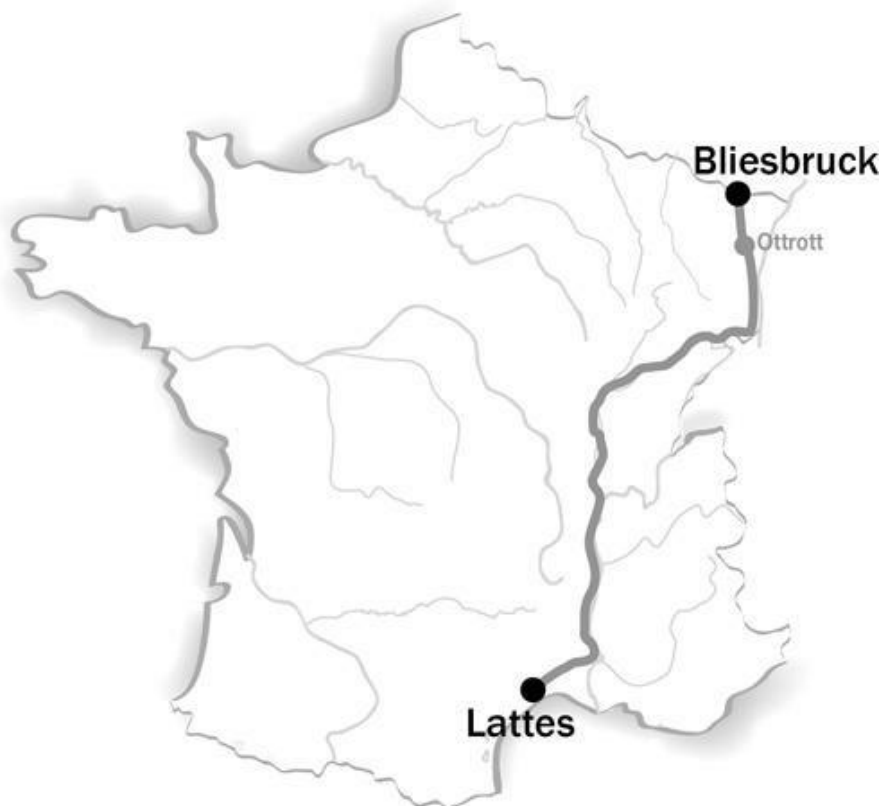
Nous pouvons ainsi pénétrer dans la tombe (reconstituée) de la princesse celtique. Nous

franchissons les millénaires, nous voyons ce qu'ont vu les Celtes en confiant le corps de leur

princesse à l'éternité. Elle est là, étendue devant nous, avec ses objets rituels disposés près

d'elle.

1. Ces mots, dans la langue qui fut sans doute celle des Celtes, figurent – transcrits dans un ancien alphabet latin – sur une tuile gallo-romaine découverte en 1997 à Châteaubateau, en Seine-et-Marne. Les onze lignes de ce témoignage tardif du II^e siècle de notre ère représentent le plus long texte connu de ce que pouvait être le parler des régions celtiques avant la conquête romaine.



3

IVe siècle avant notre ère

BRENNUS, LE PREMIER GAULOIS

De la Lorraine au Languedoc-Roussillon...

et jusqu'en Italie !

Par la route du fer

Un grondement surgit des profondeurs, un craquement déchire les contreforts... des pans de roche

sont arrachés au flanc de la montagne. Les blocs de pierre roulent et vont se fracasser plus bas,

aussitôt on les examine pour en repérer les traces de minerai de fer.

Ces bruits terrifiants proviennent des rives du Rhin... De Bliesbruck,

nous nous sommes dirigés

vers le nord pour atteindre le fleuve, axe principal de la route de l'ambre. Nous voilà arrivés au pied

du Hunsrück – un massif montagneux situé aujourd'hui en Allemagne – plongé au cœur d'une activité

incessante.

Bienvenue dans la métropole du fer ! Sur la région plane une odeur mêlée de métal fondu, de

charbon brûlé et de terre retournée, car ici on creuse la montagne et on réalise l'extraction du métal.

Dans de petits fourneaux en terre cuite, on fait alterner une couche de minerai et une couche de

charbon de bois, puis on recommence, encore une couche de minerai, encore une couche de charbon de

bois... On allume, on ventile, on chauffe à blanc. Ensuite, il faut briser le fourneau pour récupérer un

métal mou souillé de scories qu'on devra nettoyer avant d'attaquer, durant de longues heures, le

martelage destiné à transformer le métal en barres ou en lingots. Dans les ateliers ou dans les forges,

les artisans donneront plus tard des formes à ces pièces... armes, outils, fibules.

Le IV^e siècle avant notre ère, période que les historiens désignent comme le second âge du fer, voit

ce métal s'imposer progressivement, changer les habitudes et modifier même l'art ancestral de la

guerre. Ainsi apparaît une arme redoutable : une épée plate, solide, tranchante et d'un mètre de long !

Les Celtes sont arrivés à ce prodige en maîtrisant le traitement du fer mieux que tous les autres

peuples, mais ils ne se sont pas arrêtés à cette innovation. Ils ont

imaginé aussi, pour protéger leur

fameuse épée, un fourreau de métal, création qui n'a rien d'anecdotique : cette gaine rigide a

l'avantage de conserver intact le coupant de la lame. Et puis, pour parfaire l'équipement du

combattant celte et le rendre quasiment invulnérable, ils ont inventé la cotte de mailles... Fort d'un tel

armement, le guerrier venu du Nord veut dominer le monde. Les peuples tremblent et se demandent si

les guerres seront encore possibles dans l'avenir : une technique aussi ravageuse ne va-t-elle pas

instaurer un équilibre de la terreur ?

C'est vrai, l'époque est à la guerre ! Les fastueux palais et les opulentes maisonnées ne font plus

vibrer l'âme des Celtes. Les richesses désormais se mesurent en territoires occupés, possédés, étendus.

Il faut aller de l'avant, épée en main, trancher des têtes et percer des ventres. Sinon la vie paraîtrait si

fade...

Des populations entières se mettent en marche. Progressant comme une houle sous l'ombre des

futaies assez hautes, assez denses pour cacher le soleil, elles se répandent le long des axes de

communication, non plus pour échanger ambre ou étain, mais pour faire parler le fer. Les armées

avancent, les guerriers aux tresses durcies à la chaux, le corps nu peint en bleu pour impressionner

l'ennemi, poussent des cris effroyables et tranchent les têtes. Alors, les peuplades vaincues

abandonnent les bonnes terres à ces troupes irrésistibles et se réfugient dans les montagnes, pour

disparaître à jamais, sauf à pactiser avec l'envahisseur.

Les nouveaux maîtres s'installent sur les terres conquises avec leur
fourniment, leurs femmes, leurs

enfants, leurs esclaves, leur bétail... On s'arrête au bord d'un cours
d'eau ou sur une éminence pour

fonder un village. Il faut déboiser, ensemençer, bâtir, et les guerriers
lâchent les armes pour élever

pacifiquement porcs, moutons ou chevaux, pour cultiver le blé, l'orge
ou le seigle. Et, là encore,

l'usage du fer modifie le quotidien : les outils permettent d'améliorer
le rendement des cultures. Les

saisons passent, la vie s'apaise, mais on se remet bientôt en route car
tout est en constante recreation,

on ne construit pas dans la durée. Parfois le lieu est purement et
simplement déserté, on abandonne

aux intempéries et aux bêtes sauvages les cahutes, le temple, les
bassins et les réserves.

Quelques familles restent pourtant sur place, de part et d'autre du
Rhin, fleuve sacré auquel les

druides prêtent des vertus magiques...

L'enfant est-il bien le fils de son père ? Cette question semble tarauder
les guerriers si souvent

partis sur les routes de la gloire, épée à la main. « L'enfant est-il bien
le fils de son père ? » se répètent

ces vaillants combattants. Il est facile de le savoir, prétendent les
druides : il suffit d'interroger le

fleuve ! Encore nu et vagissant, le bébé est placé aussitôt après la
naissance sur un bouclier de bois et

lâché sur les flots. Le nouveau-né doit surnager. Si le bouclier tangue,
s'il vacille, s'il est pris dans un

tourbillon, si le nourrisson se noie ou s'il meurt de froid, c'est qu'il ne

méritait pas de vivre. Il était, à

l'évidence, le fruit des amours adultérines d'une épouse infidèle. Avec de telles coutumes, heureux les

enfants nés au mois d'août par temps calme...

Les druides, classe sacerdotale et caste dominante, ne se contentent pas d'imposer ce cruel

jugement des eaux, ils prennent une influence grandissante sur l'ensemble des tribus...

Tout le long du Rhin, cet axe commercial qui conduit aux Alpes et aux richesses du Sud, le culte

imposé par les druides s'enracine au sommet d'éminences perdues dans des forêts profondes, là où

jaillissent des sources, objets de vénération. Vêtus de blanc, les prêtres parlent, condamnant le luxe

effréné et la course au négoce, valorisant des mœurs simples et austères... et la guerre !

– Il faut posséder de vastes terres, disent-ils, s'entourer de compagnons fidèles, combattre et

prouver sa bravoure !

Dominant la vallée du Rhin, le mont Sainte-Odile fut un lieu de culte vénérable et vénéré. Sur le

plateau du sommet, un long mur constitué d'énormes blocs de grès évoque encore l'un de ces

sanctuaires secrets où s'assemblaient les druides... Que s'est-il passé à l'abri de cette muraille ? Se

réunissait-on sous les arbres pour implorer les divinités ?

L'insondable mystère du mur païen

Nous sommes à trente-six kilomètres de Strasbourg, à Ottrott, sur le mont Sainte-Odile.

Le « mur païen », long de dix kilomètres, se dressait jadis jusqu'à cinq

mètres de hauteur.

Ce mur, qui constitue le plus important monument mégalithique d'Europe, conserve son

mystère.

Depuis plus d'un siècle, les archéologues interrogent et fouillent les abords de ce mur

énigmatique. Qu'en ont-ils conclu ? Certains d'entre eux imaginent un mur construit au

VI^e siècle avant notre ère, d'autres plaident pour trois siècles plus tard, quelques-uns

penchent pour l'époque gallo-romaine. On a même évoqué la dynastie mérovingienne...

C'est-à-dire le Ve siècle après J.-C. Bref, un grand écart de mille ans !

Continuons notre route... Abandonnons le Rhin pour pénétrer plus loin à l'intérieur de l'Hexagone,

à la rencontre de tribus en plein mouvement vers le sud.

Dans la multitude des peuples celtes, les Sénon sont parmi les plus puissants. Ils entretiennent des

relations cordiales avec les nations celtiques alentour, ont conclu avec elles des pactes de défense

mutuelle et se déclarent tout bonnement choisis par les dieux pour régner sur l'humanité environnante.

Ils attendent donc que tous les autres peuples se soumettent à leur volonté. « Sénon », le terme par

lequel ils se désignent, ne veut-il pas dire « les Premiers » ? Ils ont des raisons de s'estimer satisfaits

d'eux-mêmes : leur population s'accroît, leurs terres sont fertiles, leur métropole se développe... Ils

l'ont bâtie au bord de l'Yonne, leur capitale, et cette ville prendra plus tard le nom de ses fondateurs

en devenant Sens.

Pour mener des batailles incessantes, qui sont des invasions, les druides sont chargés de choisir le

chef de l'armée : ils savent, eux, ce que veulent les dieux. Le seigneur de la guerre devra être fort

comme le taureau, inspirer la crainte comme le loup, regarder la mort en face comme le noir corbeau,

honorer la vie comme le cygne blanc.

C'est ainsi qu'un jour le meneur d'hommes issu du peuple sénon est désigné par ces prêtres

celtiques. Il est aussitôt respecté, glorifié, chanté... Son nom répand déjà la terreur parmi ses ennemis.

Son nom ? Quel nom ? Brennus, disaient les Romains ; Brennos, articulaient les Grecs. Mais les

Celtes eux-mêmes, comment l'appelaient-ils ? On n'en sait rien. D'ailleurs, se nommait-il vraiment

Brennus ou Brennos ? On peut en douter. En fait, le vocable « Brenn » signifiait sans doute « chef de

guerre » dans le parler celtique. Les Romains et les Grecs, qui pratiquaient mal les langues étrangères,

ont cru que Brenn était le nom de ce haut personnage placé à la tête de la grande armée mobilisée en

Gaule...

Sous l'autorité du Brenn, les tribus celtes se mettent en route. Une armée puissante s'ébranle,

formée essentiellement de guerriers venus des peuples du Centre et de l'Est : Sénons des rives de

l'Yonne, Aulerques des bords de la Loire, Arvernes du Massif central, Lingons et Éduens de la future

Bourgogne, Bituriges du Centre, Carnutes de la Beauce, Séquanes de l'Est...

Ces peuples migrent vers le sud, très au sud, vers le monde étrusque...
Et si le Brenn emprunte le

couloir rhodanien, l'axe majeur de l'Hexagone pour descendre vers la Méditerranée, ce n'est pas pour

marcher sur Marseille et ses satellites du rivage méditerranéen : il veut seulement trouver une voie de

franchissement des Alpes afin de rejoindre les tribus déjà installées au-delà des monts, en contact avec

les richesses de l'Étrurie.

Le vaste delta du Rhône puis le littoral méditerranéen offrent au Brenn et à ses hommes le spectacle

d'une opulence sereine et pacifiée. Ils approchent de Lattara – aujourd'hui Lattes, près de

Montpellier –, colonie massaliote. Dans ce port de Méditerranée, les Grecs, les Étrusques et les

Ligures concourent à la prospérité de tous. La guerre, ici, a moins d'attrait, car les destructions et les

massacres rompraient la subtile stabilité qui fait la richesse de la région. D'ailleurs, les quelques

vellétés de conflits ont tourné court. Quand un chef local nommé Catumandus s'est mis en tête

d'unifier quelques tribus dans le but d'écraser Massalia et de chasser les Grecs des bords de mer de

toute la Gaule méridionale, il n'a pas persévéré longtemps. Avec son armée, il a fait

consciencieusement le siège de Massalia, il était prêt à la prendre... Mais soudain, il abandonna et

retira ses troupes. Un peu surpris, ses soldats l'interrogèrent : pourquoi cette retraite honteuse ?

– C'est que j'ai vu en songe une femme farouche, elle m'ordonnait de reculer, répondit

Catumandus.

Il s'empressa alors d'entrer pacifiquement dans Massalia pour en honorer les dieux... Face à la

statue d'Athéna, il se trouva tout tourneboulé :

– C'est la déesse que j'ai vue en songe et qui m'a ordonné d'abandonner le siège de la ville !

s'exclama-t-il.

Il offrit un collier d'or à la bonne déesse et conclut une amitié éternelle avec tous les Massaliotes,

jusqu'à Lattara. Cette intervention divine était venue à temps pour empêcher une guerre inutile et

dévastatrice dont chacun serait sorti défait et ruiné.

Massalia et ses colonies faisaient-elles si peur ? Les dieux les ont-ils préservées de l'appétit des

Celtes ? La belle légende d'Athéna protégeant Massalia cache peut-être une réalité moins

olympienne : les Massaliotes auraient soudoyé Catumandus afin qu'il renonce à son projet néfaste. Et

le Brenn lui-même ? A-t-il été payé pour aller mener sa guerre ailleurs ?

Lattes : et si l'on visitait le port antique ?

À Lattes, l'ancienne Lattara, aujourd'hui à la périphérie de Montpellier, des fouilles sont

effectuées régulièrement depuis 1963. Sur une surface de dix hectares, les archéologues ont

pu obtenir une vue claire du système urbain de l'époque.

Le Musée archéologique Henri-Prades expose des vestiges qui témoignent de l'activité du

port antique et des relations entretenues avec le monde méditerranéen : céramiques, urnes

en verre, outils, vaisselle, bijoux, lampes à huile, monnaies, mosaïques, sculptures, etc.

Du musée, à travers de larges baies, on peut englober d'un regard le site archéologique

et ses pierres blanches, ruines des anciennes habitations élevées autour du port.

Dans ce port, un solide rempart a été construit en ce IV^e siècle avant notre ère, mais un

rempart dressé face à la mer, et non face à la terre : les Massaliotes et leurs comptoirs

craignaient donc davantage les pirates venus du large que les envahisseurs arrivés du nord.

Corrompu ou simplement prudent, le Brenn s'éloigne donc de Lattara et des territoires sous

contrôle massaliote. Les forces celtiques continuent leur route par la voie hérakléenne, empruntent

l'itinéraire intérieur qui remonte dans les terres, suivent la vallée de la Durance, franchissent le col

alpin du Montgenèvre et descendent dans la plaine du Pô... Leur objectif, c'est l'Italie !

Le Brenn mène ses cohortes à l'assaut de Melpum, riche cité étrusque – l'actuel Milan. La victoire

acquise, le chef celtique pousse l'avantage et poursuit sa route triomphale jusqu'aux plages de

l'Adriatique. Un instant, les Sénon songent à s'établir définitivement sur ces rivages, mais ils y

renoncent vite : ces gens venus du cœur de l'Hexagone ne maîtrisent pas la navigation et ne supportent

pas la chaleur étouffante de la région. Le soleil, le grand large, les bateaux qui cabotent, les voiles qui

claquent au vent... tout leur semble étranger et menaçant. Il faut partir. Le Brenn entraîne ses

combattants vers d'autres triomphes, au sud, toujours plus au sud...

Ils arrivent devant Clusium, grande cité indépendante située dans la Toscane actuelle. Derrière ses

fortifications, la ville tremble. Les habitants sont terrorisés par ces hordes qu'aucune cité étrusque n'a

pu contenir, par ces guerriers si bien armés, ces combattants qui lancent des cris abominables...

Clusium cherche du renfort. Pendant que les Sénons font le siège de la cité, deux émissaires filent

discrètement à Rome pour implorer un secours militaire. Mais la ville des bords du Tibre n'est encore

qu'une modeste République qui se contente de régner sur quelques contrées avoisinantes, et les

Romains n'ont aucune envie de mourir pour Clusium ! Ils refusent tout net de se battre. En revanche,

ils acceptent de négocier. On ne sait jamais, si les Sénons se laissaient convaincre par la seule force de

la parole... Ils envoient donc au-devant des Celtes quelques habiles causeurs, trois ambassadeurs de la

famille patricienne des Fabii. Une entrevue est organisée entre les chefs sénons, les Étrusques et les

mandataires romains.

– Nous avons besoin de terres. Les habitants de Clusium doivent nous céder une partie de leurs

champs, vastes et abondants. Il n'y aura pas de paix autrement, annoncent les Celtes.

Les Fabii sont abasourdis.

– De quel droit peut-on exiger des propriétaires du sol une partie de leur bien et brandir la menace

de la guerre ? s'exclament-ils.

Avec l'arrogance du vainqueur, les Celtes lancent cette bravade :

– Notre droit se trouve dans nos armes !

L'affrontement est inévitable. C'est le choc, la bataille générale : guerriers celtes contre soldats

étrusques. Les trois Fabii venus de Rome, froissés par l'insolence du Brenn et de ses acolytes, font fi

de leur statut de conciliateurs et participent aux combats. L'un d'eux, Quintus Fabius, se bat si bien

qu'il transperce de son javelot le torse d'un chef sénon lancé à l'assaut de la cavalerie étrusque. Pour

le Brenn, cette agression d'un observateur neutre est un véritable *casus belli*... Il s'adresse à la

délégation romaine pour exiger réparation.

Les Romains, évidemment, refusent de réparer quoi que ce soit. Fou de colère, le Brenn sonne la

retraite et abandonne le siège de Clusium. La prise de l'Étrurie n'est plus de saison, c'est Rome qu'il

faut soumettre !

Là-bas, le Sénat lève des troupes à la hâte, et les légions se mettent en marche pour aller à la

rencontre de l'ennemi. Et quel ennemi ! Les Romains sont sidérés de voir surgir ces hordes de grands

lascars à la peau blanche et à la longue chevelure claire, apparitions étranges face aux légions faites de

soldats râblés, au cuir tanné par le soleil et aux cheveux noirs coupés court.

En ce 18 juillet 390 avant notre ère, Celtes et Romains se font face au confluent de l'Allia et du

Tibre. Journée fatale pour les Romains : l'aube qui se lève annonce

l'une des plus cuisantes défaites

que les Latins auront à inscrire dans leur longue histoire. Les Celtes attaquent avec leurs effrayantes

épées, longues, souples, tranchantes. Les phalanges romaines ne résistent pas longtemps : elles

prennent la fuite, s'éparpillent sur les hauteurs. Certains légionnaires cherchent à regagner leurs

pénates en se jetant dans le fleuve, ils meurent noyés, emportés par les courants.

Rome, ville ouverte... Il n'y a plus rien pour se défendre, c'est la débandade, les portes des

murailles restent béantes, les femmes, les enfants, les esclaves déguerpissent dans les campagnes, la

dernière garnison se réfugie dans la citadelle du Capitole.

Il faut trois jours au Brenn et à ses cohortes pour arriver jusque-là. Et dès qu'ils s'approchent de la

ville, c'est l'horreur : ils saccagent et déciment, avec au cœur ce doux sentiment du devoir accompli...

car il ne s'agit pour eux, bien sûr, que de laver leur honneur malmené par l'impudent Fabius. Puis ils

entrent dans la cité et mettent aussitôt le feu aux plus beaux édifices. Les flammes crépitent et gagnent

tous les quartiers, un nuage sombre plane, se répand dans les campagnes, disperse une atroce odeur de

corps brûlés... Ne subsistent bientôt que des ruines noirâtres. Une chose paraît évidente : jamais plus

on n'entendra parler de Rome !

Reste pourtant le Capitole. Le Brenn et ses troupes bivouaquent au pied de la citadelle. Ils attendent

que les Romains leur versent le butin exigé : mille livres d'or, un peu plus de trois cent vingt-sept

kilos de métal jaune. Les Celtes ne prétendent pas occuper la région, ils se déclarent prêts à repartir,

mais pas les mains vides. Les Romains rechignent à payer la rançon ? Alors, sus au Capitole !

Une nuit, les Sénon tentent silencieusement une percée, ils approchent de la citadelle, ils vont

surprendre les soldats endormis... C'est compter sans les oies sacrées, engraisées sur la colline. La

blanche volaille s'épouvante de ces ombres qui rampent dans l'obscurité, elle se met à battre des ailes

et à cacarder, si fort qu'elle en alerte la garnison romaine. L'effet de surprise est éventé, les assaillants

doivent reculer.

Rome ne possède pas les moyens de verser le tribut réclamé de mille livres, seule manière de se

débarrasser de l'occupant. Alors Massalia, tellement plus riche et plus puissante, vient au secours de

son alliée... La cité phocéenne ne lésine pas et envoie de l'or, beaucoup d'or. Au bout de sept mois,

les Romains réunissent enfin la fortune réclamée.

Encore doit-on peser tout ce métal précieux : comment s'assurer autrement que le compte y est ?

Une grande balance est apportée sur une place de la ville, les Romains déposent pièces et or sur le

plateau, il faut en ajouter, en ajouter encore... À l'évidence, les Celtes ont trafiqué les poids.

– De quel droit utilisez-vous des poids truqués ? demande le tribun romain.

– Du droit des vainqueurs, réplique hargneusement le Brenn.

Et, joignant le geste à la parole, il jette son épée sur le plateau de la balance, pour alourdir encore la

rançon.

– *Vae victis !* Malheur aux vaincus ! proclame-t-il.

Les Romains ne pardonneront pas cette humiliation. Ils sont bien décidés maintenant à écraser la

Gaule, un jour, quand viendra le temps favorable... Et pour ne jamais oublier cette cause sacrée, ils

prêtent serment.

– Nous jurons de combattre tant qu’il existera un seul homme de la race qui a incendié Rome !

Quelle race ? La race des Celtes déployée jusqu’aux confins du continent ? L’entreprise paraît un

peu téméraire. La race des Sénon dont les Romains ne savent rien ? Au-delà des Alpes, sur l’étendue

des diverses régions qu’ils appellent la Gaule, plus de soixante tribus se différencient, s’allient,

s’ignorent, s’opposent... Nerviens, Parisii, Arvernes, Lingons, Vénètes, Éduens, et tant d’autres. Les

Romains ne peuvent guère entrer dans ces subtilités, qu’ils ne soupçonnent même pas. Alors, ils

cherchent à se venger des Celtes de la Gaule entière.

Galli ! Les Gaulois ! Pour désigner l’ennemi, objet de tous leurs ressentiments, ils inventent ce

terme que, par la suite, chacun adoptera...

Galli... un jeu de mots latins ! Car ce terme est le pluriel de *gallus* – le coq – et les Romains ne sont

pas mécontents de leur humour... En effet, ils estiment que les Gaulois sont à l’image du maître de la

basse-cour, braillards, colorés et prétentieux. Et si le coq n’a jamais été un emblème officiel, on le

retrouve pourtant aujourd’hui sur les maillots des équipes de France

de foot ou de rugby.

Quant au Brenn, le premier Gaulois, il ne retournera jamais chez lui.
Chassé de Rome qu'il ne

parviendra pas à tenir longtemps, il terminera sa vie dans le nord de
l'Italie, poursuivi jusqu'au bout

par des Romains assoiffés de vengeance.

Ceux-ci devront attendre presque trois siècles avant de vaincre les
Gaulois. D'ici là, un trésor

monétaire inviolable est déposé sur le Capitole, il ne pourra être
dispersé que pour obtenir la victoire

finale. Et pour se concilier les dieux, et quand l'occasion se présente,
les Romains sacrifient un

prisonnier gaulois... Afin de lui faire ressentir dans sa chair le martyre
de la ville, ils l'enterrent

vivant sur une place de la cité patiemment reconstruite.



IIIe siècle avant notre ère

QUELQUES MOIS DANS LA VIE D'HANNIBAL

Du Languedoc-Roussillon aux Alpes

par le chemin des éléphants

Retour à Lattara. Le port méditerranéen s'est encore développé. En ce carrefour essentiel,

convergent les richesses et les beautés du monde : vases étrusques, poterie ionienne, céramique

corinthienne, métal transporté par les Ibères, armes forgées par les Gaulois, vin produit par les

Romains. Mais Lattara ne s'ouvre pas seulement sur la mer, la cité portuaire surveille aussi les routes

terrestres. Une citadelle a été construite à un jet de pierre, au bord de la voie hérakléenne : c'est

aujourd'hui Castelnau-le-Lez, une petite localité de la périphérie de Montpellier.

L'ordre doit régner autour de cette citadelle, et la sécurité de la route est assurée par les tribus qui la

bordent. Un voyageur détroussé ? Un convoi attaqué ? La peuplade occupant le pays traversé est tenue

pour responsable. À elle d'indemniser les victimes !

Cette responsabilité place toute la région sur le qui-vive. On craint les assauts des tribus ennemies,

on redoute les attaques des pillards. Alors, pour protéger hommes et marchandises, de puissants

remparts ceignent maintenant les agglomérations. Ces lourdes fortifications, on les retrouve partout :

à Lattes, l'ancienne Lattara, bien sûr, mais aussi à Nages, Ambrussum, Nîmes...

À quoi servait la tour Magne à Nîmes ?

Sur la voie hérakléenne ou un peu en retrait dans l'arrière-pays, les fortifications de

Nages et d'Ambrussum, qui remontent au III^e siècle avant notre ère, sont encore là pour

témoigner du climat de méfiance et de conflit qui régnait dans ces contrées.

Quant à la romantique tour Magne, ce n'est rien d'autre qu'une tour de guet gauloise de

ce III^e siècle avant notre ère. Cette tour de défense a été un peu plus tard rehaussée par les

Romains. Elle se dresse aujourd'hui à plus de trente mètres.

Tous ces ouvrages sont érigés pour surveiller le voisinage et guetter les horizons... Il faut rester

vigilant, car la tension entre les tribus gauloises se fait de plus en plus palpable. Que se passe-t-il ? Eh

bien, le coutre est en train de changer notre monde ! Cette lame métallique fixée à l'avant du soc de la

charrue fend la terre : les récoltes sont plus abondantes, la faim recule, la population augmente. On

recherche donc de nouveaux espaces cultivables, on se les dispute, on les occupe.

Mais la politique d'invasion a des limites : au Nord, il y a les Belges et les Germains ; au Sud, il y a

les Carthaginois, les Ibères, les Étrusques et les Romains. Les Gaulois, eux, se recroquevillent sur

l'Hexagone, chaque tribu locale cherchant à accroître son territoire : la richesse c'est la terre ; la

puissance, c'est encore la terre ! S'étendre et dominer, c'est chercher à imposer sa tribu dans le

bruyant concert des nations gauloises.

À Lattara et sur sa citadelle dressée au bord de la route, rien à craindre, tout est calme encore...

Mais bientôt, une tout autre menace vient ébranler le fragile équilibre de la région.

La terre tremble. Un bruit sourd et régulier roule au lointain. Au large de Lattara, du haut de la

citadelle les guetteurs donnent l'alarme... Un cortège interminable emprunte la voie hérakléenne, des

fantassins, des cavaliers et un troupeau d'animaux étranges balayant de leur trompe les gravillons de

la route... La colonne s'étire, l'horizon vomit toujours d'autres troupes, rien ne semble devoir arrêter

ces guerriers issus des profondeurs du pays des Ibères.

Ces guerriers, c'est l'armée de Carthage qui s'avance ! Mais Carthage n'est plus dans Carthage...

Partis d'Afrique du Nord, les Carthaginois se sont construit un empire en occupant presque toute la

péninsule Ibérique et en s'inventant sur place une autre capitale au bord de la Méditerranée :

Carthagène, la nouvelle Carthage.

Ivres de leur puissance, ces Carthaginois sont résolus à écraser Rome, l'ennemi héréditaire.

Comment attaquer la ville de la louve ? De Carthagène à Rome, l'assaut direct, rapide, devrait être

donné par la mer... Pourtant, ce plan évident, trop évident, ne peut pas être envisagé : la flotte

militaire romaine conserve largement la suprématie maritime, la moindre offensive tentée par cette

voie serait vouée à l'échec.

Alors Hannibal, jeune général de vingt-neuf ans, a imaginé une tactique folle et audacieuse :

remonter les côtes ibériques par les routes terrestres, franchir les Pyrénées, pénétrer à l'intérieur de la

Gaule, traverser les fleuves, redescendre en direction des Alpes, grimper un col et fondre brusquement

sur l'Italie par la plaine du Pô. Cette stratégie improbable implique une marche éreintante de plusieurs

mois sous le soleil, la pluie, la neige, avec la menace permanente d'offensives conduites par quelques

tribus gauloises alliées de Rome, et le risque continu d'incursions menées par des bandes de pillards

réfugiés dans les montagnes. On le sait, on l'accepte : avant même la bataille décisive, des hommes

périront en grand nombre sur les chemins, des animaux et des armes seront perdus ou volés, mais la

victoire finale est à ce prix.

En ce mois d'août de l'année 218 avant notre ère, c'est toute la force d'une nation qui se déplace :

Hannibal est entré en terre gauloise à la tête de ses cohortes. Et quelles cohortes ! Cinquante mille

fantassins, neuf mille cavaliers, trente-sept éléphants... Cette immense colonne est constituée en

grande partie de « Libyens » – ainsi appelle-t-on l'ensemble de peuples d'Afrique du Nord soumis à

Carthage. Avec leurs javelots, leurs poignards et leurs boucliers ronds, ces Libyens forment

l'infanterie légère. Les Ibères, équipés de glaives à deux tranchants et de longs boucliers ovales,

composent l'infanterie lourde, et les insulaires des Baléares manient la fronde avec maestria. Quant à

la cavalerie, elle est faite de Numides – les Kabyles selon notre vocabulaire – qui montent à cru de

petits chevaux nerveux et rapides.

Après avoir franchi les Pyrénées, Hannibal a réuni à Ruscino – aujourd'hui Château-Roussillon près

de Perpignan – les chefs des tribus qui occupent les bords occidentaux de la Méditerranée jusqu'au

Rhône. Son objectif immédiat : traverser le pays en toute sécurité. Devant ce déploiement de force, les

chefs gaulois ont hésité : ami ou ennemi ? Pour obtenir son viatique, Hannibal a menacé et payé. Il a

promis une guerre à outrance contre ceux qui s'opposeraient à sa marche, puis il est parvenu à calmer

les appréhensions locales en distribuant de l'or, du bétail, des amphores gorgées de vin... Les Gaulois

ont choisi de laisser passer ces troupes aussi dangereuses que généreuses.

À quelle source Hannibal et ses éléphants ont-ils bu ?

En quittant Ruscino par la voie hérakléenne et en nous éloignant de deux kilomètres du

tracé ancien, nous arrivons à une source qui jaillit au cœur du village actuel de

Cournonterral, en Languedoc-Roussillon. À cette source, seraient venus boire Hannibal et

ses éléphants. En tout cas, le long cortège devait sans cesse rechercher des points d'eau

fraîche, et celui-ci a sans doute dû désaltérer une partie des hommes et des animaux en

marche.

Une fontaine marque l'endroit : les plus vieilles pierres de son arc roman remontent au

XIII^e siècle, époque où le monument a été érigé en souvenir de l'événement historique qui

s'était déroulé un millénaire et demi plus tôt.

Les troupes carthagoises avancent et parviennent à la citadelle de Castelnau-le-Lez, posée sur la

voie hérakléenne. Soucieux de protéger ses arrières, attentif aussi à garder ouvert un passage vers

Carthagène, Hannibal laisse sur place une garnison chargée de veiller à la sécurité de la route. Cette

précaution prise, le reste du cortège poursuit son périple...

Par où passer après Lattara ? Continuer par le chemin côtier obligerait Hannibal à s'approcher de

Massalia, tout acquise à la cause romaine. Il faut donc, à partir de Nîmes, abandonner le littoral,

prendre la direction du nord, dessiner une large boucle en une marche forcée de quatre jours, pour

atteindre, plus haut, les eaux lentes et puissantes du Rhône...

Mais déjà, des tribus gauloises alliées des Massaliotes se sont massées sur l'autre rive du fleuve et

comptent bien arrêter la machine de guerre carthaginoise. Hannibal mesure le danger. Franchir un

obstacle comme le Rhône avec des dizaines de milliers d'hommes, des milliers de chevaux, des armes

et quelques éléphants n'est déjà pas une sinécure, mais tenter cette traversée sous les flèches et les

coups d'une bande de Gaulois querelleurs devient une entreprise à haut risque.

– Hannon, fils de Bomilcar, sois attentif à mes paroles et fais comme je te l'ordonne : prends la tête

d'un fort détachement de mon armée, remonte le fleuve, traverse les eaux plus loin, puis redescends le

long du fleuve sur l'autre rive et dirige-toi sans bruit à l'arrière du campement ennemi... Moi et mes

troupes, nous resterons ici. Dès que tu seras placé avec tes hommes derrière les Gaulois, tu nous

enverras un signal de fumée. Nous franchirons le fleuve pendant que vous surprendrez ces Gaulois en

les attaquant dans leur dos !

Telles sont les instructions d'Hannibal à son lieutenant.

À la faveur de la nuit, Hannon et son bataillon remontent donc en amont du Rhône sur deux cents

stades, environ trente-cinq kilomètres... Au matin, le détachement parvient aux abords d'une petite île

boisée. Certes, ici le fleuve est impétueux, mais au moins est-on à l'abri du regard des ennemis. De

plus, le détachement mené par Hannon est équipé d'armes légères, la traversée sera possible.

La journée se déroule donc tranquillement à passer de l'autre côté. Les plus rudes y vont à la nage,

d'autres empruntent de petites embarcations trouvées sur place. Arrivés sur la rive gauche, les soldats

épuisés par le parcours prennent un peu de repos jusqu'au milieu de la nuit suivante. Puis, dans

l'obscurité, le détachement redescend le long du fleuve, mais le soleil se lève bientôt et la troupe

s'immobilise pour ne pas être repérée. Elle attend le soir pour reprendre sa marche silencieuse et se

hisse sur une éminence située à l'arrière du campement gaulois. Quand le nouveau jour se lève, un

long panache de fumée se tortille dans le ciel, c'est le signal lancé par Hannon : lui et ses hommes

sont prêts à entrer dans la bataille.

À cet instant précis, Hannibal donne ordre à ses avant-postes de commencer à franchir le fleuve.

Voilà déjà cinq jours que les Carthaginois ont établi leurs quartiers sur la rive droite du Rhône et

préparé minutieusement leur affaire. Barques et radeaux sont mis à l'eau... Sur l'autre rive, les

Gaulois se précipitent, épée à la main. Le spectacle de ces eaux couvertes d'embarcations les fascine,

les cris lancés par les Carthaginois les tétanisent... Ils n'entendent pas cette troupe qui progresse

derrière eux. Soudain, une nuée de flèches sifflent dans leur dos, des grappes d'hommes s'abattent,

frappés à mort. Dès lors, le salut est dans la fuite, et chacun cherche une voie libre pour s'échapper et

disparaître dans les forêts alentour... Les Carthaginois peuvent poursuivre sereinement leur traversée

du Rhône.

Pourquoi Hannibal n'a-t-il pas fait suivre à toute son armée la route ouverte par Hannon ? Pourquoi

n'a-t-il pas franchi le Rhône plus en amont, hors de la portée des Gaulois ? D'abord, parce qu'une

armée aussi importante ne peut tenter une telle manœuvre sans donner aussitôt l'alerte. Ensuite, parce

que le fleuve était là-bas moins large et le courant plus fort. En effet, la force des eaux est à craindre

plus encore que les armes des ennemis : des flots trop puissants auraient emporté les soldats

lourdement armés, les chevaux, les éléphants...

Ah, ces pachydermes ! Que de soucis ils donnent au stratège carthaginois ! Pourtant, il ne faut pas

imaginer des bêtes énormes semblables à celles qu'Alexandre le Grand ou le roi Pyrrhus ont jadis

engagées dans leurs guerres en Orient et en Italie. Ceux-là étaient de

puissants éléphants d'Asie

portant sur le dos une tour d'attaque qui abritait au moins deux archers. Les éléphants d'Hannibal,

eux, sont bien plus petits et peuvent à peine supporter le cornac qui les guide. Ces animaux ne sont pas

très impressionnants, ce sont des éléphants de l'Atlas, une race aujourd'hui éteinte, nettement plus

menue que toutes celles que nous connaissons. Ces piètres pachydermes ne vont pas changer le cours

de la guerre, mais enfin, ils font un bel effet en tête des troupes. Leurs barrissements déconcertants,

leurs trompes dressées, leurs défenses menaçantes devraient terrifier les soldats ennemis qui n'ont

sans doute jamais vu pareils monstres... Ainsi se construira la légende : ces barrisseurs miniatures

vont bien vite grandir dans l'imaginaire de ceux qui écrivent l'Histoire !

En attendant, il faut coûte que coûte faire traverser le Rhône à ce troupeau insolite, car le général

carthaginois veut pleinement mettre à profit sa force d'intimidation animalière. Seulement voilà, si

les éléphants sont généralement placides, s'ils supportent calmement la fureur des batailles et les cris

des blessés, ils éprouvent en revanche une peur panique de l'eau... Le génie tactique d'Hannibal se

révèle même dans les détails : il va berner ses éléphants comme il bernerait plus tard, et d'une autre

manière, les soldats romains.

Il fait construire de longs radeaux de bois, allongés comme des chemins, recouverts de terre et

d'une couche d'herbe coupée : on reconstitue ainsi une illusion de sol

ferme. On y fait alors avancer

deux femelles. Guidées par leur cornac, elles marchent sans crainte, il suffit ensuite de trancher les

cordes qui retiennent le radeau à l'embarcadère improvisé pour voir les deux pachydermes juchés sur

leur esquif glisser lentement vers l'autre rive. Et les autres éléphants, montés sur d'autres radeaux,

suivent les demoiselles à la fois guides et appâts. Quelques-uns tombent à l'eau dans l'affolement, des

cornacs se noient, on croit avoir perdu des animaux, mais non... Grande surprise, les éléphants savent

parfaitement nager ! Impavides et agiles, ils arrivent tous de l'autre côté en pleine forme.

Immédiatement après cet exploit, Hannibal reçoit la nouvelle qu'il redoutait : des légions romaines

ont débarqué près de Massalia. Aussitôt, il envoie une troupe de guerriers numides en direction de la

mer, afin d'observer et d'évaluer les forces ennemies. Au même moment, Publius Cornelius Scipion,

général en chef des bataillons romains, dépêche trois cents cavaliers avec une mission identique... On

devine la suite : le choc brutal des deux détachements ! Les Numides d'Hannibal subissent de lourdes

pertes et doivent reculer. Scipion veut profiter de l'avantage : il presse ses légionnaires et se lance aux

trousses des Carthaginois. Hannibal préfère éviter la bataille. Il portera le fer en Italie, plus tard. Car il

est talonné par le temps : nous sommes déjà fin septembre, tout retard dans sa marche l'obligerait à

traverser les Alpes dans les pires conditions de gel et de neige. Hannibal s'empresse de déguerpir et

remonte la vallée du Rhône...

Les Romains ont beau se hâter, quand ils parviennent enfin à l'endroit où les Carthaginois ont

franchi le fleuve, il est trop tard.

Il faut sauver l'éléphant d'Hannibal

Les populations locales ont sans doute regardé passer Hannibal et ses éléphants avec

stupéfaction. Un Gaulois a tenu à marquer sa surprise... Sur la paroi d'une grotte, il a

dessiné cet animal étrange. Ce graffiti vieux de deux mille deux cents ans a été découvert en

1977, un peu en retrait du chemin suivi par l'armée carthaginoise après la traversée du

Rhône.

Cet émouvant témoignage se trouve sur la commune de Mollans-sur-Ouvèze (département

de la Drôme, à une quinzaine de kilomètres de Vaison-la-Romaine). Pour le voir, dirigez-

vous vers le village de Vaux, suivez à pied la rive droite de la rivière Toulourenc durant

environ une heure. Juste après le défilé des Estréchons, vous découvrirez l'entrée haute et

étroite d'une grotte : pénétrez à l'intérieur ! Une vingtaine de mètres plus loin, vous verrez

cet éléphant peint en traits noirs sur la paroi, l'extrémité de la trompe enroulée sur elle-

même. Mais attention, la grotte n'est accessible qu'en été ; à la mauvaise saison, la rivière

recouvre la peinture.

Malheureusement, le temps, les flots, les passages exercent leur action

néfaste, et la

peinture s'efface. Il y a urgence : il faut sauver l'éléphant d'Hannibal !

Le général carthaginois a évité la confrontation avec les légions de Scipion, mais les difficultés ne

sont pas terminées pour autant. Lui et ses hommes parviennent en un lieu où la rivière Skaros – l'Isère

– se jette dans le Rhône, formant comme un vaste delta où terres et eaux se confondent. Au-delà,

commence le pays des Allobroges... Contrée redoutable ! Rien ne servirait de soudoyer ses habitants

qui préfèrent la guerre à la richesse, la confrontation à la conciliation. Ce peuple gaulois est prêt à en

découdre avec toutes les armées du monde et ne craint rien, pas même que le ciel ne lui tombe sur la

tête.

Dès les premiers défilés de la vallée de l'Isère, l'armée doit se déployer en une longue colonne

étroite, ce qui la fragilise considérablement. Les Allobroges, assurés de leur force, ne se cachent

même pas pour observer la progression de l'ennemi, attendant l'endroit propice où ils pourront fondre

sur lui.

L'assaut sera un corps-à-corps improvisé, une joute de guerriers coincés entre rochers et précipices.

Des mules qui transportent les paquetages et des chevaux affolés tombent dans le ravin, entraînant

avec eux des hommes qui vont s'écraser plus bas. Mais la furie gauloise ne peut rien contre le

nombre : bientôt submergés, les Allobroges détalent et disparaissent vers les montagnes.

Un peu plus loin, les chemins deviennent abrupts et grimpent vers les sommets, l'armée

carthaginoise pénètre dans le « pays des sapins » – la Savoie dirait-on aujourd'hui. Certains Gaulois

de ces parages viennent apporter au chef carthaginois rameaux et couronnes de branchages, signes de

paix et d'amitié. Encore une fois, Hannibal a besoin de guides, il les engage. Pourtant, il ne fait pas

entièrement confiance à ses trop aimables chaperons... À tout hasard, il dispose son cortège en ordre

de bataille. En tête, il place les cavaliers suivis des éléphants puis des fantassins, quant à l'infanterie

lourde, puissamment armée, elle ferme la marche.

Le général ne s'est pas trompé. Alors que la colonne est engagée sur un chemin encaissé, une

clameur stridente se lève des crêtes en surplomb. Des centaines de voix éraillées s'enflent en un chant

hideux, figeant d'effroi les Carthaginois. D'énormes rochers roulent des pentes arides, semant

désordre et confusion ; les chevaux se cabrent ; les soldats, les yeux exorbités, scrutent avec terreur les

sommets. Dans un nuage de poussière et de rocaille, surgit une horde gauloise brandissant haches,

épées, javelots... La panique est si grande que l'armée carthaginoise est coupée en deux. Mais soudain

les Gaulois hésitent et piétinent. Ce n'est pas que les soldats carthaginois leur paraissent

particulièrement redoutables, seulement il y a les éléphants... Ces animaux inconnus aux formes

étranges terrifient les montagnards ! Ne faut-il pas y voir un troupeau de sombres démons surgis des

forêts ? À tout prendre, les attaquants préfèrent charger l'arrière-garde, faite d'hommes bien réels.

L'infanterie lourde des Carthaginois tient le choc, des vagues d'assaillants s'effondrent sous ses

coups, mais d'autres Gaulois entrent dans la bataille, et les combats se prolongent tard dans la nuit.

Hannibal, séparé de sa cavalerie, reste jusqu'au matin caché à l'abri d'un gros rocher blanc, protégé

par quelques maigres troupes.

Quand le soleil se lève enfin, tout a changé : la tête du cortège carthaginois est parvenue à franchir

le défilé, et les agresseurs se sont dispersés dans les montagnes, préférant abandonner une lutte

inégal.

La voie est libre. Mais c'est la nature, maintenant, qui attaque en force. Avec tous les retards pris en

cours de route, les Carthaginois escaladent le col alpin à la fin du mois d'octobre, au moment où

l'hiver s'installe en altitude : les sommets sont déjà recouverts de neige. Durant neuf jours, les soldats

doivent se diriger vers cet enfer blanc. Plus ils montent et plus ils souffrent du froid, de la faim, de

l'épuisement. Les sentiers se resserrent, deviennent étroits, il faut réduire la charge des mules qui

risquent de verser dans le ravin, porter les fardeaux à dos d'homme, inciter les éléphants à avancer

malgré leur épouvante, monter toujours...

Plus haut encore, la neige tombe, le gel saisit les hommes et les animaux, mais la marche soudain

s'allège, le sentier s'élargit et se déroule maintenant sur le plat. Bientôt, un paysage de champs et de

bois verdoyants s'ouvre au loin. C'est l'Italie qui déploie ses richesses.

L'armée campe deux jours au sommet du col, le temps de permettre aux traînards d'arriver, et de

rassembler l'ensemble du cortège. Enfin, devant ses hommes réunis, Hannibal grimpe sur un rocher et

pointe son index vers l'horizon. Là-bas, plus loin, c'est Rome, la ville à prendre, la gloire à saisir, les

richesses à enlever... Ragailardis, les Carthaginois repartent et descendent vers la plaine du Pô.

Après trois mois en Gaule, les troupes d'Hannibal ont fondu de dix mille hommes. Certains d'entre

eux sont restés dans le pays pour surveiller les voies de communication avec Carthagène, mais la

plupart des absents ont péri. Quelques-uns ont succombé sur la route, d'autres n'ont pas échappé aux

pièges de la montagne, beaucoup ont été tués dans les accrochages avec les tribus locales. Quant aux

éléphants, ils ont traversé les Alpes, la légende est sauvée ! Mais à quel prix... Le froid, le sol gelé, le

manque d'herbage les ont terriblement affaiblis, ils ont perdu de leur superbe, ce ne sont plus que de

lourds fantômes flageolants. D'ailleurs, à l'exception d'un seul, ils vont tous mourir dans les deux à

trois mois suivants.

Par où est passé Hannibal ?

Hannibal était soucieux de sa légende. Il eut donc soin d'embarquer dans son armée deux

historiographes. Malheureusement, leurs écrits sont aujourd'hui perdus, mais pas

complètement... Polybe les a utilisés pour raconter les événements soixante-dix ans plus

tard. Cet historien grec poussa la conscience professionnelle jusqu'à refaire le voyage et

recueillir quelques témoignages. Un siècle après encore, le Latin Tite-Live donna à son tour

sa version de l'expédition.

Seulement voilà, malgré les efforts de tous ces auteurs, les précisions géographiques sont

rigoureusement absentes des textes. On nous parle bien des Pyrénées, du Rhône, des Alpes...

Mais pour le reste, les indications sont floues : une île, une rivière, un bourg, un rocher

blanc, un col...

Près d'un millier d'ouvrages ont été écrits pour tenter de désigner les endroits où est

passé Hannibal. Diverses réponses ont été apportées à ces deux questions fondamentales et

récurrentes : où a-t-il franchi le Rhône ? Quel col a-t-il emprunté ? Historiens éclairés,

polygraphes inspirés, érudits locaux, toponymistes savants, militaires à la retraite,

montagnards passionnés ont tour à tour livré leurs conclusions, immanquablement

présentées comme définitives. Une dizaine de cols alpins – du Petit-Saint-Bernard au

Montgenèvre – ont été évoqués, avec chaque fois un déploiement de preuves « irréfutables ».

Sans entrer dans cet interminable débat, je voudrais très brièvement tracer un itinéraire

« probable » en utilisant les repères d'aujourd'hui, des villes et des sites qui n'existaient

pas alors, mais qui nous dessinent un parcours intelligible... Un itinéraire

suggéré par la

lecture de Polybe, selon moi la source la plus crédible.

Après avoir franchi les Pyrénées au col du Perthus, Hannibal a réuni les chefs gaulois

près de Perpignan, à Château-Roussillon (l'ancienne Ruscino), dans le département des

Pyrénées-Orientales. Il a pris ensuite la voie hérakléenne... Narbonne, Béziers, Montpellier,

Nîmes. Puis Hannibal a quitté le chemin du littoral pour remonter vers le nord en suivant la

vallée du Rhône et traverser le fleuve quelque part entre Villeneuve-lès-Avignon et Pont-

Saint-Esprit. Puis, ce fut la route vers Valence, et virage à droite pour longer la rive droite

de l'Isère.

En région Rhône-Alpes, Hannibal est ainsi passé du département de l'Isère à celui de la

Savoie... Il a été attaqué une première fois entre Grenoble et Chambéry, puis une seconde

fois dans la vallée de la Tarentaise. Où se trouve ce « rocher blanc » qui l'a protégé des

ennemis la nuit de la seconde attaque ? Il s'agit certainement du rocher de Sainte-Anne à

Villette, réputé depuis l'Antiquité pour son marbre blanc, unique dans les Alpes.

Ensuite, l'armée carthaginoise a continué jusqu'au col du Petit-Saint-Bernard. Pourquoi

ce col et pas un autre ? Là encore, j'ouvre mon Polybe ! L'historien grec nous dit

qu'Hannibal a franchi les Alpes pour se rendre chez les Insubres, peuple ennemi des

Romains. Or, le Petit-Saint-Bernard était le seul col à mener en pays insubre. Tous les

autres cols évoqués conduisaient directement chez les Taurins, alliés des Romains...

Hannibal n'avait guère envie de se jeter dans la gueule du loup.

Grimpons sur le Petit-Saint-Bernard, à plus de deux mille mètres d'altitude. Voici le

« cromlech »... Un mot breton aux confins de la Savoie ? Ici aussi, comme dans le Finistère,

comme dans le Morbihan, comme en Irlande, l'humanité du fond des âges a dessiné un

alignement circulaire de pierres. S'attarder un peu sur le replat du col, zigzaguer dans

l'espace du mégalithe qui a vu bivouaquer l'armée carthaginoise, voilà pour moi la manière

la plus sûre de mettre mes pas dans ceux d'Hannibal.

Pour Hannibal, l'aventure ne faisait que commencer : après son passage en Gaule, il resta quinze

ans à guerroyer en Italie. Sa plus belle victoire, en août 216, fut remportée à Cannes, ville du sud de

l'Italie non loin des rivages de l'Adriatique, aujourd'hui Canne della Battaglia, dans les Pouilles.

Cette année-là, Rome leva une armée de quatre-vingt mille hommes, comptant sur sa supériorité

numérique pour triompher. Hannibal présenta à l'ennemi un front déséquilibré : il allégea le centre de

son dispositif et renforça les ailes. Pour parachever le tout, il plaça ses soldats en arc de cercle, côté

bombé offert aux légions romaines. Quand l'affrontement se déclencha, les soldats du centre

engagèrent le combat, reculèrent, mais ne rompirent pas. Ainsi, l'arc

de cercle s'inversa lentement et

piégea l'armée romaine, inexorablement entraînée vers le centre de la ligne de front. Quand les

Romains se rendirent compte du stratagème, il était trop tard : les fantassins ennemis les attaquaient

sur trois côtés. Bientôt, la cavalerie pouvait porter l'estocade. L'armée romaine ne fut pas seulement

défaite, elle fut pulvérisée !

Pourtant, Rome vaincue, humiliée, ne tomba pas. Hannibal dut renoncer à détruire la ville. Rentré

plus tard à Carthage, il proposa des réformes politiques qui liguèrent contre lui les haines et les

ressentiments de tous. Alors, il entreprit une vie d'errance et finit par se donner la mort à l'âge de

soixante-trois ans.

Carthage n'allait pas tarder à sortir de l'Histoire. Rome triomphait et ses légions s'apprêtaient à

passer les Alpes en sens inverse...



5

Ile siècle avant notre ère

LA VENGEANCE DES ROMAINS

Des Alpes à Narbonne

par la via Domitia

Dans les Alpes immuables, le paysage semble figé avec ses sentiers pierreux et ses sommets

enneigés sur lesquels souffle un vent froid qui siffle entre les rochers...
À nouveau, une armée

emprunte ces cols, affrontant la rigueur du climat et la difficulté du terrain. Qui donc traverse ces

étendues désertes et escarpées ? Des légions venues de Rome.

Sous la conduite du consul Marcus Fulvius Flaccus, dix-sept mille fantassins, deux mille quatre

cents cavaliers et quelques éléphants se dirigent vers la Gaule du

Sud... C'est la tendance du moment :

depuis Hannibal, on ne saurait franchir les Alpes sans emporter son troupeau de pachydermes !

Pourquoi un tel déploiement de forces ? C'est que Massalia a appelé son allié romain à la rescousse.

En cette année 125 avant notre ère, la cité des Phocéens est fatiguée. Elle est lasse de contenir les

Gaulois qui l'agressent par la terre et les Ligures du nord de l'Italie qui l'attaquent par la mer. Rome

seule peut venir mettre bon ordre dans cette région troublée.

Pour le Sénat, la cause est entendue : il faut soutenir par les armes un peuple frère. Certes, mais

cette décision ne relève pas seulement de la fidélité aux alliances... Désormais, Rome occupe

l'Hispanie, après en avoir définitivement chassé les Carthaginois. Or, pour aller de Rome à Tarraco –

aujourd'hui Tarragone –, on peut évidemment prendre la mer, cependant il est parfois plus aisé et

surtout plus sûr de s'acheminer par la terre... en traversant la Gaule du Sud. Hélas, sur la voie

hérakléenne, rien ne va plus : les tribus gauloises se montrent incapables de maintenir la sécurité, on

sait que la route est dangereuse depuis que des magistrats romains ont été attaqués et dépouillés.

Enfin, les raisons stratégiques ne sont pas seules à inciter au combat : les négociants et les affairistes

romains ont également poussé les sénateurs à favoriser une guerre de conquête. Occupation,

colonisation et pacification vont permettre aux commerçants de trouver une clientèle nouvelle et de

pénétrer largement des territoires qui leur étaient fermés jusque-là.

La feuille de route du consul Flaccus est double : repousser les peuples hostiles qui inquiètent tant

les Massaliotes, et rouvrir le trafic terrestre en direction des Pyrénées. Mais si le consul a cru pouvoir

facilement dompter ce qu'il prenait pour des bandes de brutes désorganisées, il s'est trompé. Face à

lui se dressent les Salyens, une fédération de peuples divers, Ligures du Sud et Gaulois du Centre, unis

dans une volonté commune de s'opposer à la mainmise des Massaliotes et des Romains sur leur

région. Teutomalios, le chef de cette résistance, mène la vie dure aux légions, et si Flaccus arrive à

progresser un peu dans la Gaule du Sud, s'il parvient à s'éloigner de Massalia pour entrer dans les

terres, c'est au prix de combats difficiles et toujours recommencés.

Pourtant, les Romains ont un avantage de taille : la désunion des Gaulois ! En effet, la tribu des

Éduens voit dans cette guerre l'occasion unique d'abattre les Arvernes, leurs concurrents directs sur le

plan politique comme sur le plan commercial. Les premiers occupent l'actuelle Bourgogne et les

seconds le Massif central, mais chacun de ces peuples aspire à devenir maître absolu en Gaule. Pour

les Éduens, l'expédition romaine est une chance à saisir : ils rêvent de prendre la place des Arvernes

quand ceux-ci seront écrasés ! Prêts à tout, ils n'hésitent pas à se battre aux côtés des légions, et

finiront même par se voir affubler par le Sénat du titre ronflant de « frères de la République ».

Au bout d'une année de combats, le mandat de Flaccus arrive à son terme, il doit rentrer à Rome. Le

consul est remplacé par un autre consul, Gaius Sextius Calvinus. Ce jeu de chaises musicales

interprété par les magistrats romains ne change rien : la guerre se poursuit. Calvinus profite des

avantages militaires obtenus par son prédécesseur et s'approche des hauteurs sur lesquelles a été

érigée la capitale des Salyens, devenue le site d'Entremont, aujourd'hui faubourg d'Aix-en-Provence.

À coups de béliers en bronze, Calvinus et ses hommes enfoncent le portique qui ferme la ville...

Les soldats romains se répandent dans les rues, et le massacre commence. La moitié des habitants sont

tués, les autres vendus comme esclaves, puis la ville évacuée est systématiquement détruite.

Teutomalios, le chef de guerre salyen, est pourtant parvenu à prendre la fuite et a couru se réfugier

avec quelques princes gaulois chez ses alliés les plus proches, les Allobroges, espérant peut-être

réorganiser des troupes et reprendre bientôt la lutte contre l'envahisseur.

À Aix-en-Provence,

dans les ruines de la capitale des Salyens

Non loin du centre-ville d'Aix-en-Provence, le site d'Entremont a été fouillé dès le

XIXe siècle. On y a retrouvé les traces d'une ville riche, avec ses statues, ses

habitations... On peut évidemment admirer les objets mis au jour qui sont exposés au Musée

Granet d'Aix-en-Provence, mais quoi de plus émouvant, de plus parlant, que de se promener

au cœur des vestiges de la cité gauloise ?

On y voit d'abord une ville haute protégée par une muraille et, en contrebas, on découvre

les restes d'une ville basse, peut-être le lieu où étaient disposés les entrepôts, les magasins,

les ateliers. Four, pressoir, pilier du temple... voici les Salyens dans leur quotidien avant

l'ouragan romain.

Pour Sextius Calvinus, la guerre, ça suffit ! Il n'a aucune envie de s'enfoncer dans le territoire

allobroge pour retomber sur Teutomalios. Il a plutôt envie de profiter d'un peu de farniente, il aime le

doux climat du sud de la Gaule, et la région autour de la ville ruinée des Salyens le séduit avec ses

terres fertiles, ses collines boisées, ses petites rivières et sa source d'eau tiède au goût soufré dont on

dit qu'elle fortifie le corps. Le consul fonde là une place forte romaine qu'il nomme de manière un

peu vaniteuse de son propre patronyme : Aquae Sextiae, les eaux de Sextius. Ce sera un jour Aix-en-

Provence.

Cela dit, ce premier établissement romain en Gaule ne doit pas tout à son soleil caressant et à ses

eaux réconfortantes, l'endroit est aussi un nœud routier important et Sextius Calvinus en pressent le

poids stratégique dans la future conquête de la Gaule méditerranéenne. Aquae Sextiae est en effet

idéalement placée entre les deux artères principales de la région, nos deux hypothétiques voies

héralkléennes menant aux Alpes par le littoral ou la vallée de la Durance. De plus, elle protège et

contrôle Massalia, l'alliée imprévisible.

Malheureusement pour lui, Sextius Calvinus ne va pas très longtemps se bercer dans le calme

rassurant de sa chère petite ville. Un an encore, et il est rappelé à Rome qui dépêche un nouveau

consul en Gaule, Domitius Ahenobarbus. Celui-ci n'est pas homme à se couler dans les délices des

eaux tièdes : il pénètre aussitôt dans le territoire des Allobroges et réclame qu'on lui remette

Teutomalios, le chef de guerre salyen. L'Allobroge n'a qu'une parole, jamais il ne trahira l'amitié

accordée à un fugitif... Mais que faire contre la puissance romaine qui s'avance ?

Cette confrontation entre les Allobroges et des cohortes romaines dépasse évidemment le cadre

régional, c'est la Gaule qui fait face à Rome. Le roi Bituit, souverain des Arvernes, décide alors de

tenter une conciliation. Par cette démarche, ce sont les Arvernes, la grande puissance de la Gaule

centrale, qui entrent dans le jeu complexe de la politique et de l'équilibre des forces. Le roi envoie un

ambassadeur auprès du consul romain ; en fait, tout un équipage se déplace, avec des gardes vêtus

somptueusement, des chiens dressés à mordre et un barde chargé de chanter la gloire des Gaulois, la

beauté du pays, la richesse de ses habitants et le courage de ses guerriers. Après quelques chansons,

l'ambassadeur demande à Domitius la grâce pour le chef salyen, mais le consul repousse la

proposition sans vouloir discuter plus avant avec ce peuple entêté.

Le roi Bituit n'est pas mécontent de l'intraitable rejet manifesté par Domitius : la Gaule va pouvoir

entrer en guerre, s'unir sous la coupe du roi des Arvernes et bouter l'envahisseur hors de son territoire.

Il n'a pas peur, Bituit, il est certain d'écraser ces prétentieux Romains...

Pendant ce temps, le consul Domitius poursuit sa marche en territoire allobroge. Au nord de la

Durance, près de la Sorgue, une troupe gauloise l'attend... elle ne lui barrera pas longtemps la route.

Les Romains font avancer leurs éléphants et les Allobroges s'enfuient en hurlant... Presque cent ans

après Hannibal, la ruse marche encore !

Sur l'injonction du roi Bituit, l'armée arverne et les troupes allobroges s'unissent et se mettent en

branle afin de châtier Domitius. À l'aube du 8 août de l'an 121, s'annonce la grande bataille. Les

Gaulois alignent deux cent mille hommes tandis que le Romain, même s'il a reçu des renforts, ne

dispose que de trente mille soldats¹. Mais des soldats aguerris !

Sur son char d'argent, Bituit mène son immense armée vers le Rhône à la poursuite de l'ennemi.

Pour traverser le fleuve, il fait construire deux ponts à l'aide de barques retenues par des chaînes, et

quand enfin le roi arverne aperçoit la troupe romaine, il a une moue de mépris.

– Quoi ? Je vois là à peine de quoi nourrir mes chiens !

Bituit ne sait pas encore que trente mille stratèges valent mieux que deux cent mille têtes brûlées.

La bataille s'engage dans une plaine qui est aujourd'hui le Comtat Venaissin, et la supériorité

numérique des Gaulois laisse croire un instant qu'ils vont pouvoir l'emporter... Hélas, on ne peut rien

faire contre l'art de la guerre soigneusement élaboré par les Romains,
et bientôt Arvernes et

Allobroges survivants prennent la fuite. Ils veulent franchir le Rhône
sur les ponts improvisés, mais

les barques cèdent, et ceux qui ont échappé aux glaives des
légionnaires périssent noyés dans le

fleuve. Bituit commence sa retraite, suivi par cinquante mille hommes.
C'est tout ce qui reste de

l'armée qui devait écraser l'envahisseur.

Cependant, le consul romain n'en a pas fini avec le roi des Arvernes.
Domitius connaît la popularité

de Bituit et sait que les Gaulois l'écoutent et le révèrent, il pourrait
reprendre le combat, et cela, Rome

le redoute plus que tout...

Alors, le consul convoque le souverain vaincu dans son camp sous
prétexte d'entreprendre des

négociations qui imposeraient la paix une fois pour toutes. Bituit n'a
pas vraiment le choix, il se rend

auprès de son ennemi. Mais il n'y aura pas de tractations. À peine le
roi arverne est-il entré dans le

camp romain qu'il est enchaîné et bientôt envoyé à Rome comme un
trophée. Ce manquement à la

parole donnée restera à jamais comme une tache sur l'honneur
romain, et les historiens latins

rapporteront cet épisode en trempant leur plume dans l'encre de la
honte.

Si le Sénat romain ne peut pas désavouer son brillant consul en Gaule,
il refuse tout de même de

faire exécuter le prisonnier. Bien sûr, on fait défiler le roi déchu sur
son char d'argent, histoire

d'enivrer le peuple avec l'image triomphante de la victoire, puis on

envoie le chef gaulois finir ses

jours en résidence surveillée dans une villa d'Albe, au sud de Rome.

Le roi Bituit exilé, les Gaulois vaincus, la pression exercée sur Massalia relâchée, on peut croire

que la mission assignée à l'armée romaine a été remplie. Va-t-elle plier bagage ? Non. En Gaule, les

légions semblent s'installer pour longtemps. D'abord, le sud du pays revêt une importance stratégique

primordiale pour les Romains, et ils n'ont guère envie d'abandonner la région à des tribus gauloises

aussi belliqueuses qu'imprévisibles. Ensuite, une part de ces terres va être distribuée aux plus pauvres

des Romains, manière adroite d'apaiser les tensions sociales au sein de la République. Enfin, le Sénat

et les soldats ne sont pas mécontents de tenir leur revanche contre ceux qui, deux cent soixante-dix ans

auparavant, avaient détruit, humilié et rançonné leur ville.

Donc les Romains restent en Gaule, c'est entendu, mais que faire d'une armée quand la guerre n'est

plus au programme ? Eh bien, le consul Domitius l'envoie casser des cailloux ! Il estime, en effet, que

l'ancienne voie hérakléenne doit être refaite, repensée, reconstruite. Son tracé à la manière gauloise

prend un peu trop de détours, on veut maintenant une voie qui file droit, sans s'attarder dans des

circonvolutions inutiles.

Ensuite, on peut améliorer la qualité de la route. Certes, il ne s'agit pas de daller la voie sur toute sa

longueur, mais enfin, dans les passages très empruntés par les

chariots, il ne serait pas inutile de

prévoir des plaques de silex bien taillées sur lesquelles on pourrait rouler confortablement. Rome

possède les moyens financiers et la structure administrative nécessaires pour se lancer dans une telle

opération. Des ingénieurs, des *architeci*, débarquent sur les côtes gauloises. Ils viennent manier avec

dextérité les deux instruments indispensables au dessin de la voie : le chorobate, niveau d'eau de belle

taille, pour calculer les dénivelés, et le groma, perche pivotante munie de fils à plomb utilisée pour

vérifier les alignements. On calcule, on mesure, on planifie, et les travaux commencent...

Quand l'ingénieur a établi le tracé, matérialisé par des piquets plantés dans la terre, les

légionnaires, si glorieux sur les champs de bataille, se transforment en cantonniers. Alors se succèdent

diverses opérations. Au bord de la route, on plante des bornes éloignées les unes des autres d'un mille

romain, c'est-à-dire environ un kilomètre et demi. Sur ces pierres dressées sont gravés des chiffres et

des lettres qui donnent essentiellement la distance entre deux points précis. De cette façon, le

voyageur sait à tout moment à quel endroit il se trouve, quelle distance il a déjà franchie et ce qui lui

reste à parcourir.

Les Romains procèdent aussi au défrichage en terrain plat, à l'aplanissement sur les sections en

relief ou au remblayage sur les parcelles en creux. Le sol ainsi nivelé, deux fossés sont creusés de part

et d'autre de la future voie afin de permettre l'écoulement des eaux

pluviales. Enfin, la route elle-

même est édifiée en trois couches successives : la première est faite de larges blocs de pierre qui

représentent les fondations ; la deuxième est constituée de graviers et de sable ; la troisième, destinée

au roulement des chars, est formée d'une sorte de mortier composé de sable, de pierres concassées et

de chaux. Sur certains tronçons, de larges pavés recouvrent le tout et finissent élégamment l'ouvrage.

Une route ainsi renforcée est appelée *via Strata*, voie dallée, et de ce terme « strata », les Anglais

feront leur *street*, les Allemands leur *Strasse*, les Italiens leur *strada*, et nous Français l' *estrée*, mot

disparu, mais qui survit encore dans la toponymie de nombreux lieux.

Dans l'œuvre immense qu'entreprend Domitius, les soldats de son armée ne suffisent pas. Qu'à cela

ne tienne ! On embauche de force des Gaulois, des Ibères et des Ligures des environs, et chacun est

contraint de participer aux travaux qui se déroulent dans sa région.

Durant trois ans, Domitius Ahenobarbus, l'homme de guerre intransigeant, va se faire entrepreneur

pour gérer une multitude de soldats, d'esclaves, d'ouvriers, d'arpenteurs et de géomètres. Et quand la

route est enfin terminée, en 117 avant notre ère, le Sénat romain lui rend un vibrant hommage en

nommant l'ouvrage de son nom : voici la *via Domitia*, la voie Domitienne. Hercule, le demi-dieu, a

été remplacé par Domitius, le consul... on n'arrête pas le progrès !

En suivant la *via Domitia*

Sur la plus grande partie du parcours, la voie du consul Domitius a repris

notre

inévitable voie hérakléenne en préférant, à partir d'Arles, l'itinéraire intérieur qui mène

aux Alpes par la vallée de la Durance. Ainsi, si on veut la suivre aujourd'hui, il faut partir

du Montgenèvre, descendre la vallée de la Durance, passer par Gap, dans le département

des Hautes-Alpes, continuer jusqu'à Sisteron dans les Alpes-de-Haute-Provence, puis Apt

dans le Vaucluse jusqu'à Cavaillon par la Départementale 900 qui reprend en grande partie

le tracé rectiligne de la voie romaine. Nous sommes alors dans le Comtat Venaissin où la

voie semble souligner d'un trait décidé cette plaine qui a vu Domitius triompher. Un peu

plus loin, la Départementale 99 file sur ce qui était la domitienne et un petit crochet nous

mène à Arles dans les Bouches-du-Rhône, puis à Nîmes dans le Gard, et tout droit jusqu'à

Montpellier, puis Ambrussum dont les vestiges de la voie romaine sont parmi les plus

impressionnants. Pourtant c'est plutôt en suivant l'autoroute A9 qu'à ce stade nous collons

le mieux à la domitienne. Nous nous en éloignons ensuite quelque peu pour retrouver

l'itinéraire antique au pied de l'oppidum d'Ensérune dont les vestiges nous rappellent

l'importance de cette voie commerciale. Puis petit virage pour arriver à Narbonne, dans

l'Aude, et on longe le golfe du Lion pour arriver à Château-Roussillon, près de Perpignan,

et atteindre enfin la pointe extrême de la route dans l'Hexagone, au col du Perthus dans les

Pyrénées. Un itinéraire de près de sept cents kilomètres qui nous conduit d'un col à l'autre

et, comme autrefois, relie l'Italie à l'Espagne.

Dans le tracé dessiné par Domitius, la voie évite soigneusement Massalia (comme jadis Hannibal et

Brennus), le port est donc mis de côté, ignoré... Sur le plan politique, les Romains se méfient de leur

alliée des bords de la Méditerranée. Sur le plan commercial, ils veulent s'emparer de la source des

richesses : le négoce par la mer. La ruine de la ville est programmée. Et comment affaiblir un port si

ce n'est en construisant un autre port ? Le consul choisit avec soin le lieu où implanter cette colonie

romaine appelée à bouleverser l'équilibre économique de la région : la ville devra être au bord de la

voie nouvelle, bien sûr, facile d'accès et à l'abri des attaques. Ce sera Narbo Martius, la colonie du

fleuve Narbo étant placée sous la protection de Mars, dieu de la Guerre. Aujourd'hui, le fleuve Narbo

est devenu l'Aude, et la ville a oublié le panthéon romain pour devenir Narbonne. Quant à la région

bordant la Méditerranée, Rome veut en faire plus qu'une colonie : une Province ! Le mot restera, ce

sera notre Provence.

Entre mer et terre, Narbo Martius répond à toutes les exigences exprimées par Domitius. Ici, la côte

sablonneuse du golfe du Lion est séparée de l'arrière-pays par des collines entre lesquelles des étangs

communiquent avec la mer. La colonie sera à la fois un port et une

ville.

Des milliers de Romains, des indigents de la périphérie de Rome, des légionnaires démobilisés, des

familles aventureuses viennent peupler la ville nouvelle et dirigent des foules d'esclaves gaulois faits

prisonniers lors des batailles menées contre les Allobroges et les Arvernes. Pour Rome, ce port est

stratégique : « Un observatoire et un rempart pour le peuple romain », dira plus tard Cicéron, l'orateur

saisissant qui sut toujours résumer en quelques mots une situation politique.

Narbo Martius est la première flèche plantée dans le cœur gaulois. Leur souveraineté ébranlée,

Volques, Salyens, Allobroges, Helviens doivent désormais reconnaître la suprématie du peuple

romain. Quant à Massalia – devenue Massilia à la mode romaine –, elle enrage en voyant les navires

commerçants dépasser ses rivages et faire voile plus loin...

À Narbonne, promenons-nous à Narbo Martius

La via Domitia traversait la ville romaine, elle en était le cardo , le grand axe transversal.

Elle traverse toujours Narbonne sous le nom évocateur de rue Droite. À l'entrée de la rue,

un peu en contrebas, les vestiges de la via Domitia nous attendent place de l'Hôtel-de-

Ville... Ses pierres noires bien ajustées sont toujours aussi solides, et l'on pourrait entendre

le crissement des charretons et la cadence du pas des chevaux si les bruits de la ville

moderne ne venaient étouffer cette lointaine rumeur.

Sur cette même place, faites un petit tour au Musée archéologique. Vous y verrez la borne

romaine la plus ancienne retrouvée dans l'Hexagone. Cette pierre de grès haute de près de

deux mètres date de l'époque du fondateur de la voie, son nom est d'ailleurs écrit dessus :

DOMITIUS AHENOBARBUS. Un chiffre est gravé, XX, distance en milles romains entre

Narbonne et Pont-de-Treille, lieu de la découverte en 1949.

Ainsi, tout remonte lentement à la surface. Même le port voulu par Domitius a connu une

ébauche de renaissance ! En 2010, une équipe d'archéologues a fouillé le port La Nautique

et Le Castelou sur le littoral. Des vestiges romains ont été mis au jour...

À La Nautique, c'est un long canal qui a été repéré. Il menait vers des entrepôts où,

pense-t-on, du vin apporté par bateau était stocké avant d'être revendu. Au Castelou, des

sondages ont mis en évidence deux jetées servant au déchargement des marchandises. Des

bâtiments administratifs, des citernes de ravitaillement, une forge, des bains ont encore été

découverts.

Depuis, les recherches continuent, notamment autour des étangs de Bages-Sigean. On sait

ainsi de manière certaine que Narbo Martius s'appuyait sur un réseau d'avant-ports posés

sur la lagune. Envasé depuis plus d'un millénaire, le site romain s'impose à nouveau dans la

géographie narbonnaise.

1. Les chiffres avancés par les auteurs latins sont toujours sujets à caution, mais ils donnent un ordre de grandeur et témoignent de l'importance des forces en présence.



6

Ier siècle avant notre ère

LE RÊVE GAULOIS DE CÉSAR

De Narbonne à Lyon

par la via Agrippa

Un port avec ses quais, ses canaux, ses entrepôts et, plus loin, ses riches villas, ses jardins

aménagés, ses fresques colorées, ses pavements de mosaïques et ses colonnes de marbre blanc... On

dirait un morceau de Rome planté en terre gauloise ! Mais Narbonne, ou plus exactement Narbo

Martius, va devenir plus que tout cela : une base arrière des mouvements militaires romains vers

l'Hispanie.

En l'an 77 avant notre ère, les légions viennent cantonner dans la ville et prendre leurs quartiers

d'hiver. On parle de guerre, de rébellion, de sécession et de pouvoir... La République romaine tremble

car ses colonies hispaniques expriment quelque velléité d'indépendance.

Après avoir écrasé des envahisseurs teutons près d'Aix-en-Provence, le général Quintus Sertorius

s'est, en effet, senti pousser des ailes. Son ambition : se désolidariser de Rome et asseoir son propre

pouvoir. Parti en Hispanie, il a rassemblé sous sa bannière des tribus éparses qui se jugeaient

opprimées par la république romaine et s'est ainsi construit un État à sa mesure. Pour ce faire, il s'est

appuyé sur une étrange coalition formée de chefs locaux, de pirates en rupture de ban et de

légionnaires déserteurs.

À Narbo Martius, la population hésite : faut-il se rallier à Sertorius ou rester fidèle au

gouvernement de la république ? Sur les bords du Tibre, le Sénat ne peut laisser se développer

impunément une dissidence : il faut mettre au pas le général félon et rétablir l'autorité de Rome. En

voyant arriver les légions prêtes à attaquer l'Hispanie en dissidence, Narbo Martius ne tergiverse plus.

Pour sa tranquillité, la ville préfère rester dans le giron romain.

Sous la conduite de Pompée, jeune général de vingt-neuf ans, l'armée romaine franchit les Pyrénées

et s'enfonce en Hispanie... Il faudra six années aux légionnaires pour vaincre Sertorius, et celui-ci

finira assassiné au cours d'un banquet, sacrifié par ses officiers qui se sont résolus à faire la paix avec

Pompée.

Sur le chemin du retour, Pompée s'arrête au col du Perthus, en ce lieu que les Romains ont baptisé

Summus Pyrenaeus, le sommet des Pyrénées. Enivré par sa victoire, il fait élever à cette limite entre

l'Hispanie et la Gaule un Trophée somptueux en blocs de grès où est gravée la liste impressionnante

des huit cent soixante-seize sites, villes et villages ibériques qu'il a conquis. La via Domitia, qui

devient via Augusta en Hispanie, passe sous cet arc de triomphe rectangulaire surmonté d'une tour aux

lignes droites, flanquée de colonnades.

Le Trophée retrouvé

L'existence du Trophée de Pompée était connue grâce à la littérature latine, mais le

monument avait disparu depuis longtemps, ses pierres ayant été systématiquement pillées

pour être réutilisées dans la construction de murailles et, plus tard, vers l'an mil, dans celle

du prieuré Sainte-Marie, à l'emplacement même du Trophée, sur la route du pèlerinage de

Saint-Jacques-de-Compostelle. En 1659, après le traité des Pyrénées, les ultimes vestiges

furent utilisés pour l'édification de nouvelles fortifications.

Des fouilles entreprises dès 1984 au col du Perthus permirent néanmoins de mettre au

jour des tronçons de la via Domitia et, surtout, de découvrir les fondations du Trophée. On

peut voir aujourd'hui deux importants soubassements allongés taillés dans le rocher de part

et d'autre du franchissement de la route antique. Ce sont les bases du Trophée ! C'est peu,

mais ces pierres sont fascinantes : c'est ici que tout finit et que tout commence. Le vieux

monde celtique s'achève à cet endroit. D'un côté c'est la Gaule, et de l'autre l'Hispanie, les

frontières de l'avenir se marquent déjà dans la pierre.

Quelques années plus tard, en 60 avant notre ère, c'est peut-être devant ce Trophée élevé à la gloire

de Pompée qu'un autre Romain vient pleurer. Cet homme de quarante ans sanglote en songeant à la

gloire : celle de Pompée, et celle d'Alexandre, le fabuleux conquérant grec du IV^e siècle avant notre

ère.

– À l'âge où je suis Alexandre avait déjà vaincu tant de royaumes, et moi je n'ai encore rien fait de

grand, se lamente-t-il.

Le magistrat romain qui ronge ainsi son frein, c'est Jules César. Nommé propréteur en Hispanie, il

va se mettre à la tête de trente cohortes pour réprimer impitoyablement les paysans rebelles et se

forger un début de légende...

Mais César ne peut se contenter de la maigre gloire d'avoir écrasé quelques troupes d'insoumis.

C'est l'Histoire qu'il veut écrire...

Entends-tu, César, ces mouvements là-bas, bien au-delà des Pyrénées ?
Tu rêves d'un triomphe

impérissable, c'est en Gaule que tu vas le trouver. Entre dans ton rêve,
César, cours vers ces contrées

qui t'offriront la conquête, le pouvoir et l'immortalité dans la mémoire
des hommes.

C'est du Rhin que vient le danger ! Ton rêve, César, va-t-il se fracasser
contre les ambitions des

Germanins ? Ceux-ci avancent, se heurtent aux tribus gauloises, les
écrasent, les dispersent, s'emparent

de la haute Alsace.

Et voilà que les Helvètes, profitant de ces désordres, entrent en
campagne pour chercher de

nouvelles terres. Ils franchissent à Genève le pont sur le Rhône et
pénètrent dans le territoire des

Allobroges. Ce n'est pas seulement une armée qui s'est mise en
marche, c'est tout un peuple qui

choisit l'émigration, traînant derrière lui des milliers de chariots. Ces
expéditions successives

inquiètent Rome, ses colonies autour de Narbonne pourraient bien
être à nouveau menacées... Et si

Narbonne tombait, les bords du Tibre ne risqueraient-ils pas de
s'ouvrir aux appétits des Germanins,

peut-être même des Gaulois ?

Ton rêve, César, c'est là qu'il va prendre corps, s'échapper, se
déployer. Ta gloire ne sera pas

l'Orient d'Alexandre ou l'Hispanie de Pompée, ce sera la Gaule ! Tu
seras celui qui imposera l'ordre

et protégera les provinces romaines de ces peuples trop remuants. Les
Éduens t'appellent à l'aide, ils

ont besoin de ta protection. Va te battre contre les Helvètes, César, manie l'épée à la tête de tes

légions et repousse ce peuple au-delà du Juris, le pays des forêts – le Jura, dira-t-on plus tard. Poursuis

maintenant ton combat, remonte vers le Rhin, écrase les Germains, frappe leur chef Arioviste, renvoie

l'homme et ses troupes de l'autre côté du fleuve.

Ces victoires apaisent les Gaulois et les dirigeants de leurs cités viennent en délégation remercier le

Romain qui a su les débarrasser d'ennemis inquiétants.

Alors, César, ton rêve s'arrête-t-il ici ? Le danger passé, vas-tu retirer tes troupes ? Les Gaulois

l'espèrent, mais as-tu mené ces batailles pour renoncer si tôt à un plus grand triomphe ? La guerre, tu

la portes maintenant chez les Germains et chez les Bretons de la grande île – les futurs Anglais – dans

une quête folle et désordonnée de conquêtes qui ne mènent à rien. Au bout de deux années, il te faut

revenir en Gaule, car la colère gronde chez ces peuples changeants. Tu as été accueilli naguère en

libérateur, et voilà que tes partisans sont maintenant pourchassés, les chefs sénons et carnutes sont

assassinés pour cause de sympathies romaines, et chez les Éburons, dans le nord, une légion entière est

massacrée... Rome t'envoie dix légions, environ soixante mille hommes, qui vont te permettre de

dompter les Gaulois.

Cependant, la résistance gauloise se prépare. Au sixième jour de la lune du solstice d'hiver, les

druides se réunissent dans la forêt sacrée des Carnutes près de Cenabum – aujourd'hui Orléans. Les

prêtres prient sous les arbres messagers des divinités, et leurs incantations se font pressantes : la

Gaule entière doit se soulever, rejeter les Romains, forger son indépendance. Les chefs des tribus

prêtent alors un serment solennel : ils se battront contre les légions, ils repousseront l'envahisseur.

Autour des Carnutes se sont réunis neuf peuples dont les Arvernes, les Armoricains, les Parisii, les

Sénons. Un chef des Arvernes est choisi pour diriger la révolte et assurer la coordination des peuples

rebelles, ce sera Vercingétorix, celui dont le nom signifie « grand roi guerrier » et suffit à faire

trembler ses ennemis.

On ne saurait tarder à lancer les hostilités et, signal de cette rébellion générale, les négociants

romains installés à Cenabum sont égorgés, leurs corps jetés dans le fleuve. L'irréparable a été

commis, la lutte est désormais engagée entre la sédition gauloise et la domination romaine.

Devenu proconsul en Gaule, César n'aspire qu'à vaincre, accomplir de grandes choses... Face à lui,

cependant, Vercingétorix, chef des Arvernes, veut construire l'union sacrée des tribus gauloises. Il

parvient même à mobiliser les Éduens, qui hésitent un peu, mais se retournent finalement contre leur

allié romain. Le front gaulois entré en lutte apparaît uni et redoutable.

Mais César, déjà, laboure le paysage. Il prend Cenabum, Agedincum, Belna, Avaricum, Lucotécia...

autrement dit Orléans, Sens, Beaune, Bourges, Paris. Il s'apprête à enlever la citadelle de Gergovie

tenue par Vercingétorix et ses meilleures troupes. Mais du haut de sa

montagne escarpée, Gergovie

résiste aux assauts, et dans le camp romain, c'est la confusion. Nul ne sait si la cavalerie éduenne qui

se précipite vient aider les Gaulois ou soutenir les légions, elle-même hésite, se laisse finalement

acheter par le plus offrant, et renonce à attaquer les troupes de César... Les légions remportent bien

quelques petits succès en agressant les camps gaulois qui entourent la ville, mais ces accrochages ne

changent rien au destin de la bataille : le plus gros des troupes romaines recule déjà.

Le rêve de César serait-il en train de s'effondrer ? C'est un autre rêve maintenant qui souffle sur la

Gaule, le rêve de Vercingétorix ! Avec la victoire de Gergovie, le chef gaulois entrevoit l'émergence

de ce pays unifié et puissant pour lequel il se bat. Il imagine les tribus marchant d'un même pas, se

fondant sous une même autorité, et peut-être conquérant d'autres terres. Il se fait des illusions...

C'est à Alésia que se jouera le dernier acte du rêve gaulois. Vercingétorix s'y enferme avec quatre-

vingt mille fantassins, quinze mille cavaliers et trente jours de vivres. La bataille décisive se

prépare...

Les Romains peuvent bien tenter un siège, Alésia est sûre que toute la Gaule soulevée viendra la

délivrer. En attendant les renforts, Vercingétorix consolide les défenses par deux profonds fossés.

César ne peut aligner que les soixante mille hommes de ses dix légions, mais les erreurs de

Gergovie ne seront pas répétées. Il ceint la ville gauloise d'une ligne

de fossés flanquée de tours de

garde et, par crainte d'être pris à revers, il fait creuser une seconde ligne de fossés autour des positions

romaines. Il s'agit, en fait, de créer une première ligne de défense pour prévenir les attaques venues

d'Alésia, et une seconde pour empêcher les assauts menés de l'extérieur.

Les semaines s'écoulaient. Dans Alésia, les vivres s'épuisent, alors il faut se débarrasser des bouches

inutiles. On renvoie sans ménagement les vieillards, les femmes et les enfants qui franchissent les

murailles, passent les fossés et se retrouvent face aux Romains. Ceux-ci n'ont aucune envie de se

charger de cette bande errante et affamée. On ne passe pas ! Alors, cette horde de miséreux rejetée par

tous rôde des jours durant entre les fossés gaulois et les fossés romains ; ils marchent de plus en plus

lentement, ils n'implorant même plus, ils se couchent sur l'herbe et meurent doucement, les uns après

les autres.

Pendant ce temps, une armée de deux cent cinquante mille Gaulois s'est formée pour venir au

secours de Vercingétorix. Mais si les villes et les peuples ont envoyé des troupes, c'est souvent de

mauvaise grâce : quand on est gaulois, on veut bien se battre, s'il le faut, mais pas dans ce

conglomérat informe dont on ne retirera aucun avantage personnel ! Qui voudrait accepter d'obéir à

des ordres donnés par le chef d'une autre tribu ?

Combien de temps a duré le siège ? Deux mois, trois peut-être. Et malgré cet interminable

affrontement, les Gaulois venus à la rescousse ne provoquent jamais l'assaut général et définitif qui

pourrait écraser les Romains. On se contente de petites batailles sporadiques, isolées, incapables

d'ébranler les lignes ennemies. Il faudrait une grande offensive commune, un déferlement général sur

les armées romaines, mais aucune tribu gauloise ne veut vraiment se battre au côté d'une autre.

Chacune cherche la victoire pour elle-même, et toutes subiront la défaite.

Renonçant à fuir, Vercingétorix se rend finalement à César, jetant ses armes aux pieds du

vainqueur. Ce n'est pas seulement la force des Romains qui a provoqué le désastre d'Alésia, c'est

surtout la désunion et la désorganisation des Gaulois.

En cette année 52 avant notre ère, César est allé au bout de son rêve en Gaule, le pays est à présent

réduit à une simple colonie romaine. Va-t-il alors redevenir un simple citoyen et licencier son armée,

comme le réclament les lois de la république ? N'est-il pas tentant de poursuivre son rêve encore plus

loin, conquérir Rome, revêtir la cape pourpre de l' *Imperator* offerte au général victorieux ? Devenir

dictateur ?

Quand, en 49 avant notre ère, il repasse devant le Trophée de Pompée où il a tant pleuré, ce n'est

plus pour l'envier mais pour le terrasser. Sa gloire, ce ne sera pas simplement Vercingétorix exhibé à

Rome comme une prise de guerre puis étranglé dans sa prison. Pour lui, l'aventure n'est pas terminée,

il va s'opposer à Pompée, mais aussi au Sénat qui se déchire et à la

république qui se meurt...

Trois ans seulement après Alésia, César se remet en route vers l'Hispanie pour abattre les légats

fidèles à Pompée. À son passage, Massilia a refusé de prendre parti dans cette querelle de chefs, la

ville a même fermé ses portes aux légions de l' *Imperator* ! Or, se dresser contre l'un, c'est prendre

parti pour l'autre : Marseille a choisi Pompée. César ne saurait accepter cet affront politique et cette

audace militaire. Il se cherche des alliés dans la région : ce sera la chance d'Arles, qui se range d'un

seul bloc derrière le consul en dissidence. César s'installe un temps dans la ville amie et y fait

construire une flotte de douze vaisseaux destinés à empêcher tout ravitaillement de Massilia par la

mer. Parallèlement, du côté de la terre, près des murailles de la ville rebelle, le stratège fait creuser

des fossés, mais les Massaliotes se défendent, mettent le feu aux machines posées contre les remparts,

repoussent les soldats qui s'avancent pour tenter de creuser une brèche, et surtout résistent au blocus

imposé par les douze vaisseaux sortis des chantiers navals arlésiens. Cette bataille qui devait durer

quelques jours s'éternise plus que de raison... Lassé de ce combat interminable, César laisse des

troupes sur place et s'en va poursuivre son périple au-delà des Pyrénées.

Le siège de Massilia dure huit mois, jusqu'au 13 décembre de l'an 49. À cette date, les Massaliotes

apprennent la reddition des partisans de Pompée en Hispanie et comprennent que la partie est perdue :

ils ont misé sur le mauvais cheval. Ils acceptent de se rendre. César se hâte alors de quitter l'Hispanie

pour recevoir leur soumission. Et au col du Perthus, il fait élever, à côté du Trophée de Pompée, un

autel dédié au dieu Mars afin que la divinité continue de lui accorder la fortune des armes.

Arrivé à Massilia, César apprend que Rome a plié devant ses exigences et l'a nommé dictateur. Ivre

de joie, il se montre apparemment magnanime : Massilia restera indépendante. Indépendante ? Oui,

mais sans puissance et sans moyens. Tout lui est retiré : ses armes, ses vaisseaux, son trésor, ses

colonies. Massilia l'orgueilleuse, l'ancienne cité grecque, n'est plus qu'une petite ville de la province

romaine.

Retrouvez César à Arles

Dans le Rhône, à Arles, des archéologues plongeurs ont découvert en 2007 un buste en

marbre qui, sauvé des eaux, a été identifié comme étant celui de Jules César. Cette sculpture

est même l'une des deux seules représentations du puissant Romain faites de son vivant et

qui soient parvenues jusqu'à nous (l'autre est exposée au Musée archéologique de Turin).

C'est peut-être au moment où César faisait construire les vaisseaux destinés à écraser

Marseille qu'un artiste inconnu a sculpté dans la pierre les traits du général. Cette bouche

un peu amère et ce front plissé trahissent-ils les tourments de César dans sa lutte contre

Pompée ?

Ce buste a sans doute été jeté dans le Rhône après l'assassinat du dictateur, au moment

où il était mal vu de posséder chez soi une image de l'homme tombé. (Il est exposé au Musée

départemental de l'Arles antique, presque île du Cirque-Romain.)

Même avec la mort de César on n'en a pas fini avec son rêve. Ayant obtenu à Rome la totalité des

pouvoirs, le vainqueur des Gaules va mourir comme doivent mourir les dictateurs : assassiné par des

comploteurs plus avides de pouvoir que lui-même. Son destin va alors échapper au destin des simples

mortels : il sera divinisé ! Et pour *Divus Julius*, le divin Jules, sera élevé un temple...

En fait, l'avenir *post mortem* du grand Jules et la réalisation de ses ambitions les plus délirantes

sont l'affaire d'Octave, le fils adoptif. Lui, il devient carrément empereur... César n'était

qu' *Imperator*, titre attribué aux généraux victorieux, mais qui ne leur conférait aucun pouvoir, puis il

a été nommé dictateur par le Sénat. Mais avec Octave, tout change, le terme d' *Imperator* suggère

désormais un pouvoir absolu... Et le premier empereur prend le nom d'Auguste.

Le Trophée que César n'a pas eu le temps d'élever à sa propre gloire, c'est le premier empereur de

Rome qui l'impose. Il est placé dans les Alpes, à l'opposé géographique du Trophée de Pompée dressé

dans les Pyrénées. Le monument célèbre la victoire remportée sur quarante-quatre tribus ligures dont

la pression militaire et les exigences financières compliquaient le passage des cols. Aussi grand et

large que le Trophée des Pyrénées, il est plus riche et plus beau, avec la statue d'Auguste dressée au

sommet d'un temple en rotonde. Et pour que nul n'oublie qui a fait construire ce monument, une

inscription célèbre à jamais « l'empereur César Auguste, fils du divin Jules... ». Quant à la route

côtière qui franchit ces Alpes pacifiées et qui n'est autre que notre voie hérakléenne du littoral, ce sera

désormais la via Julia Augusta, unissant ainsi le souvenir d'Auguste et celui de Jules César. Cette voie

nouvelle se prolonge jusqu'à Arles, à présent au cœur du dispositif romain, où elle se connecte à la via

Domitia.

Pillé, miné, saccagé,

le Trophée des Alpes reste debout à La Turbie

Le Trophée d'Octave se trouve à La Turbie, au-dessus de Monaco, dans les Alpes-

Maritimes. Il regarde la Gaule et marque la frontière de jadis avec l'Italie. Ce qu'il en reste

n'est rien comparé à sa splendeur passée, mais ce rien est tout pour nous : il nous parle de

la grandeur de l'empereur et de la pression romaine en Gaule.

Le Trophée a été transformé en forteresse dès 1125. Bien plus tard, en 1705, lors de la

guerre entre la maison de Savoie et la France, Louis XIV ordonne le démantèlement de

toutes les forteresses de la région ; la forteresse de La Turbie est minée et les restes du

Trophée sont gravement endommagés. Le site du Trophée devient alors une carrière : la

population n'hésite pas à puiser dans les ruines pour construire les demeures du village. En

1764, des pierres du Trophée sont utilisées pour l'érection de l'église Saint-Michel toute

proche. Finalement retrouvé, admiré, respecté, le Trophée sera restauré au tout début du

XXe siècle.

Et en Gaule, que se passe-t-il ? L'empereur Auguste a confié le destin du pays conquis à son ami

Agrippa. Pour relier les différents points du territoire, le gouverneur de la Gaule préconise la mise en

place d'un réseau routier organisé vers quatre directions. Ces rameaux partiront de Lugdunum, ancien

bourg celtique au confluent de la Saône et du Rhône, dans lequel s'est installée une forte colonie

romaine. De cette ville, qui deviendra Lyon, les voies s'échapperont dans quatre directions :

– La voie du Rhin reliera Lyon au fleuve. Si l'on devait se repérer sur une carte actuelle, cette route

passerait par Chalon-sur-Saône, Langres et Metz avant d'arriver à Cologne, en Allemagne.

– La voie océane suivra la voie du Rhin jusqu'à Chalon-sur-Saône, puis s'en détachera pour

traverser Autun, Auxerre, Sens, Paris, Amiens, et continuer jusqu'à Boulogne-sur-Mer.

– La voie de l'Atlantique passera par Feurs, Clermont-Ferrand et Limoges pour rejoindre Saintes.

– La voie de la Méditerranée suivra le Rhône par Vienne, Valence et enfin Arles, tracé repris en

partie par notre mythique Nationale 7.

Il ne s'agit pas de construire entièrement un circuit aussi important :

la via Agrippa – on devrait

dire les *viae* Agrippa, les routes d'Agrippa – se greffe souvent sur des chemins établis depuis bien

longtemps. Mais enfin, avec cette organisation centralisée, la Gaule commence lentement à devenir un

ensemble relativement cohérent avec un noyau fixe autour duquel rayonnent les indispensables voies

de communication.

À Lyon, prenons la route avec Agrippa

Le noyau des routes romaines est toujours visible, au moins en partie. Rendez-vous place

de Trion, sur la colline de Fourvière, nous voilà au carrefour des plus importantes voies

d'Agrippa ! Les rues ont approximativement conservé trois des anciens tracés. La rue de la

Favorite correspond à la route vers l'Atlantique, l'avenue Barthélemy-Buyer recouvre la

voie menant à la mer du Nord et au Rhin, enfin le chemin de Choulans – notre Nationale 7 –

file vers la Méditerranée.

Cependant, Agrippa ne reste pas longtemps à Lugdunum. Après un ou deux ans d'exercice, il est

rappelé à Rome en l'an 38. Il faut attendre presque dix ans pour voir arriver un nouveau gouverneur

actif, un jeune homme de vingt-six ans nommé Claudius Drusus, fils adoptif de l'empereur Auguste.

Drusus réforme et transforme la gestion des conquêtes romaines de ce côté-ci des Alpes. D'abord

une région entière, avec Narbonne pour centre, est enlevée à la Gaule, ce sera la Narbonnaise romaine,

province de l'Empire qui n'appartient plus ni à la Gaule ni aux Gaulois, au moins d'un point de vue

administratif.

Le reste du pays est divisé en trois régions :

– La Gaule lyonnaise. Elle remonte de Lyon en une bande étroite et s'élargit ensuite pour inclure ce

qui est aujourd'hui la Champagne-Ardenne, la Picardie, le Nord-Pas-de-Calais, la Normandie et la

Bretagne.

– La Gaule aquitaine. Elle commence aux Pyrénées, englobe l'Aquitaine et remonte jusqu'à la

Loire.

– La Gaule Belgique. Elle part des bords de Seine et s'en échappe pour réunir la Lorraine, l'Alsace,

et plus loin, une partie des Pays-Bas, un fragment de Belgique et un morceau d'Allemagne actuels.

Pour gérer et diriger ces trois Gaules, il faut une capitale unique, ce sera Lugdunum.

Le 1er août de l'an 10 avant notre ère, l'empereur Auguste lui-même est dans cette ville. Il a convié

auprès de lui les représentants des soixante nations gauloises afin d'inaugurer en grande pompe un

autel dédié à l'empereur et à Rome, représentée par la statue d'une déesse guerrière armée d'une

lance. Sur les flancs d'une colline, l'ancien temple gaulois dédié à Lug, dieu du Feu, a été transformé

en « sanctuaire fédéral des Trois Gaules ». Désormais, l'assemblée des Gaules se retrouvera ici une

fois l'an.

L'autorité romaine construit avec luxe : à côté du sanctuaire,

l'amphithéâtre des Trois Gaules sera

édifié au tout début de notre ère, il accueillera dignement l'assemblée des représentants venus de tous

les coins de l'Hexagone... Dans cet espace, qui pouvait recevoir mille huit cents personnes, se

réuniront bientôt des hommes décidés à fonder une nation.

Intermédiaire entre les Gaulois et l'empereur, cette assemblée – dans laquelle on peut voir une

première forme de Parlement « français » – a probablement contribué à faire naître un sentiment

d'appartenance nationale au sein de peuples jusque-là fortement divisés.

Sur les traces du sanctuaire des Trois Gaules

Sur la colline de la Croix-Rousse, où se dressait le sanctuaire fédéral des Trois Gaules,

quelques découvertes ont été faites au fil du temps. En 1827, lors de l'agrandissement de

l'église Saint-Polycarpe, un massif en pierre de plus de neuf mètres de long a été mis au

jour, il s'agirait du socle de l'autel ancien. Ce socle est encore à sa place, mais recouvert

par la rue Burdeau. D'ailleurs, la pente de cette rue Burdeau est tout simplement la trace de

l'ancienne rampe d'accès à l'autel du sanctuaire.

En 1866, une statuette de bronze représentant une Victoire ailée a été repêchée dans la

Saône ; elle ornait certainement l'autel du sanctuaire.

En 1961, une couronne de laurier en bronze a été déterrée à l'angle de la rue des

Fantasques et de la rue Grogard ; elle couronnait une Victoire de l'autel

des Trois Gaules.

Et puis, il y avait les amphithéâtres : un pour les Gaulois, un autre pour les Romains. Car

les uns et les autres ne se mélangeaient guère : les Gaulois habitaient sur la colline de la

Croix-Rousse, les Romains résidaient sur la colline de Fourvière.

Sur les pentes de la Croix-Rousse, l'amphithéâtre des Trois Gaules a été redécouvert à

partir de 1956. Il est aujourd'hui intégré au jardin des Plantes, rue Lucien-Sportisse.

Quant au théâtre romain construit sous l'empereur Auguste, il a été retrouvé à la fin du

XIXe siècle et trône majestueusement dans le parc archéologique de Fourvière, entouré de

nombreux vestiges... Quel plaisir de déambuler sur d'antiques tronçons de voies romaines,

au milieu des ruines de la toute nouvelle capitale des Gaules...

C'est là, au Musée gallo-romain, qui jouxte le théâtre antique (17, rue Cléberg), que l'on

retrouvera la Victoire et la couronne du sanctuaire des Trois Gaules.



7

Ier siècle

DÉMENCE ET CLÉMENTE DES EMPEREURS

De Lyon au Nord-Pas-de-Calais

par la voie océane

Avec sans doute cinquante mille habitants, Lugdunum (Lyon) est devenu la grande ville des Gaules,

et les cahutes de bois ont été remplacées par des bâtiments de pierre. La cité prospère sous l'œil

attentif des Romains : une cohorte – environ six cents hommes – se trouve en permanence en poste

autour de la cité, force d'intervention rapide, prête à donner l'alarme.

Par son emplacement, Lugdunum permet de contrôler ces Gaulois que l'on sait si prompts au

courroux, mais la capitale offre aussi un accès rapide au Rhin par la voie voulue par Agrippa, véritable

boulevard militaire, droit à souhait. Un autre itinéraire, par la trouée de Belfort, permet de manœuvrer

promptement vers ces confins de la Gaule.

En vérité, les Romains sont traumatisés par la frontière du Rhin : ils ont rencontré là-bas un

véritable frein à leur expansion. Heureusement, pour l'heure, les Germains sont essentiellement

occupés à se déchirer entre eux. Retirés du bon côté de la frontière, les Romains sont tranquilles.

Mais ils restent sur leurs gardes. Ils le savent, la chute de Vercingétorix, la division du pays en trois

régions, le culte obligatoire rendu à l'empereur, la romanisation galopante n'ont pas anéanti tous les

espoirs d'indépendance. Les peuples gaulois restent désunis, certes, mais associés dans la désolation

de la débâcle...

Soixante-treize ans après la défaite d'Alésia, deux guerriers vont se lever pour galvaniser les tribus

et tenter de libérer le pays. Julius Sacrovir et Julius Florus unissent leurs forces pour soulever les

Gaules... Le premier est le prince des Éduens, le second le chef des Trévires, c'est dire que leur zone

d'influence couvre approximativement un territoire qui irait aujourd'hui de la Bourgogne au

Luxembourg. Par ailleurs, les deux Julius ont la particularité de parfaitement connaître l'ennemi : l'un

et l'autre ont été faits « citoyens romains », titre rarement accordé à

des Gaulois, et qui démontre

combien les deux hommes ont su faire les yeux doux aux puissants.

Mais en cette année 21 de notre ère, rien ne va plus. Oh, ce n'est pas que les deux éminents

personnages réclament une exception culturelle gauloise ou un droit à la différence, non, leur

indignation est plus sélective : ils protestent contre les impôts !

Car Rome est bien décidée à retirer un bénéfice substantiel des terres conquises, et chacun y va de

son petit profit : l'autorité centrale saigne la population, les légats sur place s'approprient les

meilleures terres, les financiers romains désespèrent les emprunteurs en imposant des taux

usuraires... Le petit peuple pressuré sombre dans la misère.

Puisque « trop d'impôts tue l'impôt », selon la bonne parole des économistes, les Gaulois ne

veulent plus payer. Les deux Julius réunissent secrètement une belle phalange de chefs gaulois et

tiennent devant leurs alliés un langage vigoureux...

– Le soldat romain est en proie à des dissensions... Les Gaules sont prospères, l'Italie misérable...

Le peuple de Rome est efféminé, les étrangers seuls font sa force.

Ces proclamations viriles réveillent les chefs gaulois, et chacun s'empresse de faire confectionner

clandestinement épées, javelots et flèches en attendant le soulèvement général... Bientôt, les Gaules

s'embrasent en un tumulte assourdissant qui secoue le pays d'un bout à l'autre. Après les Éduens et

les Trévires, ce sont les Andécaves de l'Anjou et les Turones de la Touraine qui entrent dans la

danse...

La cohorte romaine en garnison à Lugdunum se déploie immédiatement sur le réseau routier

Agrippa, qui démontre ainsi toute son efficacité. Les légionnaires font la chasse aux Andécaves ;

ceux-ci sont rapidement renvoyés dans leurs terres et regagnent en hâte leur capitale, cette cité qui

sera un jour Angers, en pays de Loire.

Mais d'autres peuples sont partis en guerre, et la petite armée de Lugdunum ne suffit plus à

repousser les rebelles, alors le corps de légionnaires, stationné jusqu'ici en Germanie, se met en

marche...

Et là encore, la division des Gaulois va les mener à la catastrophe. Sacrovir fait mine de s'allier

dans un premier temps aux Romains pour mieux se retourner contre eux ensuite. Florus ne l'entend

pas ainsi : il enflamme ses guerriers et se dirige avec eux vers les forêts des Ardennes pour tendre

quelques embuscades aux légions romaines. Seulement, un de ses subordonnés, Julius Indus, n'hésite

pas à le trahir pour prendre sa place, rejoint les rangs ennemis et met en pièces la troupe des

insoumis : Florus, défait, n'a plus qu'à se suicider. Un beau gâchis...

Le soulèvement n'est pas écrasé pour autant, car les Éduens et leurs alliés séquanes continuent le

combat sous la conduite de Sacrovir. Le prince des Éduens a enfin quitté les rangs des légions pour se

révéler un farouche adversaire des Romains. À la tête de ses troupes, il prend position devant

Augustodunum – pour nous Autun, en Saône-et-Loire.

Cette cité, capitale des Éduens, se trouve également sur le réseau Agrippa, mais nous sommes ici

sur la voie océane, la voie qui mène à l'actuel Boulogne-sur-Mer, au bord de la Manche.

Autun vivait jusqu'ici en bonne intelligence avec les Romains, satisfait de développer

pacifiquement ses écoles où les enfants de la noblesse gauloise venaient apprendre la rhétorique,

l'arithmétique, la géométrie et la musique. Mais le temps n'est plus à l'enseignement, la guerre est

aux portes de la ville ! Avec ses troupes et les volontaires recrutés sur place, Sacrovir est parvenu à

réunir quarante mille combattants, c'est en tout cas le chiffre que nous donne l'historien latin Tacite

dans ses *Annales*. Certains de ces hommes sont parfaitement équipés, brandissant de longues épées

tranchantes, mais la plupart des rebelles n'ont trouvé pour en découdre que de vieilles haches, des

frondes ou des pieux de bois. À cette troupe hétéroclite, Sacrovir joint des « cruppellaires », terme

celtique qui désigne des esclaves gladiateurs, des hommes dont la particularité ahurissante est de se

battre couverts de la tête aux chevilles d'une armure de fer, protection solide il est vrai, mais si lourde

que le moindre mouvement devient un exercice laborieux, extrêmement pénible, parfois même

impossible !

Devant les murailles d'Augustodunum, Sacrovir met ses troupes en ordre de bataille. Au premier

rang, il place les cruppellaires avec leurs armures ; sur les ailes, il

dispose les hommes les plus

aguerris ; à l'arrière, il déploie la foule indistincte des volontaires.

Le chef fait la revue de détail et s'adresse à ses guerriers :

– Rappelez-vous nos anciennes gloires, n'oubliez pas les coups terribles que nous avons jadis portés

aux Romains quand nous saccagions leur ville ! La liberté sera belle après la victoire, mais notre

servitude sera plus accablante encore si nous devons être vaincus une seconde fois !

Déjà, deux légions romaines sont en route. Elles ont ravagé les terres et les villes des Séquanes – la

Franche-Comté – et avancent à marche forcée vers Augustodunum. La bataille éclate dans la plaine, à

douze milles romains de la ville, un peu moins de dix-huit kilomètres.

La cavalerie romaine enfonce les flancs de la troupe gauloise tandis que l'infanterie attaque de face.

Les cruppellaires tiennent bon. Les épées et les javelots des légionnaires ne pouvant rien contre la

coque métallique qui protège les gladiateurs, les Romains chargent à la fourche et renversent ces

Robocops antiques qui, à terre, ne sont plus que de pauvres tas de ferraille inertes. Il suffit ensuite

d'attaquer à la hache ou à la cognée pour percer les armures et les corps...

Dans la débandade qui s'ensuit, Sacrovir se réfugie à Autun, mais la ville n'est plus sûre pour les

rebelles, il faut fuir, et c'est dans une ferme des environs que le chef et ses lieutenants terminent

l'aventure comme ils pensent devoir la terminer : Sacrovir se suicide d'un coup de poignard, tandis

que ses fidèles officiers s'entre-tuent méticuleusement avant qu'un serviteur zélé ne vienne mettre le

feu à la maison et aux cadavres... Les flammes qui montent vers le ciel consomment les espoirs et la

fougue de la révolte gauloise.

À Autun, dans les pas de Sacrovir et des Romains

Le chemin des Ragots... C'est, à Autun, le tracé de l'ancienne voie océane. Quand on

arrive aujourd'hui de Lyon, l'entrée de la ville est précédée de deux constructions

stupéfiantes...

D'abord le théâtre antique qui, avec ses vingt mille places, fut l'un des plus grands des

Gaules, et entendit résonner sur sa scène de terre et de sable les œuvres du répertoire

romain : Plaute, Térence, Sénèque...

Ensuite, de l'autre côté de la voie, l'énigmatique pierre de Couhard, un monument

funéraire gaulois si impénétrable et si fascinant qu'il alimente sacrément les interrogations

que l'on peut avoir sur cette culture celtique si mal connue.

Plus loin, dans le centre d'Autun, la capitale romaine des Éduens est toujours là, presque

aussi solide qu'il y a deux mille ans. Dans les décennies qui ont suivi l'écrasement de la

révolte, Augustodunum a été encore développé par les Romains qui en firent une vitrine de

leur puissance et de leur savoir-faire. Les remparts, lentement dévorés par les lotissements

modernes, forment une ceinture de plus de cinq kilomètres et se terminent, étrangement, au

cimetière (rue Gaston-Joliet). Ces remparts témoignent de la confiance et de l'estime

accordées par les Romains à Augustodunum à une époque où ceux-ci préféraient des villes

ouvertes et sans défense, afin d'éviter toute rébellion.

Deux des quatre portes qui fermaient la cité antique sont parvenues jusqu'à nous : la

porte Saint-André et la porte d'Arroux conservent leurs passages voûtés, ceux pour les

piétons, ceux pour les chariots. Notons que la porte d'Arroux est située sur la voie océane

qui ne fut autre que le cardo nord-sud de la cité. Son tracé est encore visible au sud de la

ville, près de la résidence du Cardo – la bien nommée.

Quelques années passent, et nous poursuivons notre progression sur la voie océane. Tout le long de

cette grande langue de terre ou de cailloux, nous assistons à un

mouvement perpétuel de chars, de

chevaux et de mulets ; tout un monde qui se croise, se suit, se devance, se distance dans l'indifférence

courtoise des voyageurs pressés. Effet immédiat de la mainmise romaine, les *viae publicae* – c'est-à-

dire les voies importantes – sont maintenant surveillées de près par la troupe, et l'on peut y voyager

sans trop craindre de se faire égorger. Cependant, les accidents dus aux intempéries sont fréquents...

Les voies romaines sont certainement robustes, mais la pluie et le gel ajoutés à l'effet des roues qui

taraudent sans discontinuer le revêtement finissent par creuser et ébranler les chemins. Les

déplacements ne sont pas toujours faciles : durant l'hiver, les roues des chars patinent dans la boue,

s'enfoncent dans les ornières, se brisent sur les dalles descellées. L'entretien des voies n'est pas

encore une priorité.

Nous avançons dans notre *carpentum*, chariot à deux roues couvert d'une toile épaisse, et nous

croisons ici une *reda* – char destiné au transport des charges lourdes, pourvu de banquettes et équipé

de quatre roues –, là un léger *cisium*, qui file sur la route tiré par un ou deux chevaux rapides...

Mais, soudain, branle-bas inhabituel ! Une nuée de casques à crête de plumes rouges ondule sur la

route, la garde prétorienne s'avance, elle entoure un char tiré par deux destriers : le jeune homme

chauve et trop maigre qui y est allongé, c'est l'empereur Caligula en personne qui traverse les

Gaules !

En ce printemps de l'an 40, il a quitté Lugdunum, où il a résidé presque six mois, où il a organisé

des jeux, des concours d'éloquence et vendu à l'encan les meubles, les bijoux et les esclaves de ses

sœurs ainsi que tous les biens renfermés dans ses palais romains. Les poches pleines, il s'est alors mis

en tête d'aller conquérir le pays des Germains, et a entrepris une expédition délirante au-delà du Rhin.

Il a vite compris son erreur et a soigneusement évité de combattre ces barbares inconnus pour

s'empresse de rentrer au plus vite dans la capitale des Gaules. Mais il fallait démontrer au Sénat de

Rome que sa campagne militaire n'avait pas été vaine. Alors il a choisi une poignée de Gaulois de

belle taille, les a déguisés en Germains, a fait teindre leurs cheveux en rouge à la mode d'outre-Rhin

et les a affublés de noms teutoniques. Cela fait, il a envoyé ces Germains d'artifice croupir dans les

prisons romaines, preuve irréfutable de sa victoire.

Maintenant, une autre toquade vient de saisir Caligula : il veut envahir la grande île de Bretagne,

c'est-à-dire l'Angleterre ! Et c'est pour cela qu'il remonte la voie océane et se dirige vers ce port que

César nommait naguère Portus Itius, l'actuel Boulogne-sur-Mer.

Mon étape sur la voie océane

Suivons Caligula aux abords de la longue voie qui reliait Lyon à Boulogne-sur-Mer en

passant par Auxerre, Sens, Paris, Beauvais, Amiens... Entre ces grandes cités, l'autorité

romaine avait prévu, d'étape en étape, des postes de surveillance destinés à maintenir

l'ordre et la sécurité. Au premier tiers du circuit, après seulement cinq ou six jours de route,

le voyageur arrivait à l'ombre d'une place forte bordée d'un large fossé, le camp de Cora,

qui sera encore renforcé plus tard par la splendide muraille parvenue jusqu'à nous.

Rendez-vous sur la commune de Saint-Moré, dans l'Yonne, au large de l'A6, trente-cinq

kilomètres avant Auxerre en venant de Lyon. La route qui traverse le village suit l'ancienne

voie océane. Ici, sur la colline de Villaucerre, se dressent les vestiges du camp romain : une

muraille de pierres et de chaux sur presque deux cents mètres, bordée d'un fossé creusé

dans le roc et flanquée de six demi-tours pleines pour assurer la défense. C'est au prix de

telles constructions que l'administration des Gaules pouvait garantir pour tous la liberté de

déplacement et de commerce.

Caligula a fait converger ses armées vers Portus Itius, et une flotte croise déjà au large... À quai,

une superbe galère attend l'empereur, celui-ci monte à bord et c'est le grand départ... Mais en fait,

Caligula ne s'approche pas des côtes « anglaises », préférant une petite virée sur la mer grise avant de

revenir bien vite au port ! Là, il multiplie les directives et les déclarations martiales, il fait avancer

des machines de guerre, et les trompettes sonnent la charge jusqu'à l'épuisement. Caligula veut jouer

à la guerre, il aime se faire peur mais n'a aucune envie d'exposer sa divine personne aux flèches de

l'ennemi. D'ailleurs, la troupe n'est pas plus désireuse que lui d'aller mourir pour Dubris, qui

deviendra Douvres. Les soldats rechignent à s'embarquer, c'est presque une mutinerie ! Caligula

songe bien, un instant, à faire massacrer tous ces poltrons, mais enfin, il finirait par manquer de

légionnaires à force de tuer tout le monde. Alors, il donne ordre à ses soldats de ramasser sur la plage

coquillages et crustacés, ce qui lui inspire ces paroles lyriques :

– Voici les dépouilles de l'océan, elles serviront à décorer le palais et le Capitole, elles seront

l'ornement de notre triomphe !

Et pour célébrer cette victoire remportée sur des escadrons de mollusques, Caligula donne ordre de

dresser, face à l'île de Bretagne, un phare haut, puissant, lumineux...

Le phare est aussitôt construit. Appelé « Phare de Caligula », et plus tard « Tour d'Odre », il se

dresse sur la falaise au-dessus de Portus Itius, large tour octogonale aux pierres sombres de douze

étages et soixante mètres de hauteur, un véritable prodige pour l'époque. La nuit, les feux appellent les

bateaux et narguent cette grande île toute proche, mais encore imprenable.

Où est le phare de Caligula ?

Je cours sur la falaise au-dessus de Boulogne-sur-Mer... Je voudrais voir ce phare briller

dans l'obscurité, mais sur le plateau de la tour d'Odre, il ne reste rien, que le nom. Le phare

a disparu depuis longtemps. Pourtant, de vieilles cartes postales des années 1920 montrent

encore les vestiges d'une tour : les ruines du phare qui observait jadis la Grande-Bretagne.

Hélas, tout comme le phare d'Alexandrie dont il était inspiré, le phare de Caligula n'est

plus qu'un souvenir. Ce monument majeur de l'Antiquité, cette borne romaine élevée au

septentrion de l'Empire, est englouti à tout jamais.

Finale­ment, Caligula a quitté les Gaules pour aller se faire assassiner à Rome par sa garde

personnelle en janvier 41, à l'âge de vingt-sept ans. Claude, son successeur, est un empereur gaulois...

ou presque. En tout cas, fils de Drusus, l'ancien gouverneur des Gaules, il est né à Lugdunum et

entreprend une politique d'intégration des Gaulois dans la nation romaine. Mais il a ses exigences ! Il

interdit la religion des druides et pourchasse ses prêtres, car leurs croyances s'opposeraient au juste

triomphe des empereurs romains... En revanche, pour les Gaulois débarrassés du culte ancien, il veut

permettre l'accès à la politique romaine, et propose de laisser les meilleurs d'entre eux entrer au

Sénat. Scandale ! À Rome, les têtes chenues s'opposent à un tel bouleversement des traditions... On

parle de Rome ville livrée, on évoque une assemblée devenue le ramassis d'étrangers. Sans doute faut-

il laisser jouir les Gaulois du titre de citoyens romains, mais les décorations sénatoriales et les

honneurs de la magistrature ne doivent pas être prostitués !

Claude argumente en une joute verbale interminable, un supplice pour cet empereur bègue...

– Si l'on considère que les habitants de la Gaule ont fait pendant dix

ans la guerre au divin Jules

César, il faut aussi mettre en regard les cent années de constante fidélité et d'obéissance plus

qu'éprouvée en de nombreuses circonstances critiques pour nous. Lorsque mon père Drusus

soumettait la Germanie, les Gaulois lui ont assuré, sur ses arrières, une paix garantie par leur calme...

Et Claude obtient finalement un demi-succès. Le droit d'entrer au Sénat est donné aux Gaulois,

mais pas à tous les Gaulois, seulement aux Éduens, présentés comme des alliés indéfectibles de Rome,

les quelques infidélités de la tribu étant diplomatiquement passées sous silence.

À Lyon, le plaidoyer de Claude pèse son poids

La trace du discours de l'empereur en faveur des Gaulois est miraculeusement parvenue

jusqu'à nous : c'est la fameuse Table claudienne. Il s'agit d'une plaque de bronze gravée

(de plus de deux cent vingt-cinq kilos) qui fut autrefois affichée sur les murs du sanctuaire

des Trois Gaules afin de célébrer dignement la concorde entre Romains et Gaulois. Deux

fragments de cette Table, retrouvés à la Croix-Rousse au XVI^e siècle, sont exposés au Musée

gallo-romain de Fourvière, à Lyon.

En 43, sous le regard du phare de Caligula, quatre légions vont s'embarquer pour conquérir la

grande île de Bretagne... Car l'empereur Claude n'affronte pas seulement le Sénat, il veut aussi faire

l'assaut de ces terres insulaires pour en chasser les druides qui pourraient inciter les peuples celtes au

soulèvement. En effet, les prêtres du culte celtique, interdits en Gaule par l'autorité romaine, se sont

réfugiés en nombre de l'autre côté de la Manche... et murmurent contre ces occupants détrousseurs de

dieux !

Au tour de Claude de prendre la voie océane. Il quitte donc Lugdunum, peut-être par notre place de

Trion dont une fontaine qui lui est dédiée est parvenue jusqu'à nous. Son expédition sera couronnée de

succès : la moitié de la grande île de Bretagne tombera sous le joug romain.

Avant d'embarquer, Claude a sans doute reçu des renforts de troupes venues de Bagacum,

autrement dit Bavay dans le département du Nord, à quelques kilomètres de la frontière belge, nœud

routier des voies du Nord, à égale distance de la route de l'océan et de celle du Rhin.

La ville est d'abord une capitale pour les Gaulois de la contrée, les Nerviens, un peuple qui affirme

avec orgueil ses origines germaniques, réelles ou légendaires. En tout cas, leur morgue les pousse à se

croire plus nobles, plus forts, plus héroïques que tous les autres Gaulois. D'ailleurs, les Nerviens se

sont durement affrontés aux Romains au siècle de Jules César, puis ils ont accepté les temps nouveaux

et forment désormais, dans l'armée romaine, des cohortes connues pour leur âpreté au combat.

Mais Bagacum est aussi une capitale romaine, une capitale des routes ! En effet, la cité n'existe que

pour les routes, on l'appellera d'ailleurs « la ville aux sept chaussées », un étoilement de sept artères

qui filent de manière presque rectiligne vers toutes les directions...

Tout comme Lugdunum plus au sud, Bagacum, au nord, est un carrefour d'importance qui diffuse

ses artères dans le grand corps gaulois. Ces routes sont des voies commerciales, certes, mais l'arrière-

pensée militaire n'est jamais éloignée des constructions romaines. Les grands courants de l'Histoire

soufflent sur la ville : quand Rome frémit, quand une guerre se dessine dans le Nord, quand des

rumeurs dangereuses proviennent de l'Est, Bagacum se réveille dans le cliquetis des armes et le défilé

des légions.

À Bavay, les Romains nous ont laissé le forum et la route

Bavay s'est construit et transformé au cours des décennies, aussi les vestiges romains que

l'on y admire s'étagent-ils entre le Ier et le IIe siècle. Le forum, entièrement dégagé, laisse

deviner ce qu'il était : une esplanade bordée de galeries dans sa longueur et d'un temple

dédié aux divinités romaines à son extrémité. L'alignement des portiques, faits de couches

de briques et de couches de pierres, laisse entrevoir ce qu'était la splendeur du forum il y a

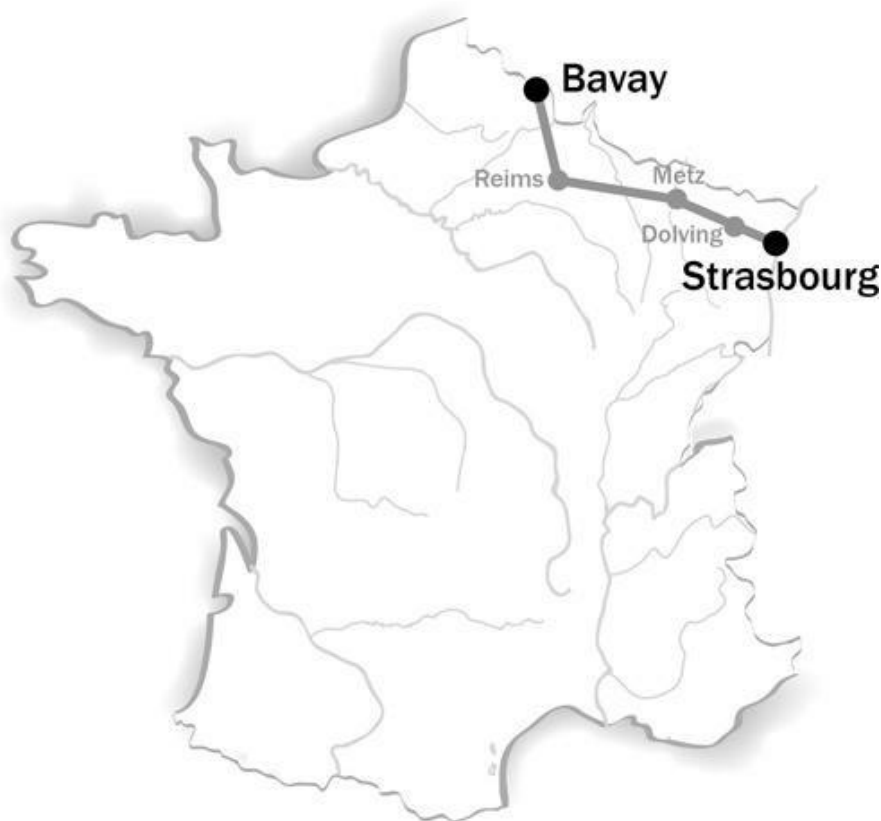
vingt siècles.

Quant aux fameuses chaussées romaines, il en reste des routes modernes qui marchent sur

les voies antiques... Le plus bel exemple nous en est donné par la Départementale 932, qui

file de Bavay vers Riqueval, dans l'Aisne, et suit si bien le tracé romain qu'elle offre aux

automobilistes pressés une parfaite ligne droite de cinquante-quatre kilomètres.



8

IIe siècle

LA PAX ROMANA

Du Nord-Pas-de-Calais à Strasbourg

par les voies secondaires

Les Romains viennent en nombre s'installer à Bavay, à Bagacum plus exactement : c'est la ville à

la mode, celle où il faut être vu, où il faut parader entre les boutiques du forum et le *cardo maximus*, la

rue principale. D'ailleurs, tout est prévu pour le confort et la vie des citoyens : un temple pour

célébrer le culte impérial, une fontaine, des bains publics et un aqueduc pour apporter l'eau aux villas.

Mais pas de murailles autour de la cité ; celles que nous voyons aujourd'hui à Bavay datent de la fin

du III^e siècle, elles ont été élevées après les premières invasions venues de l'est. Pour le moment, les

agglomérations de la Gaule n'ont pas besoin de ces protections de pierres.

En effet, la *Pax romana* – la paix romaine – déploie son système de défense aux frontières, mais

laisse les villes ouvertes. Cette période relativement paisible, qui va s'étendre tout au long du

II^e siècle, a pour objectif de maintenir les Barbares au-delà des limites de l'Empire. Une paix armée, à

vrai dire : plus de trois cent mille soldats expérimentés et équipés maintiennent l'ordre depuis les

profondeurs de la Bretagne gauloise jusqu'aux extrémités de la Syrie. Dans cet immense espace, la

diffusion du mode de vie romain s'étend et s'impose.

Pour la Gaule, la *Pax romana* suppose la transformation inéluctable des Gaulois en Gallo-

Romains... Les Romains arrivent avec leurs techniques, leur savoir-faire, leurs outils, ils modèlent le

pays, fondent des villes et transforment celles qui existent. Même le paysage a été bouleversé depuis

que l'empereur Domitien a fait arracher une bonne moitié du vignoble gaulois, dont le vin venait

concurrencer un peu trop la piquette italienne. Bref, la Gaule ancienne disparaît, taillée par les

négociants, les architectes et les ingénieurs. Le chaume et le bois perdureront en maints endroits, mais

de nouveaux matériaux sont introduits : le mortier pour maçonner, et la pierre de taille pour bâtir des

constructions robustes destinées à affronter les siècles.

Les âmes également se transforment, martelées par le nouveau pouvoir. La religion se modifie car

les empereurs successifs continuent de persécuter les druides, persuadés que cette caste puissante

représente un ferment de révolte, une atteinte au culte impérial... et surtout un catalyseur de l'identité

gauloise ! Les Romains interdisent l'usage innocent de la cueillette du gui sacré et suppriment la

coutume effroyable des sacrifices humains. Ensuite, pour achever de supplanter les anciennes

croyances, ils offrent leurs dieux aux temples gaulois. Et les Gaulois acceptent cette nouvelle

mythologie sans trop de difficultés, faisant dans leurs temples une petite place aux dieux romains à

côté de leurs divinités traditionnelles. C'est tout l'avantage des polythéismes : par nature, ils écartent

l'exclusive et l'extrémisme.

Il faut dire qu'une poignée de dieux en plus ne change rien à l'affaire : les puissances divines

gauloises forment un embrouillamini où se mêlent près de cinq cents démiurges locaux aux formes

hétéroclites : héros humains, chevaux à tête de femme, taureaux à trois cornes, sources claires, fleuves

bouillonnants, arbres imposants... Alors, pourquoi ne pas adopter aussi Minerve, Mercure, Mars et

quelques autres ? Parfois même, les deux cultures se confondent, les dieux changent un peu de

costume, voient leur nom se modifier, mais qui est qui en définitive ?

Le dieu des dieux désormais

honoré en Gaule est-il Jupiter ou Taranis, la grande divinité celtique ?
Et Apollon, dieu de la Guérison,

n'est-il pas le frère jumeau de Bélénos, celui qui soigne le Gaulois souffrant ?

Si la religion se modifie, la langue, elle aussi, entre dans une ère nouvelle. Le latin vient se

mélanger au celtique, transformer le parler ancestral et changer en définitive toute une manière d'être,

de penser, de vivre, de croire.

D'après ce que l'on en sait, la langue de l'occupant n'est pas toujours très éloignée de la langue de

l'occupé : une origine indo-européenne commune pourrait expliquer ces similitudes. Par exemple, le

mot « roi » se prononce *rex* en latin et *rix* en celtique, la mer se dit *mare* et *mor*, divin *divus* et *devos*.

On pourrait ainsi multiplier les cas troublants de promiscuité linguistique... Mais il est vrai que des

disparités criantes existent aussi : « premier » se dit *primus* en latin et *cintuxo* en celtique, « cours

d'eau » s'articule *ambes* en Gaule et *rivi* à Rome... Et ces différences sont assez nombreuses et

complexes pour empêcher Gaulois et Romains de se comprendre sans le truchement d'un interprète.

Alors, peu à peu, le latin gagne du terrain, d'abord dans les sociétés citadines, plus tard dans les

milieux ruraux.

On peut tout de même se demander pourquoi cette langue s'est imposée en Gaule avec une si

tranquille évidence. Les Romains ont occupé bien d'autres pays, et le latin ne s'est pas répandu

partout sur l'immense étendue de l'Empire... Ils ont envahi la Judée, par exemple, ils ont rasé

Jérusalem, brûlé le Temple, interdit la pratique du judaïsme, mais ils n'ont jamais pu imposer le latin.

Pourquoi ? D'abord parce que, là-bas, les gens cultivés parlaient essentiellement le grec, et aussi parce

que le latin des envahisseurs s'est surtout heurté à l'hébreu, langue religieuse, structurée, unifiée et

unificatrice, qui possédait son écriture et sa littérature. En Gaule, en revanche, la langue celtique était

émiettée en plusieurs dialectes régionaux, et surtout ne s'écrivait pas. En conséquence, tout devait être

transcrit en caractères latins, depuis les quelques lettres gravées sur les pièces de monnaie jusqu'aux

documents administratifs les plus touffus : les Gaulois avaient ainsi constamment sous les yeux des

éléments latins agissant comme un solide ferment d'assimilation linguistique.

Alors, bien sûr, pour honorer les mânes de nos ancêtres les Gaulois, nous pouvons nous rengorger

en étalant avec orgueil les quelques mots passés du celtique au latin, puis du latin au français. Sait-on

que le mot « chemin » vient du celtique *camino* ? Ce terme campagnard adopté par le latin démontre

que la langue celtique s'est longtemps maintenue en zone rurale. Quant au vocable « char », et ses

dérivés « charrette », « chariot », « charger », ils font allusion aux anciennes invasions gauloises en

Italie : le *carros* était, en celtique, le grand véhicule dans lequel les combattants transportaient armes

et bagages.

De nombreux Gaulois sont enrégimentés dans l'armée romaine comme auxiliaires, et participent

aux combats en première ligne. Ceux-là parlent latin... Pas le choix : pour obéir aux ordres, il faut les

comprendre. Et comme le temps de la conscription est fixé à vingt-cinq ans, l'auxiliaire gaulois a

largement le temps de perfectionner sa pratique de la langue !

Cependant, la langue celtique mettra longtemps à mourir tout à fait. Saint Irénée, premier évêque de

Lyon, écrira dans les dernières années de ce II^e siècle : « Depuis que je vis parmi les Celtes, j'ai été

obligé d'apprendre leur dialecte barbare. » Plus tard, l'empereur Septime Sévère publiera une

ordonnance permettant de rédiger des actes privés non seulement en latin et en grec, mais aussi *in*

gallicana, dans la langue des Gaulois. Au Ve siècle encore, l'ecclésiastique Sulpice Sévère évoquera,

dans ses écrits, un Gaulois dont les connaissances du latin paraîtront si rudimentaires qu'il lui sera

vivement conseillé de s'exprimer en celtique. Cet enchaînement de petits faits démontre que le

« dialecte barbare » cruellement évoqué par saint Irénée n'a pas succombé sans se battre.

En l'année 121, Bagacum – Bavay – connaît un déploiement de forces inhabituel : le nouveau

maître de Rome passe dans ces parages... L'empereur Hadrien revient d'une tournée dans les confins

de la Germanie et se dirige vers la grande île de Bretagne.

Hadrien est un grand gaillard de quarante-cinq ans qui a la manie de chevaucher à l'avant de ses

cohortes, tête nue sous le soleil comme sous la pluie. Et, ultime coquetterie, quand il approche d'une

ville, il renonce au cheval et avance d'un pas décidé, ses armes à la main, comme le plus humble de

ses fantassins. Car Hadrien adore l'armée, et s'occupe avec attention de la popote de ses soldats.

Souvent, lors d'un bivouac, il se mêle aux hommes et partage l'ordinaire avec eux : un peu de lard,

une tranche de fromage, le tout accompagné d'une bonne rasade de vinaigre coupé d'eau, la boisson

des légionnaires.

Si Hadrien adore l'armée, il déteste la guerre. Pour ce voyageur infatigable, marcher à la tête de ses

troupes est seulement l'occasion de découvrir « ses » pays. Il est las des conquêtes de ses

prédécesseurs. Sa politique consiste à conserver l'empire établi, sans poursuivre l'éreintante course à

la domination du monde.

Pour Hadrien, comme pour tous les Romains, le monde se divise en deux : d'un côté les Romains et

de l'autre les Barbares ; d'un côté l'Empire avec ses colonies, de l'autre la masse chaotique de

l'inconnu. Le poète latin Prudence n'hésitera pas à écrire : « Il y a la même distance entre les Romains

et les Barbares qu'entre les bipèdes et les quadrupèdes, entre l'être doué de parole et la bête muette. »

Deux humanités séparées par un fossé d'incompréhension, mais qui ne doivent plus s'affronter. Et

si elles se contentaient de vivre chacune sur son territoire ? Le seul souci d'Hadrien est donc de fixer à

l'Empire des frontières sûres et reconnues. C'est ainsi que naît l'idée

folle de protéger cet empire par

une interminable ligne fortifiée : un fossé souvent surmonté d'une palissade, parfois d'une muraille de

pierres, et flanqué d'une route de surveillance tracée tout le long de la ligne. Pour les Romains, cette

route des confins est le *limes* (prononcez *limèsse*), mot qui va finalement désigner l'ensemble défensif

dressé sur la frontière, avec les fossés, les murs et même les forteresses construites aux abords.

Dans la grande île de Bretagne, en partie conquise, le mur dressé va tenir éloignée la remuante tribu

celtique des Brigantes au nord, et rassurer les Britanniques romanisés plus au sud. Mais que faire pour

la Gaule ? L'Hexagone possède, sur cinq côtés, ces barrières naturelles que sont les chaînes

montagneuses et les mers. Seul le sixième côté, au nord-est, pose problème. Le Rhin n'est pas un

obstacle suffisant pour contenir durablement les appétits des Germains, toujours prêts à se réveiller.

Un autre mur est donc construit de ce côté-là.

Les légions qui viennent de l'île de Bretagne et se dirigent vers l'est vont d'un mur à l'autre. Elles

suivent le plus souvent la grande route du Rhin, celle qui se prolonge en ligne droite jusqu'à Colonia

Claudia Ara Agrippinensium, petite ville de garnison au bord du Rhin, aujourd'hui Cologne, en

Allemagne...

Mais vous et moi, qui aimons baguenauder à travers l'Hexagone, allons prendre d'autres routes

pour nous diriger vers le Rhin, des routes moins directes, plus sinueuses, parfois des voies

secondaires...

Les Romains, qui organisaient tout, classaient tout, avaient divisé leurs routes en trois grandes

catégories :

– Les voies publiques, qui constituaient les routes importantes, étaient évidemment construites aux

frais de l'État et restaient sous la surveillance constante des autorités. Elles reliaient deux points

majeurs, par exemple la voie océane qui allait de Lyon à Boulogne-sur-Mer.

– Les voies vicinales représentaient des voies secondaires, qui aboutissaient souvent aux voies

publiques et étaient construites par décision locale.

– Les chemins privés, enfin, étaient aménagés et utilisés par des propriétaires soucieux de relier

entre eux différents champs ou terrains.

Prenons donc la voie vicinale. Elle nous conduit à Durocortorum, plus tard Reims, mais pour

l'heure un oppidum allié de Rome. Un oppidum ? Selon la définition latine, ce serait une place forte,

une forteresse dressée pour observer le lointain... Pourtant Durocortorum, bien à l'aise dans le giron

romain, n'a aucune ambition militaire, les habitants prient le dieu Mars dans son temple et profitent

de la *Pax romana* pour s'enrichir dans le négoce.

À Reims, les ruines de Durocortorum

Des quatre portes monumentales de Durocortorum, la cité gallo-romaine, il en reste une

dans ce qui est aujourd'hui la ville moderne de Reims : la porte de Mars qui date de la fin

de ce II^e siècle. Si cette porte est impressionnante, c'est surtout par ses dimensions : trente-

trois mètres de long sur treize mètres de haut, l'arc romain le plus large de tous ceux que

l'on connaît. La vieille dame a de beaux restes : un buste saisissant du dieu Mercure, des

génies détériorés mais toujours séduisants, une allégorie de rivière aux formes généreuses.

Et plus émouvant encore, sous l'une de ses arches, on aperçoit les traces des chars qui,

siècle après siècle, sont passés à cet endroit. Au 35, rue de l'Université, demeurent les

vestiges (beaucoup plus modestes) d'une deuxième porte, la porte Bazée. Enfin, du forum de

l'opulente cité est également parvenu jusqu'à nous le cryptoportique, la galerie où étaient

entreposées les richesses de la ville. (Place du Forum.)

Continuons notre circuit par la grande voie qui s'échappe de Durocortorum pour se diriger vers

Divodurum. En clair : après Reims, faisons halte à Metz. Depuis que nous nous sommes arrêtés ici, au

Ve siècle avant notre ère, la ville a bien changé. Elle s'est pliée à la tendance du moment, avec son

amphithéâtre, son aqueduc, ses bains publics luxueux, de quoi en faire une belle métropole fière de

respirer une atmosphère à la romaine.

D'où venaient les eaux de Metz ?

Un peu au sud de Metz, à Jouy-aux-Arches et à Ars-sur-Moselle, situées de part et d'autre

de la Moselle, nous retrouvons des arches de l'aqueduc du II^e siècle qui apportait à Metz

l'eau des sources de Gorze. Ces eaux alimentaient notamment les thermes, encore visibles

dans le Musée de la Cour-d'Or... (2, rue du Haut-Poirier.)

De Divodurum, la route qui se prolonge vers le Rhin nous conduit vers l'est, la frontière... C'est

une voie stratégique essentielle parsemée tout au long du trajet de haltes et de gîtes. En effet, le trafic

de plus en plus dense impose une véritable organisation du parcours. Dans les relais, on peut se

rafraîchir et changer de monture ; dans les hôtelleries, on s'arrête pour la nuit, on se repose, on se

restaure. Il y a les auberges quasi officielles ouvertes exclusivement aux fonctionnaires chargés du

service public et à quelques privilégiés munis d'un laissez-passer en bonne et due forme. Le *vulgum*

pecus, le commun des mortels, lui, doit se contenter des établissements privés signalés par une

enseigne peinte souvent à l'image d'un volatile, un coq, un aigle, une grue... Ces volatiles sont peut-

être signes de légèreté et promesses d'un bon repas, mais il ne faut pas trop s'y fier : ces pensions ont

mauvaise réputation. La pitance y est maigre, on y dort dans des salles communes et les lits sont

garnis de grossière bourre de roseau généralement infestée de vermine. Mais les hôteliers roublards

vous vendent très cher l'inconfort de leur gîte, tout cela coûte une belle poignée de sesterces !

Pour les voyageurs qui ont la chance d'avoir des relations, le plus commode est d'aller passer la

nuit chez un ami. Le long de la voie, des *villæ* se succèdent, vastes exploitations agricoles dont les

divers bâtiments se regroupent autour de la riche maison du propriétaire. Et là, on trouve tout le

confort, les thermes, les cuisines, le chauffage... Ces domaines forment chacun un ensemble

quasiment indépendant, vivant sur lui-même avec ses agriculteurs et ses éleveurs, mais aussi ses

boulangers, ses menuisiers, ses maçons, ses forgerons... À la tête de ces villages privés, apparaît une

puissante aristocratie foncière typiquement gallo-romaine. Dans les siècles suivants, cette aristocratie

s'opposera régulièrement au pouvoir central de Rome et formera, plus tard, la seigneurie du Moyen

Âge, les barons vassaux du roi et maîtres absolus sur leurs terres.

Notre villa sur la route de Strasbourg

Sur la route qui reliait Metz à Strasbourg, s'étendait un vaste domaine agricole qui

connut son apogée en ce II^e siècle. Les fouilles archéologiques, entreprises dès 1894 et

prolongées durant la seconde moitié du XX^e siècle, ont mis au jour les vestiges de plusieurs

cours, galeries, caves, thermes et canalisations de chauffage... Plus de trente bâtiments et

un petit temple ont été repérés. Sur le site, on voit encore les bases de la villa en pierres

grises, mais le mobilier découvert est conservé au Musée de Sarrebourg (villa gallo-

romaine de Saint-Ulrich, à Dolving, Moselle, à cinq kilomètres au nord-est de Sarrebourg).

Et nous arrivons à Argentoratum – notre Strasbourg. Ce *castrum*, ce camp fortifié romain, n'est pas

directement sur le *limes*, mais en retrait, comme pour mieux surveiller

l'entrée dans la Gaule

Belgique, qui s'étend, rappelons-le, entre la Seine et le Rhin, et déborde sur les Pays-Bas et

l'Allemagne. La citadelle d'Argentoratum, plantée près d'une petite cité gauloise, entre trois eaux – le

Rhin, l'Ill et la Bruche –, observe sans crainte les lointains.

Au-delà, vers l'est, des travaux gigantesques sont entrepris : des fortifications sont dressées sur les

terres situées entre le Rhin et le Danube, c'est-à-dire sur cinq cent cinquante kilomètres de long.

Comme dans l'île de Bretagne, le mur de Germanie est constitué de pierres, de tertres, de fossés, de

palissades, et flanqué de tours de guet et de citadelles, mais le grand changement tactique de cette

protection, c'est son tracé original et novateur. On a généralement renoncé à appuyer les défenses sur

des obstacles naturels, rivières, fleuves, collines, et l'on a favorisé le plus possible la ligne droite.

Ainsi, le camp d'Argentoratum va devenir en ce II^e siècle une des plus importantes bases arrière du

limes, formant sur le Rhin aussi bien un appui logistique qu'un second rideau de défense.

Le calme règne au bord du Rhin, mais les légions restent en poste à Argentoratum afin de prévenir

tout mouvement des tribus de Germanie. C'est ici le point fort de la vigilance romaine. La ville

accueille la « Legio VIII Augusta », puissante légion qui y établit ses quartiers. Le futur Strasbourg

doit son premier développement à une nouvelle stratégie militaire : désormais, les trente-trois légions

ne vont plus hiverner au hasard des événements et des combats, elles

vont bénéficier de casernements

en dur.

L'installation des six mille légionnaires de la VIII crée autour du camp militaire l'embryon d'une

ville, car aux soldats en cantonnement s'ajoute le personnel chargé de tâches annexes et

indispensables : cuisines, entretien des armes, infirmerie... Les environs de cette petite ville se

transforment également, car la légion exprime des besoins auxquels répondent agriculteurs et

marchands. Des maisons de bois sont construites, des champs sont plantés, on élève du bétail, et toute

une activité économique se développe.

Désormais, les charges portées contre l'Empire romain se dérouleront au-delà du *limes*, épargnant

la Gaule. Le camp de la légion VIII, désormais immuable, fixe la limite ultime du pays à l'est. Ce

sera, pour les siècles à venir, la frontière à tenir...

Argentoratum dans les rues de Strasbourg

Si le camp romain de Strasbourg semble avoir disparu, son tracé rectangulaire est encore

bien visible dans la vieille ville. Suivez-moi, faisons le tour d'Argentoratum ! Nous partons

de la porte Prétorienne, principale entrée du camp devant laquelle aboutissait notre voie

romaine venant de Metz. Où se trouvait-elle, cette porte ? Approximativement à l'angle de

la rue des Hallebardes et de la ruelle du Fossé-des-Tailleurs... Cette ruelle étrangement

creusée est, en fait, un ancien fossé servant d'égout à ciel ouvert. Eh bien,

ce fossé-là

entourait et protégeait la ville romaine. Son tracé nous conduit un peu plus loin vers la rue

du Vieil-Hôpital dont les caves des maisons situées à l'est de la place s'appuient sur les

remparts romains.

Au sud et à l'est, l'enceinte suivait le cours de l'Ille. La rue des Veaux et le quai Lezay-

Marnésia en perpétuent le tracé. D'ailleurs, le rempart a été retrouvé dans la cave du 23,

rue des Veaux et dans celle de l'immeuble qui fait l'angle entre le quai Lezay-Marnésia et la

rue de la Courtine.

Au nord-est, les fortifications ont servi aux fondations du Grenier d'abondance, splendide

bâtisse médiévale (place du Petit-Broglie). Juste à côté, une crypte aménagée dans les

jardins de l'hôtel de la Préfecture permet de contempler à la fois les remparts du IIe siècle

et ceux du IVe.

Pour finir, prolongeons notre promenade jusqu'au 47, rue des Grandes-Arcades... C'est

un supermarché Simply. Essayez de descendre dans les sous-sols : vous vous trouverez face

à une tour romaine miraculeusement conservée datant du Bas-Empire, cette période finale

de l'hégémonie romaine comprise entre le IIIe et le Ve siècle.

Nous avons fait le tour du camp romain, mais pénétrons maintenant à l'intérieur de ce

camp par la rue des Hallebardes qui, avec une partie de la rue des Juifs,

n'est autre que le

decumanus maximus , c'est-à-dire le grand axe est-ouest. Plus loin, nous croisons la rue du

Dôme qui en est le cardo maximus , le grand axe nord-sud. Ainsi, au croisement de ces deux

rues, dans ce vieux quartier où les boutiques de luxe se disputent le mètre carré, nous nous

tenons au point exact de ce qui fut le centre d'Argentoratum.



9

IIIe siècle

LA PEUR DERRIÈRE LES MURAILLES

De Strasbourg à Vienne, en Isère,

par la voie du Rhin, boulevard des Barbares

Peu à peu, Argentoratum-Strasbourg s'assoupit dans le calme de la paix romaine... La légion VIII

est partie se battre au loin, contre les Parthes, dans les plaines de l'Iran. Les casernements des bords

du Rhin ne sont plus qu'un immense entrepôt, une base arrière chargée de l'intendance des troupes au

combat, une zone de repli pour soldats fatigués. Au-delà du *limes*, tout a l'air paisible, les Germains

semblent avoir accepté cette séparation du monde voulue par les Romains.

Calme trompeur. Les Barbares guettent et attendent leur moment... Venus de la Forêt-Noire, les

Alamans avancent et menacent. Qui sont-ils ? Un assemblage hétéroclite de peuples germaniques unis

dans une volonté commune de puissance et d'extension. Alamans... *Alle Männer*, en langue

germanique, « tous les hommes ». Cette ligue guerrière prétend représenter la quintessence de

l'humanité.

Au mois de mars 235, l'empereur de Rome, Sévère Alexandre, arrive au camp d'Argentoratum afin

d'organiser la défense. Il réunit des légions qui s'ébranlent pour remonter le Rhin jusqu'à

Mogontiacum – Mayence, en Allemagne.

Mou de caractère, falot d'apparence, l'empereur n'a pas vraiment envie de se lancer dans une

expédition militaire. Pendant que les soldats attendent la grande bataille, il fait dresser une tente

luxueuse pour recevoir des émissaires germains... Car il a une idée, Sévère Alexandre : éviter la

guerre qui l'ennuie et acheter la paix qui le rassure. Pour cela, il est prêt à payer, et tant pis s'il faut

puiser dans le trésor de Rome.

Des négociations ? Quelle humiliation ! Les légionnaires sont scandalisés : la paix ne s'achète pas,

elle se conquiert à grands coups de glaive ! Pour arrêter cette ignominie, le général Maximin est

déterminé à aller jusqu'au meurtre. Il réunit quelques légionnaires décidés et leur donne ordre de s'en

prendre avec lui à la personne même de l'empereur, ce traître, ce fourbe qui les couvre de honte. Les

soldats obéissent. Il faut dire que personne n'a envie de s'opposer à Maximin, un énorme rustre

muscleux au visage carré et au front bas, un bagarreur craint pour son emportement et sa force

prodigieuse. Le délicat Sévère Alexandre ne fait pas le poids face à cette boule de muscles qui surgit

sous sa tente. L'empereur a beau se traîner, implorer, sangloter, qui éprouverait la moindre pitié pour

ce pleutre ? Une lame enfoncée dans le ventre impérial étouffe les supplications dans un borborygme

sanguinolent.

Pour les Alamans, l'assassinat de l'empereur de Rome est un signe, un présage, une chance. En

effet, les armées romaines sont frappées de sidération, comme paralysées par la disparition du chef

suprême, donc c'est le moment d'attaquer. Les hordes barbares franchissent le *limes*, arrivent sur le

Rhin et le traversent pour déferler sur Argentoratum. La petite garnison en poste dans la ville ne peut

rien faire contre la vague irrépressible de l'invasion. Dans leur rage

destructrice, les assaillants

mettent le feu aux baraquements militaires, tout ce qui constitue le centre de la cité est consumé par

les flammes.

Mais les Alamans ne profitent pas longtemps de leur victoire, le nouvel empereur est sur leurs

talons. Et qui est ce nouvel empereur ? Maximin lui-même ! Le crime a profité au criminel... Cet

empereur-soldat ne songe même pas à se rendre à Rome, siège de son pouvoir : il se lance sans tarder

à la poursuite des Alamans, et les repousse dans leurs forêts au-delà du Rhin et du *limes*. Durant trois

ans, il se bat partout, et finit bien naturellement massacré par ses propres soldats, lassés d'une guerre

qui n'en finit pas.

Les expéditions militaires de Maximin restent longtemps comme une plaie béante dans la mémoire

des Alamans et de tous les Germains, assez en tout cas pour les empêcher de reprendre leurs

incursions dévastatrices. Pendant presque vingt ans, chacun reste chez soi. Puis arrive une génération

qui n'a pas connu Maximin...

Nous sommes en 254. C'est Valérien, maintenant, qui est empereur, un vieux briscard comme on

les aime en cette période. Car désormais les légionnaires font les empereurs, et pour parvenir au

pouvoir mieux vaut être un seigneur de la guerre qu'un habile diplomate. Bien loin du théâtre des

opérations, le Sénat romain valide servilement les décisions de l'armée.

À soixante-dix ans, Valérien a encore une belle énergie, mais il ne peut pas se démenier sur tous les

fronts. Pendant qu'il va guerroyer contre les Perses, il confie la Gaule à son fils Gallien... Mais il n'y

croit pas tout à fait, le jeune Gallien est un peu trop indolent, un peu trop livré à ses plaisirs pour faire

un chef de guerre acceptable. Le rejeton sera donc épaulé par un homme plus vaillant, qui ne recule

pas devant le combat : Cassianus Latinus Postumus, général d'origine gauloise. Valérien le nomme

gouverneur de la Gaule et général des troupes cantonnées au-delà du Rhin. Il proclame : « Je vois en

lui l'homme le plus digne, à tous égards, de commander aux Gaulois et de maintenir par sa seule

présence la discipline dans les camps, l'équité dans les affaires de justice, les droits des particuliers

devant les tribunaux, la dignité des magistrats. »

Postumus a fort à faire : les Alamans sont revenus avec des forces décuplées. Sous la conduite de

leur roi Chrocus, ils déferlent sur la Gaule, laissant derrière eux une traînée de ruines fumantes... Au

même moment, d'autres Germains passent le Rhin et pillent la Gaule pour leur propre compte. Ceux-

là appartiennent à une confédération de peuples formée pour dévaster les campagnes et conquérir des

terres. *Franken*, disent ces nouveaux venus sur les champs de bataille. *Franken*, ancien terme

germanique qui signifie peut-être « les indomptables »... Et nous en ferons les Francs, promis à un si

grand avenir dans l'Hexagone.

Ces attaques incessantes, ajoutées aux vastes mouvements de

populations dans les régions de

Germanie, rendent désormais indéfendable le *limes*. La sécurité de la Gaule impose d'abandonner

cette ligne, trop éloignée des points névralgiques, pour se concentrer sur le Rhin. Dans cette nouvelle

conception sécuritaire, Argentoratum retrouve son rang, le premier, dans les fortifications dressées

pour tenter de contenir les invasions barbares. La ville incendiée est reconstruite ; plus forte qu'avant,

plus imposante qu'autrefois, elle redevient une place forte sur la frontière.

Gallien et Postumus ne sont pas trop de deux pour arrêter les Germains dans leur course en avant.

Le premier se charge de repousser les Alamans tandis que le second renvoie les Francs à l'intérieur de

leurs terres...

Mais les Germains sont tenaces. Bientôt, les Francs et les Alamans reviennent munis d'épées, de

haches et de javelots. Ces combattants ne connaissent pas les subtils engins qui font la vraie guerre, ils

ignorent tout des catapultes ou des tours sur roues nécessaires pour donner l'assaut à une ville

fortifiée. Ils se contentent donc de prendre des cités peu défendues, si possible dépourvues de

murailles.

Par où passent-ils pour ravager si profondément la Gaule ? Tout naturellement par les voies

romaines ! Dans un empire désorganisé, ces routes bien droites offrent aux envahisseurs de véritables

boulevards. La voie océane, qui remonte jusqu'à la Manche, et la voie du Rhin, qui va de Cologne à

Lyon, deviennent leurs zones de pénétration idéales... Près d'une centaine de cités importantes seront

dévastées, essentiellement au nord de la Loire.

Les Francs descendent la voie du Rhin, avancent, reculent, reviennent, brûlent, détruisent un peu au

hasard, évitant toujours d'affronter les légions. Ah, ce n'est plus la noble guerre d'autrefois, celle où

les troupes faisaient face à d'autres troupes, celle où les généraux traçaient de subtiles stratégies...

Maintenant, les villageois et les citadins se trouvent en première ligne.

Les Alamans, eux, s'en sont pris à Metz, et la puissante cité des Médiomatriques n'a plus rien de la

fière citadelle qui se dressait ici : elle aussi a été ravagée. Quel spectacle terrifiant que de voir l'axe

impérial de la Gaule, cet axe reliant le Rhin à la Méditerranée, ainsi dévasté ! De Metz jusqu'à Arles,

c'est une longue traînée de désastres et de pillages.

Alors, une idée se répand à travers la Gaule : il faut se protéger derrière des remparts ! Toutes les

cités vont se mettre à élever leur mur protecteur... Tullum – notre Toul, en Lorraine – se pelotonne à

son tour derrière une enceinte de pierres...

Toul : où se cachent les vestiges des remparts gaulois ?

Les remparts encore visibles à Toul datent du XVIII^e siècle, tout le monde vous le dira.

Pourtant, si l'on cherche bien, on retrouve dans le centre-ville quelques ruines de l'enceinte

gauloise. Prenez le passage B près de la place des Trois-Évêchés... Ces pierres dégradées

nous parlent de ce temps où la cité, inquiète, tentait de se protéger des

bandes armées.

Andematunum aussi, puissant carrefour au cœur du réseau des voies romaines – aujourd'hui

Langres, en Champagne-Ardenne – a voulu se fortifier. Ce promontoire qu'on appellera plus tard « la

pucelle du pays », tant ce lieu paraissait inviolable, n'a pas échappé aux razzias et aux pillages du

III^e siècle.

À Langres, la porte aveugle...

Des remparts antiques de Langres, il ne reste que la porte Romaine aux deux arches

murées, et qui paraît tristement aveugle. Cette porte est bien plus ancienne que les invasions

barbares, puisqu'elle remonterait à quelques années avant notre ère. Au III^e siècle, elle a

été incluse dans l'enceinte construite à la hâte pour protéger la ville des incursions venues

de l'est... Ce qui démontre bien l'urgence qu'il y avait à se calfeutrer derrière des murs de

pierres.

Ces nouvelles constructions changeront le visage des villes gauloises, car celles-ci se trouveront

désormais limitées dans leur extension. Ce ne seront bientôt plus que de petits bourgs observant avec

angoisse la route venue du Rhin...

À cette insécurité générale s'ajoute une certaine désorientation des légions car l'empereur Valérien,

parti se battre en Perse, n'en reviendra jamais. En cette année 258, on ne sait plus très bien qui détient

le pouvoir suprême. Valérien parti au loin ? Son fils Gallien qui n'inspire confiance à personne ?

Les Gaulois, eux, ont choisi. Ils ont pris au pied de la lettre la proclamation de Valérien : puisque

Postumus peut à lui seul assurer la discipline, l'équité, les droits et la dignité, Postumus doit régner

sur la Gaule. Ses soldats, en majorité des Gaulois, l'acclament : Postumus empereur ! Celui-ci hésite,

il préférerait le titre de « Restaurateur des Gaules », ce qui éviterait peut-être la rupture avec Rome,

mais la pression des légions est si forte et le pouvoir si tentant qu'il finit par accepter la dignité

insolite d'empereur des Gaules.

Une dignité qui n'est pas une sinécure ! Il y a tant à faire : entretenir les routes, frapper monnaie et,

surtout, juguler les dangers qui viennent de l'est et du nord. La Gaule est blessée, douloureusement,

mais Postumus parvient à contenir les assaillants.

Gallien enrage devant la dissidence de ce pseudo-empereur. Après une première expédition, vite

interrompue, il met pourtant cinq ans avant de réagir à nouveau, trop occupé à filer le parfait amour

avec une « Barbaresse » qui lui a fait les yeux doux. Finalement, il envoie une armée en Gaule, et les

légionnaires tuent, violent et volent avec un tel acharnement qu'ils parviennent, miracle, à faire

l'unanimité des Gaulois contre Rome !

Après sept ans passés à protéger la Gaule de ses ennemis d'outre-Rhin et de ses amis romains,

Postumus est assassiné par ses versatiles soldats, furieux de se voir interdire de piller les richesses de

Mogontiacum, la ville de Mayence, en Allemagne, qu'ils viennent de prendre.

Avant de mourir, Postumus a désigné l'un de ses fidèles, Piavonius Victorinus, pour le remplacer en

cas de malheur. Fidèle, certes, Victorinus, mais peu fait pour régner. Qu'à cela ne tienne, c'est sa

mère, la vieille Victoria, qui dirige les affaires d'une poigne de fer. Tout le monde accepterait bien un

empereur fantoche si celui-ci ne passait pas le plus clair de son temps à lutiner les femmes de

légionnaires... Petite manie qui met en colère les soldats, il n'est jamais bon de provoquer l'armée,

même quand on est empereur. En 270, deux ans après avoir ceint la couronne gauloise, Victorinus est

massacré par ses troupes, et Victoria désigne le successeur, un Aquitain nommé Pius Esuvius Tetricus.

En ce printemps 273, deux armées traversent la Gaule. D'un côté, les cohortes gauloises de

Tetricus ; de l'autre, les légions d'Aurélien. Les Romains, qui remontent du sud, bifurquent

certainement à hauteur de Langres pour gagner Duro-Catalaunum – devenu depuis Châlons-en-

Champagne. Aurélien, nouvel empereur, est bien décidé à rétablir l'unité de l'Empire. Et il veut

abattre au plus vite ce qui est à ses yeux une monstruosité politique : un empire des Gaules en principe

soumis à Rome, mais quasiment indépendant depuis quinze ans.

De grands affrontements vont-ils s'ensuivre ? Les Gaulois devront-ils défendre leur liberté jusqu'au

sacrifice suprême ? Pas du tout. Réaliste, Tetricus, le nouvel empereur

des Gaules, craint davantage

ses propres soldats que les légions ennemies. On l'a vu, lorsque les troupes sont mécontentes de leur

chef, elles n'hésitent pas à le supprimer. Tetricus n'a aucune envie de finir comme un vulgaire

empereur, une lame à travers le ventre. Inutile de tenter de raisonner les soudards de son armée, mieux

vaut s'arranger avec Aurélien. Il lui envoie un message, une seule ligne, un vers de *L'Énéide*, le

poème de Virgile : « *Prince invincible, délivrez-moi de ces maux.* » Tout est dit. En citant un auteur

latin, Tetricus accepte la prépondérance romaine. En parlant du « prince invincible », il abdique sans

combattre. Quant à « ces maux » dont il faut le délivrer, ce sont sans doute les soldats de son armée...

L'empire gaulois est mort, mais Tetricus se porte bien. Emmené à Rome, accueilli dans une

luxueuse villa, il recevra tous les honneurs dus à un ex-empereur.

En revanche, en Gaule, la situation se dégrade. Exaspérés par les impôts, assommés par la pauvreté,

traumatisés par les dévastations barbares, excédés par la domination romaine, des hommes se lèvent,

se réunissent, arpentent le pays, hurlent des mots jamais entendus :

– La liberté ou la mort !

Ces bandes errantes sont appelées les Bagaudes, du terme celtique *bagad*, qui signifie

« attroupement ». Soldats déserteurs, légionnaires en vadrouille, esclaves évadés, paysans en révolte,

ils détoussent le voyageur, saccagent les champs, ravagent les villages. Que réclament-ils ? En finir

avec l'injustice de la misère et revenir à l'ancienne Gaule des druides !
Revendications sociales et

récriminations nationales se confondent dans une même colère.

Et comme si ce chaos intérieur ne suffisait pas, les Francs et les Alamans reprennent leurs

invasions, plus violemment que jamais. En 275, le nouvel empereur romain, Marcus Aurelius Probus,

comprend l'avantage qu'il peut tirer de la situation. Sa stratégie : éteindre un feu avec l'autre ! Il

mobilise les Bagaudes au sentiment patriotique si chatouilleux, transforme les brigands en soldats, et

les envoie courir sus aux Germains.

Et ensuite ? Que faire des Germains prisonniers ? On évite les massacres, on renonce à la mise en

esclavage. Ces guerriers vaincus et leur famille sont fortement incités à s'installer sur les bandes de

terre proches des frontières, on les exhorte à s'établir dans des régions en partie dépeuplées dont ils

formeront le premier rempart en cas de nouvelles invasions. L'empereur est persuadé que ces

Barbares se pacifieront rapidement au contact d'une autre civilisation, il est convaincu que ces

aventuriers venus de Germanie se placeront avec bonheur sous l'aile protectrice de l'aigle romain. Ces

gens-là, utilisés pour le plus grand bien de la Gaule, on les appelle les Lètes, un terme qui désignerait

le paysan attaché à sa terre.

L'empereur rêve ! Pour lui, l'âge d'or est à portée de main, il est persuadé que viennent les temps

où l'on n'aura plus besoin de soldats, où la pauvreté sera enrayée, où le guerrier se fera agriculteur. Il

est optimiste, Probus ! Pour ouvrir cette période de concorde universelle, il place ses Lètes

essentiellement dans les villes du Nord, au contact des zones d'invasions. La garnison de Langres sera

l'une des premières à s'installer. Ces colons se font agriculteurs, éleveurs et artisans, mais peuvent

être mobilisés à tout moment comme auxiliaires dans les légions. Ils ne font pas de grands éclats dans

l'armée romaine, les Lètes, mais par leur seule présence ils transforment la Gaule du Nord qui se

métisse en se germanisant un peu.

Probus poursuit sa politique d'apaisement en Gaule et, dès 281, autorise la culture de la vigne. On

s'en souvient, presque deux siècles auparavant, une grande partie du vignoble avait été arrachée par

les Romains, histoire de ne pas trop concurrencer le vin transalpin... Et comme les soldats sont

désormais promis à abandonner l'épée et pousser la charrue, ils reçoivent ordre de planter des pieds de

vigne sur ces coteaux abandonnés depuis si longtemps.

La Champagne recommence à développer ses crus... La Bourgogne, sur le plan vinicole, n'a rien à

lui envier ! Alors, laissons Divio – future Dijon –, petite cité rabougrie derrière son enceinte renforcée

de trente-trois tours...

D'où vient la vieille tour de Dijon ?

L'une des trente-trois tours des murailles de Dijon est parvenue jusqu'à nous, sauvée

parce qu'elle a été transformée en chapelle au Moyen Âge. C'est le Petit-Saint-Bénigne.

(Dans les cours des 11 et 15, rue Charrue.)

... Et parcourons la voie du Rhin, qui deviendra une fameuse route des vins, voie sublime qui

serpente parmi les trésors de Bourgogne : Gevrey-Chambertin, Chambolle-Musigny, Vosne-Romanée,

Nuits-Saint-Georges, Savigny-lès-Beaune, Pommard, Meursault, Mercurey et tant d'autres...

Hélas pour lui, Probus ne connaîtra pas les délices de ces divins millésimes ni la paix universelle

pour laquelle il s'est donné tant de mal. Il subit le sort commun à nombre d'empereurs : assassiné par

ses légionnaires. Un meurtre qui relance le chaos en Gaule... Les remparts sont à nouveau à l'honneur.

Cavillonum – notre Chalon-sur-Saône – a aussi élevé un mur protecteur...

Sur la route des invasions :

promenades autour des murailles

L'enceinte du Bas-Empire de Chalon-sur-Saône est encore visible le long du boulevard

Edgar-Quinet. Quant à la tour de Saudon, elle n'est autre qu'une ancienne tour de la

muraille.

Plus loin, à Mâcon, la Maison du Bailli date du XVII^e siècle, mais elle s'appuie sur une

tour qui fut un des éléments de l'enceinte gallo-romaine (3, rue du Paradis).

À Anse, il reste du castrum antique une tour paraît aussi solide qu'au temps des

invasions barbares. (6, place des Frères-Fournet.)

Ainsi, ces cités majeures de l'axe principal de la Gaule du Nord,

rabougries, rapetissées, diminuées,

fracassées par les Barbares durant tout le III^e siècle, se replient désormais derrière leurs murailles.

Et que dire de Lyon, la capitale des Gaules ? Elle n'est plus que l'ombre d'elle-même, les habitants

ont abandonné la colline de Fourvière pour se blottir entre le Rhône et la Saône.

En descendant encore plus au sud, nous arrivons à Vienne, et là tout semble s'apaiser. La ville a été

relativement épargnée. C'est vrai, la rive droite, ravagée, a été abandonnée, laissant le site de Saint-

Romain-en-Gal presque dans l'état qui est le sien aujourd'hui. En revanche, la rive gauche a échappé

aux destructions... grâce à ses murailles érigées depuis longtemps par l'empereur Auguste, qui avait

offert cette fortification pour honorer une ville élevée au rang de colonie latine.

C'est donc à partir de Vienne, petite lueur d'Italie, que Dioclétien va remettre un peu d'ordre dans

la Gaule mutilée. Nommé empereur en 284, il se met immédiatement à la tâche... Avant tout, il

partage son pouvoir ! D'abord avec Maximien, un vaillant seigneur de la guerre, promptement envoyé

en Gaule à la tête d'une armée formée de bataillons légers et rapides, assez agiles en tout cas pour

faire la course aux Bagaudes. La mission de Maximien est évidente : rétablir l'autorité romaine. Les

bandes révoltées mais mal armées, peu rompues aux techniques de combat, reculent devant la force

des cohortes romaines. Elles reviendront sans doute à la charge, mais

grâce à l'action énergique de

l'empereur adjoint, un certain calme est instauré en Gaule.

Pour parfaire son œuvre, Dioclétien procède à une décentralisation de l'autorité : les provinces de

l'Empire sont désormais découpées en « diocèses », autrement dit en circonscriptions territoriales. La

Gaule est divisée en deux : au nord, le *Diocesis Galliarum*, le diocèse des Gaules, avec Trèves, en

Allemagne, pour chef-lieu ; au sud, le *Diocesis Viennensis*, le diocèse de Vienne, organisé depuis cette

ville. Pourquoi l'empereur n'a-t-il pas choisi Lyon, tout proche, comme capitale du diocèse ? C'est

que Vienne possède des atouts que Lyon a perdus. On l'a dit, Vienne appartient à la Gaule

narbonnaise, province la plus romaine du pays. Ensuite, grâce à ses enceintes élevées sur la rive

gauche, la cité est restée belle et riche. Mais surtout, elle s'est tenue soigneusement à l'écart des

guerres civiles et des luttes d'influence qui ont ravagé Rome et, par écho, la capitale des Gaules.

Le démembrement des Gaules s'articule de part et d'autre d'une ligne qui va de la Loire à la partie

supérieure du Rhône. La Loire, l'ombilic sacré des Gaulois, retrouve alors son rôle de centre de la

Gaule... mais c'est pour mieux séparer le pays en deux.

Cette coupure ne doit rien au hasard, on s'en doute : le Nord est établi comme une zone tampon, un

territoire chargé de contenir les appétits germains ; le Sud, au contraire, peut développer sereinement

cette Gaule purement romaine dont ont rêvé tous les empereurs. Ainsi s'accroît le contraste entre

deux Gaules : celle du Nord, plus militaire, repliée sur de petites agglomérations ; celle du Sud, plus

prospère, plus éloignée des nouvelles lignes de front. Cette différenciation nord-sud instaurée par

Dioclétien perdurera dans le temps. Au Moyen Âge, elle se manifestera notamment par les dialectes

développés dans chaque région : langue d'oc au sud et langue d'oïl au nord.

À Vienne, sur les traces de l'enceinte

Du rempart qui protégea un temps Vienne des invasions barbares, il ne reste pas grand-

chose, hélas. Pourtant, au 15, cours Brillier, les pierres conservées sous le portique de

l'immeuble sont des traces de l'enceinte romaine. C'est bien peu, et les vestiges sont

affreusement insérés dans une construction désespérément moderne.

Un peu plus loin, sur l'une des cinq collines de la ville, le mont Salomon, de lourdes

pierres amoncelées et trois tours sont encore visibles. Tendez l'oreille : on croit entendre la

rumeur des Barbares venus se heurter à cette muraille.



10

IVe siècle

LE TRIOMPHE DU CHRISTIANISME

De Vienne à Tours

par la Loire, la voie médiane

Vienne, qui a si bien résisté aux raids des Barbares, devient le centre bouillonnant d'un diocèse avec

un vicaire à sa tête. Diocèse... vicaire... Ces mots spécifiques à l'administration romaine n'ont pas

encore la signification religieuse que leur donnera un peu plus tard le christianisme triomphant.

Pour l'heure, les Romains persécutent les chrétiens sur toute l'étendue

de l'Empire. Or à Vienne, un

tribun militaire nommé Ferréol, qui a refusé de renier sa foi dans le Christ, est décapité, et gagne

aussitôt le panthéon des saints martyrs, sans que les habitants de la ville s'émeuvent de son sort.

La plupart d'entre eux, en effet, vivent à la romaine dans une ville opulente qui se veut une petite

Rome au bord du Rhône. C'est vrai, ici nous sommes presque dans une cité méditerranéenne : le

fleuve la relie à la mer et permet de faire voguer vers l'Italie tous les produits de son industrie : du

vin, du textile, de la céramique, des mosaïques et même des tuyaux de plomb.

À Vienne, dans la peau d'un Romain

Dans le centre-ville, le temple d'Auguste et de Livie, élevé au Ier siècle avant notre ère, est

un des plus anciens vestiges gallo-romains de l'Hexagone. Ce monument a eu la chance de

traverser les siècles car il fut transformé successivement en église, en temple de la Raison,

en tribunal et en musée avant d'être rendu dans son aspect premier (place du Palais-

Charles-de-Gaulle).

Non loin, dans le jardin de Cybèle, se dressent deux arcades d'un portique du forum,

rongées par le temps, certes, mais encore fièrement debout.

Et maintenant, entrez dans le théâtre romain, si vaste avec ses quarante-six rangées de

gradins qui grimpent sur la colline de Pipet et surplombent le Rhône (7, rue du Cirque). Le

monument appartient à un ensemble qui comprend encore un odéon, petit théâtre annexe

destiné aux spectacles de chants, et un sanctuaire qui domine les gradins.

Côté divertissements, Vienne possédait aussi son cirque, une piste de sable longue de plus

de deux cent soixante mètres. Il n'en reste rien. Rien ? Si, une « pyramide » de pierre,

placée à l'extrémité du boulevard Fernand-Point. Ce monument, de vingt-cinq mètres de

haut avec son socle, était le pivot autour duquel tournaient les chars lors des courses

offertes au public par les magistrats romains.

De l'autre côté du Rhône, sur la rive droite, à l'emplacement de Saint-Romain-en-Gal, se

situait le quartier chic de la Vienne antique, un peu en retrait de l'agitation citadine.

Depuis 1967, des fouilles ont ramené à la lumière les thermes luxueux, les ateliers, les

habitations, les boutiques et les entrepôts qui faisaient la vie des Viennois d'antan. Cet

ensemble, on l'a vu, a été progressivement abandonné à la fin du IIIe siècle après les razzias

des Barbares. Quelle émotion de se promener au milieu de ces habitations dévastées,

vestiges de ces temps agités. (Musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal/ Vienne, route

départementale 502.)

Quittons Vienne pour remonter vers la Loire, nouvelle frontière qui griffe l'Hexagone. Empruntons

l' Iter Viennensis, le chemin de Vienne, qui conduit vers cette rivière, longeons la rive droite du

Rhône, puis le Gier que nous franchissons grâce à un pont situé un peu plus loin ; enfin, virage vers la

gauche, et nous arrivons sur la Loire à hauteur du Forum Segusiavorum, le forum des Ségusiaves. De

ce forum nous ferons Feurs, en région Rhône-Alpes.

Forum Segusiavorum est une ville de plaine, un embranchement de quatre voies romaines marquées

chacune d'une borne-itinéraire qui indique au passant les distances à franchir avant la prochaine étape.

Au carrefour de ces itinéraires, le forum se dresse avec ses colonnades, ses statues et son toit pentu de

tuiles rouges, mirage bienfaisant pour le voyageur qui peut trouver ici le réconfort des thermes, le

bonheur des boutiques et le secours du dieu Sylvain, génie des Forêts, prié en son temple.

À Feurs, le forum abandonné

Les invasions barbares n'ont pas épargné Feurs, et son forum sera progressivement

abandonné. Place de la Boaterie, quelques vestiges sont toutefois encore visibles.

Place de la Boaterie ? On croirait lire Marcel Pagnol nous proposant d'embarquer sur le

« ferry boîte » marseillais ! En fait, ce terme chantant vient du vieux langage forézien et fait

allusion aux bœufs que l'on vendait à cet endroit.

Forum Segusiavorum possède son port sur la Loire. De légères embarcations et d'étroites pirogues

prennent le risque de suivre le cours du fleuve, même s'il est un peu capricieux dans ces parages. Ce

genre de déplacement est fort apprécié des Gaulois : plus rapide que la voie terrestre, et plus sûr aussi

face aux brigandages des chemins ! Mais tous ne voyagent pas de la même manière. Les pauvres

s'entassent sur des barques surchargées tandis que les plus riches ont pour eux de belles embarcations

luxueusement aménagées avec litières et coussins.

Les uns et les autres descendent jusqu'à Rodumna – dont on fera Roanne, en région Rhône-Alpes.

Cette ville est plantée sur une éminence dominant les eaux... Petite ville, mais grand port. En effet, si

Rodumna a été labouré par les Barbares, son port n'a jamais cessé son activité : ici, le fleuve calme

ses ardeurs, ses courants sont moins furieux, son débit plus régulier... Bref, il devient pleinement

navigable. À Rodumna, le commerce est si fructueux que négociants et bateliers se sont regroupés au

sein de la corporation des nautes – d'un terme grec qui signifie « matelot ». Ces nautes régissent tout

ce qui fait le négoce fluvial : charger les bateaux, assurer les arrivages, descendre et remonter la Loire,

transborder enfin les marchandises sur des chariots...

Car si la route reste utilisée pour les transports rapides, on préfère le fleuve pour les chargements

lourds et volumineux. Cette voie présente de nombreux avantages puisqu'elle évite le brigandage des

routes et l'étroitesse des chemins, permettant ainsi le transport de charges importantes, une

embarcation fluviale pouvant convoyer à elle seule le contenu d'une trentaine de chariots. En Gaule,

les Romains ont favorisé cette navigation, notamment par l'entretien régulier des chemins de berges

nécessaires pour le halage... En effet, bien souvent, les embarcations

remontent les cours d'eau

tractées depuis la rive par des chevaux ou des bœufs harnachés aux filins.

Le prochain port sur la Loire est Nevirnum – Nevers –, place forte très commerçante, puis nous

arrivons à Aurelianum, la ville de l'empereur Aurélien – que nous franciserons en Orléans. Enfin nous

parvenons au terme de notre voyage : Caesarodunum, la colline de César – autrement dit Tours,

préfecture de l'Indre-et-Loire.

Comment connaît-on le réseau routier romain ?

L'archéologie, bien sûr, nous aide grandement à comprendre la manière dont les Romains

ont tracé les voies en Gaule, mais ces bâtisseurs ont aussi développé l'art délicat de la carte

routière. On sait qu'ils s'attachaient méticuleusement à dessiner des itinéraires peints, dont

un seul est parvenu jusqu'à nous. Il s'agit de la Table de Peutinger, un rouleau de

parchemin long de presque sept mètres qui constitue un véritable atlas des routes et des

villes de l'Empire. Cette Table, détenue jadis par l'humaniste allemand Conrad Peutinger,

est une copie médiévale d'une carte romaine établie au IV^e siècle. Elle est aujourd'hui

déposée à la Bibliothèque nationale de Vienne, en Autriche.

Pour la Gaule, la Table commet quelques erreurs géographiques et étale tout au long des

feuillets une étrange déformation en longueur de l'Hexagone. N'empêche, le parchemin

permet de suivre l'itinéraire de près de quatre-vingts routes et de repérer de nombreux

sites. Les grandes villes sont signalées par un logo particulier, deux tours à toit pointu ; les

stations thermales sont symbolisées par un bâtiment massif agrémenté d'un bassin central.

Muni de ce document, le voyageur romain pouvait partir de découverte en découverte.

Avec le nouveau découpage de la Gaule en deux régions séparées par la Loire, Caesarodunum-Tours

devient tout naturellement une ville frontière. Une ville pourtant bien malade : les Bagaudes l'ont

dévastée, et tout autour on ne voit que champs à l'abandon, villages assaillis, paysans affamés et

bandes armées... À l'image des autres cités gauloises, le futur Tours s'est replié derrière de nouvelles

murailles. Bien sûr, cette enceinte fortifiée protège la ville des débordements du temps, mais elle la

limite aussi. Tout ce qui faisait sa grandeur, sa beauté, son faste, les bains publics, les temples,

l'amphithéâtre, commence à se dégrader dans l'indifférence générale. Seul reste solide le pont jeté sur

le fleuve, qui permet de passer d'un diocèse à l'autre...

Les vestiges aquatiques du pont de Tours

À Tours, le pont du IV^e siècle n'est pas le même que celui de naguère, avant les invasions

barbares : ce pont ancien était situé à l'emplacement de l'actuel pont Wilson, et se trouvait

donc trop loin de la nouvelle enceinte défensive. Alors, il fallut un nouveau pont. Il a été

construit à hauteur de l'actuelle passerelle piétonne... L'été, quand la Loire

est basse, vous

apercevrez à l'est de la passerelle les piles de bois du pont antique... C'est peu de chose,

sans doute, mais la pérennité de ces vestiges tient du miracle quand on connaît la violence

et les caprices du fleuve.

Le siècle a commencé dans les persécutions religieuses, mais le calvaire des chrétiens se termine.

En 313, l'empereur Constantin promulgue l'édit de Milan : « Nous avons pensé qu'il était conforme à

la sagesse et à la raison de ne refuser à personne la liberté de professer, soit la religion chrétienne, soit

toute autre religion qu'il jugerait mieux lui convenir, afin que cette souveraine Divinité, à laquelle

nous rendons un hommage volontaire, continue de nous accorder sa protection et sa faveur... »

En fait, l'empereur s'est déjà converti en son cœur, même s'il n'acceptera le baptême que vingt-

quatre ans plus tard, à l'instant de son agonie. Comment expliquer cette conversion et cette foi

inébranlable ? Les âmes mystiques parleront d'un songe prémonitoire et d'une croix vue dans le

ciel...

Quoi qu'il en soit, cet édit de tolérance est accueilli en Gaule avec reconnaissance et soulagement.

La religion chrétienne y est encore minoritaire, et la population est heureuse de voir revenir les

druides et de prier les anciennes divinités celtiques. Bref, les Gaulois sont libres de penser comme ils

le veulent.

Son édit à peine signé, Constantin arrive en Gaule pour un voyage diplomatique et militaire qui a

deux objectifs : abaisser les impôts et repousser les Germains. En fait, les deux démarches vont dans

le même sens, celui de l'unité de l'Empire. En effet, en diminuant les taxes, l'empereur cherche à

rallier la Gaule entière à la cause romaine.

À Tours, l'empereur juge les murailles un peu trop légères pour résister longtemps aux incursions

des Francs. Il ordonne alors la construction de remparts solides, épais, composés de mortier, de pierres

et de briques. Pour répondre au plus vite à la demande impériale, l'amphithéâtre est dépecé :

désormais ses pierres, retaillées et entassées, protégeront la ville.

Des murailles et un castellum pour défendre Tours

Les parties sud et est de la muraille sont encore bien visibles. Le mur « est » peut

s'apercevoir à hauteur du 13, rue Blanqui. Le mur « sud », quant à lui, est accessible par le

porche d'un immeuble au 12 de la rue du Petit-Cupidon. L'arrondi qui le jouxte à l'ouest

n'est autre que le vestige de l'amphithéâtre dépecé et incorporé dans cette nouvelle enceinte

pour faire face aux invasions. Sa forme est particulièrement bien repérable dans le tissu

urbain par les maisons qui s'enroulent autour de lui.

Plus loin, vers l'ouest, une tour d'angle a été incorporée dans l'ancien archevêché. On la

distingue très nettement par rapport à la facture plus classique du bâtiment (à côté de la

cathédrale). Les lourdes tours de la cathédrale reposent sur les assises de la muraille dont

on devine le tracé au bas de la tour nord. Terminons notre visite de l'enceinte par le

château, dont les fondations reposent aussi sur le rempart romain : on en distingue

parfaitement bien l'appareillage au niveau du logis des gouverneurs, le long de la Loire.

Maintenant, éloignons-nous de dix kilomètres du centre de Tours, vers le sud-est, pour

arriver à Larçay. Sur cette position stratégique fut construit à la fin du III^e siècle un

castellum, un petit fortin situé à l'intersection de deux voies romaines. Cette lourde bâtisse

flanquée de plusieurs tours est sans doute le fort romain le mieux conservé du nord de la

Gaule.

Tours a bien besoin de défenses, car la Gaule entière devient le champ de bataille privilégié sur

lequel s'affrontent les légions romaines et les hordes barbares. Il n'y a plus de répit. L'empereur

Constance, parti vers l'Orient, a nommé son cousin Julien vice-empereur, avec mission d'aller

administrer la Gaule et de repousser les agressions barbares.

Il ne sait plus où donner de la tête, Julien ! Dès 356, et durant quatre ans, il consacre toute son

énergie à contenir les Germains. Les incursions barbares ne finiront-elles donc jamais ? On a

l'impression d'une guerre toujours recommencée qui ne connaît ni vainqueurs ni vaincus, mais dont

les Gaulois seuls sont les victimes. En fait, la sempiternelle

confrontation entre Gaulois, Germains et

Romains est en train de changer profondément l'Empire. Car tous les Barbares ne sont pas des

ennemis acharnés des Romains. Certains sont même enrôlés dans les légions. Finalement, une lente

assimilation mêlera les uns aux autres, et Honorius, fils de l'empereur Théodose, épousera la fille

d'un Barbare romanisé. Bref, les barrières tombent, les peuples s'ouvrent, les nations se confondent.

Revenons à Tours. La ville est devenue la capitale de la Gaule lyonnaise troisième, récente entité

administrative romaine, car un nouveau découpage a divisé la Gaule en dix-sept provinces. Tours gère

donc un espace qui englobe Angers, Nantes, Vannes, mais aussi Le Mans... Et le Sarthois d'adoption

que je suis ne peut que vous inciter à aller contempler là-bas ce qui représente, à mes yeux, la plus

belle de toutes les murailles romaines. Onze tours, trois poternes, cinq cents mètres d'enceinte tout en

grès rouge, qui dit mieux ?

Mais la vraie révolution de ces temps n'est pas dans le débitage officiel de la Gaule en nouvelles

régions... En 371, une délégation des chrétiens de Tours se rend à Ligugé, près de Poitiers, où Martin,

un vieil homme émacié, s'est retiré depuis une dizaine d'années. On le connaît de réputation, Martin !

Il est né en Pannonie – la Hongrie actuelle –, il a coupé son manteau pour en offrir une moitié à un

pauvre, il a créé un monastère dans une villa romaine désaffectée, il a regroupé autour de lui une

poignée de disciples venus recueillir son enseignement... Il a même, dit-on, ressuscité un mort, le

temps de lui administrer le baptême.

Les chrétiens de Tours l'implorent d'abandonner sa vie recluse pour venir occuper le siège

épiscopal de leur ville. Martin se récrie, jamais ! Comment pourrait-il se détourner de ses disciples ?

S'il a fondé le premier monastère des Gaules, ce n'est pas pour le désert ! On se roule à ses pieds, on

évoque la maladie d'une pauvre femme... Ah, si c'est pour faire un miracle... Martin veut bien se

déplacer.

Et le voilà donc sur le chemin de Tours. À peine est-il arrivé en ville qu'il faut procéder à l'élection

du nouvel évêque. Les ouailles sont enthousiastes, mais quelques évêques venus à la cérémonie font

grise mine : Martin n'a rien d'un mondain et leur fait un peu honte. Les yeux rougis par les veilles, le

visage creusé par les privations, le vêtement rongé par la pauvreté, Martin donne de l'Église une

image misérabiliste et souffreteuse. Le prélat d'Angers, nommé Defensor, est le plus hargneux des

opposants... Mais il a beau s'égosiller, le petit peuple chrétien de Tours veut Martin, il faut lui donner

Martin.

Quelques jours plus tard, lors de l'intronisation de l'évêque élu par la *vox populi*, un jeune garçon

ouvre le psautier et lit au hasard :

– Par la bouche des enfants et des nourrissons tu t'es rendu gloire à cause de tes ennemis pour

détruire l'ennemi... et le défenseur !

Le défenseur, c'est Defensor ! Le Christ lui-même, en inspirant à l'enfant la lecture de ce verset du

Psaume 8, vient de se manifester : il condamne ceux qui ont osé s'opposer au saint homme venu du

cœur de l'Europe.

Martin, une fois évêque, occupe d'abord une simple cellule attendant à sa cathédrale, mais cette

pièce lui paraît encore trop ostentatoire ! Il va alors s'isoler hors de la ville dans une modeste cabane

de bois située près du rivage de la Loire, ou bien il se retire dans une grotte ouverte dans la falaise

crayeuse... Une petite foule de disciples, tentés par la vie ascétique et séduits par la contemplation, se

précipite pour se consacrer, elle aussi, à une vie d'austérité et de dévotion. Déjà, quelques baraques se

construisent autour de la cabane de Martin, tandis que d'autres moines vont se réfugier plus haut sur le

coteau, dans les grottes naturelles dont ils ne sortent qu'à l'heure de la prière.

Durant neuf ans, Martin se consacre discrètement et modestement à son apostolat. Tout va changer

le 28 février 380. Ce jour-là, l'empereur Gratien, jeune homme de vingt et un ans, décrète l'édit de

Thessalonique qui fait du catholicisme la religion officielle de l'Empire : « Nous ordonnons que ceux

qui suivent cette loi prennent le nom de Chrétiens Catholiques et que les autres, que nous jugeons

déments et insensés, assument l'infamie de l'hérésie. » Soucieux de donner l'exemple, Gratien fait

retirer du Sénat romain la statue de la Victoire, imprudente initiative

pour un empereur appelé à faire

la guerre...

Les autres cultes sont interdits. La religion d'amour et de pardon, qui cherchait naguère à se faire

une petite place, occupe désormais tout l'espace. Martin peut maintenant librement laisser éclater sa

sainte colère contre les dieux de pierre : il fait méthodiquement briser les idoles, détruire les temples

païens et abattre les arbres sacrés des druides...

Si les chrétiens applaudissent, de nombreux Gaulois refusent la loi nouvelle et continuent d'adorer

impunément les divinités traditionnelles. Et trois ans plus tard, ces Gaulois-là ont l'occasion

d'exprimer leur exaspération. En effet, un certain Maxime, gouverneur de l'île de Bretagne, vient de

se révolter contre l'autorité centrale... Le rebelle entraîne toute son armée dans une guerre totale

contre l'empereur, et débarque en Gaule pour affronter les légions impériales. Gratien accourt pour

arrêter la marche du félon, mais il est bien seul : parmi ses soldats et dans la population gauloise, ils

sont nombreux à passer du côté de Maxime. Peut-être les Gaulois ne sont-ils pas mécontents de voir

vaciller celui qui a relancé les déchirures religieuses dans l'Empire...

Près de Lutèce, dans une bataille ultime, Gratien est écrasé. Trahi par son armée, il doit fuir,

entouré du dernier carré de ses fidèles, trois cavaliers venus d'Asie prêts à mourir pour leur maître.

Dans une course éperdue, Gratien traverse la Gaule, cherche refuge de ville en ville, mais les portes se

ferment les unes après les autres... Personne ne va donc accueillir l'empereur déchu ? Si, Lyon ! Le

gouverneur reçoit Gratien, au moins le temps de voir arriver les soldats de Maxime... Pour le fugitif,

la ville se transforme alors en souricière. Il veut déguerpir encore, mais il est trop tard, il n'y a plus

rien à faire, il faut mourir. Gratien est égorgé sans bruit, sans drame, comme si le destin, fatigué, ne

pouvait pas trouver une autre conclusion à l'aventure.

Maxime demeure quelques années en Gaule, empereur sans couronne, mais général vainqueur qui

repousse victorieusement les Germains. Quand on est ainsi presque empereur, pourquoi ne pas

chercher à devenir empereur tout à fait ? En 387, Maxime passe en Italie, bien décidé à voler jusqu'à

Rome... Il est arrêté dans sa course folle par le général Arbogast, un Franc devenu officier dans

l'armée romaine. Par sa victoire, celui-ci obtient le droit de partir en Gaule, et ce Barbare païen

défend le pays contre d'autres Barbares païens. La Gaule s'est trouvé un maître à sa mesure,

l'empereur c'est Arbogast... Mais Théodose, le véritable empereur, ne peut pas accepter cette sourde

dissidence. Arbogast contre Théodose, la bataille a lieu en Italie. Le général franc, trahi par ses

troupes franques, préfère se donner la mort.

Théodose victorieux ne pardonne pas à la Gaule de se choisir périodiquement de supposés

empereurs, toujours en dissidence avec les empereurs de Rome. Offusqué par des Gaulois trop

frondeurs, Théodose décide d'ignorer désormais cette intenable

province. Que les Gaulois se

débrouillent tout seuls avec les Barbares !

Et le siècle se termine par la mort de saint Martin. À quatre-vingt-un ans, le saint homme s'est

rendu à Candes, au bord de la Loire, aux confins de la Touraine, pour une tournée épiscopale. Il doit

prier et apaiser les âmes en participant à un colloque destiné à maintenir l'unité des clercs de l'Église.

C'est le voyage de trop. Martin quitte la vie terrestre le 8 novembre 397 en prononçant ces ultimes

paroles :

– Seigneur, en voilà assez des batailles que j'ai livrées pour toi. Je voudrais mon congé. Mais si tu

veux que je serve encore sous ton étendard, j'oublierai mon grand âge.

Aussitôt, les chrétiens de Tours, où Martin fut évêque, et ceux de Ligugé, où Martin s'était jadis

retiré, revendiquent chacun le corps...

– C'est notre moine. Qu'il vous suffise d'avoir profité de son éloquence pendant qu'il était évêque

en ce monde. Vous avez pris part à sa table, vous avez été comblés de ses bénédictions, et de plus vous

avez joui de ses miracles, plaident les Ligugéens.

– Si vous prétendez que les miracles faits chez nous doivent nous suffire, sachez qu'il en a opéré

davantage quand il se trouvait parmi vous, répondent les Tourangeaux.

Sans doute lassés de ces interminables débats autour du défunt, les pieux paroissiens de Tours

précipitent la sainte dépouille par la fenêtre, la récupèrent vite fait, l'enlèvent, la chargent à la hâte sur

un bateau, et vogue la galère ! On file sur la Loire, direction Tours. L'embarcation glisse sur les eaux,

et sur son passage les fleurs éclosent, les arbres reverdissent, les oiseaux chantent... En plein

novembre, c'est l'été de la Saint-Martin !

Témoin spectaculaire d'une légende extraordinaire

De la procession fabuleuse qui vit le corps de saint Martin glisser sur la Loire pour

retourner à Tours, un témoignage est parvenu jusqu'à nous... C'est la tour de Cinq-Mars-

la-Pile. Cette tour de trente mètres de haut, située près de la Loire entre Candes et Tours,

est une pile gallo-romaine, c'est-à-dire un monument funéraire dressé pour une

personnalité dont on a oublié jusqu'au nom. Par sa hauteur, elle servait d'amer, autrement

dit de point de repère pour les bateaux, et aura sans doute guidé les mariniers tourangeaux

qui avaient soustrait l'enveloppe mortelle de saint Martin.

Martin, premier chrétien canonisé sans avoir subi le martyre, ouvre une période nouvelle, celle où

l'Église impose sa loi. Sur la tombe de l'évêque de Tours, une basilique va bientôt s'élever, et les

foules viendront y prier. La Gaule a grand besoin de son saint protecteur.



11

Ve siècle

QUAND ROME RENÂÎT À REIMS

De Tours à Reims

par les chemins brûlés d'Attila

Le nouvel évêque de Tours, Brice, ne partage en rien les obsessions misérabilistes de saint Martin,

son prédécesseur. Au contraire ! Ce prélat adore la richesse, les chevaux, les belles esclaves et les

accortes servantes du culte... D'ailleurs, accusé d'avoir engrossé l'une de ses religieuses, il doit fuir à

Rome pour se placer sous la protection du pape. Heureusement, Sa

Sainteté refuse de prêter l'oreille

aux médisances. Prudent, Brice met tout de même sept ans avant de revenir occuper son trône

épiscopal sur le bord de la Loire. À son retour, les esprits se sont apaisés, plus personne ne lui

reproche ses frasques, et l'Église finira même par canoniser cette ombre noire de saint Martin.

Saint Brice n'a pourtant pas limité ses activités au dressage de chevaux et aux amours ancillaires, il

a aussi fait construire un monastère sur le coteau boisé où, naguère, Martin réunissait ses disciples. En

ce lieu béni par l'esprit du saint disparu, convergent bientôt les prélats les plus fervents, les abbés les

plus éminents, les moines les plus exemplaires. *Majus Monasterium...* « Le plus grand monastère »,

dit-on alors. Et de ces deux termes latins, le parler populaire, distordant les syllabes, fera Marmoutier.

L'abbaye de Marmoutier – puisque c'est comme ça, désormais, qu'il faut l'appeler – connaîtra de

grandes heures et de sombres périodes. À moitié détruite par les Vikings, saccagée par les protestants,

elle fut transformée en hôpital militaire, puis restaurée par l'ordre du Sacré-Cœur de Jésus dont les

dernières sœurs ont quitté les lieux en 2001.

En retraite chez saint Martin

Détruite, vendue, réhabilitée, démantelée, rebâtie, l'abbaye de Marmoutier nous parle

encore. Si un établissement scolaire occupe les bâtiments du XIXe siècle, les témoignages

archéologiques restent nombreux et éloquents. Il y a d'abord l'enceinte avec ses portes et

ses tours circulaires construites entre le XIIIe et le XVIIIe siècle, il y a aussi le monumental

portail de la Crosse, toujours solide pour accueillir le visiteur. Mais surtout, allez vous

perdre dans les vestiges de l'église gothique... Vous découvrirez ce petit coin creusé dans la

falaise où, dit-on, saint Martin venait en solitaire chercher le repos du corps et la béatitude

de l'âme. Dans les profondeurs de l'abbaye, d'autres grottes recèlent un autel, une fontaine,

un baptistère... témoignages de ces siècles de prières et de dévotions. (Entrée au 60, rue

Saint-Gatien, à Tours.)

Après la mort de saint Martin, Tours entretient pieusement son culte et se blottit douillettement

derrière ses murailles. Les habitants ont raison de ne pas craindre l'avenir : ils seront épargnés par les

nouvelles invasions barbares. Ce n'est pas le cas de toutes les cités des bords de Loire. En l'an 410,

Francs et Bretons s'affrontent le long du fleuve. Mais où sont les Romains ? Ils ont bien d'autres

soucis ! D'abord, l'Empire a été scindé en deux : Empire romain d'Occident avec Ravenne pour

capitale, Empire romain d'Orient groupé autour de Constantinople. Ensuite, Rome même est

assiégée ! Les Wisigoths, peuple germain venu de la mer Noire, saccagent la Ville éternelle durant

trois jours. Ce pillage d'une capitale inviolée depuis huit cents ans marque le début de l'irrévocable

déclin de l'Empire.

Alors, le Breton Ivomadus se met à la tête de mille hommes et vient

occuper Blois pour en faire une

tête de pont de la Ligue armoricaine. Car là-bas, la Bretagne gauloise subit des mutations profondes...

Chassés par les invasions saxonnes et les Scots venus du nord, les Bretons de la grande île viennent en

masse se réfugier sur le continent. Cette immigration transforme la réalité bretonne, ces terres

deviennent celtiques... Oui, « deviennent » ! Le terroir qui, aujourd'hui, se veut farouche partisan de

l'identité celtique, à travers sa langue et sa musique, n'a été véritablement celtisé qu'en ce Ve siècle !

Créé par Ivomadus, « le royaume de Blois » restera fièrement indépendant pendant un peu plus de

quatre-vingts ans, narguant à la fois les Barbares et les Romains. Le nom de la ville même viendrait

du breton *bleiz*, qui signifie « loup »... animal que l'on retrouve sur le blason blésois.

Cependant, alors que Blois s'érige en domaine autonome et breton, dans le reste de la Gaule,

partout, c'est la cacophonie !

Au sud de la Loire, Ataulf, roi des Wisigoths, a rêvé un moment de transformer l'Empire romain en

empire germain, mais il y a finalement renoncé, persuadé que rien de grand ne se ferait tant que ses

sujets barbares n'auraient pas atteint le haut degré de civilisation des Latins. Bref, il a conclu une

alliance avec l'empereur Honorius, une sorte de partage du monde : la Gaule aux Wisigoths, l'Italie

aux Romains ! Pour sceller cet accord, il vient s'établir à Narbonne et épouse Placidia, la sœur de

l'empereur, prise en otage par les Germains au moment du sac de

Rome. Ces noces sont l'occasion de

conforter l'amitié entre Romains et Barbares... Pourtant, malgré ses efforts pour apparaître comme un

bon Romain bien policé, le Wisigoth ne parvient pas à convaincre l'empereur Honorius, qui finit par

envoyer ses légions contre son beau-frère. Ataulf, sa cour, sa femme, ses troupes passent alors en

Espagne. Mais en Gaule, on en veut à Ataulf, il aime trop Rome et sa belle Romaine. Aussi est-il

assassiné l'année suivante, en 415, poignardé par un serviteur, main armée par le parti germain et

German lui-même.

Un nouveau roi, Wallia, signe un traité avec Rome, rend Placidia à son frère l'empereur et reçoit six

cent mille boisseaux de blé pour son armée. Puis, après être allé chasser les Barbares dans le nord de

l'Espagne, il revient en 419 prendre possession des terres que lui offrent les Romains en échange de

ses bons et loyaux services : l'Aquitaine autour de Bordeaux, la Narbonnaise à l'est de Narbonne, la

Novempopulanie entre Garonne et Pyrénées... Cette implantation des Wisigoths se déroule de la

manière la plus pacifique qui soit, et l'historien philosophe Paul Orose, qui a vu se déployer les

nouveaux venus, écrit alors : « Ils sont si doux, si innocents, si paisibles, qu'ils vivent avec les

Romains non comme des sujets, mais comme des frères. »

Seulement voilà, il n'y a pas que les Wisigoths. Au nord de la Loire, des vagues successives se

lancent à la conquête de la Gaule. Les Suèves ravagent le pays avant d'aller fonder un royaume en

Espagne, les Vandales s'emparent de territoires jusqu'en Afrique, les Burgondes s'installent à l'est du

Rhône et cherchent un accord avec Rome, les Alains choisissent des terres près d'Orléans et

prétendent ne plus en bouger, les Francs dévastent le Nord...

Tous ces peuples présentent un front commun ou se battent les uns contre les autres, s'unissent aux

Romains ou se retournent contre eux, au gré des alliances et des circonstances.

Bientôt, une autre incursion, plus violente encore, va mettre tout le monde d'accord. Entendez-vous

cette rumeur qui vient des steppes d'Asie et fait frémir toute l'Europe ?
Ce sont les Huns qui

s'avancent avec à leur tête Attila ! Voilà le véritable responsable des vagues d'invasion qui déferlent

sur l'Hexagone. Ces hordes nomades de plusieurs dizaines de milliers d'hommes ont franchi le Rhin

et progressent vers l'intérieur de la Gaule. Montés sur des chevaux trapus aux jambes courtes et fortes,

les Huns se jettent sur l'adversaire d'une manière désordonnée, évitent les batailles rangées, se

dispersent en bandes mouvantes, se regroupent plus loin... Tactique incohérente peut-être, mais qui

laisse l'ennemi désemparé.

Les Huns, par exemple, attaquent là-bas une troupe de Germains, les affrontent avec de grands cris

et de larges mouvements de javalots... puis soudain reculent ! Attila ordonne le repli. Ce petit homme

râblé au teint cuivré et aux yeux bridés décampe le premier, suivi immédiatement des lanciers tandis

que les archers ferment la cavalcade qui paraît fuir au galop. Les Germains exultent : le roi des Huns

renonce à se battre, le grand roi a peur ! Ils se lancent à ses trousses à grands renforts de vociférations

triomphantes, sans une seconde flairer le piège : au moment où ils rejoignent les fuyards, les archers

de l'arrière-garde d'Attila, sans ralentir leur galop, se dressent brusquement et d'un prompt jeu de

jambes se retournent sur leur selle, faisant face aux poursuivants. Les cavaliers, maintenant à l'envers

sur leur monture, bandent leurs arcs en un ensemble parfait. Une nuée de flèches s'abat sur les

cavaliers germains, fauchés en pleine vitesse...

On les craint tant, ces Huns, que d'étranges rumeurs les devancent et font frémir dans les

chaumières... On dit que, chez eux, le crâne des petits garçons est déformé volontairement à la

naissance afin de mieux s'emboîter sous le casque. On murmure qu'ils tuent leurs vieillards. On

raconte qu'ils font chauffer leur viande sous la selle des chevaux, qu'ils savent à peine marcher et

dorment sur leur monture. On annonce que là où ils passent, l'herbe ne repousse pas... Précédé d'une

telle réputation, Attila n'a qu'à paraître pour faire trembler les populations.

Il parvient à Metz, attaque la ville le 7 avril 451, samedi saint, jour de recueillement sur les

souffrances du Christ. Les autels des églises sont renversés, les prêtres passés au fil de l'épée...

Finalement, toute la ville est rasée et les habitants sont massacrés. Depuis les incursions des Alamans,

la fière cité avait déjà subi de terribles outrages, mais cette fois elle semble blessée à mort.

À Verdun, l'évêque prend la fuite avec tous ses fidèles. Celui de Reims est abattu devant sa

cathédrale, et toute la population court se réfugier sur un oppidum éloigné. Attila continue de

s'enfoncer dans la Gaule, le long des voies romaines venant de l'est, et les foules détalent devant lui.

Il en est un, pourtant, qui ne faiblit pas et pense que les Huns peuvent être repoussés. Ætius,

généralissime romain, croit encore dans l'avenir de l'Empire, et pour cette cause sacrée, il est prêt à

oublier les petites escarmouches du passé. Tous les peuples de la Gaule doivent maintenant s'unir

contre l'ennemi commun. Sous son impulsion, Romains, Gaulois, Wisigoths, Burgondes, Alains,

Armoricains et Francs se coalisent pour former une force militaire capable d'arrêter l'envahisseur

asiatique.

Attila, qui a évité Paris, vient maintenant faire le siège d'Orléans. Le pont sur la Loire, protégé par

la lourde enceinte de la cité, représente pour lui l'indispensable verrou qui lui offrira le

franchissement du fleuve, et lui permettra de passer dans la Gaule du Sud. Le roi des Huns attaque la

muraille à grands coups de bélier, des catapultes et des balistes se mettent en place. Dans Orléans,

personne ne songe à fuir. De toute façon, il est trop tard : la ville est encerclée. Un vieillard de quatre-

vingt-seize ans, l'évêque Aignan, appelle les citadins à la résistance. Résistance bien passive, à vrai

dire, puisque le prélat se contente de leur faire chanter des psaumes et grimpe sur la muraille afin

d'observer l'horizon. Au-delà des troupes d'Attila, rien ne bouge. Pas le moindre secours. Il faut prier

encore. Les psaumes sont entonnés avec plus de ferveur. Pendant ce temps, les murailles tombent, les

Huns investissent Orléans et commencent le pillage. Et cette fois, veilleur des murailles, vois-tu

quelque chose ? Oui, il y a là-bas comme une nuée poudreuse...

– C'est le secours du Seigneur, conclut pieusement Aignan.

Ce 14 juin 451 à l'aube, des armées surgissent de trois côtés : du sud-ouest arrivent les Wisigoths ;

du sud-est avancent les troupes d'Ætius ; du nord se précipitent les Francs.

Les murailles de Barbe-Bleue

La Barbe Bleue, le conte populaire retranscrit par Charles Perrault, a puisé sa plus

célèbre réplique dans la légende née de la victoire d'Orléans...

– Agne, mon frère Agne, ne vois-tu rien venir ? demandaient les habitants à leur évêque

grimpé sur la muraille.

Agne, diminutif d'Aignan, deviendra Anne dans le conte...

– Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? demande l'épouse qui attend l'intervention

de ses frères pour la débarrasser d'un mari décidé à l'égorger.

Ces murailles sur lesquelles guettait saint Aignan, on en trouve encore des traces à

Orléans... À l'arrière du parking, face au 22, rue de la Tour-Neuve, ce mur aménagé et

réaménagé à toutes les époques a subi à la fois les outrages du temps et ceux d'Attila.

Plus loin, au niveau du numéro 12 de la rue de la Tour-Neuve, la tour Blanche est une

ancienne tour romaine fortement transformée, mais son appareillage antique est encore bien

perceptible du côté de la rue Saint-Flou.

Dernier vestige de la muraille : devant le transept nord de la cathédrale, qui sera si chère

à Jeanne d'Arc, une vingtaine de mètres de muraille et une base de tour ont été habilement

dégagés et mis en valeur.

Les Huns comprennent vite qu'ils n'ont aucune chance de vaincre trois armées. Ils tournent

casaque, abandonnent leur butin et décampent par la seule route restée libre, la grande voie romaine

qui mène à Sens puis à Troyes. Ils ont évité la bataille. Pas pour longtemps. Au bout de quelques jours

de galop à travers les plaines de Champagne, ils sont rattrapés par les alliés et c'est le grand choc, la

terrible confrontation... dont on ne sait rien !

Où s'est-elle déroulée, cette bataille ? Quelle était l'importance des troupes engagées ? Ni les textes

anciens ni l'archéologie ne permettent de répondre clairement à ces deux questions. Alors, on

imagine, on suppose, on évalue... Le lieu de l'affrontement ? Quelque part sur la route qui part

d'Orléans et conduit à Reims, ce qui fait tout de même une incertitude de deux cent cinquante

kilomètres ! Cette bataille dite des champs Catalauniques a été longtemps située du côté de l'actuelle

Châlons-en-Champagne, Civitas Catalaunum à l'époque. Mais d'autres historiens placent le point de

rencontre dans une région plus proche de Troyes...

Quand l'Histoire hésite, la légende assure

À dix-huit kilomètres de Châlons-en-Champagne, près du village de La Cheppe, le long de

la Départementale 994, on trouve le lieu-dit « Le Camp-d'Attila ». La légende, transmise de

génération en génération, assure que le chef des Huns a mené bataille en ces lieux. Ce fut,

en tout cas, un oppidum gaulois réaménagé par les Romains. Si la végétation a repris ses

droits, il nous reste le rempart de terre haut de sept mètres.

La bataille a lieu le soir du 19 juin, six jours après la fuite d'Orléans. Attila sait déjà qu'il va à la

défaite : les devins l'ont lu dans les omoplates des moutons sacrifiés. Aborder le combat définitif dans

de telles conditions, persuadé de marcher vers l'échec, n'incite pas à trouver la bonne stratégie

militaire...

Alors que la nuit tombe, les Francs menés par leur chef Childéric luttent au corps à corps contre les

soldats germaniques de l'arrière-garde d'Attila. La rage est telle, de part et d'autre, que l'on s'éventre

dans l'obscurité. Les torchères n'éclairent que des ombres, alors on frappe un peu au hasard dans les

cris, les ahanements et le cliquetis des armes. Au matin, ce n'est encore ni la victoire dans un camp ni

la défaite dans l'autre, seulement un champ couvert de morts.

Mais Ætius a mis en place ses troupes. Au centre, il a posté les Alains.

Sur l'aile droite, il a disposé

les Wisigoths dirigés par le roi Théodoric et renforcés par les Francs sous les ordres de Childéric.

Enfin, sur l'aile gauche, l'armée romaine se déploie. La tactique militaire impose de s'emparer d'une

colline dominant le champ de bataille... Ætius remporte cette première manche. Peu après, les

Wisigoths enfoncent les lignes d'Attila pendant que les archers hunniques tentent de briser la ligne

des cavaliers alains. En vain : les troupes à cheval tiennent bon. Les Huns doivent finalement reculer.

Comme dans un bon western, ils vont se blottir derrière leurs chariots rangés en cercle. Accablé,

désespéré, Attila fait allumer un grand feu avec les selles des chevaux tués pendant les combats... et

menace de se jeter dans les flammes, préférant la mort à la captivité. Puis il se ravise. Il cherchera des

victoires ailleurs... En attendant, il faut fuir, reprendre la route, repartir vers l'est, la frontière de

Germanie...

Rien ne s'oppose à l'échappée des Huns. Ætius n'a pas l'intention de poursuivre la guerre.

D'ailleurs, il n'en a plus vraiment les moyens : les Burgondes ont déserté et les Wisigoths sont déjà

repartis en Aquitaine, pleurant leur vieux roi Théodoric percé d'un coup de javelot durant l'assaut.

Ætius veut juste voir ces hordes asiatiques repartir là-bas, vers le Danube. Et Attila repasse le Rhin,

renonçant pour toujours à ses ambitions en Gaule afin de les porter vers l'Italie, qui ne lui réussira pas

mieux. Replié définitivement au bord du Danube, il mourra en 453,

étouffé par un saignement de nez

durant son sommeil.

Mais il aura sa vengeance par-delà la mort. Vingt-deux ans plus tard, Oreste, son collaborateur très

proche, dépose l'empereur romain en titre pour placer sur le trône son propre fils, Romulus Augustule.

Ce garçon de quinze ans, manipulé par les ambitions paternelles, ne règne que dix mois. Le 4

septembre 476, il est vaincu par Odoacre, un chef germanique qui devient « roi en Italie », portant

ainsi le coup fatal à l'Empire romain d'Occident, qui cesse d'exister.

Nous n'avons pas suivi les Huns dans leur lointaine retraite. Ils ont quitté les fameux champs

Catalauniques, Troyes ou Châlons, à hauteur de Reims, ville prise par Childéric. Le chef franc est

devenu roi d'un petit territoire autour de Tournai, dans la Belgique actuelle, à une dizaine de

kilomètres de la frontière française. Un peu à l'étroit, il est bien décidé à étendre son domaine... Mais

il meurt brusquement en 481, laissant sur le trône son fils Clovis. Ce jeune homme de seize ans

accepte la lance, symbole de la royauté, fait coudre les abeilles d'or sur son manteau et porte

désormais les cheveux longs noués en tresses, privilège des princes de sang royal. C'est à lui,

maintenant, de poursuivre le rêve de son père.

Mais dans le reste de la Gaule, Clovis a des concurrents : les Francs, divisés en minuscules

royaumes, se sont implantés dans le nord-ouest, entre Rhin et Somme.

Les Wisigoths, installés en

Aquitaine, se sont répandus jusqu'à Bourges et Tours. Les Burgondes occupent un territoire qui va du

Jura aux Alpes avec Lyon et Genève pour capitales. Les Bretons d'Armorique se soumettent à un

chapelet de petits rois locaux et autonomes. Les Alamans dominent l'Alsace. Tout cela sans compter

Syagrius, général romain qui veut faire perdurer l'autorité romaine moribonde et gouverne un espace

un peu confus situé approximativement entre Seine et Loire.

Dans cette géographie compliquée, l'Église a bien du mal à trouver sa place. Elle fait face à des

monarques païens ou, pire, à des souverains convertis à l'arianisme... Ces chrétiens sont considérés

comme hérétiques parce qu'ils ne reconnaissent ni la divinité du Christ ni l'autorité du pape.

Justement, Euric, roi des Wisigoths, veut faire triompher l'arianisme et lutte contre l'Église dite

orthodoxe : il interdit le remplacement des évêques décédés et s'ingénie à empêcher l'entretien des

lieux de culte. Le Lyonnais Sidoine Apollinaire, évêque d'Auvergne dans la seconde moitié du

Ve siècle, écrit alors : « Les toits des églises pourrissent et s'effondrent, les portes en sont arrachées,

l'entrée en est obstruée de ronces. Ô douleur ! »

C'est alors qu'intervient Rémi, évêque de Reims, sujet de Clovis. Aux Ariens, le prélat préfère un

bon païen comme son roi, mais qui ne persécute pas les évêques et laisse à tous la liberté de

conscience. D'ailleurs, la pugnacité de ce jeune homme ambitieux pourrait bien réunir sous sa

bannière une Gaule encore éclatée en différents peuples. C'est donc ce roi des Francs qu'il faut

séduire !

En effet, Clovis poursuit l'œuvre de conquête de son père... À Soissons, il écrase les troupes de

Syagrius, détruisant ainsi le dernier réduit de l'Empire romain en Gaule. Dans l'ivresse de la victoire,

les soldats francs se laissent aller à quelques exactions : les riches demeures, les temples, les églises

sont pillés. Dans le butin, se trouve un vase liturgique d'argent précieux... Rémi réclame la restitution

de cet objet du culte. Le roi a besoin du prélat pour asseoir son autorité, aussi demande-t-il à ses

guerriers de lui céder le vase, en plus de sa part...

– Tout ce que nous voyons ici est à toi, glorieux roi, et nous sommes nous-mêmes soumis à ton

autorité. Agis maintenant comme il te plaira, personne ne peut te résister ! s'exclament les soldats

francs.

Mais l'un d'eux, plus avide que les autres, estime ce partage à la fois injuste et trop éloigné de la

coutume ancienne fondée sur le tirage au sort...

– Tu ne recevras que ce que le sort t'attribuera vraiment ! hurle le contestataire.

Et il frappe le vase d'un violent coup de hache, assez pour fendre le métal... Rémi ne récupère

qu'un vase inutilisable, et Clovis attend son moment pour laver cette humiliation. La vengeance est un

plat qui se mange froid ! Un an plus tard, alors qu'il passe ses troupes en revue, le roi reconnaît le

soldat mal embouché, avise son sabre et décrète que l'arme n'est pas en bon état. Il s'en saisit et la

jette à terre. Au moment où le guerrier franc se penche pour la ramasser, Clovis lui fend le crâne d'un

coup de hache.

– Souviens-toi du vase de Soissons¹ ! grogne-t-il devant le corps démantibulé.

Pour l'heure, Clovis est encore un roi païen dans une Gaule de plus en plus chrétienne. Mais à

Soissons, ce païen s'est volontairement soumis à l'évêque de Reims, il s'en est fait le défenseur contre

ses propres soldats et contre les traditions du partage de butin. En 496, nouveau pas vers le

christianisme, Clovis épouse Clotilde, une princesse catholique, nièce du roi burgonde de Genève. Un

peu plus tard, il écrase les Alamans, victoire considérée comme un miracle... Le triomphe des armes

ajouté à l'insistance de la reine finit par convaincre Clovis d'accepter le baptême, subtile stratégie

destinée à lui rallier les chrétiens de la Gaule. Le 25 décembre 499, l'évêque Rémi se charge de la

cérémonie. Pour cet événement d'importance, les façades de la cathédrale sont tendues de tentures

blanches, des centaines de buissons de cierges sont allumés, des encensoirs sont balancés et s'en

échappe une fumée aux parfums d'Arabie, de roses de Damas et de jasmin de Perse...

– Est-ce déjà le paradis que tu m'as promis ? interroge le jeune roi enivré par les senteurs

profondes, subjugué par la magnificence du moment.

– Oh non, Seigneur, je ne t'en montre que le chemin, répond l'évêque.

Ces échanges se déroulent en francique, la langue de Clovis, un parler aux accents germaniques...

– *Christus auur sus quham fona fader, zi uuaare, so selp, so thi u berahtnissi fona sunnun* , aurait dit

le roi s'il avait dû prononcer sa profession de foi².

Puis Clovis se défait de ses attributs, habits, colliers, armes, mais garde au doigt son anneau et au

poignet son bracelet, marques irréfutables de son pouvoir royal. Alors, le catéchumène entre dans la

piscine aux eaux glacées en ce mois de décembre, s'immerge entièrement, disparaît quelques secondes

tandis que retentissent des cris de joie :

– Alléluia ! Hosanna !

– Courbe doucement la tête, ô fier Sicambre, adore ce que tu as brûlé et brûle ce que tu as adoré,

ordonne le prélat.

Sicambre... Un terme qui désigne les tribus germaniques installées depuis quelques siècles au bord

du Rhin. En utilisant ce mot, l'évêque Rémi, fier Gallo-Romain de haute lignée, veut-il marquer

l'origine germanique et non gauloise du roi nouvellement chrétien ?

En même temps, trois mille guerriers acceptent également le baptême au cours d'une cérémonie

collective. Heureux d'entrer dans la vraie foi, ils annoncent leur credo dans un ensemble touchant.

– Les dieux mortels, nous les rejetons, pieux roi, et c'est le Dieu immortel que prêche Rémi que

nous sommes prêts à suivre !

Ces Francs se placent ainsi sous la coupe du catholicisme romain, mais c'est quand même le nom

de l'ancêtre païen, son grand-père Mérovée, que Clovis fait entrer dans l'Histoire. La marche au

pouvoir de la dynastie mérovingienne a commencé...

Le monde change-t-il vraiment ? Clovis assure une sorte de pérennité de l'Empire romain

d'Occident, sous une nouvelle forme. D'ailleurs, l'empereur romain d'Orient ne tardera pas à affubler

le roi franc de titres romains : *consul* d'abord, qui confère au roi la dignité théorique de magistrat

romain ; puis *patrice*, distinction offerte aux grands personnages de l'Empire. Quant à Clovis lui-

même, il se fait acclamer comme *auguste*, démontrant bien sa volonté de succéder aux empereurs.

Du reste, une légende vient justifier et galvaniser les rêves du roi franc. Romulus et Remus, frères

jumeaux, avaient jadis été abandonnés puis sauvés par une louve qui les avait allaités. Romulus fonda

Rome... et Remus créa Reims ! La ville de Romulus a dominé le monde, les temps qui s'ouvrent

pourraient voir triompher la ville de Remus...

À Reims, le baptistère retrouvé

À hauteur de la cinquième travée de la cathédrale de Reims, non loin de la chaire, a été

retrouvée en 1995 à quatre mètres de profondeur une sorte de cuve ornée jadis de

mosaïques bleues et vertes. Voici sans doute les vestiges du baptistère dans lequel le roi

franc se fit baptiser un jour de Noël. Il reste encore quelques marches, un tuyau de plomb

d'adduction d'eau et une canalisation en pierre pour nous rappeler qu'avant de devenir un

baptistère, cette cuve faisait partie des thermes romains.

Les ruines ont permis de restituer le plan du baptistère, alors extérieur à la cathédrale.

La cuve baptismale était située au centre d'une rotonde d'environ dix mètres de diamètre et

flanquée de quatre niches.

Pas très loin de là, les fondations du chevet de la cathédrale mérovingienne sont aussi

parfaitement visibles sous le maître-autel.

1. En fait, selon Grégoire de Tours qui rapporte cette anecdote dans son *Histoire des Francs*, rédigée un siècle après l'événement, Clovis aurait dit : « C'est ainsi que tu as fait à Soissons avec le vase. » La légende a transformé les mots du roi pour en faire une réplique concise et saisissante.

2. *Le Christ est venu du Père en vérité, lui-même comme la lumière du soleil...* Extrait des œuvres d'Isidore de Séville traduites en francique au VIIe ou VIIIe siècle, passage publié par Gérard Gley dans son ouvrage *Langue et littérature des anciens Francs* paru en 1814.



12

VI^e siècle

LA GUERRE FRATRICIDE DES MÉROVINGIENS

De Reims à Saint-Denis

par le chemin des pèlerinages

Clovis est roi, c'est entendu. Mais roi de quoi ? Au départ, son héritage était presque misérable : un

petit royaume autour de Tournai. Bien décidé à étendre son territoire, Clovis a adopté un Christ à sa

mesure, une divinité qui, selon lui, devrait donner la victoire sur les champs de bataille ! Le roi n'a,

semble-t-il, pas totalement intégré la notion du Dieu d'amour et de

miséricorde... En tout cas, il fait

systématiquement éliminer ses cousins qui dominent les petits royaumes alentour, histoire d'assurer

sa prépondérance parmi les Francs. Mais surtout, le jeune roi pratique la guerre tous azimuts. En

écrasant le Romain Syagrius, il a soumis Soissons et étendu ses territoires jusqu'à la Loire. En

repoussant les Alamans, il a prolongé son royaume jusqu'au Rhin. Et ce n'est pas terminé...

Soissons, devenu capitale du royaume franc, respire désormais la désolation et la ruine. Les

murailles sont à demi écroulées, les bâtiments publics érigés par les Romains effondrés, les temples

anciens démantelés, mais le palais de Clovis reste fièrement debout. Le roi des Francs s'est installé

dans les meubles de Syagrius, le dernier résident romain. Ce monument dressé sur une petite butte,

séparé de la ville par un coude de l'Aisne, devient pour un temps le centre du pouvoir franc.

À Soissons, du palais à l'abbaye par un corridor

Nul ne sait quand et comment disparut le palais romain de Clovis. En tout cas, peu après

la mort du roi franc, son fils Clotaire a fait construire une abbaye sur cet emplacement – ou

juste à côté. De l'édifice, il reste la crypte : un corridor de pierres et des chambres

funéraires... L'une d'elles a recueilli autrefois les reliques de saint Médard, évêque de

Tournai. La datation des pierres est difficile, mais il est certain que cette crypte représente

le dernier vestige de Soissons remontant au haut Moyen Âge.

Dans ces couloirs froids et sombres, je songe aux hommes qui forgeaient un pays en

faisant la guerre, certes, mais en s'appuyant aussi sur leur foi et leur sens de la grandeur.

(Place Saint-Médard à Soissons.)

Par ailleurs, une sculpture du visage du roi Clotaire a été conservée et vous attend au

Musée Saint-Léger, dans l'ancienne abbaye. (2, rue de la Congrégation.)

Mais Clovis n'est pas homme à s'attarder trop longtemps dans la torpeur de Soissons. La ville des

bords de l'Aisne ne convient pas à la majesté d'un roi qui ambitionne de dominer toute la Gaule...

Après Tournai, après Soissons, Clovis change encore de capitale ! Cette fois, il choisit Paris. Faisons

comme lui, prenons la route... en suivant la voie romaine.

Un jeu de piste pour suivre Clovis

La voie ancienne qui reliait Reims à Soissons fut aussi, plus tard, la route des sacres,

quand les rois de France allaient se faire couronner à Reims. Cet itinéraire se confond

parfois avec la moderne N31, mais sur d'autres tronçons, filant tout droit, celle-ci prend des

noms plus en accord avec les temps anciens. Un jeu de piste passionnant nous guide ainsi

sur la route suivie par Clovis... Rue des Romains à Champigny, chaussée de Brunehaut (du

nom de l'épouse du roi franc Sigebert) à Fismes et à Ciry-Salsogne.

Ensuite, pour se rendre de Soissons à Paris, nouvelle capitale de Clovis, reprenons la

Nationale 31 sur onze kilomètres et empruntons encore une chaussée de

Brunehaut, à

hauteur de Pontarcher cette fois. Une dizaine de kilomètres plus loin, nous arrivons à

Chelles, petit village de l'Oise. Le trajet antique pénètre ensuite dans la forêt de Cuise pour

atteindre Pierrefonds. De là, direction Béthisy-Saint-Martin, où la chaussée croise les

ruines gallo-romaines de Champlieu. La rue principale de Béthisy se dirige droit sur Néry

où notre route s'appelle La Trouée, puis à nouveau chaussée de Brunehaut jusqu'à Senlis.

De là, nous nous connectons à la Nationale 17, appelée aussi route des Flandres : c'est

l'antique voie romaine du Nord dont le tracé nous conduit au cœur de Paris. Là, elle devient

le cardo principal de la ville, l'actuelle rue Saint-Martin pour la rive droite et Saint-

Jacques pour la rive gauche... Nous avons ainsi parcouru l'épine dorsale du royaume de

Clovis, la route qui reliait la nouvelle capitale du royaume au berceau des Mérovingiens,

vers Tournai dans l'actuelle Belgique.

À Paris, le roi, sa femme et sa cour viennent s'installer dans l'ancien palais romain de l'île de la

Cité, belle demeure agrémentée de jardins ombragés qui descendent en pente douce jusqu'à la Seine.

Mais Paris n'a-t-il pas pour nous un air de déjà vu [1](#) ? Nous ne nous attarderons pas plus longtemps

dans ces parages... et Clovis non plus ! Si Dieu a accordé au jeune homme la victoire sur les autres

rois du Nord et de l'Est, il demeure, au sud, le grand royaume des

Wisigoths qui le nargue et

l'observe.

La bataille décisive a lieu en 507 dans la plaine de Vouillé, près de Poitiers. Le roi wisigoth Alaric y

est tué des mains mêmes de Clovis, dit-on, et c'est tout le sud de la Loire qui s'offre alors au roi franc.

À l'exception de la Septimanie, autour de Narbonne, Clovis réunit la Gaule pour en faire un

royaume puissant. Hélas, il meurt brusquement au mois de septembre 511, à l'âge de quarante-cinq

ans.

Le roi a formé le vœu d'être enterré dans sa capitale au côté de sa vieille alliée, sainte Geneviève.

Par ce geste, il montre que, sur terre comme dans l'au-delà, il a offert avec confiance et fidélité son

âme au Dieu des chrétiens.

Geneviève, franque par sa mère, avait été très proche de Clovis. Elle fut, après Clotilde, l'élément

décisif qui poussa le roi à embrasser la foi chrétienne. Et puis, d'une manière plus politique, Clovis

n'aurait pu s'imposer à Paris sans la complicité de Geneviève. Par son caractère volontaire et ses

décisions courageuses, cette femme tenait la ville en amont comme en aval : des bords de Seine, elle

avait su organiser la défense quand il le fallait, elle s'en était allée acheter du blé quand la nécessité

s'en faisait sentir... Sans Geneviève, la couronne de Clovis aurait été un peu moins brillante, et sa

capitale moins soumise.

Après la mort de Clovis, la reine Clotilde a le malheur de voir ses fils s'arracher les lambeaux du

royaume... La loi des Francs prévoit, en effet, la division des biens du défunt entre tous ses héritiers.

Le royaume est morcelé. Thierry hérite de la partie est avec Reims pour capitale, Clodomir de la

région de la Loire autour d'Orléans, Clotaire de Soissons et du nord, Childebart de Paris, de la

Picardie, de la Normandie et de la Bretagne, enfin la fille du roi disparu, Clotilde la Jeune, reçoit

Toulouse et l'Aquitaine.

La reine mère tente d'imposer la concorde familiale, peine perdue : les frères se font la guerre...

Quant à Clotilde la Jeune, elle épouse Amalaric, roi des Wisigoths, ce qui a pour effet de faire passer

l'Aquitaine dans le camp des hérétiques ariens. La victoire de Clovis effacée par un mariage ! Mais ce

mariage n'est pas heureux, la jeune femme est maltraitée par un époux irascible. Elle appelle ses

frères au secours, leur envoie en signe de détresse un mouchoir taché de son sang... Cri silencieux,

souffrance palpable. Clotilde, la mère, incite ses fils à partir libérer leur sœur... et toute l'Aquitaine.

Chez les Mérovingiens, les petits drames familiaux cachent toujours un grand appétit territorial.

Childebart lance une expédition au cours de laquelle Amalaric est tué... mais la sœur délivrée mourra

sur la route de Paris, et son corps sera déposé auprès de celui de son père.

Pleurant à jamais les morts, les guerres, les massacres et les haines, Clotilde, la reine mère, songe à

son âme éternelle. Sa géographie pieuse tourne autour de quatre lieux : Reims pour le souvenir de la

conversion du roi ; Paris pour son défunt mari et la sainte patronne de la capitale ; Saint-Denis pour

les mânes du saint décapité ; Tours où sont adorées les reliques de saint Martin. La vieillesse de

Clotilde est peuplée de ces ombres... Elle est pieuse, Clotilde, et elle incite les autres à la piété. Alors,

des foules de pénitents marchent dans les pas de la vieille reine et entreprennent le long chemin du

pèlerinage qui va de Reims à Tours en passant par Saint-Denis et Paris.

Cette ferveur profonde qui se répand à travers le royaume a besoin des routes. Sans les voies

anciennes tracées par les Romains, le culte rendu aux saints serait moins éclatant. Par ces routes, la

religion se transmet, progresse, prospère. Mais parfois aussi de nouvelles routes apparaissent, la foi et

la dévotion pétrissent des itinéraires singuliers qui se prolongent jusqu'au cœur des villes.

Le nouvel axe de Paris à Saint-Denis

Le visage même de Paris va se trouver bouleversé par ces pèlerinages. En effet, l'ancien

axe majeur de la capitale, le cardo , va peu à peu être doublé par un nouvel axe : la rue

Saint-Denis qui, en direction du nord, mène au tombeau du saint... à Saint-Denis. Cette voie

quitte Paris à hauteur de la porte de la Chapelle et relie Saint-Denis en traversant La

Plaine-Saint-Denis par l'avenue du Président-Wilson.

Dans la basilique voulue par sainte Geneviève, en pénétrant dans la crypte de saint

Denis, l'œil s'échappe bien vite de la cavité laissée par le tombeau vénéré, le regard perce

l'ombre pour deviner tous ces sarcophages mérovingiens chargés de mystère. Ici, deux

tronçons de murs d'une dizaine de mètres témoignent du prolongement vers l'ouest de

l'édifice, agrandissement réalisé au VI^e siècle. La basilique put ainsi mieux recevoir les

pèlerins et accueillir les sarcophages des hauts dignitaires francs dont la proximité avec le

saint leur promettait une protection divine par-delà la mort.

Des grands et des humbles, des prospères et des impécunieux, des puissants et des petits marchent

vers Saint-Denis, accomplissant ainsi le voyage de la foi, plongés dans la contemplation et la prière,

passant des jours et des nuits à chanter et à jeûner...

Après avoir, elle aussi, beaucoup imploré saint Denis, la reine Clotilde finit par se retirer

définitivement à Tours, auprès du tombeau de saint Martin. La ville s'est agrandie sous l'impulsion du

pèlerinage. Autour de la basilique, s'est créé tout un quartier destiné à recevoir les fidèles de passage,

et des monastères s'ouvrent pour dispenser des soins aux malades qui ont accompli le voyage malgré

leurs souffrances. Quant à la route qui mène au saint tombeau, elle est entretenue par des âmes

pieuses, à l'image de Sénoch, un prêtre ermite qui consacre ses forces à entretenir les chemins et à

construire des ponts pour le confort des pénitents en marche.

Près du tombeau, Clotilde prie tout au long du jour pour que ses fils cessent enfin de se haïr et de

s'entredéchirer. Elle a la douleur de voir mourir son fils Clodomir, puis Thierry, fils aîné de Clovis.

En 545, âgée sans doute de soixante-dix ans, elle s'éteint non sans avoir, une fois encore, proclamé

hautement son amour pour le Christ.

Pendant ce temps, Clotaire guette et attend son heure. Son heure ? C'est la mort de son dernier frère

Childebert, le roi de Paris ! Et celui-ci ne tarde pas à s'effacer : en 558, il succombe, laissant le champ

libre au dernier des fils de Clovis. À soixante ans, Clotaire accomplit enfin son destin : il devient roi

d'un pays réunifié, à l'image de ce qu'avait accompli son père Clovis... De Toulouse à Cologne, de

Genève à Tournai, il a reconstitué le royaume franc ! Son père ne lui avait laissé que le petit royaume

de Soissons, mais Clotaire a œuvré lentement, impitoyablement, pour dévorer tout l'héritage de ses

frères. Un travail de longue haleine : il lui aura fallu quarante-sept ans de meurtres, de trahisons et de

perfidies pour atteindre son but ! Durant ce quasi demi-siècle, il aura envahi le royaume des

Burgondes, récupéré la Provence, capté le royaume de Metz, repoussé les Saxons, emporté

l'Auvergne, tué les deux fils de son frère Clodomir, fait la guerre à Childebert, son autre frère...

Quant à sa reine, il a le choix : ce boulimique a épousé six femmes ! Mais sa préférée reste peut-être

Arégonde, de dix-sept ans plus jeune que lui, la mère de Chilpéric.

Pourtant, le destin facétieux ne le laissera pas profiter longtemps de son succès... Trois ans plus

tard, au cours d'une chasse dans la forêt de Cuise (que nous avons

traversée après Pierrefonds),

Clotaire vacille, tremble, une forte fièvre le saisit. Il sait que la mort le menace, il appelle ses quatre

filis, leur parle du royaume en héritage, demande à être enterré à Soissons et meurt en s'étonnant qu'un

aussi grand roi que lui-même doive subir le sort commun à tous les mortels.

Arégonde retrouvée

Clotaire se fit enterrer à Soissons, mais une quinzaine d'années plus tard, sa veuve

préférée, la reine Arégonde, fut inhumée dans la basilique Saint-Denis, qui n'était pas

encore la sépulture des rois de France. Le sarcophage intact a été retrouvé en 1959 au

cours de fouilles dans les sous-sols. La dépouille a été identifiée grâce à une bague en or

marquée ARNEGVNDIS . Son long manteau de soie était teint de pourpre, un privilège

royal, et les extrémités des manches étaient brodées de fils d'or ; son long voile de soie était

agrémenté de motifs jaune et rouge, ses chaussures étaient de chevreau rouge, et elle portait

des bijoux d'or et d'argent ornés de grenats venus d'Asie, sans oublier des boucles

d'oreilles en forme de corbeilles, alors à la mode dans le monde byzantin. Ces bijoux sont

déposés au Musée du Louvre, et le sarcophage de pierre se trouve dans le déambulatoire de

la crypte de Saint-Denis.

Dès la mort de son père, Chilpéric, le fils de Clotaire et d'Arégonde, se précipite à Paris pour tenter

de prendre le pouvoir. Les trois autres héritiers n'ont évidemment aucune intention de se laisser

dépouiller : ils marchent à leur tour sur la capitale. Finalement, on tire au sort la part de chacun... À

Gontran échoit Orléans avec le pays des Burgondes – la Bourgogne –, à Caribert reviennent Paris et la

plus grande partie de l'Aquitaine ; Chilpéric hérite de la Neustrie, traduisez les nouveaux territoires de

l'ouest avec Soissons, et Sigebert de l'Austrasie, comprenez les territoires de l'est, avec Reims et

Metz. À nouveau, l'œuvre de Clovis et de Clotaire est ruinée, le royaume divisé.

Pour simplifier les choses, Caribert meurt en 567, ne laissant que des filles... Pas question de

partager le pouvoir avec ces damoiselles ! Les frères du défunt s'entendent tant bien que mal sur un

partage plus ou moins équitable de son royaume.

Mais la gloire des royaumes francs semble illuminer le seul Sigebert, roi d'Austrasie, qui a épousé

à Metz la princesse Brunehaut, fille d'Athanagilde, roi des Wisigoths d'Hispanie. Chilpéric, jaloux, a

voulu lui aussi une reine de prestigieuse lignée... Sa femme, la gentille Audovère, jolie frimousse

mais tête vide, ne lui semblait pas vraiment digne d'une grande dynastie. Alors, en tant que roi et

maître tout-puissant, il l'a répudiée, malgré leurs cinq enfants, quand il a trouvé celle qui décorerait

plus joliment son arbre généalogique. Elle s'appelle Galswinthe, et elle est la sœur aînée de sa belle-

sœur Brunehaut. Bon, c'est vrai, elle est fort laide, mais tout de même, elle est fille d'un grand roi !

D'ailleurs, que l'épouse soit accorte ou disgracieuse importe peu : ces épousailles ne sont que

stratégie et politique. Cette union paralyse les Wisigoths, qui ne peuvent plus choisir entre Neustrie et

Austrasie, les deux provinces étant désormais, et par mariage, les alliées de l'Hispanie.

Galswinthe remplit consciencieusement son rôle de prestige et de relations publiques... Chilpéric

ne lui en demande pas davantage. Pour les étreintes, il garde auprès de lui la chère Frédégonde, la

belle aux cheveux blonds, sa maîtresse en titre. Seulement voilà, Frédégonde ne compte pas se

satisfaire longtemps du rôle obscur de courtisane consacrée aux plaisirs royaux. Elle incite donc son

amant à répudier l'encombrante Galswinthe... Mais Chilpéric rechigne : il devrait rembourser la dot.

Quant à la faire occire, il redoute les représailles de son royal beau-père d'Hispanie. Par bonheur,

celui-ci a le bon goût de trépasser, libérant définitivement Chilpéric de ses craintes et de ses

hésitations.

Et c'est ainsi que par une nuit sans lune, les fantasmes assassins de Frédégonde prennent forme.

Une ombre se profile, se glisse jusqu'à la couche de la reine endormie, des mains cherchent le cou,

serrent, fort, plus fort... Galswinthe ne se réveille pas, elle succombe sans un bruit, comme elle a

vécu.

Son forfait accompli, Chilpéric épouse tranquillement sa Frédégonde. Il en est certain : la

disparition de la pauvre Galswinthe n'attristera personne...

L'assassin a oublié Brunehaut, la sœur de sa victime !

La reine d'Austrasie ne décolère pas et réclame vengeance. Elle lance alors sa *faide*, une vendetta à

la manière franque. Dans un premier temps, Chilpéric est convoqué solennellement devant un conseil

de famille. Son frère Gontran, roi d'Orléans, se fait juge et arbitre, et annonce avoir trouvé une

solution honorable : à titre de compensation, Brunehaut recevra les provinces offertes à la défunte

Galswinthe lors de son mariage. Bordeaux, Limoges, Cahors devraient ainsi devenir l'apanage de la

reine d'Austrasie.

C'est mal connaître Chilpéric ! Il fait mine d'accepter, rentre chez lui, mobilise ses soldats et

attaque le royaume de son frère Sigebert, roi d'Austrasie, le mari de Brunehaut, afin de lui reprendre

les espaces qui lui ont été attribués.

En 575, encerclé à Tournai, Chilpéric est sur le point d'être vaincu... Pas question ! Il fait tuer

Sigebert qui tombe sous les coups de deux assassins armés de poignards à lame empoisonnée. Dix ans

plus tard, il paiera son forfait, assassiné à son tour à l'arme blanche dans son domaine de Chelles, près

de Paris.

Chelles : où a été assassiné Chilpéric ?

À Chelles, en Île-de-France, l'endroit précis où le roi Chilpéric fut mortellement

poignardé est marqué d'une petite borne de pierre blanche. Peut-être pour ne pas oublier

jusqu'à quelle extrémité peut aller la haine fratricide. Cette ancienne «

borne de

Chilpéric », on la trouvera dans le parc Émile-Fouchard, autrefois jardin de l'abbaye.

Gontran, dernier survivant de la fratrie, devient donc en 584 le seul roi des Francs. Il manœuvre

assez habilement pour ne pas se faire massacrer, et mourir paisiblement dans son lit après avoir régné

seul durant neuf ans. Mais qui va lui succéder ? Sa descendance a été décimée : son premier fils a péri

empoisonné à l'âge de sept ans, le deuxième est mort en bas âge, deux autres ont été terrassés par la

peste...

Le royaume se trouve alors partagé entre les neveux du défunt : le fils de Sigebert, Childebart II,

devient roi d'Austrasie, puis de Bourgogne, et le fils de Chilpéric, Clotaire II, âgé de neuf ans, roi de

Neustrie. Dès lors, le devenir du royaume franc s'accomplit dans les luttes interminables entre ces

deux territoires. Les jeunes souverains ne sont rien, ce sont les reines mères qui mènent le jeu :

Frédégonde en Neustrie, Brunehaut en Austrasie.

D'abord, l'armée de Neustrie écrase les soldats d'Austrasie. Frédégonde triomphe ! Mais la mort,

qui vient briser les plus grandes ambitions, emporte la reine en 597, à l'âge de cinquante-deux ans...

C'est la chance de l'Austrasie, qui balaie à son tour les soldats de Neustrie.

Ainsi, après avoir vaincu les Romains, les Alamans et les Wisigoths, les Mérovingiens se sont

trouvé en eux-mêmes un ennemi plus implacable encore. Dans cette querelle familiale, chacun

cherche à unifier à son profit les différents royaumes de ce qui constituera une nation nouvelle : la

Francie.

1. *Métronome*, Éditions Michel Lafon, 2009.



13

VIIe siècle

LES TERRIFIANTS PÉPINS DE LA RÉALITÉ

De Saint-Denis à Metz

par les chaussées de Brunehaut

Brunehaut règne en maîtresse femme sur l'Austrasie... Un peu trop !
En effet, les *leudes*, c'est-à-

dire les nobles, les riches, excédés d'être pressurés et humiliés, décident de se débarrasser de

l'encombrante reine mère. Son petit-fils, le roi Théodebert II, a maintenant un peu plus de quinze ans,

il est temps pour lui de prendre la tête de l'Austrasie. Lassé d'accomplir depuis trop longtemps les

volontés de l'aïeule, Théodebert n'hésite pas à tremper dans le complot...

Brunehaut doit fuir Metz et l'Austrasie pour se réfugier à Chalon auprès de son autre petit-fils,

Thierry II, roi de Bourgogne. À treize ans, le gentil Thierry accueille sa grand-mère avec faste,

honneur et libations. Alors, Brunehaut sent ses appétits se réveiller... La disparition de Frédégonde, sa

meilleure ennemie, puis l'accueil reçu à Chalon lui donnent l'espoir de gouverner un jour prochain la

Gaule entière. Ce rêve de puissance devient son obsession, sa hantise, son idée fixe. Pour ce fantasme,

elle perd toute mesure. Il faut écraser ces fourbes Austrasiens ! Grand-mère abusive, elle pousse

Thierry à attaquer son frère Théodebert : la Bourgogne se lance à l'assaut de l'Austrasie.

Dans un premier temps, le plan semble fonctionner : Thierry entreprend la victorieuse conquête de

l'Austrasie et fait enfermer son frère Théodebert dans un monastère, non sans avoir tondu sa

chevelure, mortification suprême pour un roi franc. Mais Brunehaut enrage, un loup blessé peut

mordre encore ! La course au pouvoir ne peut souffrir la moindre faiblesse, il faut tuer le vaincu !

Alors des sicaires s'introduisent dans la cellule monacale où Théodebert pleure sa défaite... Dans ce

lieu de piété et de recueillement, la mort frappe en silence. Et pour que la lignée maudite s'éteigne

tout à fait, on brise le crâne et on arrache la cervelle du petit Mérovée, un enfant, mais fils du roi

déchu.

Cruelle, manipulatrice, impérieuse, Brunehaut triomphe. Elle est parvenue à réunir la Bourgogne et

l'Austrasie... Reste à se retourner contre la Neustrie où règne Clotaire II, le fils honni de Frédégonde.

Mais Thierry n'a pas le temps d'obéir aux ordres de sa grand-mère, il meurt brusquement en 613, âgé

d'à peine trente-quatre ans. Est-ce un signe du Ciel ? Brunehaut est seule maintenant, plus personne ne

peut s'opposer à son ascension.

Plus personne, sinon les leudes – encore eux – d'Austrasie et de Bourgogne, les pays qu'elle

régente. Pour se débarrasser de cette virago, ils font alliance avec la Neustrie ennemie, et manigancent

si bien que la guerre n'aura pas lieu... Certes, les armées se retrouvent face à face, mais la bataille qui

s'engage au bord de l'Aisne n'est qu'un simulacre. La trahison, la rancune et la peur ont déjà laminé

les rangs des soldats de Brunehaut, qui s'empressent de déguerpir. Brunehaut abandonnée par les siens

doit fuir, mais elle est rattrapée et conduite à Renève, en Bourgogne, pour comparaître devant

Clotaire.

Le fils de Frédégonde laisse éclater la haine qui animait sa mère jadis...

– Reine, qu'espères-tu de Dieu et des hommes ? Tu viens ici souillée de sang...

Clotaire sait de quoi il parle : son père, trois oncles, une tante et dix de ses cousins ont été

assassinés !

Devant son accusateur, Brunehaut reste immobile, droite, souveraine, c'est une reine qui se

présente, une reine vaincue, certes, mais une reine qui n'a rien perdu de sa superbe. Elle a fièrement

conservé ses atours majestueux, sa robe de fils d'or fermée par deux ceintures constellées de

précieuses pierreries, et sa longue chevelure blanchie tirée en arrière.

Un peu excessif, Clotaire accuse sa prisonnière de tous les crimes qui ont décimé la dynastie des

Mérovingiens... Après avoir énuméré la longue liste des poignardés, des empoisonnés, des égorgés, il

se tourne vers les nobles qui l'entourent et le flattent.

– Que vous en semble ? N'a-t-elle pas mérité la mort ?

– Elle a mérité la mort ! Elle a mérité la mort ! crient d'une seule voix les leudes réunis.

Il faut donc exécuter cette vieille dame de soixante-dix ans qui fait si peur encore... mais avec le

subtil raffinement dont savent faire preuve les Mérovingiens.

Durant trois jours, Brunehaut subit tous les tourments de la torture, puis son vieux corps écartelé,

brisé, sanguinolent, mais encore animé d'un souffle de vie, est attaché sur le dos d'un chameau.

Effroyable et bouffon, l'équipage est promené le long de la route, sous les rires des soudards qui

s'amusent autant de l'étrange animal que de la loque accrochée à sa croupe bosselée. Et quand on s'est

assez diverti, on attache un bras, une jambe et les cheveux de la

malheureuse à la queue d'un cheval

sauvage... Un coup de fouet, et l'étalon détale au grand galop, déchirant les chairs et fracassant les os

sur les pierres du chemin.

Que reste-t-il alors de Brunehaut et de son pouvoir exercé sur l'Austrasie pendant presque un demi-

siècle ? Il subsiste une ombre, un souvenir : les chaussées de Brunehaut, routes romaines du Nord et

de l'Est, appelées « Brunehaut » parce que la reine a entretenu ces voies anciennes au temps de sa

grandeur, assurent les chroniques d'autrefois. Mais la légende s'empara à son tour de l'histoire... On

imagina que le cheval emporté dans une course folle avait traîné derrière lui le corps démantibulé,

traçant ainsi des chaussées rectilignes dont chaque caillou, chaque parcelle de terre avaient été

marqués par la douleur et le sang.

Après l'exécution de Brunehaut, Clotaire II règne sur les trois royaumes qui formeront plus tard la

Francie : la Bourgogne avec la lointaine Aquitaine, la Neustrie et l'Austrasie. Et de quoi s'occupe le

roi ? Des routes ! En effet, les vieilles voies romaines sont un peu défoncées... Ah, elles ont triste

allure, les *viæ romanæ* d'antan ! En l'absence d'État centralisé puissant, les routes ont été laissées à

l'abandon, et quand elles ont été un peu retapées, c'est à l'initiative de propriétaires consciencieux ou

de congrégations religieuses soucieuses de favoriser les pèlerinages. Mais tout cela coûtait cher, et il

fallait bien trouver les fonds. Alors, les péages se sont multipliés. Chacun essaye d'amortir ses frais en

faisant déboursier le voyageur... Péage sur les charrettes, péage sur les voitures de transport, péage sur

les bêtes de somme et même sur la poussière soulevée ! Clotaire doit intervenir : il interdit

l'établissement de nouveaux péages, vœu pieux que personne ne songe à respecter.

L'entretien des voies de communication n'empêche pas Clotaire II de garder l'œil sur son vaste

royaume. Ainsi, lorsque les grands d'Austrasie réclament un souverain pour eux seuls, Clotaire envoie

à Metz son fils Dagobert, sorte de vice-roi destiné à veiller sur l'unité du pays...

Nous avons quitté le siècle précédent à Saint-Denis, et c'est encore à Saint-Denis que nous abordons

ce VII^e siècle. Car Dagobert, devenu roi des Francs après la mort de son père en 629, ancre ici la foi de

la dynastie. Rien n'est trop beau pour Saint-Denis ! Il agrandit le monastère, crée l'abbaye, offre à la

congrégation des terres du domaine royal autour de Paris, mais aussi en Limousin et en Provence,

comble la confrérie d'or et de pierreries... En échange, les moines ont mission de chanter jour et nuit

les louanges du roi et de sa famille.

À Saint-Denis, Dagobert assoit son pouvoir

Pour régner avec le faste nécessaire, le roi Dagobert a fait ciseler par le bon saint Éloi

un siège de bronze doré avec des lions à la gueule ouverte. Ce trône a été entreposé plus

tard dans le trésor de l'abbaye de Saint-Denis... Après la Révolution, il a été déposé au

Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, où il se trouve encore aujourd'hui. En

1838, le trône de Dagobert est pourtant retourné à Saint-Denis... mais sous la forme d'une

copie en fonte et dorures.

Quand vient l'heure de mourir, c'est à Saint-Denis que Dagobert aspire à reposer pour l'éternité. La

disparition du roi à l'âge de trente-cinq ans pose un grave problème de succession : les fils du défunt

sont bien trop jeunes pour exercer le pouvoir... Et ce scénario se répétera durant les quarante années

suivantes. Chaque fois, le roi en titre disparaît à la fleur de l'âge, laissant la couronne à un enfant. Et

chaque fois, l'héritier succombe brusquement. Les uns sont frappés par un mal inconnu, les autres

assassinés à la suite de sombres complots familiaux. Il ne fait pas bon être mérovingien par ces temps

troublés !

Évidemment, cette ahurissante mortalité n'est pas très favorable à la stabilité et à la continuité d'un

gouvernement central dans le royaume. Alors, devant l'incapacité des rois à maintenir l'unité et

l'autorité, la noblesse franque grignote lentement le pouvoir... C'est ainsi qu'apparaît une fonction

nouvelle, tenue par ceux que l'on va appeler les maires du palais. Au début, ce ne sont que des

intendants chargés de la bonne marche de la maison royale, mais ils deviennent bientôt de véritables

Premiers ministres, puis davantage encore, allant jusqu'à faire et défaire les souverains. Faut-il

préciser que les divisions anciennes réapparaissent ? Encore une fois,

Austrasie et Neustrie

s'affrontent, chacune a son roi, chacune a son maire du palais.

En Neustrie, unie maintenant à la Bourgogne, le roi s'appelle Clotaire III, mais il meurt à vingt ans,

sans doute empoisonné, et son frère Thierry III monte sur le trône. Cela ne change rien, car c'est

Ébroïn, le maire du palais, qui régenté tout. Son pouvoir est sans limites. A-t-il besoin d'argent ? Il

pressionne les nobles. Certaines grandes familles lui déplaisent ? Il les exile. Sa colère fond-elle sur un

haut personnage ? Il le fait exécuter. Ébroïn méprise les rois héréditaires et les seigneurs bien nés. Ce

qu'il veut, c'est un monde nouveau, des intelligences innovantes et des entreprises audacieuses. Il veut

rebattre les cartes du destin. Pour cela, il confisque des terres royales concédées depuis longtemps à

des nobles et les redistribue à des familles moins riches, espérant provoquer ainsi l'émergence d'une

« classe moyenne » capable de revivifier le royaume. Le peuple de Neustrie, on le comprend, soutient

sans réserve son maire du palais. En revanche, les leudes se dressent contre ses folies et Léger, évêque

d'Autun, prend la tête d'une révolte contre la tyrannie. Ébroïn ne pardonne pas la rébellion. Il se saisit

de l'évêque indocile, lui creve les yeux, le fait marcher sur des pierres tranchantes, lui taillade les

joues, lui coupe la langue, lui tranche les lèvres... Finalement, un synode épiscopal est convoqué pour

religieusement condamner à mort et pieusement décapiter le prélat félon.

La colère gronde et l'inquiétude gagne du terrain : on ne peut pas

laisser ce fou agir plus

longtemps ! Pépin de Herstal, maire du palais d'Austrasie, veut la guerre, la confrontation, le choc qui

arrêtera Ébroïn... Mais il se trompe, Pépin, car sa campagne militaire finit par sa propre déconfiture et

le triomphe de son ennemi. Le châtiment viendra non d'une armée, mais d'un seul homme : un

seigneur, privé de ses terres par l'ordre nouveau, s'approche un jour d'Ébroïn et lui fend le crâne d'un

coup d'épée...

Le dangereux Ébroïn éliminé, la Neustrie devient une proie offerte ! En 687, Pépin de Herstal

mobilise une armée aguerrie, parfaitement équipée, prête au combat, et franchit la Somme. Pendant ce

temps Thierry, le bon roi de Neustrie, fait ce qu'on lui dit de faire : il galope au combat. Une partie

des troupes neustriennes quitte Paris, et passe par Saint-Denis où des prières sont dites pour la

victoire...

Sur les chaussées du Nord avec l'armée de Neustrie

Suivons les soldats de Neustrie dans leur progression vers la Somme à la rencontre de

l'armée austrasienne. De la basilique Saint-Denis nous prendrions aujourd'hui l'autoroute

du Nord, l'A1, qui longe à partir du Bourget l'antique route des Flandres, la fameuse route

qui avait conduit Clovis à Paris. C'est justement cette voie des Flandres qu'emprunte

l'armée neustrienne... Elle mène droit sur la frontière austrasienne et se heurte à l'armée

de Pépin !

Thierry traîne derrière lui des bandes de soldats, de miliciens, de citadins, de paysans, tous unis

pour se battre afin de conserver leur indépendance et leurs nouveaux privilèges, tous liés par la

volonté de s'opposer au retour des puissants destitués et dépossédés.

Après une rapide prière au saint patron Denis dans le hameau d'Estrées-Saint-Denis, l'armée atteint

plus loin une impressionnante ligne droite qui raye le paysage comme un trait... Nous voilà arrivés à

un carrefour majeur de voies antiques, notre fameuse route des Flandres croise ici une route

importante reliant Saint-Quentin à Amiens d'est en ouest. Cette voie aussi s'appelle chaussée de

Brunehaut... Une fois de plus, Brunehaut – ou plutôt son souvenir – nous précipite dans un combat

fratricide entre Francs de Neustrie et Francs d'Austrasie. C'est au bord de cette chaussée, sur l'ancien

oppidum de Tertry, que l'armée de Pépin vient se positionner.

Pépin sait qu'il lui faut ruser, car les forces ennemies sont peut-être inexpérimentées, mais elles

sont nombreuses et se sont largement déployées. Pendant la nuit, il fait mettre le feu à ses tentes :

l'adversaire en déduit que l'ennemi bat en retraite et renonce à la bataille. Erreur ! Pépin va

simplement poster ses troupes sur une colline des environs... Au matin, les Neustriens croient les

Austrasiens en fuite, mais non, ils sont là, au-dessus de leur tête et attaquent avec fureur. Les

Neustriens ripostent, mais ces soldats d'occasion se défendent sans plan, sans commandement, sans

tactique, et finissent par décamper, terrorisés par ces guerriers qui manient le glaive sans faillir.

Une troupe neustrienne court se réfugier au monastère de Saint-Quentin, à une vingtaine de

kilomètres de là. Les abbés se rendent auprès de Pépin afin d'implorer la grâce des fugitifs... Et le

vainqueur leur accorde généreusement la vie sauve. Ils conserveront leurs terres et leurs biens, à

condition de se soumettre et de lui jurer fidélité. Cette mansuétude fait l'unanimité en faveur de

Pépin, qui devient le chef incontesté du royaume franc... S'il nomme Thierry souverain du royaume

réunifié, c'est pour mieux manipuler cette inconsistante marionnette mérovingienne. Lui-même n'est

pas en reste d'honneur et de gloire : maire du palais lui paraît un peuterne, alors il s'attribue – ou on

lui offre – le titre plus impressionnant de *dux et princeps Francorum*, duc et premier des Francs. Et je

songe à Prévert qui parlait des « terrifiants pépins de la réalité... », mais il est vrai que le poète ne

songeait qu'à un trognon de pomme !

Sur les pavés, la gloire de Pépin

La basilique Saint-Quentin, à Saint-Quentin en Picardie, a été reconstruite à partir du

XIIe siècle, mais la magnifique mosaïque de marbre parvenue jusqu'à nous (dans la crypte

archéologique, sous le chœur) provient de l'ancienne construction. Agenouillés sur ces

pavés noirs et blancs, les Neustriens poursuivis par Pépin de Herstal implorèrent le secours

divin... Ils furent exaucés puisque Pépin les gracia et leur laissa leurs

terres. Par ce geste

de grandeur et de pardon, s'ancra la dynastie des Pépinides – Pépin, sa famille, ses

descendants –, lignée qui succéda aux Mérovingiens.

Quant à l'armée austrasienne victorieuse, elle est retournée sur ses terres. Suivons-la et découvrons

un peu le pays... De Tertry, nous remontons jusqu'à Bavay par cette chaussée de Brunehaut qui,

obliquant au nord-est à Vermand, file ensuite en ligne droite jusqu'à Cologne...

À Bavay, Brunehaut nous indique encore le chemin

C'est une colonne dressée en 1872 au centre de Bavay. La statue d'une Brunehaut de

Pierre blanche. Elle remplace une autre colonne érigée sans doute en 1766, qui venait

prendre la suite d'une colonne posée à cet emplacement au XVI^e siècle... On ne peut pas

remonter plus loin, hélas, mais pourquoi ne pas imaginer que des colonnes se sont dressées

ici depuis très longtemps ? Elles faisaient office de bornes pour indiquer la direction à

prendre.

Ici, c'est le carrefour des chaussées de Brunehaut et la colonne actuelle indique sept

directions. En France : Amiens, Soissons et Reims. En Belgique : Tournai. Aux Pays-Bas :

Utrecht. En Allemagne : Trèves et Cologne. Un parcours qui s'étire sur trois cents

kilomètres.

En suivant la chaussée de Brunehaut qui se dirige vers Cologne, nous

quittons l'Hexagone, mais

certainement pas la Francie... car nous arrivons bientôt à Herstal, près de Liège, berceau des

Pépinides, nouveaux maîtres du royaume franc. Leurs capitales seront Herstal, Cologne, Trèves ou

Metz, indifféremment et à tour de rôle, mais restons dans l'Hexagone et choisissons Metz en suivant

l'axe antique qui vient de Cologne. Rue des Romains, voie Romaine ou rue de Rome : sur notre

itinéraire, la route antique garde la mémoire du passé. Nous traversons ainsi Boust, Hettange,

Thionville, Florange, Amneville, Silvange et Woippy avant d'arriver au nord de Metz.

À Metz, la vieille église raconte l'Histoire

Le plus beau vestige mérovingien de Metz est sans aucun doute l'église Saint-Pierre-aux-

Nonnains. On dit même qu'il s'agit de la plus vieille église de France. Ce fut d'abord la

salle de sports de thermes romains, transformée en lieu de culte chrétien en ce VII^e siècle.

Elle n'a certes pas les dimensions et l'architecture des cathédrales fastueuses des siècles

suivants, mais elle est, dans sa construction même, une ébauche de l'histoire de la Gaule.

On y lit la présence romaine sur les murs dont les briques séparent les rangées de pierres

taillées. On y voit les transformations effectuées aux temps mérovingiens pour en faire

l'église d'un couvent de femmes. (1, rue de la Citadelle.)

Depuis qu'il gouverne l'Austrasie et la Neustrie, Pépin détient la puissance absolue sur les plans

militaire et politique, mais il veut aussi rester maître de ses amours...
En fait, il est las de son épouse,

la riche Plectrude, et préfère honorer la couche d'Alpaïde, sa maîtresse
en titre. À la cour, chacun

parie sur l'une ou sur l'autre. Les tenants de la tradition courtisent
Plectrude, les audacieux flattent

Alpaïde ! Pépin, lui, répudie l'épouse et veut convoler avec son
amante. C'est vrai, la monogamie n'a

pas encore imposé sa rigueur, tout est possible à un cœur ardent...
Pépin convoque Lambert, évêque

de Liège, et lui donne ordre de procéder vite fait à la cérémonie. Mais
Lambert chipote. Il a entendu

dire que Pépin avait eu un enfant de sa belle, un bâtard né hors des
sacrements de l'Église...

Monstrueuse abomination qui l'empêche de bénir cette union ! Il est
sévère et rigoureux, Lambert,

mais il n'est pas très prudent. Avec les Mérovingiens, Pépin a été à
bonne école : le frère d'Alpaïde

s'en ira assassiner l'évêque réfractaire. Mais Lambert sera récompensé
par-delà la vie, entrant

glorieusement dans la grande cohorte des saints qui assurent la
pérennité de l'Église.

Sur le plan intérieur, Pépin a imposé la paix, reste encore à assurer les
frontières et à dompter

quelques peuples indociles. En 690, des rumeurs viennent des rivages
de la mer du Nord : là-bas, le roi

du peuple païen des Frisons défie la Francie et veut lui voler des
terres. Pépin ne lui laisse pas le

temps de bouger, il se précipite avec son armée, écrase les Frisons et
annexe la partie méridionale du

royaume vaincu.

Sur le trône de Francie, les rois se succèdent : après la mort de Thierry, voici Clovis III, puis

Childebert II, puis Dagobert II... Autant de noms qui laissent indifférent et que l'on peut rapidement

oublier, car le vrai maître du royaume franc reste Pépin, toujours Pépin. On dit « royaume franc »,

mais la population est très hétéroclite. Aux Francs se mêlent des Gallo-Romains, des Wisigoths, des

Bourguignons, des Aquitains, des Bretons... Aucune langue unificatrice, aucun intérêt commun,

aucune consistance territoriale ne rapproche ces populations. La tâche de la dynastie de Pépin sera

justement de fonder un État cohérent en rassemblant les membres épars de ce grand corps disloqué.



14

VIII^e siècle

LE CROISSANT ET LE MARTEAU

De Metz à Bordeaux

par la via Regia

La guerre, toujours la guerre ! Ça ne finira donc jamais ? À l'est, les Frisons, les Thuringiens, les

Alamans attaquent ou se soulèvent, il faut les contenir. Au sud-ouest, l'Aquitaine s'ébroue, elle est

provisoirement matée. Même déchirée, même désorganisée, la Francie attise les convoitises... Car il

est beau, ce pays ! Les forêts qui se répandaient jadis sur la Gaule

entière ont été partiellement

arasées, et un réchauffement climatique bienvenu permet d'exploiter des terres jusque-là laissées en

friche. La nature est mieux domestiquée, les paysans ont appris à maîtriser leur environnement. Sur

les terres arables sont cultivées les céréales, base de l'alimentation, sans oublier la pomme et le

chou... Les pâturages s'étendent pour permettre aux bovins de paître, et dans les forêts sont élevés

porcs et chèvres. Ce paysage bucolique respire le calme, car les conflits armés se déroulent souvent

au-delà des frontières, et quand ils secouent l'intérieur du pays, ce sont des combats limités qui

épargnent le plus souvent les campagnes.

Les troupes franques traversent la Gaule, foncent au-delà du Rhin afin de contenir les Germains,

reviennent vers Limoges pour mettre au pas les Aquitains et remontent vers Soissons dans le but de

repousser les Alamans... Les guerriers suivent un homme farouche, tacticien subtil et chef de guerre

impitoyable, fils de Pépin et de la douce Alpaïde. Ce maître du royaume, ce roi sans couronne, a reçu à

sa naissance un double prénom : Karl Martiaus, dont nous ferons Charles Martel. Martiaus ou

Martel... Étrange prénom dont on ne sait s'il fait allusion au vénéré saint Martin ou au marteau manié

par Thor, le dieu germanique du Tonnerre. Peut-être le doute entretenu mêle-t-il habilement le

christianisme nouveau aux croyances anciennes auxquelles les Francs n'ont pas tout à fait renoncé

dans le secret de leur âme.

Déterminisme ? En tout cas, Charles Martel passe sa vie à justifier, à mériter son prénom : il est le

marteau qui s'abat impitoyablement sur les ennemis du royaume. Il pratique la charge militaire dans

les marais et les plaines, il ferraille dans les forêts et sur les routes, il combat dans les cités et les

campagnes... La guerre est son état naturel, sa vocation, son savoir-faire.

En 724, au retour d'une expédition contre les Saxons, Charles apprend la mort de Rotrude. Ah oui,

Rotrude... Il l'avait presque oubliée... Elle était son épouse depuis si longtemps ! Jadis, encore

adolescent, Charles a été marié à cette fière descendante de la noblesse franque, et la dame a

pieusement fait son devoir, donnant à la lignée des Pépinides trois enfants dont deux garçons beaux et

solides... Charles était déjà ailleurs, parti sur les routes pour défendre le royaume et trousseur les filles

de bivouac, grandes dames ou petites servantes que l'on aime le temps d'un repos.

Rotrude à peine enterrée, Charles repart pour s'affronter cette fois aux Baiovari, les hommes de

Bohême, que l'on situera mieux en les appelant, comme aujourd'hui, les Bavares. Dirigés par le jeune

duc Hubert, ils sont soumis aux Francs et cherchent à secouer un joug devenu insupportable. Charles

entraîne son armée, traverse le Danube et pénètre en Bavière... La contre-attaque maladroite conduite

par les bandes locales s'effondre bien vite, et les combats font place aux négociations.

À Ratisbonne, face à Hubert vaincu, Charles dicte sa loi. L'autorité d'Hubert sur la Bavière sera

confirmée en échange d'une forte rançon... Plaie d'argent n'est pas mortelle, le duc s'empresse

d'accepter les conditions de l'armistice, trop heureux de s'en tirer à si bon compte. Mais Charles se

ravise, il veut davantage... Au cours des pourparlers, il a remarqué deux femmes aux cheveux clairs et

au teint pâle, deux femmes qu'il veut ramener dans ses bagages. La plus âgée des deux s'appelle

Bilitrude, l'autre est sa nièce, Sonnechilde, et a dix-neuf ans. Bilitrude traîne derrière elle un passé

agité : épouse d'un ancien duc, mort depuis quelques années, elle a occupé ensuite la couche de son

beau-frère, disparu à son tour, puis elle a amené sa jolie nièce à la cour de Ratisbonne, espérant encore

manipuler les hommes du pouvoir.

Charles ne fait pas dans le détail : il veut les deux femmes... et tous leurs trésors ! Car ces dames

sont riches, et il serait dommage de ne pas en profiter. Le duc Hubert n'a pas vraiment le choix, il

abandonne ces princesses bavaroises aux appétits de l'ogre franc.

De retour dans le royaume, Charles Martel installe Bilitrude dans son luxueux palais de Metz,

bâtiment imposant qui garde ses colonnades, ses marbres et ses thermes du temps des Romains.

À Metz, qui se souvient de la Cour d'Or ?

Charles Martel s'était installé dans l'ancien palais des rois d'Austrasie, une construction

romaine bâtie sur une butte pentue de Metz, le mont Jupiter. Charlemagne, petit-fils de

Charles Martel, abandonnera ce palais, livré dès lors aux rapines et aux dévastations. Le

bâtiment disparut ainsi, ne subsistant que dans la légende... On parlait de Cour d'Or ou de

Maison dorée, quant au mont Jupiter, arasé, il devint les Hauts-de-Sainte-Croix. En 1876,

lors de travaux pour le prolongement des égouts citadins, des fragments de murailles et

divers débris ont été trouvés, révélant les dernières traces du palais.

Promenez-vous rue Chèvremont, la montagne des chèvres, allusion aux temps où la butte

était encore très escarpée. Regardez bien, cette rue tourne doucement... Elle suivait jadis la

courbe du palais. À deux pas, le Musée de Metz a pris depuis 1988 le nom de « Cour d'Or »,

souvenir du riche domaine austrasien. À l'intérieur, une partie des thermes romains a été

dégagée et intégrée à la visite. Voilà pour moi un vestige édifiant de l'opulence du palais de

Charles et du confort qu'il offrait.

À Metz, Charles Martel vit une liaison avec Bilitrude, mais se lasse vite de la matrone. Il préfère la

jeune ! Aussi expéditif dans les affaires sentimentales que sur le champ de bataille, il chasse sa vieille

maîtresse, ne lui permettant d'emporter qu'un âne et quelques pauvres effets... Bref, il rend la dame

mais conserve la dot ! Et Bilitrude s'en va par les routes, tirant son baudet sur lequel elle a

péniblement arrimé ses derniers vêtements de soie et ses ultimes vases d'or. Humiliée, mortifiée,

honteuse, elle ne retournera jamais en Bavière, et s'en ira mourir seule quelque part en Italie.

Pendant ce temps, Charles convole en justes noces avec Sonnechilde,

la nièce, qui lui donne bientôt

un fils, tandis qu'une concubine inconnue accouche également d'un garçon, puis d'un autre, sans

compter la cousine de sa première femme qui se préoccupe, elle aussi, de l'avenir de la dynastie en

enfantant un fils à son tour... Est-ce pour fuir cette situation familiale et sentimentale légèrement

embrouillée que Charles Martel préfère la rudesse des champs de bataille aux délices des palais ?

Charles est parvenu à imposer l'ordre aux frontières du Nord et de l'Est, mais c'est maintenant vers

l'Aquitaine qu'il doit tourner son regard. Là-bas, une guerre nouvelle a éclaté. L'islam conquérant a

quitté les terres désertiques d'Arabie pour se lancer à l'assaut du monde. Les Arabes – les Sarrasins,

disent les chrétiens – ont occupé l'Espagne au nom d'Allah le Miséricordieux et, en vertu de la foi qui

doit se propager partout, ils ont transformé églises et synagogues en mosquées.

La Gaule serait-elle à prendre, elle aussi ? Franchissant les Pyrénées, Coran dans une main,

cimenterre dans l'autre, ils ont envahi Narbonne et sa région, massacrant les défenseurs de la ville,

envoyant femmes et enfants en esclavage, offrant terres et habitations à des milliers de familles

musulmanes venues d'Afrique du Nord. Puis ils ont voulu attaquer Toulouse mais le duc Eudes,

maître de l'Aquitaine, a su intervenir avec ses cavaliers, repousser l'assaillant, sauver la ville.

Lassé de ces interminables combats, le vieux duc a prôné avec passion

la grande fraternité

universelle, l'amitié entre les enfants du Christ et ceux d'Allah, l'entente des hommes de bonne

volonté en quelque sorte... Il a envoyé une ambassade de paix au gouverneur musulman de Narbonne,

un Berbère nommé Munuza Abu Nasar. Celui-ci a écouté avec intérêt les propositions du chrétien...

En fait, dans ce marché, l'un cherchait son intérêt particulier, l'autre sa gloire personnelle. Le duc

Eudes pensait qu'en obtenant la fin des troubles, il pourrait tranquillement poursuivre son règne sur

l'Aquitaine. Quant à Munuza, il croyait se faire un allié pour prendre le pouvoir sur l'Espagne

musulmane, devenir le commandant suprême...

Munuza a donc accepté de cesser les hostilités, mais il a mis tout de même une condition à la

concorde : épouser la fille du duc, princesse dont la grande beauté était célébrée à la ronde. Affaire

conclue !

À Toulouse, la jeune fille pleura beaucoup, mais se résigna finalement à accomplir ces deux actes

pieux : obéir à son père et sauver son pays. Une dernière fois, elle alla prier à la basilique Saint-

Sernin, et prit congé des bons paroissiens qui l'avaient accompagnée.

– Adieu, mes amis, leur dit-elle d'une voix brisée par l'émotion. Je reviendrai bientôt avec mon

époux qui doit abandonner les erreurs du Prophète pour embrasser la religion du Christ.

Seulement voilà, par la suite les événements ne se sont pas du tout déroulés comme prévu. Un

nouveau chef musulman, l'émir Abd al-Rahman, a rapidement écrasé l'ambitieux Munuza et l'a fait

décapiter. Quant à la diaphane chrétienne, elle a été envoyée à Bagdad dans le harem du calife, où

d'ailleurs elle remportait un beau succès, disait-on, et enchantait les sens du Commandeur des

croyants. La stratégie pacifique du duc Eudes avait donc mené au drame personnel et à l'impasse

politique.

Abd al-Rahman réunit alors en Espagne une invraisemblable force de frappe destinée à envahir le

royaume franc : des centaines de milliers d'Arabes et de Berbères, formant une armée suivie par une

population d'hommes, de femmes, d'enfants et d'esclaves pressés de prendre possession des futures

terres occupées. Cette masse immense se met en marche. Une partie de la horde débarque dans les

ports de Provence, une autre remonte les eaux de l'Adour tandis que la principale force militaire

franchit les Pyrénées. Les Sarrasins saccagent Marseille, Vienne, Lyon, s'emparent de Bordeaux,

remontent vers la Loire... Ils envisagent déjà le siège de Tours.

Là, Charles Martel décide d'entrer dans la bataille. Tours n'est-il pas le verrou qui ouvrirait aux

Arabes la route de Paris et leur offrirait la totalité de ces étendues inconnues qu'ils appellent « la

grande terre » ?

Face au déferlement sarrasin, le chef franc doit, lui aussi, mobiliser une puissante armée. Les

soldats d'Austrasie, bien qu'expérimentés et disciplinés, ne suffiront pas à contenir les houles

musulmanes. Alors, Charles se hâte de conclure des accords avec tous les bouillonnants peuples

germaniques, les Alamans, les Saxons, les Thuringiens. Il réunit ces guerriers sous la bannière du

Christ, et si certains d'entre eux sont païens, ça ne fait rien ! On leur parle de la menace musulmane,

des pillages exercés, des massacres perpétrés... et l'on n'oublie pas d'évoquer en termes

hyperboliques les considérables richesses transportées par l'assaillant. Ce dernier argument, bien sûr,

suscite l'enthousiasme ! Ils viennent en nombre des pays germaniques, s'amalgamant aux forces

neustriennes pour écraser l'envahisseur.

C'est ainsi qu'une armée de peut-être deux cent mille hommes prend la route d'Aquitaine... Les

soldats du Nord descendent vers le Sud-Ouest, Charles quitte son palais de Metz par la via Regia – « la

voie royale » en latin –, la route qui relie l'Europe d'ouest en est, de l'Espagne à l'Ukraine, et qui va

devenir la voie sacrée des Carolingiens. Dans l'Hexagone, elle nous conduit au cœur de la Champagne,

avec ses villes étapes où l'on compte ses forces, où l'on prie, où l'on s'arme... Reims d'abord, puis

cette éminence des bords de Marne que nous appelons Château-Thierry. Là, dans la vaste forteresse,

Charles Martel a fait accueillir comme un invité forcé le roi Thierry IV, jeune homme de vingt ans à

qui on ne demande que de porter la couronne mérovingienne et de se taire. Peut-être Charles Martel,

maire du palais, franchit-il les lourdes portes de la citadelle afin de rendre une brève visite au

souverain, peut-être l'informe-t-il des grands événements qui se préparent, et le roi sans pouvoir

écoute, indifférent, un récit dans lequel il n'a pas sa place...

Château-Thierry : le tombeau du roi

Lourd, puissant, entouré de remparts solides encore, le château de Château-Thierry

domine la vallée de la Marne... Certes, il a été remanié par les générations suivantes et

même réaménagé plus tard selon les lois de la guerre du XVe siècle, mais cette masse

robuste et ces pierres inébranlables évoquent pour nous le refuge isolé dans lequel

s'enferma le dernier vrai Mérovingien, roi fantoche qui se consuma dans l'inaction et

mourut dans l'indifférence à l'âge de vingt-quatre ans. (Rue du Château.)

Pour l'instant, les troupes conduites par Charles Martel dépassent le château où Thierry somnole et

arrivent à Jouarre dans une abbaye où bonnes sœurs et moines vivent selon la règle de saint Benoît :

du travail manuel entrecoupé de huit prières quotidiennes.

Jouarre, le regard de pierre du Christ imberbe

En Île-de-France, Jouarre renferme le plus beau trésor mérovingien imaginable : des

cryptes magnifiques surgissent des siècles dans toute leur pureté. Arrêtons-nous plus

particulièrement dans le silence de la crypte Saint-Paul, soutenue par deux rangées de trois

colonnes gallo-romaines surmontées de beaux chapiteaux mérovingiens en marbre des

Pyrénées. Cette salle abrite les sarcophages de ceux qui, vers 630,

fondèrent l'abbaye. Ces

monuments sont ornés d'entrelacs géométriques, si typiques de la sculpture de l'époque. Le

figuratif n'est pas oublié pour autant : ici c'est une scène du Jugement dernier ; là, des

fleurs de lys, symboles de pureté ; ailleurs, un surprenant Christ imberbe au sourire

serein... Des œuvres sans doute réalisées par des artistes venus de Lombardie, mais parfois

fortement influencées par l'art byzantin.

Aujourd'hui, un débat fait rage sur la datation exacte de ces constructions. Le mur ouest

de la crypte Saint-Paul, les sarcophages et les chapiteaux sont assurément contemporains

de Charles Martel, mais le doute subsiste pour le reste du monument. Il n'empêche que ce

lieu est sans doute le plus beau témoignage architectural du haut Moyen Âge en Île-de-

France. (Place Saint-Paul.)

Après Paris, les troupes franques et germaniques descendent vers le Sud par la via Regia, traversent

la Loire à Orléans et s'empressent de courir vers Tours, inquiètes de préserver ce centre vibrant de la

chrétienté franque. À l'est de la ville, au bord du Cher, une avant-garde franque conduite par Charles

se heurte à des troupes musulmanes. Ce n'est pas la grande bataille attendue, mais le choc est violent.

Les Sarrasins reculent, les Francs et leurs alliés les harcèlent, l'ennemi recule encore... Les

affrontements se répètent, les envahisseurs perdent chaque jour du terrain...

Pendant ce temps, le gros des troupes d'Abd al-Rahman remonte d'Espagne en suivant l'ancienne

voie romaine où les bornes milliaires et autres piles funéraires n'ont pas toutes disparu, seule manière

de se repérer sur ces terres étrangères. L'armée musulmane avance au-delà de Saintes, puis continue

son chemin entre montagnes et marais. Les troupes de l'islam arrivent devant Poitiers dont les portes

sont fermées, et se contentent d'incendier la basilique Saint-Hilaire...

Poitiers, la chrétienté sauvegardée

En évitant d'entrer dans Poitiers, Abd al-Rahman a épargné deux monuments qui ont

ainsi échappé au sort réservé à Saint-Hilaire. Le baptistère Saint-Jean, tout d'abord, est

l'un des beaux vestiges chrétiens mérovingiens miraculeusement parvenus jusqu'à nous, lieu

austère et saisissant de foi parfaite qui accueillait les nouveaux convertis pour leur

administrer le baptême. (Musée du baptistère Saint-Jean, rue Jean-Jaurès.)

Passons maintenant du côté du fameux hypogée des Dunes, qui permettrait de toucher du

doigt l'art religieux des Mérovingiens... s'il était ouvert à la visite ! Hélas, ce monument,

dont la construction primitive remonte aux VII^e et VIII^e siècles, a été fermé par mesure

conservatoire. À travers les grilles, on verra tout de même le bâtiment, maigre consolation...

(Chemin de l'Hypogée.)

Après Poitiers, les Sarrasins vont planter leurs tentes au nord de la ville, entre la Vienne et le Clain,

près d'un hameau appelé plus tard Moussais-la-Bataille... Dans cette
presqu'île isolée, formée par les

deux rivières, le terrain est tourmenté, fait de collines boisées et de
vallons sinueux. Abd al-Rahman

choisit d'éviter les proéminences et de rester sur le sol plat, alors que
Charles Martel dispose ses

forces légèrement en hauteur.

Durant une semaine, les ennemis s'observent, immobiles, face-à-face
muet où chacun tente

d'évaluer les forces de l'adversaire. Du côté musulman, les tentes
dorées brillent sous le soleil

d'automne et, par-dessus, flottent les bannières blanches ou vertes
frappées du croissant et barrées de

versets du Coran... Tenues faites de lanières de cuir, casques de fer,
boucliers solides : les Arabes au

combat ont depuis longtemps abandonné les burnous et les turbans de
mousseline pour imiter

l'apparence redoutable des combattants chrétiens. Au premier coup
d'œil, les armées se ressemblent,

mais les soldats de Charles Martel ont adopté la brogne, lourde
cuirasse de métal qui protège les

guerriers des coups de l'ennemi.

Le samedi 17 octobre 733¹, certainement après les prières de midi,
Abd al-Rahman lance ses

troupes contre la ligne immobile des soldats francs. Les combattants
de l'islam, rapides, légers, se

précipitent en hurlant leur profession de foi, appel répété à la guerre
sainte :

– *Allah ou akbar*, Dieu est le plus grand...

On leur a promis le paradis, ils trouvent la mort en s'écrasant contre
une muraille de fer. Les

Sarrasins viennent s'empaler sur les lances franques, plus longues que leurs cimenterres.

Au même moment, le duc Eudes, décidé à venger sa fille enfermée à Bagdad, entraîne sa cavalerie

vers le camp sarrasin... Les malheureux qui occupent les tentes sont égorgés, les entrepôts d'armes

pillés, les sacs de pierreries et d'or emportés. Et les survivants arabes prennent la fuite dans une

clameur terrorisée...

En une tentative ultime, Abd al-Rahman mobilise sa cavalerie et prend la tête d'une nouvelle charge

menée contre la ligne franque... Elle se fait hésitante et sinueuse, cette charge, car elle doit passer

par-dessus les dizaines de milliers de soldats tombés et de chevaux tués lors du premier assaut. L'émir

lui-même attaque furieusement, il lui faut vaincre dans la gloire ou périr dans le martyre... Un javelot

le transperce de part en part, et il glisse lentement de son cheval.

Privés de leur chef, les musulmans poursuivent la bataille de manière désordonnée. Il faut

s'échapper, mais la route est encombrée de vieillards, de femmes, d'enfants, de toute cette population

qui croyait pouvoir venir s'installer sur les riches terres de Francie... Alors Charles Martel pousse son

avantage, poursuit les fuyards, massacre la piétaille et anéantit les cavaliers. C'est la chevauchée

sanglante des chrétiens victorieux. À grands coups de sabre ou à la pointe du javelot, on perce les

corps, on troue les ventres, on fend les crânes... Et les derniers survivants des combattants musulmans

reprennent le chemin du sud. L'extension de l'islam est stoppée.

Je le sais bien, la bataille de Poitiers, le Croissant contre la Croix, l'union sacrée des chrétiens et

des païens contre l'envahisseur musulman dérangent le politiquement correct. On voudrait une lutte

moins frontale, davantage de rondeurs, un christianisme plus mesuré, un islam plus modéré... Alors,

pour nier ce choc des civilisations, certains historiens ont limité la portée de la bataille remportée par

Charles Martel. Mais non, disent-ils, on ne peut pas parler d'une invasion, ce fut à peine une

incursion, une razzia destinée à dérober quelques bijoux et à enlever les plus gironde des Aquitaines.

Charles Martel s'est énervé un peu vite, il aurait dû attendre quelques semaines et les Arabes seraient

sagement rentrés chez eux, en Espagne... C'est bien trouvé, rassurant, consensuel. Mais qui peut y

croire ? L'Arabe et le Franc ont, l'un et l'autre, aligné la quasi-totalité de leurs forces dans cette

bataille. Alors, comment admettre qu'il s'agissait seulement d'une opération sarrasine destinée à

s'enrichir un peu ? Comment imaginer que les Francs avaient organisé cette vaste expédition pour

arrêter une bande de voleurs de poules ?

Mais ce que l'on dit moins, c'est que la bataille de Poitiers n'est pas importante seulement par

l'arrêt mis à l'invasion arabe. Cette victoire permet aussi à Charles Martel, et après lui à la dynastie

des Carolingiens, de régner de fait sur l'Aquitaine. En effet, le vieux duc Eudes accepte dès lors la

prépondérance du chef franc et meurt tranquillement deux ans plus tard, rassasié de jours. Pourtant,

ses deux fils, ducs d'Aquitaine à leur tour, refusent l'autorité du Franc... Pour Charles Martel, il faut

en finir avec cette affaire, l'Aquitaine doit faire partie du royaume ! Et voilà le chef de guerre à

nouveau sur les routes avec son armée : il repasse la Loire, s'avance sans coup férir jusqu'à la

Garonne, continue et occupe l'importante place militaire de Blaye, située sur un promontoire rocheux

dominant l'estuaire de la Gironde. Peut-être a-t-il le temps d'entrer dans la basilique Saint-Romain

pour se recueillir devant les sarcophages des anciens rois d'Aquitaine...

Blaye, sur la route de la guerre

Blaye, département de la Gironde... Blavia, disaient les Romains, terme qui viendrait du

latin belli via, la route de la guerre. Charles Martel savait qu'en prenant Blaye il ouvrait la

route d'Aquitaine en direction de Bordeaux. Faisons halte sur les ruines de

l'ancienne

basilique Saint-Romain. Voici des pierres anciennes et des arches qui prennent la forme de

nos rêves, tout ce que nous aimons. L'ancienne basilique a bien souffert, et les coups ultimes

lui ont été donnés au XVIIe siècle par Vauban, quand il construisit la citadelle destinée à

protéger Bordeaux. Mais les souvenirs ont la vie longue... En 1969, des soubassements et

des chapiteaux de la basilique ont été retrouvés, faisant émerger de l'oubli ces lieux où

battit le cœur de l'Aquitaine.

Charles Martel poursuit son expédition et prend Bordeaux, marquant par cette action le retour de la

région tout entière dans le royaume franc. Bordeaux n'est pourtant plus la cité prospère et le port actif

de l'époque romaine. Les invasions barbares, la domination des Wisigoths, la dépopulation et le

pillage en mer ont limité l'activité du port à la pêche le long des côtes et au commerce du sel. Mais ça

ne fait rien, Bordeaux devient le symbole de l'Aquitaine retrouvée. D'ailleurs, au début de l'année

736, un accord est signé avec les ducs : ils conserveront leur patrimoine, des Pyrénées à la Loire, mais

devront jurer fidélité à Charles Martel et à ses fils... Sur les parchemins signés, nul n'a songé à

mentionner le roi Thierry, oublié de tous. Les Mérovingiens sortent de l'Histoire sans bruit, sans

heur, dans le silence et la discrétion.

Charles Martel ne sera jamais roi, mais il a ouvert la voie à ses descendants carolingiens. Son petit-

fils, Charles Ier, futur Charlemagne, entre dans Bordeaux au mois d'août 778... Il revient d'une

expédition calamiteuse en Espagne : les victoires annoncées se sont soldées par une retraite confuse.

Dans les Pyrénées, au col de Roncevaux, l'arrière-garde des troupes royales a été agressée dans une

embuscade tendue par des pillards basques. Roland, seigneur de Blaye et neveu du roi, veut appeler

son oncle à la rescousse, il sonne du cor, s'époumone, sonne encore, souffle si fort qu'il en fait

exploser ses jugulaires, et meurt autant des coups de l'ennemi que de ses veines éclatées...

Le corps du héros est inhumé chez lui, dans une crypte de la basilique Saint-Romain de Blaye. Les

soldats tombés avec Roland sont, eux, enterrés dans le cimetière de la basilique Saint-Seurin à

Bordeaux. Pour ne pas laisser ces preux tout à fait orphelins de leur vaillant compagnon d'armes,

Charlemagne aurait fait déposer le fameux cor dans cette basilique.

De la chanson à la crypte...

La littérature perpétua la légende de Roland. Au XI^e siècle, trois cents ans après les faits,

La Chanson de Roland célébra en quatre mille vers la gloire immortelle du seigneur de

Blaye et évoqua le pieux dépôt du fameux cor dans la basilique Saint-Seurin, attirant ainsi

des foules de pèlerins à Bordeaux. L'objet a disparu depuis longtemps, mais la basilique

dresse toujours son clocher vers le ciel. En 1910, le célèbre historien

Camille Jullian mit au

jour une « crypte mérovingienne », un soubassement mêlant plusieurs époques, avec des

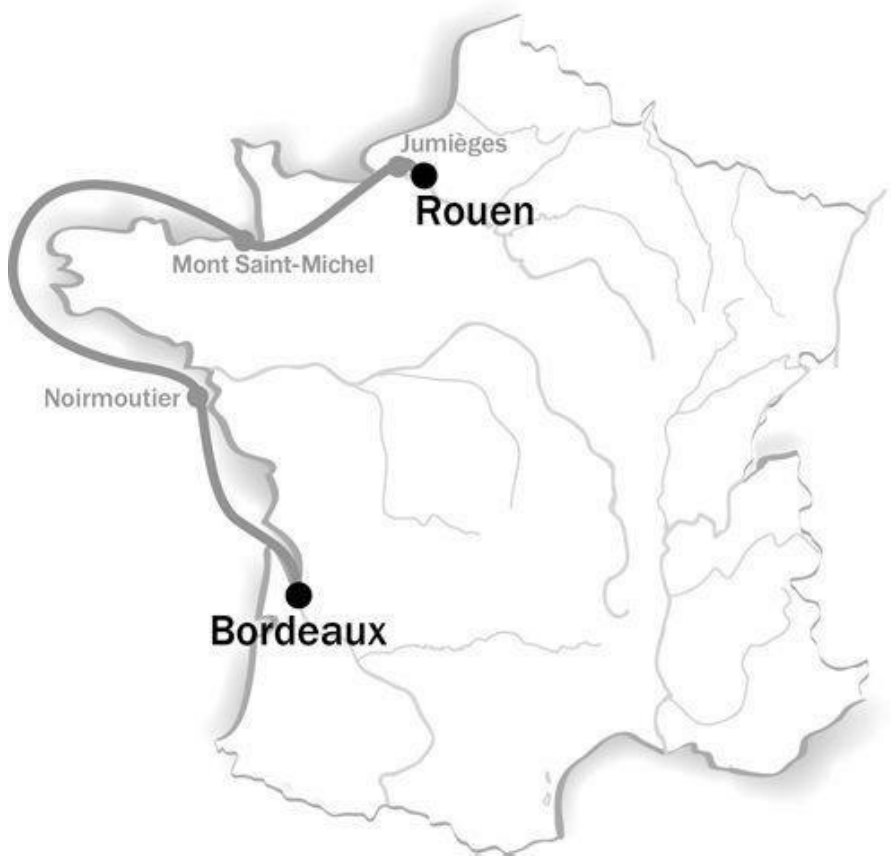
chapiteaux gallo-romains, des mausolées frappés de fresques, des enclos funéraires et des

sarcophages aux décors de feuilles et de fruits. Ici, sans doute, fut déposé le cor sonné par

Roland à Roncevaux, alors qu'au-dehors, sous la terre, reposent pour l'éternité les

chevaliers tombés dans l'embuscade. (Place des Martyrs-de-la-Résistance.)

1. 732 ou 733 ? L'année traditionnelle, donnée par nos livres scolaires, dit 732. Aujourd'hui, en confrontant les sources chrétiennes, qui parlent d'un samedi d'octobre, et les sources musulmanes, qui situent l'événement selon l'hégire, de nombreux historiens estiment que la bataille n'a pu se dérouler qu'à la date ci-dessus indiquée.



15

IXe siècle

JE VAIS REVOIR MA NORMANDIE

De Bordeaux à Rouen

par les estuaires de l'Atlantique et de la Manche

Ils sont bien contents, les Aquitains, ils ont un roi, un roi pour eux seuls, un roi né dans leur

province... Sont-ils pour autant autonomes, indépendants, libres ? Rien de tout cela. Mais, en fin

politique, Charlemagne leur a donné l'un de ses fils, Louis, et il a nommé l'enfant de trois ans roi

d'Aquitaine. Ça tombe bien, par le pur hasard des déplacements

militaires, le petit Louis a vu le jour

dans la région ! En effet, alors que son prestigieux géniteur était allé, par la via Regia, combattre les

Sarrasins en Espagne, la reine Hildegarde, qui suivait fidèlement son royal époux dans ses

déplacements guerriers, avait dû s'arrêter dans la villa de Cassinogilum, au bord du Clain, aujourd'hui

Chasseneuil-du-Poitou dans le département de la Vienne, domaine appartenant autrefois à l'Aquitaine.

Elle avait accouché de deux petits garçons, Louis et Lothaire, mais seul le premier avait survécu. Quel

allait être son avenir ? Charlemagne avait déjà des fils. L'aîné, dit Pépin le Bossu, tordu d'esprit et

contrefait de corps, ne pouvait accéder à la succession. Sur le suivant, Charles, se portaient tous les

espoirs de la dynastie. Louis n'aurait donc à jouer qu'un rôle de figuration, exactement ce qu'on lui

demanderait de faire en Aquitaine...

Et c'est ainsi qu'un peu plus tard, un cortège magnifique avait fait son entrée à Bordeaux,

présentant au bon peuple aquitain son nouveau souverain : un tout jeune enfant pour qui l'on avait

forgé une armure sur mesure et que l'on avait hissé sur un beau cheval. Chacun s'était enthousiasmé

pour le petit roi qu'on s'empressa prudemment d'enfermer dans sa solitude à Toulouse. Solitude, en

effet, car le père était allé guerroyer du côté du Rhin et la mère n'avait jamais pu venir embrasser son

enfant... À l'âge de vingt-six ans, après plusieurs grossesses successives qui l'avaient occupée à plein

temps, elle était morte à Thionville.

En grandissant, Louis a parfaitement compris ce qu'on exige de lui : faire le roi de manière

silencieuse et décorative. Il est d'ailleurs devenu un grand et beau jeune homme, accomplissant avec

grâce sa mission essentielle : se pavaner dans ses États affublé du costume traditionnel aquitain –

tunique colorée, capuchon de laine, chausses de velours –, se montrer proche de ses sujets, oublier le

francique pour parler exclusivement la langue romane utilisée en ces parages... Et puis, l'année de ses

seize ans, Louis a été marié avec une jeune fille bien née qui devait lui donner quatre enfants. Roi

inutile peut-être, mais qui recevait tous les honneurs dus à un vrai souverain : on le formait, on

l'informait, on le respectait.

Alors Louis, peu à peu, a pris goût au faste et à la grandeur, il se fait appeler « Auguste » comme un

empereur romain, se fait baiser les pieds par les dignitaires, comme un pape. Quant à régner vraiment,

il n'en est pas question. Aussi, pour exercer un semblant de pouvoir, il consacre et finance en

Aquitaine de nombreuses fondations religieuses, actions qui lui valent déjà le surnom de Louis le

Pieux.

Pendant ce temps Charlemagne, devenu empereur, se préoccupe également de la religion, bien sûr.

Il fait venir à grands frais de saintes reliques, mais se penche aussi sur le sort des routes... Pèlerinages

ou conquêtes militaires, il a besoin de voies de communication en bon état. Il ordonne de réparer les

anciennes routes romaines, mais fait en plus tracer de nouvelles

chaussées, entreprise que personne

n'avait osée depuis plusieurs siècles. Conscient de l'importance des travaux publics, il s'en réserve la

surintendance et contraint chacun à participer aux efforts collectifs. Les seigneurs dits péagers – qui

touchent des péages – doivent désormais en consacrer l'intégralité à l'entretien des voies et des ponts,

mais également assurer la sécurité sur les chemins du lever au coucher du soleil. Cette responsabilité

n'est pas négligeable, car elle retentit sur la manière même dont on envisage alors la propriété privée.

Jusqu'ici, la terre appartenait généralement au roi ou aux congrégations religieuses, et les seigneurs

locaux n'en étaient que des administrateurs momentanés. Si la possession de la terre reste précaire, si

le roi peut en disposer à tout moment, la notion de patrimoine se délite, évidemment, et seul compte

alors le bénéfice immédiat que le seigneur peut retirer du bien dont il a provisoirement la jouissance.

En revanche, pour investir l'argent des péages dans l'entretien des routes et des ponts, il faut être

certain de disposer des terres sans contestation et de pouvoir les transmettre à ses enfants. C'est ainsi

qu'apparaît la notion de propriété inaliénable. De fait, le morcellement des terres sera un facteur

essentiel de l'affaiblissement de l'empire carolingien et de l'essor d'une nouvelle société : la

féodalité, qui donnera un grand pouvoir aux seigneurs locaux.

En attendant, un autre danger guette, et celui-là vient de la mer... Du nord de l'Europe, des pays

scandinaves, les Vikings s'avancent et rôdent déjà aux abords de la

Francie. Ils cabotent le long des

côtes sur l'Atlantique ou sur la Méditerranée, ils observent, progressent et s'éloignent vers l'horizon,

déployant la grande voile de leurs navires allongés dont le cou tendu s'achève en figures

monstrueuses, becs de dragons et crêtes de serpents.

Drakkar... prononcez knörr !

Drakkar... Ce mot qui nous semble charrier à lui seul le monde des Vikings est un terme

presque français, au moins dans son acception marine. Il est emprunté au vocabulaire suédois

drakar , qui signifie « dragons » et a été initié au milieu du XIXe siècle par l'historien

Auguste Jal pour désigner les bateaux des hommes du Nord, qui avaient effectivement une

figure de proue en forme de dragon. On pouvait dire alors le drake (singulier) et les drakar

(pluriel). Mais le public bouda le singulier pour adopter un drakkar, des drakkars... Avec

deux k pour faire plus terrible encore ! Les Vikings, eux, utilisaient le mot knörr pour

qualifier l'ensemble de leurs embarcations.

Afin de contenir au loin ces étranges visiteurs, Charlemagne fait construire de grandes barques

qu'on place à l'embouchure des fleuves comme une barrière infranchissable où sont censées venir se

briser les houles vikings. Les ports de la mer du Nord et de la Manche sont protégés, des fortins

édifiés, des machines de guerre avancées pour jeter sur l'assaillant des pierres ou de l'étaupe

enflammée. En Aquitaine, le roi Louis reçoit instruction de constituer des flottilles de défense et de

les envoyer faire le guet sur la Loire et dans l'estuaire de la Gironde.

Mais Charlemagne ne se fait pas d'illusions... Un jour, regardant la mer, il voit s'approcher une

petite escadre de bateaux venus du Nord. Il reste un long moment immobile, puis se retourne

lentement, le visage inondé de larmes.

– Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure amèrement ? Certes, je ne crains pas que ces pirates

me nuisent, mais je suis tourmenté d'une violente douleur quand je prévois tout ce qu'ils causeront

comme maux à mes héritiers et à leurs peuples.

L'empereur, qui se préoccupe tant de l'avenir, croit avoir réglé sa succession. Charles, son fils

aimé, celui qui lui ressemble tant, héritera du gouvernement central de l'empire, ses autres fils seront

rois sous son autorité. Mais les catastrophes familiales fondent bientôt sur le souverain vieillissant. En

juin 810, sa fille chérie Rotrude meurt soudainement, un mois plus tard c'est son fils Pépin, roi

d'Italie, qui succombe à un mal mystérieux, et l'année suivante Charles, sur qui reposaient tous les

espoirs de la dynastie, quitte ce bas monde, frappé sans doute par une attaque cardiaque... Il ne reste

plus que Louis, et il faut bien se résoudre à le préparer à ses charges futures.

Le 11 septembre 813, le roi d'Aquitaine a déjà trente-cinq ans, et le destin va enfin lui offrir un rôle

plus important que celui de marionnette bariolée. À Aix, la capitale de Charlemagne – la future Aix-

la-Chapelle, en Allemagne –, l'empereur associe son fils au gouvernement, le désigne comme héritier

du titre impérial, et le couronne symboliquement d'un diadème. Certes, il aurait voulu un successeur

plus proche de son cœur. Il a hésité longuement avant d'accepter de confier l'avenir de son œuvre au

gentil Louis, mais ses conseillers ont tellement insisté, commenté, expliqué... Si l'on veut espérer

conserver l'unité, il n'y a pas d'autre solution. Si l'on tient à éviter une guerre de succession dans la

noblesse franque, il n'y a pas d'alternative. Bref, Louis se retrouve couronné par défaut, et la

cérémonie terminée, on renvoie vite fait l'héritier en Aquitaine...

Pas pour très longtemps ! Moins de quatre mois plus tard, après une chasse au cerf en plein mois de

décembre, Charlemagne ressent une douleur dans la poitrine, il respire difficilement, il tremble de

fièvre... La pleurésie le terrasse, et il meurt le 24 janvier 814. Le roi d'Aquitaine devient empereur

sous le nom de Louis Ier...

Louis quitte l'Aquitaine et son domaine de Layon – aujourd'hui Doué-la-Fontaine, en pays de Loire.

Au bout d'un mois, il arrive à Aix où tout marche tambour battant : l'administration mise en place par

Charlemagne est si bien rodée qu'elle continue de fonctionner parfaitement. Il n'y a donc aucun

changement avec Louis ? Si, un détail, une bagatelle, une vétille : ce n'est plus le francique, langue

germanique, qui est parlé à la cour, mais le français, langue latine, enfin à vrai dire le français de

l'époque, c'est-à-dire le roman, forme ancienne de notre langue.

Cette révolution tranquille passe totalement inaperçue, et pourtant l'empereur vient d'abandonner

les vieux oripeaux francs pour faire surgir une langue nouvelle qui unifiera la Francie.

À force de voir leurs embarcations rapides croiser au large, disparaître, puis revenir, on a presque

fini par s'habituer à leur présence... On sait qu'ils viennent du nord de l'Europe, des pays de froid et

de nuit, mais on ne comprend pas trop ce qu'ils veulent.

On ne va pas tarder à le découvrir. Au printemps 840, une nuée de bateaux au long cou surgit

soudain des horizons et file à grands coups de rames vers le rivage. Ils touchent la terre d'Aquitaine,

et des hordes de pilleurs se précipitent en hurlant pour tuer, voler, détruire, incendier... Les Vikings

débarquent ! Vêtus de fourrure, armés de longues épées et de haches, protégés par des boucliers

colorés, ils arrivent et ils frappent. Toutes les craintes exprimées naguère par Charlemagne deviennent

réalité, et le royaume entier semble vaciller. Bordeaux résiste derrière ses fortes murailles, les Vikings

doivent renoncer à prendre la grande ville. Ils filent plus au sud, détruisent et pillent Bayonne,

s'avancent dans les terres pour dévaster Dax, Tarbes, Saint-Lizier... Que cherchent-ils, ces marins aux

allures de brigands ? En fait, ces envahisseurs ont des rêves de boutiquiers : ils viennent faire des

affaires et s'enrichir ! Le pillage, le vol, la rapine sont pour eux des méthodes destinées à amasser une

fortune. Ils ne songent qu'à cela, et la prospérité des congrégations

religieuses attire ces païens qui

emportent tout ce qui brille... et brûlent le reste. Ils demeurent un temps au sud de la Garonne, non

comme des occupants qui veulent s'approprier de nouveaux espaces, mais comme des écumeurs

heureux d'avoir un repaire pour préparer d'autres larcins...

Ces pierres et ces briques qui ont sauvé Bordeaux

Des puissants remparts de Bordeaux qui permirent à la ville de résister aux premières

invasions vikings, il ne reste aujourd'hui quasiment rien. Avec un peu de patience, on arrive

néanmoins à retrouver la trace d'une tour ronde dans la rue Paul-Painlevé, une tour dont

l'appareillage de gros moellons et de petites briques rouges est significatif des

constructions romaines. L'amas de pierres noires que l'on rencontre au milieu du passage

de La Tour-de-Gassies est un peu plus difficile à identifier... Pourtant, là encore, nous

sommes en présence d'un ultime vestige du rempart qui fit face aux hommes du Nord.

Personne ne semble devoir venir défendre le riche cocon aquitain. Loin de là, sur une île du Rhin

près de Mayence, l'empereur Louis le Pieux se meurt, il ne parvient plus à s'alimenter normalement,

et survit un peu en avalant des hosties par poignées, dévote nourriture qui ne le sauve pas. Il s'éteint le

20 juin 840, trois mois après les premières agressions vikings en Aquitaine. Quant à Pépin II, son

petit-fils et roi d'Aquitaine, il a mieux à faire que de repousser les hordes scandinaves. Son pouvoir

local est contesté par son oncle Charles le Chauve... De cette sordide histoire d'héritage, il ressort une

guerre interne qui se résout par une grande bataille le 25 juin 841 à Fontenoy-en-Puisaye... Dans cette

confrontation, Pépin perd l'Aquitaine sur le plan militaire, mais la récupère en partie grâce à un traité,

en attendant de nouvelles trahisons...

En 843, en effet, le traité de Verdun divise l'ancien empire de Charlemagne en trois entités bien vite

rivales. Pour les Vikings, ces luttes obscures entre rois francs sont une bénédiction d'Odin, le dieu

puissant de la mythologie scandinave. Ils sont libres de ravager des terres abandonnées, contestées,

sans défense. En 847, ils mettent le siège devant Bordeaux. Cette fois-ci, les pirates du Nord sont bien

décidés à franchir son enceinte... Il y a de l'or de l'autre côté des murailles ! Il faudra un an de siège

et de longues négociations pour voir tomber Bordeaux. La ville est-elle vraiment tombée ou a-t-elle

été simplement rançonnée ? En tout cas, elle a payé pour ne pas être détruite totalement... Les

commerçants y sont allés de leur obole, et une pièce d'argent posée sur le pas de la porte suffisait à

sauver une maison du pillage et de la destruction.

Et les Vikings, très vite, sont repartis vers l'île de Noirmoutier, leur tanière, leur abri. Dépassons

avec eux l'île de Ré, abandonnée par les Aquitains et pourtant lieu de sépulture du valeureux Eudes,

duc d'Aquitaine, héroïque défenseur de la région, oublié par les siens au point qu'il est impossible,

aujourd'hui, de savoir précisément où il a été enterré.

À Noirmoutier, pour installer ici leur base arrière, les Vikings ont détruit l'abbaye établie jadis par

Louis le Pieux. Ils ont chassé les moines pour faire de l'île une pointe avancée de la Scandinavie, une

grande caverne où s'entasse le produit de leurs rapines...

Sur la piste des lieux pieux de Louis...

À Noirmoutier, il reste de l'abbaye voulue par Louis le Pieux une crypte fortement

remaniée située sous le chœur de l'église paroissiale. Ici fut déposé le corps de saint

Philbert, fondateur de l'abbaye. Mais en 836, par peur des invasions vikings, on emporta la

dépouille. Une châsse contenant quelques reliques du saint fut déposée dans la crypte...

mille ans plus tard, en 1863. (2, rue du Cheminet.)

Si l'on veut trouver le reste des reliques de saint Philbert, il faut les chercher là où son

corps a été protégé des Vikings : à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu, à une cinquantaine de

kilomètres à l'est de l'île. L'abbatiale construite au début du IXe siècle est un rare exemple

d'architecture religieuse carolingienne. À l'extérieur, on peut être surpris par la lourdeur

du bâtiment ; mais à l'intérieur, l'alternance de pierres claires et de briques ocre donne aux

piliers et aux arches une envolée faite de grâce et de légèreté. (Place de l'Abbatiale.)

Les Vikings ont remonté la Loire à partir de leur base de Noirmoutier : le fleuve est

devenu pour eux un formidable boulevard qui les a conduits sur les lieux de pillages et de

massacres. Le palais de Doué-la-Fontaine de notre bon vieux Louis le Pieux n'a pas, lui non

plus, résisté aux attaques... Construit majoritairement en bois et en terre, il n'en subsiste

aujourd'hui que la motte sur laquelle il se dressait. Le bâtiment qui le remplace, une petite

forteresse de pierre dont les bases des murs remontent à la fin de ce IXe siècle, en fait sans

doute le plus ancien site médiéval de France. (Rue de la Motte.)

Non loin de cette vénérable forteresse, est parvenu jusqu'à nous un curieux amphithéâtre

de très petites dimensions et creusé à même la roche... Étrange, il ne correspond pas du tout

au modèle romain ! En fait, nous sommes devant un amphithéâtre carolingien construit entre

le VIIIe et le IXe siècle, au temps où les Francs se voulaient continuateurs du modèle romain,

particulièrement en Aquitaine. (Rue des Arènes.)

Ainsi les temps changent : aux palais carolingiens, villas horizontales construites en bois

sur le modèle latin, vont bientôt succéder les châteaux forts verticaux et ramassés bâtis en

pierres. Le Moyen Âge se met en place, et Doué-la-Fontaine est représentatif de cette

évolution.

Installés à Noirmoutier, les Vikings rayonnent aussi sur toute la Bretagne. Ils ont ravagé Nantes, et

c'est la panique ! Les habitants fuient, de nombreuses terres ne sont plus cultivées, la disette se

répand... Salomon, roi de Bretagne, tente de repousser la menace viking et essaye de trouver une

conciliation avec la puissance franque. Le rêve et l'espoir d'une Bretagne libre s'incarnent dans ce

personnage aussi sage, dit-on, que son homonyme biblique. Le Salomon breton a posé sur sa tête une

couronne d'or, porte la toge bleue de la royauté et entretient une diplomatie active en direction de tous

les ennemis de son royaume, au nord et à l'est. Cette furieuse volonté d'indépendance agace tous les

partisans d'une Francie unie sous la même autorité. Même les évêques réunis en concile à Soissons

écrivent au pape Nicolas Ier pour dénoncer Salomon. Il est vrai qu'une âme chrétienne a bien des

choses à reprocher au souverain breton : il a pris le pouvoir en assassinant dans une église le roi de

Bretagne, son cousin. Mais ce n'est pas seulement ce crime originel que blâment les prélats, c'est tout

un pays qu'ils vouent aux gémonies : « Chez les Bretons, point de culte religieux, la loi morale est

sans force. Barbares gonflés d'une férocité extrême, ils méprisent tous les préceptes sacrés, toutes les

prescriptions des Saints-Pères. En toute chose, ils ne suivent que leur caprice, leur folie, leur

méchanceté. Ils ne sont chrétiens que de nom. »

Sauf que voilà, il ne suffit pas d'insulter, il faut aussi avoir les moyens de sa politique. Le pape ne

peut faire plus que d'interdire la création d'un archevêché à Dol, petite mesquinerie destinée à rabattre

un peu la superbe bretonne. Quant à Charles le Chauve, le roi franc, il préfère signer des parchemins

plutôt que de risquer une guerre contre ces « féroces barbares »... C'est par la ruse qu'il aura raison du

roi Salomon.

Si l'on suit les Vikings sur l'Atlantique et que l'on contourne la pointe de la Bretagne, on peut

s'arrêter dans l'actuelle rade de Brest, remonter le fleuve Élorn jusqu'au port de Landerneau... Plus

loin, le cours d'eau, trop étroit, rend la navigation impossible. Sur huit kilomètres, suivons donc les

sentiers terreux qui longent la rive, et voici un hameau étrangement nommé La Martyre. Pourquoi

cette terrifiante appellation ? Parce que dans l'église du lieu a été tué le roi Salomon...

Le 28 juin 874, une conspiration ourdie par le neveu de Salomon, soutenu par la noblesse franque,

est en place : il faut supprimer le roi de Bretagne ! Celui-ci comprend vite qu'on en veut à sa vie, et se

réfugie dans l'église. Impensable d'occire le roi dans le sanctuaire, ce serait immédiatement

l'excommunication pour les assassins et bientôt les affres de l'enfer ! Pour faire sortir le roi, on tente

de l'amadouer, on lui envoie un évêque cauteleux qui lui promet la vie sauve... à condition qu'il

quitte le lieu inviolable pour venir négocier avec ses adversaires. Salomon sent le piège, mais il est si

fatigué... Las de ruser avec ses proches, épuisé de parlementer avec les Francs, harassé de repousser

les pillers scandinaves, il veut en finir. Que tout cela cesse enfin, que le monde s'éteigne, que le

visage rayonnant du Seigneur lui apparaisse... Salomon sort de l'église comme on va au martyre. Les

Bretons, respectueux de la parole donnée, n'osent pas attaquer le roi, mais les Francs n'ont pas cette

délicatesse : ils lui arrachent les yeux et le laissent sur place. Le malheureux mettra toute la nuit à

mourir. Regrets et contritions ? L'Église bretonne oubliera qu'il a lui-même occis son prédécesseur

pour accéder au trône et fera du roi assassiné un saint martyr de la foi.

Les Vikings, une fois de plus, profitent des dissensions de l'ancienne Gaule. Partout où ils avancent,

les luttes internes leur ouvrent largement la voie. Par la route maritime, ils arrivent ainsi au mont

Saint-Michel, qui n'a pas encore l'aspect que nous lui connaissons, mais où des chanoines prient déjà

dans un petit oratoire construit à flanc de rocher. La mort de Salomon, protecteur des lieux, les terrifie

et ils prennent la fuite tandis que des laïcs transforment le mont en une place forte, un refuge pour

échapper aux coups des Vikings. Cela n'impressionne guère les intrépides envahisseurs...

Le vrai mont Saint-Michel : Notre-Dame-sous-Terre

La petite église Notre-Dame-sous-Terre est la plus ancienne du mont. Le mur sud de cette

église, construit à même la paroi du rocher, est le vestige du tout premier oratoire élevé au

VIII^e siècle. Dédié depuis Charlemagne à l'archange saint Michel, il a vu prier et implorer

les réfugiés qui, repliés sur le mont, espéraient échapper à la fureur des Vikings.

Après avoir investi le mont Saint-Michel, les guerriers venus du Nord contournent la corne du

Cotentin, qui n'est pas sans rappeler la proue élancée d'un drakkar... Ils remontent la Seine, pillant et

rançonnant.

En 876, Göngu-Hrólf, redoutable chef viking, s'abat sur Rouen, déjà plusieurs fois dévasté par

d'autres bandes scandinaves. Cette fois, le Viking et ses troupes étripent les défenseurs de la ville,

transforment la cité en champ de ruines, puis, fièrement, parcourent les ruelles jonchées de cadavres et

encombrées de murs éboulés. Elle est bien belle, la ville, même dans son manteau de malheurs, elle

s'étale somptueusement au bord du grand fleuve, protégée plus loin par les collines et les forêts...

Hrólf le Vagabond – puisque tel est le sens de son nom – a trouvé à Rouen son havre, son repos, son

abri. C'est ici qu'il veut établir sa résidence de prince scandinave, c'est ici qu'il veut fixer le centre de

la nation dont il a la vision, la Normandie... le pays des hommes du Nord.

Jumièges, abbaye martyre

« Aucun séjour n'est plus beau que ma Normandie, c'est le pays qui m'a donné le

jour... » *Natif d'Alençon, je fredonne parfois cette douce chanson. Mais elle n'est pas du*

tout dans l'air de notre IX^e siècle ! Pour vous en convaincre, rendez-vous à une vingtaine de

kilomètres à l'ouest de Rouen, au creux d'une boucle de la Seine : vous avez devant vous les

ruines de l'abbaye de Jumièges, fondée, comme Noirmoutier, par saint Philbert. On peut y

voir les vestiges carolingiens de l'église Saint-Pierre, enchâssés dans un ensemble gothique.

Sur une fresque de cette époque, un homme nous observe... Ce regard figé

sur la pierre a

croisé celui des féroces Vikings lors des pillages de l'abbaye. Ce champ de ruines, que l'on

doit finalement à une longue chaîne d'assaillants – les Vikings, les huguenots, les

révolutionnaires –, est un témoignage poignant des siècles de fureur et de combats qui ont

enfanté la si jolie Normandie. (24, rue Guillaume-le-Conquérant.)



16

Xe siècle

MORT D'UN EMPIRE, NAISSANCE D'UN ROYAUME

De Rouen à Senlis

Göngu-Hrólfr... À Rouen, personne n'arrive à articuler ce nom surgi des glaces, alors on affuble le

maître viking d'un nouveau patronyme : Rollon, vague forme francique de Hrólfr, deux syllabes qui

roulent facilement, assez en tout cas pour faire un bel effet dans les annales.

D'autant que le nouveau Rollon n'est pas du genre à maintenir très haut l'étendard scandinave. Il a

rasé sa barbe, abandonné la toque de fourrure et la tunique de cuir pour se vêtir, comme un seigneur

franc, d'un long manteau de chanvre brodé de tissus colorés et fermé d'une ceinture agrémentée de

pierres précieuses. Il n'est plus viking, il est normand, il est le maître d'une petite patrie qu'il s'est

inventée.

Rollon établit à Rouen sa capitale, mais continue de se conduire comme un prédateur, organisant

des incursions rapides pour piller les trésors de Paris ou de Saint-Lô, et dérobant les pauvres biens des

paysans alentour. En allant attaquer Bayeux, il a tué le comte Bérenger, un noble franc venu de

Germanie pour défendre la frontière de la Neustrie contre les invasions. Le comte est mort bravement,

les armes à la main, et sa fille Poppa a été emmenée à Rouen parmi les captives. Mais elle est si belle,

Poppa, si fière dans ses atours de soie fine, si digne dans le malheur qui l'accable, si douce aussi

quand son regard se pose sur son geôlier... L'amour naît dans le cœur du conquérant. Enfin, l'amour,

c'est vite dit. Certes, Rollon fait de Poppa son épouse, mais à la

manière emportée des Vikings, sans

cérémonie, sans prière, sans bénédiction... Une autre épouse et un enfant l'attendent sur les îles

Britanniques ? Cette contingence ne l'arrête pas. Il ne connaît et ne reconnaît ni le monothéisme ni la

Trinité divine, alors il épouse, et avec gourmandise.

Poppa prie le Christ et tous ses saints tandis que Rollon reste fidèle aux rites de ses ancêtres. On

voit ainsi la tendre Poppa se rendre à l'église tandis que son mari s'abreuve de bière au cours de

banquets où l'on dévore à pleines dents la chair calcinée des chevaux sacrifiés aux dieux. Cette

alliance religieusement incorrecte comble secrètement les vœux politiques de tous : le Normand y voit

une manière de s'approcher du monde franc et les Francs espèrent que la promiscuité avec une

chrétienne finira pas modérer les ardeurs guerrières de ce redoutable adversaire.

D'ailleurs, surprise : l'union improbable du Barbare et de la noble Franque se révèle heureuse,

apaisée, calme. Rollon connaîtra par la suite d'autres aventures sentimentales, il se mariera encore,

mais c'est toujours vers Poppa qu'il reviendra. Et de cet amour naîtra la lignée prestigieuse des ducs

de Normandie, fondement d'un pays dont on retrouvera les traces, l'inventivité, la puissance jusqu'en

Sicile et en Turquie. La descendance de Rollon et Poppa, ce sera Adelaïde d'Aquitaine, reine des

Francs, épouse d'Hugues Capet, puis Guillaume le Conquérant, et enfin tout un défilé de rois en

France et en Angleterre.

Où se situait le château de Rollon ?

Si vous allez vous promener rue Camille-Saint-Saëns, à Rouen, vous repérerez vite les

ruines encore impressionnantes de ce qui fut l'église Saint-Pierre-du-Châtel... Ce « châtel »

dont la vieille église conserve le souvenir était le château de Rollon, qui s'élevait à cet

emplacement. Ici fut enfermée la douce Poppa, ici elle resta fidèlement auprès de son époux

nordique pour donner une descendance aux princes de Normandie.

Comment le peuple chrétien de Normandie vit-il sous l'autorité d'un prince païen ? Pas très bien

aux dires de la pieuse chronique, car Rollon bouscule les croyances et les coutumes, vénère ses dieux

en des libations qui font horreur aux austères adeptes du Christ ressuscité. Et puis, on se laisse

tenter... Nombre de chrétiens viennent participer à ces festins où l'on célèbre Odin, l'esprit puissant,

ou Freyja, déesse de l'Amour, ou encore Sigtyr, dieu de la Victoire. Des foules de Rouennais jettent

leur foi aux orties et adoptent gaiement la façon de vivre des Scandinaves... On voit alors se

multiplier les mariages rapidement conclus et aussi promptement dissous, des noces à la *danesche*

manere, dit-on en langue normande, « à la manière danoise »... Des unions libres, dirait-on

aujourd'hui.

Dans cette atmosphère de joyeux foutoir, le christianisme rouennais fait piètre figure : l'abbaye

Saint-Pierre – qui deviendra l'abbaye Saint-Ouen – et la cathédrale Notre-Dame, ravagées par les

incursions vikings du siècle passé, n'ont pas été relevées et se morfondent dans leurs ruines

abandonnées. Le christianisme, qui semble triompher ailleurs, s'étiole en Normandie et pourrait bien

disparaître tout à fait de ces parages...

Pendant ce temps, Rollon et ses troupes continuent allègrement leurs pillages d'autres régions afin

d'augmenter leur trésor. À l'été 911, ils prennent la route du sud et font le siège de Chartres...

L'évêque Gancelme sait ce qu'il faut faire : il grimpe sur les remparts et brandit hardiment « le voile

de la Vierge », une chemise que Marie aurait portée le jour de la naissance du Christ. Je ne sais pas si

ce morceau de tissu écrit a terrorisé les Vikings, mais l'arrivée rapide des armées franques s'est

montrée au moins aussi efficace. En effet, un marquis de Neustrie, un comte de Poitiers et un duc de

Bourgogne se sont coalisés pour sauver la ville, et les Normands n'ont pas le temps de détruire

entièrement la cathédrale, ils sont repoussés avec violence, subissant une défaite qui sonne comme un

avertissement : jamais encore, les forces du Nord n'avaient été humiliées de la sorte.

Et le roi des Francs, que fait-il ? Charles III le Simple, qui n'est pas aussi benêt que son surnom le

laisse supposer, est décidé à mettre bon ordre dans le chaos militaire qui prévaut aux frontières et dans

la cacophonie spirituelle qui règne en Normandie. Bref, il faut maintenir Rollon hors de la Francie et

rétablir le christianisme à Rouen.

Dès l'automne, le roi convie le prince de Normandie à une rencontre à

Saint-Clair-sur-Epte, à mi-

chemin sur l'axe antique reliant Rouen et Paris. Le hameau se trouve sur un passage à gué qui franchit

l'Epte, modeste et calme rivière dont les eaux claires vont se jeter dans la Seine un peu plus bas.

Rollon et ses chevaliers quittent donc Rouen et galopent sur cette ligne droite appelée chaussée

Jules-César... En réalité, cette route ne doit rien au célèbre dictateur, mais a tout de même été tracée

par les Romains du Ier siècle. Si longtemps après, elle reste indispensable, et permet des déplacements

relativement rapides grâce à la largeur de sa voie, grâce aux passages en chemins creux, grâce aussi

aux dallages posés aux endroits difficiles.

Au bord de l'Epte, tentes normandes et tentes franques se font face, les hommes s'observent : amis

ou ennemis ? Malgré la méfiance ambiante, les négociations avancent rapidement, chacun est décidé à

faire des concessions pour mettre fin à l'incessante menace de guerre. Le roi des Francs admet la

domination normande sur un territoire allant de l'Epte jusqu'à la mer, comprenant les cités de Rouen,

Évreux, Lisieux. En contrepartie, Rollon fait serment de ne plus attaquer les villes franques et

s'engage même à les protéger contre d'éventuels assauts d'autres Vikings. De plus, pour faire bon

poids, le roi des Francs offre au Normand des territoires qui ne lui appartiennent pas : il lui abandonne

la Bretagne dont il ne sait que faire, la livrant ainsi à toutes les invasions.

L'alliance franco-normande se scelle par deux gestes d'amitié et de

confiance. Charles offre en

mariage à Rollon sa fille Gisèle, union promise mais lointaine... la gamine n'a encore que cinq ans.

Quant à Rollon, il ne peut faire moins que d'accepter d'entrer pieusement dans le giron du

christianisme.

Après d'aussi belles négociations, vient le moment de se séparer... Pour conclure le traité, Rollon

devrait baiser les pieds du roi Charles, c'est l'usage, mais le Normand refuse tout net de se plier à une

aussi humiliante coutume. On parle, on négocie, il faut trouver un arrangement. Finalement, un

des chevaliers de Rollon, au nom de son chef, s'avilira devant Sa Sublimité. Mais ce chevalier, à son

tour, ne consent pas à s'agenouiller, il se penche simplement, se saisit du pied royal, le lève haut, plus

haut, si haut que le roi tombe à la renverse. Ainsi se venge-t-on quand on est un fier Normand !

En dépit de cet épilogue déplaisant pour tout le monde, le traité de Saint-Clair-sur-Epte sera

globalement respecté. C'est le marquis Robert de Neustrie qui portera le prince Rollon sur les fonts

baptismaux, et le choix de ce parrain n'est pas anodin : durant plus de vingt ans, Robert a tenu la

frontière qui séparait la Francie de la Normandie, veillant à maintenir les Vikings hors du royaume.

L'Epte est devenue la ligne d'une frontière pacifiée, mais la méfiance n'a pas disparu de part et

d'autre. Les abords de la rivière se hérissent bientôt de constructions défensives, de bastions, de

fossés, protections dressées d'abord en bois et qui vont devenir de

pierres dans les décennies

suivantes.

À Ivry-la-Bataille, le donjon de la méfiance

Dans les siècles suivants, la frontière entre la Normandie et la Francie va se consteller de

châteaux formidables dont Gisors ou La Roche-Guyon resteront les plus emblématiques.

Mais en 911, il n'est pas encore question de châteaux en pierre... Même le donjon de

Château-sur-Epte, que l'on peut voir un peu au sud de Saint-Clair, promontoire qui veille

sur la chaussée Jules-César, n'est au Xe siècle qu'une fortification en bois élevée sur une

« motte castrale », c'est-à-dire une petite éminence artificielle.

N'y aurait-il donc aucun vestige de cette dentelle de fortifications qui se dressait entre

Francie et Normandie ? Après Château-sur-Epte, continuons à longer la frontière vers le

sud... Une cinquantaine de kilomètres, et nous arrivons au bord de l'Eure, en Haute-

Normandie, en un lieu appelé aujourd'hui Ivry-la-Bataille (en raison d'une bataille

remportée par Henri IV au XVIe siècle). Dans la première moitié du Xe siècle, sur une colline

au-dessus de la rivière, Guillaume Longue-Épée, le fils de Rollon, fit construire un château

fort destiné à observer les mouvements en Francie voisine. On voit encore la base de

l'important donjon quadrangulaire, une arcade d'entrée, des tours d'angle et l'enceinte

faite de pierres plates disposées en épi.

Ce château était alors si nouveau dans sa conception, si solide dans son agencement que

des historiens de l'art de la guerre sont persuadés que les architectes anglais du XI^e siècle

s'en sont largement inspirés pour édifier la tour de Londres. Quoi qu'il en soit, vous avez

devant vous le plus vieux château fort de Normandie, et l'un des plus anciens de

l'Hexagone.

Derrière ses fortifications, la Normandie se coule doucement dans une période de calme et de

prospérité. Sous l'impulsion de son prince, Rouen se transforme, s'agrandit, les marécages sont

asséchés, les îlots sur la Seine reliés entre eux, les rives du fleuve aménagées, le port est créé, si beau,

si performant, qu'il ne changera quasiment plus... pendant presque mille ans ! Jusqu'en 1846, quand

seront entrepris de grands travaux dans le chenal et l'estuaire pour permettre aux navires venus du

Havre de mouiller à Rouen.

Sous l'autorité de Rollon, le temps des invasions s'éloigne, le commerce reprend, et l'on s'enrichit

paisiblement en Normandie. On ne craint ni les assaillants ni les voleurs : Rollon fait régner sur ses

États une justice sévère qui fait trembler les malfaisants !

Retour à Saint-Clair-sur-Epte. La chaussée Jules-César nous incite à poursuivre en direction de

Paris. Nous avançons sur la route et dans le siècle...

Allons marcher sur la chaussée Jules-César

Sur une grande partie de son parcours, cette impressionnante ligne droite qui longe la

Seine de Rouen à Paris a conservé son appellation de chaussée Jules-César, même si son

aspect a évidemment été modifié par les nouvelles méthodes de construction des routes.

Pour retrouver la chaussée telle qu'elle était jadis, rendez-vous à Puiseux-Pontoise, en

Île-de-France... Un chemin bombé et pourvu de chaque côté de fossés s'enfonce dans le bois

du Planite : c'est la chaussée Jules-César qui va traverser le Parc naturel régional du Vexin

français sur une vingtaine de kilomètres.

Dès 1999, une reconnaissance du tracé de cette voie a révélé comment elle a été

construite : le terrain a été nivelé avant la pose, à plat, d'importants blocs de pierre.

Ensuite, cette assise a été surmontée de couches assurant l'élasticité de la structure, sable

ou calcaire pilé.

Les nobles de Francie ne se montrent pas très reconnaissants à Charles le Simple d'avoir instauré la

paix avec les Normands. Ils ont tant de choses à lui reprocher, et d'abord de ne plus les écouter, de ne

plus leur faire partager décisions et pouvoir. En fait, le roi est tout dévoué à son chancelier Haganon...

Ce personnage venu de rien, cet individu dont la famille est inconnue ose marcher sur les plates-

bandes des illustres aristocrates de la Francie. Où va le pays si un conseiller est uniquement considéré

pour ses avis judicieux et sa clairvoyance ?

En fait, à travers Haganon, le roi Charles tente un véritable coup d'État : il veut éloigner les grands,

les nobles, les riches qui participent de près à la gestion du royaume. Seulement, la noblesse ne se

laisse pas faire : il faut chasser le roi et son conseiller !

À la tête de la conjuration, on trouve le marquis Robert, parrain de Rollon... Il espère entraîner les

Normands dans une alliance contre la couronne, mais le filleul se rebiffe et remet vertement en place

l'envoyé du marquis venu à Rouen sonder ses intentions.

– Ton seigneur veut galoper trop vite et outrepasser le droit, dit Rollon. Qu'il se contente de ruiner

les affaires du roi ; je ne veux pas qu'il ait la royauté.

En clair, le Normand ne trahira pas son serment de fidélité prêté au roi Charles dix ans plus tôt à

Saint-Clair-sur-Epte, mais il ne s'opposera pas plus aux menées du marquis Robert. Que les Francs se

débrouillent entre eux !

Or Robert a de grandes ambitions ! Frère d'Eudes qui fut comte de Paris et avait été élu un temps

roi des Francs en attendant la majorité de Charles, il veut monter sur le trône, lui aussi. Et, de fait, le

29 juin 922, les grands de Francie se réunissent et élisent Robert comme leur roi. Les évêques

approuvent, le pape acquiesce, seul le roi déchu conteste. Et un an plus tard, il lève une armée et s'en

va à Soissons attaquer Sa Sérénité Robert Ier, lequel est tué au cours de l'affrontement. Le malheureux

n'aura pas été roi bien longtemps... Trois cent trente-six jours

exactement.

Charles croit désormais pouvoir récupérer son trône. Mais pour mener une campagne efficace, il lui

faut des alliés et des soldats. Où les trouver ? Il se tourne vers les Normands de Rouen et les Vikings

de Nantes... Erreur stratégique, faute politique ! Comment les grands de Francie pourraient-ils accepter

un roi soutenu par des étrangers, parfois des ennemis ? Il faut absolument contrecarrer les menées

tortueuses du souverain révoqué ! Alors, vite fait, comtes, marquis et barons élisent leur propre roi, un

certain Raoul, duc de Bourgogne, qui a l'avantage d'être le gendre du défunt Robert. Quant à Charles,

il apparaît urgent de l'empêcher de nuire. Le temps n'est pas encore aux procès à grand spectacle et

aux exécutions sommaires, alors on l'enferme dans la forteresse de Péronne, où il mourra six ans plus

tard.

La chaussée Jules-César nous conduit à Saint-Denis, puis se confond avec la route menant à Paris...

Nous quittons alors le souvenir du fondateur de l'Empire romain pour nous retrouver nez à nez avec

un autre empereur ! En effet, en ce mois d'octobre 978, Othon II, *Imperator Augustus* du Saint Empire

romain germanique, est venu faire le siège de la capitale de la Francie. Othon voudrait tant rétablir un

empire aussi vaste que celui des Romains et aussi puissant que celui de Charlemagne... Il veut mettre

à profit les querelles dynastiques qui sévissent en Francie depuis plus d'un siècle pour reprendre la

main sur tout ce territoire.

Pour contrer les manœuvres de l'empereur german, Lothaire, roi des Francs, est allé saccager Aix-

la-Chapelle, la capitale d'Othon. En représailles, celui-ci s'avance à son tour à la tête d'une armée

immense, trente mille chevaliers et une nuée de fantassins, dans l'intention de prendre Paris...

Derrière les murs de la ville, Hugues Capet, le petit-fils de Robert Ier, organise la défense. Othon et ses

troupes demeurent deux mois à observer Paris depuis les hauteurs de Montmartre... Ils comprennent

que la lutte est inutile, la cité des bords de Seine est bien protégée et les forces de Lothaire

s'approchent. Pour parfaire le tableau, une épidémie de dysenterie se propage dans les rangs

germaines... Comment faire la guerre avec des soldats aux boyaux capricieux ? Othon tourne casaque

et s'empresse de reprendre la route du retour. L'empire de Charlemagne ne ressuscitera pas, mais les

Germaines et les Francs – plus tard les Allemands et les Français – ne cesseront de s'affronter jusqu'au

XXe siècle.

À Saint-Denis, où s'achève la chaussée Jules-César, nous empruntons la route qui remonte vers le

nord et nous arrêtons à Senlis, dans notre Picardie. Nous y arrivons au moment où la dynastie

carolingienne s'éteint dans le silence et presque l'indifférence. En 986, le roi Lothaire est mort,

transmettant la couronne à son jeune fils Louis V, âgé de vingt ans. Mais quatorze mois plus tard, le

jeune roi parti chasser dans la forêt de Senlis tombe brutalement de cheval... Il saigne de la bouche et

du nez...

– C'est le foie qui est atteint, annoncent les médecins. Et comme le sang a son siège dans le foie, le

sang se répand...

Ces doctes conclusions ne changent rien au drame : le roi Louis succombe le 21 mai 987, étouffé

dans son propre sang.

Il faut un nouveau roi à la Francie et, au mois de juin, les grands du royaume se réunissent à Senlis

pour désigner le successeur de Louis V, disparu sans enfants. Ils viennent de partout, les Francs, les

Bretons, les Normands, les Aquitains, les Angevins, les Bourguignons, les Goths, les Basques et les

Gascons. Adalbéron, archevêque de Reims, s'adresse à eux :

– Choisissez le duc Hugues, le plus illustre par ses actions, sa noblesse et sa puissance militaire ;

vous trouverez en lui un défenseur, non seulement pour l'État, mais encore pour vos intérêts privés.

Grâce à son dévouement, vous aurez en lui un père. Qui, en effet, a cherché refuge chez lui sans

obtenir sa protection ? Qui, arraché aux siens, ne leur a pas été rendu par ses soins ?

On acclame Hugues, on élit Hugues, on va couronner Hugues... Hugues Capet, le premier des

Capétiens, devient roi sous les ovations des grands, mais aussi sous leur regard perplexe et détaché,

car ils sont tous davantage soucieux de leur fief personnel que de la grande œuvre commune du

royaume.

Entre ici, Hugues Capet...

Hugues Capet a été élu roi dans le château de Senlis... Les murs que l'on voit se dresser

encore sur le point le plus haut de la ville, appuyés sur la muraille gallo-romaine, ne sont

pas tout à fait ceux qui ont abrité le triomphe du premier des Capétiens, puisque le château

a été reconstruit un siècle plus tard. Mais si l'on sait regarder, on peut trouver une trace

des pierres qui ont vu Hugues Capet devenir roi. Dans le parc du château royal, en effet, on

repère à l'entrée une tour carrée : ce sont les vestiges millénaires du donjon, l'endroit où

les grands du royaume se réunirent pour ovationner leur nouveau souverain.

Hugues Capet a fort à faire pour tenter, sans succès, d'imposer son autorité. Les grands du royaume

veulent bien un roi... à condition qu'il reste à sa place. Mais c'est quoi, la place d'un roi ? Il peut

créer des monastères et des églises, si cela lui chante, il peut diriger l'Église et les évêques, si cela le

tente, il peut même assurer sa dynastie en associant à la royauté son fils Robert, mais qu'il n'essaie

surtout pas de limiter le pouvoir des grands seigneurs qui mènent leur propre politique et leurs

campagnes militaires personnelles. Ils piétinent allègrement l'autorité centrale, morcellent le royaume

et s'enrichissent en confisquant les terres à leur unique profit. En fait, Hugues Capet ne règne en

maître absolu que sur un territoire minuscule qui va de Senlis à

Orléans en passant par Paris.

Le roi a beau multiplier les déclarations, les menaces et les injonctions, il n'est qu'un seigneur

parmi les autres – et même un peu moins riche que les autres. Lorsque Adalbert, comte de Périgord,

décide d'étendre son fief vers le nord en envahissant la Touraine, le roi intervient, lui ordonne de lever

le siège de Tours, l'enjoint de se soumettre à la couronne... Les comtes ne sont-ils pas des

fonctionnaires du pouvoir royal ?

– Adalbert, qui t'a fait comte ? interroge le roi.

– Hugues, qui t'a fait roi ? rétorque aussitôt l'autre, goguenard.

Hugues Capet ne parvient pas à régner sur un pays divisé où la guerre, ce jeu entre nobles, oblige les

populations paysannes à se réfugier périodiquement auprès des seigneurs les plus proches tandis que

le feu est mis aux récoltes...



17

XIe siècle

LA LUMIÈRE DU MONDE

De Senlis à Cluny

par le chevelu médiéval

Berceau des Capétiens, Senlis aurait pu rester un lieu privilégié pour la dynastie... Mais l'Histoire

ne s'est pas attardée ici, trop heureuse d'aller investir des cités plus riches et des campagnes plus

grasses. Seule Adelaïde, la pieuse épouse d'Hugues Capet, a voulu remercier à sa manière la cité qui

l'a faite reine... Elle a remplacé la vieille église à demi éboulée par

une opulente collégiale où douze

chanoines ont mission de prier pour le roi et sa famille. Bien sûr, on ne saurait imaginer un lieu de

piété sans belles reliques capables d'attirer donations et pèlerins... Alors on cherche, et l'on trouve la

dépouille de Frambourg, un saint ancien qui vécut au VI^e siècle dans la région du Mans et fut enterré à

Lassay-les-Châteaux en pays de Loire. Un saint thaumaturge que les foules ingrates ont oublié. Il est

temps à présent de ressusciter son culte... et de donner ainsi quelque lustre à Senlis !

Bien sûr, de son vivant le saint n'a jamais mis les pieds dans la région, mais il aura toute l'éternité

pour s'acclimater à sa nouvelle résidence. Les bons abbés de Lassay voient avec déchirement leur

saint prendre le large pour un autre horizon... Alors on leur abandonne un lot de consolation : la tête

de Frambourg, qu'ils pourront continuer à prier et à vénérer. Le corps, lui, est déposé à Senlis dans

une châsse d'argent, et l'on déclare que cette relique veillera à jamais sur le roi et le royaume.

L'abbé Liszt ou saint Frambourg ?

La collégiale et l'église ont disparu après la Révolution... Renaissance en 1973, quand le

pianiste Georges Cziffra racheta ce qui restait des bâtiments. Des fouilles archéologiques

permirent alors de retrouver la chapelle voulue par la reine Adelaïde, avec des piliers et des

colonnes, le reste de pavement et la statue en pierre d'un évêque.

La chapelle Saint-Frambourg est aujourd'hui l'auditorium Franz-Liszt (qui fut abbé, il

est vrai), et accueille des concerts de musique de chambre. (Place Saint-Frambourg.)

Malgré la protection de saint Frambourg, il a triste mine, le royaume.
Car la vraie richesse et le vrai

pouvoir sont entièrement dans les mains des hauts seigneurs qui
dominent leur ville, leur région, leur

fief, s'imposent à des vassaux – barons moins puissants et moins
opulents qui ont fait acte

d'allégeance –, règnent en maîtres absolus sur les paysans libres et
plus encore sur les serfs attachés à

la terre... Pourtant, les seigneurs ont un rôle à jouer dans la société
féodale : ils sont les protecteurs

des humbles. Cependant, ces protecteurs se muent parfois en
dévastateurs, quand ils se font la guerre,

ravagent les terres, narguent le roi... Une invasion intempestive, des
récoltes qui brûlent, des champs

saccagés, et c'est la famine qui menace. Car l'alimentation du
miséreux est réduite aux rendements

d'un lopin de terre ou aux ressources incertaines de la cueillette.

Pour les seigneurs, c'est autre chose. Dans la salle basse du château,
une table massive est dressée.

Le baron est assis sur une chaise de bois au dossier finement ouvragé,
les autres convives sont

installés plus rudement sur des bottes de paille couvertes d'étoffe.
Pour économiser le luminaire, on

soupe avant qu'il fasse nuit, mais la scène baigne quand même dans la
pénombre, seule une terne

lumière filtre du dehors à travers le papier huilé qui obstrue les
fenêtres. Le maître a devant lui une

nappe partagée par ses plus fidèles compagnons. Ce morceau de tissu
clair a une valeur symbolique

puissante. Ne dit-on pas qu'accepter quelqu'un à sa nappe, c'est le considérer comme son égal ? Pour

les viandes, on raffole bien sûr des animaux de la chasse, et les parties les plus appréciées des

gourmets sont les yeux et les « daintiers », c'est-à-dire les testicules cuisinés en ragoût, ceux du cerf

en particulier sont fort prisés. Suprême délicatesse, on sert aussi de la viande d'ours ; sa chair crépite

délicieusement dans les flammes de la cheminée, suant à grosses gouttes une graisse brunâtre. À

quelques privilégiés, on offre les pattes griffues de l'animal, mets d'une rare finesse qui fait pâmer

d'aise les gastronomes les plus délicats.

Aura-t-on le courage de prendre la route pour visiter le domaine capétien ? Du courage, il en faut,

car les dangers menacent. Sans garde armée ni autorité centrale, les routes ne sont pas sûres.

De Senlis, nous empruntons la voie qui conduit à Orléans, l'autre extrémité du domaine royal, là où

Hugues Capet a fait couronner son fils Robert II le Pieux pour asseoir la jeune dynastie. Nous passons

par Paris, puis direction le mont Lhéry – notre Montlhéry, on l'aura compris –, une modeste colline et

des terres données naguère en apanage à un certain Thibaud, grand maître des eaux et forêts, grand

louveter, grand fauconnier, grand veneur du roi Hugues Capet... Au cœur de la forêt traversée par

l'ancienne voie romaine Paris-Orléans, Thibaud a fait élever une tour et une enceinte de bois, bien vite

remplacées par un château fort destiné à se défendre contre les

attaques menées par les comtes

alentour...

La tour sur le mont Lhéry

Le fils de Thibaud, Guy comte de Montlhéry, avait bâti ce château de pierre qui se

dressait fièrement au bord de la grande route du royaume : celle qui reliait Paris à Orléans.

Par leur emplacement privilégié, cette forteresse et son donjon attisaient les convoitises de

tous ceux qui rêvaient de contrôler le trafic.

Finalement, au début du XIIe siècle, pour éviter les affrontements, le roi Louis VI ordonna

la destruction du château. Mais il conserva la tour. Il se souvenait que son père, Philippe

Ier, lui avait jadis confié :

– Enfant Louis, sois bien attentif à conserver cette tour d'où sont parties des vexations

qui m'ont fait presque vieillir, ainsi que des ruses et des fraudes criminelles qui ne m'ont

jamais permis d'obtenir une bonne paix et un repos assuré.

Hélas, d'autres guerres, d'autres invasions ont eu raison du monument. La tour actuelle

est très postérieure au XIe siècle mais reste le témoignage impressionnant de l'ombre des

seigneurs qui pesait sur les routes du royaume. (Allée de la Tour.)

Jusqu'à maintenant, nous avons l'habitude de filer en ligne droite sur les anciens tracés romains ;

désormais, il va falloir accepter les détours, se résigner à la courbe, à la boucle, et emprunter ainsi de

nouveaux chemins. Ces errements sont plus tortueux, mais moins périlleux, car qui sait si un seigneur

de Coucy ou un sire de Montmorency ne va pas soudainement attaquer le comte de Montlhéry en

déboulant sur la grande route et massacrer tout ce qui se présente devant lui ?

Ces peurs anciennes, nous les retrouvons intactes dans le tracé actuel... Observez notre Nationale

20 qui, depuis Paris, n'est autre que la voie romaine menant à Orléans. Après Étampes, la route

dessine, au sud de la ville, un virage à l'ouest que rien ne justifie aujourd'hui. Il y a presque mille ans,

c'était différent : à cet endroit-là, il était prudent de renoncer à la logique rectiligne. La raison ?

Méréville, actuel petit village paisible à dix-sept kilomètres au sud d'Étampes, se trouvait alors sous

la coupe d'un farouche seigneur rançonnant voyageurs, petits ou grands, et n'hésitant pas à défier la

fragile autorité royale... Voilà qui explique la propension de la N20 à se détourner de la voie antique.

Mais la route nouvelle n'évitera pas l'appétit d'autres seigneurs... Ainsi, plus loin, au Puiset, le

seigneur menait sa propre guerre, s'opposait au roi et aux évêques, jetait dans ses geôles ceux qui lui

déplaisaient, lançait ses troupes contre les armées royales.

Un château contre le roi

La forteresse du Puiset se dressa contre l'autorité royale. En 1031, Henri I^{er}, fils de

Robert le Pieux, en fit le siège, sans grand résultat puisque son successeur Philippe I^{er} dut, à

son tour, attaquer le domaine, assaut qui se solda par un échec. Ce n'est

qu'au siècle

suivant, en 1118, que Louis VI parvint enfin à s'emparer de l'arrogante citadelle. De cette

guerre pour le pouvoir, il subsiste une magnifique fortification de terre, assez bien

conservée malgré l'usure du temps, et les vestiges de la tour de Boël, construite par

Louis VI au début du XIIe siècle, qui évoquent aussi la longue lutte des rois contre leurs

indociles vassaux.

Dans un pays sans autorité centrale, chaque région, chaque campagne réclame sa capitale, son

centre névralgique, son point de défense, et les routes se faufilent, zigzaguent pour atteindre la ville ou

le château sur lequel le seigneur local règne en maître absolu. Cet itinéraire rend compte des

vicissitudes de l'Histoire et de la perte d'autorité du souverain, et ce parcours s'ébouriffe si bien

qu'on finit par le nommer le « chevelu médiéval »... Les routes se transforment en redoutables

Gorgones, le moindre déplacement devient un risque, une complication, un péril, et pourtant les routes

sont de plus en plus encombrées.

Il y a du trafic parce qu'il faut bien bouger, aller prier là-bas, chercher à étudier ailleurs, rencontrer

ici un seigneur ou une belle dame, mais surtout vendre et acheter...

Il faut se déplacer en transportant parfois des bourses de cuir pleines de deniers d'argent... C'est le

destin des gros marchands que l'on voit arpenter les routes, accompagnés de leurs commis et flanqués

de leurs ânes qui trébuchent sous le poids des marchandises. D'autres ont des viatiques plus légers :

les petits colporteurs qui avancent ballot sur l'épaule, les écoliers à la recherche d'un enseignant

réputé, les moines allant d'un couvent à l'autre. Plus joyeux, passent les ménestrels qui traînent

derrière eux des singes, des ours, des chiens, allant de château en château pour porter le rire, le rêve, la

poésie. Suivons le mouvement...

Par son tracé millénaire quelque peu louvoyant, la N20 nous amène tant bien que mal à Orléans où

nous arrivons au soir de Noël de l'an de grâce 1022... Elle est bien agitée, cette année-là, la fête de la

Nativité sur les bords de la Loire. En effet, des membres du haut clergé de la cathédrale Sainte-Croix

sont entrés en dissidence ! Ces hérétiques présentent toute la doctrine chrétienne comme un fatras de

billevesées bonnes à jeter aux orties. Rien ne résiste à leur analyse ravageuse : il n'y a pas de Dieu

créateur, l'univers a existé de tout temps ; il n'y a pas de miracles, l'Histoire sainte n'est qu'une vaste

duperie ; il n'y a pas de morale sexuelle, il faut abattre le mariage et prôner la débauche... Et cette

contestation frontale ne vient pas de quelque dépravé ignorant, elle surgit du cœur même de l'Église,

elle est énoncée par des clercs lettrés connaissant parfaitement les Écritures. Informé de ce sacrilège

par l'âme et le prêche, le roi Robert II, fils d'Hugues Capet, se résout à écraser les relaps. Et ce n'est

pas seulement la foi qui convainc Robert le Pieux d'intervenir durement, c'est aussi l'unité du

royaume. Dans ce pays morcelé en baronnies et comtés, le christianisme demeure le seul ciment

capable de rapprocher des provinces éparses aux intérêts parfois divergents. Retirez le christianisme

de cet assemblage, et le tout s'écroule.

Un synode réunit à la hâte théologiens et pieux laïcs de l'Orléanais et fait comparaître quelques

meneurs de la secte nouvelle. Face à leurs accusateurs, les apôtres du culte sans Dieu revendiquent

hautement leur credo, développent leur doctrine, et le procès tourne au débat théologique... Argument

contre argument. La vérité du Christ contre l'esprit de liberté, la Création organisée contre l'essor

hasardeux de la Nature. Après une journée entière de débats, le roi Robert doit intervenir pour faire

cesser l'interminable chapelet d'arguties...

– Si vous persévérez dans votre folie, je demanderai au peuple de choisir le châtiment. Et le peuple

sans pitié vous livrera aux flammes ! s'écrie le roi.

– Vous pouvez bien essayer de nous jeter au feu, ricanent les accusés, nous en sortirons indemnes !

Le 28 décembre, Robert fait dresser un bûcher en dehors de la ville... Sous les cris de la foule qui

réclame la mort, on y conduit les hérétiques, et devant les flammes qui déjà montent vers le ciel, on

les supplie de renoncer à leurs spéculations sataniques.

– Nous en démontrerons la vérité en échappant au supplice, clament les plus exaltés.

Le feu implacable ne reconnut ni la vérité ni l'erreur, il se contenta de dévorer ces hommes qui

avaient osé pécher par la pensée. Pour la première fois, des hérétiques étaient brûlés dans le

royaume... Plus tard, on inventera les sorcières et les possédés, la magie noire et les pactes

diaboliques, alors d'autres bûchers seront allumés.

Ce que l'Histoire a appelé « l'hérésie d'Orléans » apparaît symptomatique de l'ébullition qui règne

en ce XI^e siècle. Nous sommes en pleine réforme religieuse orchestrée par l'abbaye de Cluny, en

Bourgogne, dont les moines mènent une lutte contre les abus commis au nom de la foi. D'une part, ils

font la chasse à la simonie, c'est-à-dire à la vente de bénédictions, de grâces et des dignités

ecclésiastiques ; d'autre part, ils ont entrepris un combat contre les fanatismes, qui dénaturent le

message de Dieu...

Pour rejoindre plus loin Cluny, berceau de ce renouveau spirituel et moral, nous faisons halte à

l'oratoire carolingien de Germigny-des-Prés, qui représente à mes yeux un cénotaphe élevé à la

mémoire de la dynastie déchue de Charlemagne...

La pluie colorée de Germigny-des-Prés

L'oratoire, bâti pour Théodulphe, riche conseiller de Charlemagne, est un des rares

exemples d'architecture carolingienne. À l'intérieur, l'étonnement fait place à

l'émerveillement...

Jusqu'au XIX^e siècle, la voûte était badigeonnée de blanc. Et soudain, d'étranges cubes

de verre en tombèrent, comme une petite ondée colorée. On leva la tête, on

gratta l'enduit,

et la merveille apparut... C'est une mosaïque de style byzantin du IXe siècle qui présente en

couleurs d'or deux anges entourant l'Arche d'Alliance, le coffre destiné à conserver les

Tables de la Loi données par Dieu au peuple d'Israël.

À sept kilomètres de Germigny-des-Prés, voici l'abbaye de Fleury à Saint-Benoît-sur-Loire. Elle

nous offre un magnifique exemple de construction romane, renouveau architectural inspiré lui aussi

par Cluny...

L'amende honorable du roi

Dans l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire repose, depuis 1108, le roi Philippe I^{er}, arrière-

petit-fils d'Hugues Capet. C'est la seule tombe d'un souverain de Francie à n'avoir été ni

violée ni transportée ! Après s'être opposé au pape qui, selon le roi, ne cherchait qu'à

empiéter sur son pouvoir, Philippe I^{er} a fait amende honorable en refusant d'être enterré à

Saint-Denis, aux côtés du saint et des rois, manifestant dans ses ultimes instants sa

soumission à l'autorité papale.

En poursuivant le long de la Loire, nous traversons La Charité-sur-Loire, important monastère

considéré comme l'une des cinq « filles » de Cluny ; en effet, la *familia* clunisienne est composée de

monastères aux statuts différents, les « filles » étant évidemment les plus prestigieuses de ces

succursales. Puis c'est Paray-le-Monial, sorte de modèle réduit de

Cluny dont l'aspect du XI^e siècle

est particulièrement bien conservé.

Dans cette Bourgogne rattachée à la couronne au début du siècle, nous progressons encore d'une

cinquantaine de kilomètres vers l'est, et arrivons enfin à Cluny, la « lumière du monde ». C'est en tout

cas ainsi que qualifiait l'endroit un ancien moine de l'abbaye devenu le pape Urbain II. Il est vrai que

l'*ordo cluniacensis* répand son éclat jusqu'en Espagne et en Germanie.

Située au carrefour des provinces du Nord et du Sud, à la frontière du royaume de Francie et de

l'empire germanique, Cluny passe pour le centre de l'univers croyant. De nombreux fidèles pensent

assurer leur vie éternelle en faisant de belles dotations à l'abbaye, qui peut ainsi s'agrandir et

s'enrichir sans discontinuer. Retirés du monde pour se consacrer à la prière, les moines de Cluny

méditent sur les textes sacrés et élaborent une conception idéale de la marche du monde.

À la fin du siècle, Cluny, avec ses mille deux cents dépendances et ses dix mille moines, avec

surtout son autorité morale jamais démentie, est un véritable empire. Le fameux chevelu médiéval

doit beaucoup à ces moines qui restaurent les routes et entretiennent les ponts afin de relier entre eux

prieurés et monastères... Ce sont leurs chemins millénaires que nous avons empruntés depuis Orléans.

L'abbaye de Cluny, située au centre de ce réseau reliant toutes ses dépendances, ne cesse de

s'embellir... Ainsi, en 1088, une nouvelle abbatale est édifiée, la *Major Ecclesia*, dont l'immense

vestibule ne sera achevé qu'en 1220. Ce sera un édifice gigantesque et magnifique, avec cinq nefs et

six clochers dont le chœur se terminera par une abside entourée de cinq chapelles... Le plus vaste

édifice religieux d'Occident jusqu'à la construction de Saint-Pierre-de-Rome, trois cents ans plus tard.

À Cluny, il nous reste quelques pierres et le rêve...

L'Histoire a été cruelle pour l'abbaye de Cluny : la mauvaise gestion du XIIIe siècle, le

désintérêt du XVe, les exactions du XVIIIe et l'indifférence du XIXe ont fait disparaître la

plupart des bâtiments. Que reste-t-il aujourd'hui ? Essentiellement des vestiges de la Major

Ecclesia avec le bras sud du grand transept et son saisissant clocher octogonal roman. Mais

on peut aussi rêver devant le portail d'honneur de l'abbaye et les cinq tours médiévales que

le temps et la violence des hommes ne sont pas parvenus à détruire.

Au nom de l'autorité morale et spirituelle de l'ordre, le très clunisien pape Urbain II, de retour à

Cluny le 11 septembre 1095, confie à son père spirituel, l'abbé Hugues de Semur, la grande idée qui

l'agite : délivrer le tombeau du Christ sur la colline de Jérusalem.

Sa Sainteté emmène l'abbé et quelques prêtres à Clermont, où se réunit le concile, et prêche avec

fougue la première croisade.

– Ô peuple des Francs ! Peuple aimé et élu de Dieu ! De Jérusalem et de Constantinople s'est

répandue la grave nouvelle qu'une race maudite, totalement étrangère à Dieu, a envahi les terres

chrétiennes, les dépeuplant par le fer et le feu... Cessez de vous haïr,
mettez fin à vos querelles,

prenez le chemin du Saint-Sépulcre, arrachez cette terre à une race
maligne, soumettez-la ! Jérusalem

est une terre fertile, un paradis de délices. Cette cité royale, au centre
de la Terre, vous implore de

venir à son aide...

– Dieu le veut ! répond la foule.

Guerre ou pèlerinage ? Pendant que les soldats s'arment, des cohortes
de fidèles veulent partir, à

pied et en bateau, pour la Ville sainte... Que viennent faire ces
colonnes de pieux pénitents glissées

entre les rangs des troupes qui se préparent au combat ? Le pape
tente, vainement, de modérer les

ardeurs des fidèles : appliquant déjà le principe de précaution, il
déconseille le voyage aux personnes

âgées, aux femmes seules, aux clercs sans le consentement de leurs
supérieurs et aux laïcs sans la

bénédiction cléricale.

De son côté, la noblesse exprime le même engouement. Le duc de
Normandie, le comte de

Vermandois, le comte de Flandre, le comte de Blois, le comte
d'Amiens, le comte de Toulouse et

quelques autres prennent la tête de cette cause sacrée : délivrer
Jérusalem ! Et pendant qu'ils

guerroient autour du tombeau du Christ, ils délaissent leurs querelles
et oublient de s'opposer au roi.

De cette expédition au bout du monde, ils reviendront parfois ruinés,
souvent assagis, toujours

épuisés... Pour le plus grand triomphe du souverain des Francs qui en
sortira, lui, grandi et renforcé.



18

XIIe siècle

LES MARCHANDS ET LE TEMPLE

De Cluny à Boulogne-sur-Mer

par la via Francigena

– Rien n'est trop beau pour le service de Dieu, dit-on à Cluny.

Au nom de ce credo, tous les excès du luxe sont encouragés, les instruments du culte sont d'or, les

vêtements de fine étoffe et les repas bien arrosés.

Autour de l'abbaye, puis à l'intérieur, moines et fidèles processionnent. La procession, douce manie

clunisienne... Elle fait défiler religieux et paroissiens en de longs et lents cortèges qui avancent en

rythme, comme une ébauche de danse, pour évoquer en vrac la traversée de la mer Rouge, le passage

du péché vers le pardon, le chemin de la mort vers la résurrection...

Puissance, richesse et magnificence, l'abbaye de Cluny se transforme en phare de la chrétienté,

l'abbé se pare pompeusement du titre d'abbé des abbés, et l'ensemble des tours et des constructions

surplombe la campagne bourguignonne comme un rappel de la grandeur divine et de l'humilité

humaine. Soixante piliers soutiennent l'ensemble des voûtes et l'immense chœur s'ouvre sur une

infinité de petites chapelles où sont conservées plus de mille reliques de saints, avalanche de

fragments d'os, de morceaux de tissus, de dents et de cheveux, tous enchâssés dans de précieuses

orfèvreries qui évoquent Moïse et la Sainte Vierge, saint Pierre et le pape Marcel, et encore toute une

cohorte de grandes figures.

Les critiques ne tardent pas... Dès 1125, un moine cistercien, Bernard de Clairvaux, se dresse avec

virulence contre ce faste démesuré dans lequel il ne reconnaît pas son Église. Il veut, lui, revenir à une

pratique religieuse plus simple et plus humble, réclame la rupture avec le monde, aspire à la pauvreté,

impose la règle du silence, pousse au travail manuel. Il vilipende les abus clunisiens qui le répugnent :

trop de vaisselle précieuse, trop d'épices dans des plats trop bien mijotés, trop de sommeil alors qu'il

faut prier, trop de chemises de soie alors qu'il faut se vêtir de bure...

Face à ces attaques, Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, répond avec calme et sagesse, évoquant la

prédominance de la charité, plus essentielle que toutes les futilités auxquelles son contempteur semble

attacher tant d'importance. Cette charité, il est vrai, exclut les juifs, que l'abbé de Cluny considère

tout bonnement comme des animaux¹. Il se fait nettement plus tolérant pour les errements des fidèles

chrétiens. En 1140, il accueille en son abbaye un homme de soixante et un ans, affaibli et flageolant, à

la recherche d'un ultime refuge...

Ce malheureux en quête d'un havre, c'est Pierre Abélard, l'un des esprits brillants du siècle, un

moine et un maître qui a enseigné la rhétorique, la philosophie, la théologie. Dans cet exercice, il a

rencontré autrefois la belle Héloïse, de vingt ans sa cadette. Entre le précepteur et sa jeune élève est né

un amour ravageur au mépris des règles, au mépris des scandales. Mais voilà que Fulbert, oncle

d'Héloïse, rigoureux chanoine de Notre-Dame-de-Paris, a surpris sa nièce et son professeur nus et

enlacés... Il s'en est étranglé, Fulbert ! Il a vitupéré et a même cru perdre la tête en apprenant que la

demoiselle était enceinte des œuvres de l'abominable suborneur... Alors, elle est allée discrètement

en Bretagne accoucher d'un petit garçon pendant que l'oncle, qui ne décolerait pas, exigeait le

mariage. Comment louvoyer entre l'ancestral code de l'honneur et le droit nouveau qui exigeait le

célibat des clercs ? Un mariage furtif au petit matin parut être la solution. Et puis, pour protéger son

épouse secrète des foudres de l'oncle atrabilaire, Abélard l'a cachée au couvent d'Argenteuil... C'était

assez pour faire croire à Fulbert que le séducteur, après avoir convolé, avait déjà répudié sa femme. Il

réclama vengeance ! Et le bon chanoine aux principes si chatouilleux envoya deux canailles châtier

l'indigne mari. Les assaillants crurent judicieux de punir le corrupteur par là où il avait péché : ils lui

tranchèrent les testicules. La justice du roi les condamna à se faire émasculer à leur tour et le bourreau

leur brûla les yeux, histoire de les empêcher de recommencer leur coupable agissement. Quant à

Fulbert, pour prix de sa folle vindicte, il fut privé des ressources que lui octroyait l'Église.

Depuis, le temps a passé... Héloïse est devenue abbesse d'un monastère en Champagne et Abélard

traîne sa vieillesse, poursuivi par la colère de tous ceux qui, comme Bernard de Clairvaux, lui

pardonneraient volontiers ses écarts de conduite, mais continuent de lui reprocher sa théologie

novatrice, notamment l'appel à la raison dans l'accomplissement de la foi : « Non pas croire afin de

comprendre, mais comprendre afin de croire », écrivait en substance Abélard... De quoi faire hurler

les tenants du conservatisme le plus rigide.

L'abbé de Cluny n'écoute pas la rumeur venimeuse et reçoit avec effusion cet esprit naguère si

fécond, devenu sujet d'opprobre. Et lorsque Bernard de Clairvaux envoie à Cluny un homme chargé de

se saisir du proscrit, Pierre le Vénérable protège son hôte en faisant barrage de son propre corps.

Barbe grise et tonsure, il étend les bras, on ne passe pas, on ne touche pas à l'homme tombé... Puis, se

faisant messenger de paix et de raison, il organise une entrevue entre Bernard et Abélard, et finit même

par obtenir du pape Innocent II la faveur de voir le vieillard brisé achever sa vie dans un prieuré

clunisien.

Bernard de Clairvaux n'a pas fini de faire parler de lui. Six ans plus tard, en 1146, le pape

Eugène III désigne l'abbé comme porte-drapeau de la deuxième croisade. Ce n'est pas l'enthousiasme,

et Bernard doit promettre à tous les combattants l'absolution générale de leurs fautes. Le paradis en

échange de la guerre... Le roi Louis VII offre sa personne à la cause, il a beaucoup à se faire

pardonner : lors de sa campagne contre le comte de Champagne, il a fait mettre le feu à l'église de

Vitry-en-Perthois, vouant aux flammes le millier de paroissiens qui s'y étaient réfugiés. Son

pèlerinage à Jérusalem suffira-t-il à expier un tel crime ?

Bernard poursuit ses prédications sur les chemins de Bourgogne... À Vézelay, en ce 31 mars, jour

de Pâques, il annonce devant le roi et les nobles la grande ambition papale : renforcer le royaume

chrétien de Jérusalem. Pour galvaniser les troupes, il exalte la mort au nom du Christ.

– Que la mort soit subie, qu'elle soit donnée, c'est toujours une mort pour le Christ : elle n'a rien de

criminel, elle est très glorieuse...

Retraite chez Bernard

Dans le département de l'Yonne, Vézelay est riche en vestiges inspirés : la basilique,

l'église Saint-Pierre, les remparts, les tours, la porte Sainte-Croix. Mais il est un lieu où

l'Histoire parle plus qu'ailleurs... C'est la Cordelle, une chapelle édifiée sur le lieu même

où, dit-on, prêcha Bernard de Clairvaux. Élevé un an après la croisade, ce modeste et

austère ermitage accueille toujours les fidèles en quête du silence et de la béatitude d'une

retraite spirituelle. (Chemin de la Cordelle.)

Sur le moment, tous ceux qui assistent au prêche de Bernard de Clairvaux sont pris d'une fièvre

sacrée, ils veulent partir, tout de suite, vite, il leur faut accrocher sur leur vêtement la croix, signe des

combattants du sacré. Chacun veut sa croix ! Le roi et la reine, Louis VII et Aliénor d'Aquitaine,

paradent avec cet emblème de leur volonté bien agrippé sur la tunique. On taille des croix, on débite

les étoffes, mais bientôt le tissu manque. Alors Bernard donne son habit pour qu'on y découpe ces

croix glorieuses qui annoncent le départ pour l'Orient.

À Cluny, Pierre le Vénérable regarde cette agitation avec commisération et détachement, il ne croit

pas à ces « croiseries », comme on dit alors. « Servir Dieu perpétuellement dans l'humilité et la

pauvreté est plus grand que d'aller à Jérusalem avec orgueil et luxe », écrit-il.

De cette deuxième croisade, les combattants sont revenus en 1149 après avoir subi échec sur échec.

Ils ont vainement tenté de prendre Damas, puis s'en sont retournés piteusement en Occident.

Une croisade pour des prunes

Les croisés n'ont pourtant pas fait le voyage d'Orient pour rien... Ils en ont rapporté des

plants de pruniers, faisant ainsi découvrir à tous un fruit nouveau. « Une croisade pour des

prunes », disait-on. Et dès ce XIIIe siècle, l'expression « ne preisier une prune », signifiait

grosso modo « ne pas valoir une prune ». Plus tard, souvenir de la croisade, toute tentative

malheureuse sera inmanquablement faite... pour des prunes !

Pour le roi Louis VII, cette expédition au bout de la foi marque la rupture de son couple... Aliénor

et lui ne se supportent plus ! À Antioche – en Turquie actuelle –, la reine a passé de tendres instants

avec son oncle Robert de Poitiers, et le pauvre mari a eu beau tempêter, hurler, menacer, la belle

Aliénor n'a pu se résoudre à se séparer de son amant d'un instant. Finalement, chacun a fait

séparément une partie du voyage du retour, puis réconciliations, bouderies et éclats se succèdent

durant encore trois ans, jusqu'à ce que l'Église consente à annuler le mariage... puisque le divorce

n'existe pas. La chère Aliénor au sang chaud a beau avoir déjà trente ans, elle ne va pas rester seule

très longtemps. À peine deux mois plus tard, elle épouse à Poitiers Henri de Plantagenêt, de onze ans

son cadet. Et bientôt le bouillant Henri devient roi d'Angleterre... Par ce jeu des unions et des amours,

l'Aquitaine peut être revendiquée par la couronne anglaise, source de

conflits futurs.

Si Bernard a bien voulu laisser sa chemise pour la cause du Christ, il n'a guère songé à lui offrir sa

vie... Il n'a pas participé à la croisade, alors remontons avec lui vers le nord en direction de l'abbaye

de Clairvaux qu'il a fondée en 1115.

À Clairvaux, les convers ont retrouvé le silence

Clairvaux... Aujourd'hui, ce nom évoque souvent une prison, et des détenus y furent

effectivement enfermés entre 1804 et 1970. Depuis cette dernière date, l'établissement

pénitentiaire a investi des bâtiments neufs, et les lieux anciens ont été rendus au silence.

L'abbaye fondée par Bernard et ses compagnons dans la Clara Vallis , la Claire-Vallée, a

été rebâtie peu après la mort du fondateur, en 1153. De cette époque, nous est parvenu le

bâtiment des convers – les moines consacrés aux travaux manuels. Cet ensemble, qui

comprend un réfectoire avec cellier et un dortoir à l'étage, a été restauré à partir de 2003

afin de lui permettre de retrouver sa somptuosité première. (Abbaye de Clairvaux, Ville-

sous-la-Ferté.)

À Clairvaux, nous avons rejoint la via Francigena, la voie des Francs, un chemin suivi par les

pèlerins, et qui va de Cantorbéry, en Grande-Bretagne, jusqu'à Rome, en Italie, en traversant toute la

Francie. C'est en tout cas cet itinéraire qu'a emprunté Sigéric,

archevêque de Cantorbéry, lorsqu'il se

rendit à Rome auprès du pape en l'an 990. Un secrétaire de sa suite nota alors les quatre-vingt-une

étapes du périple. Parmi elles, Arras, Reims, Bar-sur-Aube, Besançon... Et c'est le trajet inverse

qu'emprunte un Louis VII épuisé quand, en août 1179, il se rend en pèlerinage à Cantorbéry pour

obtenir du Ciel la guérison de son fils unique Philippe – le futur Philippe Auguste –, jeune garçon de

treize ans tombé malade après s'être perdu durant presque deux jours dans la forêt de Compiègne.

« Faites, Seigneur, que Philippe, bientôt roi, recouvre la santé et puisse un jour prochain défaire ce

diable d'Henri... » Car la dynastie des Plantagenêts fait trembler la lignée des Capétiens. Là-bas, sur

les bords de l'Atlantique, une interminable guerre a commencé. Henri II a pris Périgieux puis annexé

le comté de Toulouse, et son fils, Richard Cœur de Lion, poursuivra les conquêtes... Pour l'heure,

incapable de contenir les appétits anglais en Aquitaine et en Normandie, le roi de Francie n'a plus

qu'à se traîner sur la via Francigena pour aller prier à Cantorbéry.

Mais, il faut bien le dire, cette via Francigena n'est plus seulement le chemin des pèlerins, elle est

aussi devenue une route économique par la grâce des foires commerciales, sans oublier la proximité

de Paris, déjà une des plus grandes villes d'Occident avec ses vingt-cinq mille habitants. La

Francigena est un chemin ferré, comme on dit alors, parce qu'il est dur comme le fer avec ses pierres

plates qui empêchent les roues des chariots de s'enfoncer dans la terre

humide. Nous marchons sur la

voie majeure reliant les négociants flamands aux banquiers lombards,
l'alpha et l'oméga réunis pour

la naissance du capitalisme et la grande fête de la consommation !

Après Clairvaux, nous arrivons à Bar-sur-Aube un mardi qui précède la
mi-carême, généralement

en mars. C'est justement le jour d'ouverture de la foire ! La cité est
alors connue pour ses ateliers

d'étoffes de laine, mais durant trois à six semaines on vend de tout à
Bar, le monde entier a pris

rendez-vous en Champagne...

À Laingny, à Bar, à Provins,

Si i a marchéans de vins,

De blé, de sel, de harenc,

Et de soie et d'or et d'argent,

*Et de pierres qui bones sont*².

Voilà ce que nous rapporte *Le dit des Marcheans*, un de ces fabliaux
dont raffole le public du

Moyen Âge. Mais on trouve beaucoup plus que cela, à Bar... Dans les
rues, sur des ballots de foin ou

sur des tréteaux de bois, dans les « halles » aussi, vastes demeures
louées pour l'occasion par les

propriétaires, s'étalent bien d'autres marchandises... Voici les figues
du Portugal, les cuirs d'Espagne,

les fourrures d'Allemagne, l'étain d'Angleterre, le fromage d'Écosse, le
cuivre de Liège, le cuir de

bouc de Norvège, la cire de Russie, le poivre de Jérusalem... Mais par-
dessus tout, il y a les étoffes :

draps d'or de Tartarie ou laine d'Irlande. Alors, bien sûr, la grande

corporation des drapiers est la

mieux représentée aux foires avec ses tisserands, ses lainiers, ses teinturiers.

Où faire la foire à Bar-sur-Aube ?

En Champagne, Bar-sur-Aube a conservé une part de ses petites ruelles médiévales, du

temps où la foire attirait ici des marchands venus de loin. On dit que le cœur de la foire se

situait à la jonction de la rue du Poids et de la rue de la Paume... Mais elle se répandait

tout autour. La rue des Angoiselles – notre rue Mailly – accueillait les banquiers italiens,

les Espagnols proposaient les cuirs de Cordoue sur la place des Espagnols – place Mailly –,

les Flamands et les Allemands déposaient leurs marchandises dans une grange près de

l'actuelle rue Le Tellier. Au 24, rue Beugnot, se trouve la plus ancienne maison de Bar ;

cette bâtisse du XIIe siècle est appelée « le petit Clairvaux », car elle fut la maison de ville

des moines de l'abbaye. De plus, on dit que Bar est parcouru d'immenses caves connues ou

à découvrir... Ce sont les entrepôts créés il y a plus de huit cents ans pour alimenter les

étals de la foire !

Et puis il y a l'église Saint-Maclou dont le clocher, de ce XIIe siècle, fut le donjon du

château des comtes de Champagne. De ces hauteurs, les seigneurs de l'endroit pouvaient

observer avec satisfaction la bonne marche des affaires. Fermé au public depuis 1954,

l'édifice est aujourd'hui en grand péril... Si rien n'est fait dans un avenir proche, il

disparaîtra corps et biens du patrimoine national. (2, rue de l'Abbé-Riel.)

Les paiements se font inmanquablement en pièces de métal frappées pour l'occasion, le denier

provinois, qui a cours dans toutes les foires de Champagne, une vraie monnaie, solide et sûre, une

monnaie que tous les changeurs d'Europe connaissent et apprécient. Et puis, les affaires faites et bien

faites, il est temps de se distraire...

Il faut mettre en musique le bel accord né entre la curiosité des clients et l'ardeur des négociants.

Les ménétriers raclent l'archer sur les six cordes de leur vièle, ils jouent dans les auberges, animant

les soirées de leurs interminables mélopées répétitives qui grincent, crachent et se lamentent, tandis

que coupeurs de bourses, commerçants, chalands et soldats en vadrouille s'abreuvent de ce petit vin

clair et qui fait danser quelques déguenillés éméchés. Des filles de joie, épaules dénudées et lèvres

fardées, tentent d'attirer dans leurs bras ces boutiquiers qui pourraient bien, en une nuit d'amour

vénal, perdre le bénéfice sonnante et trébuchant de semaines entières de foire.

Dehors, les sergents parcourent Bar-sur-Aube, brandissant des torches allumées qui éclairent leur

parcours d'une lumière vacillante. Ils traversent le champ de foire assoupi pour la nuit, entrent dans

les ruelles d'où montent les effluves de purin et de pourriture, là où s'enchevêtrent dans une

architecture improbable des mesures de bois hérissées de cheminées

brinquebalantes.

Les bataillons armés d'épées et de hallebardes font le guet, car l'argent accumulé lors de la foire

pourrait inspirer de sombres idées à certains... Le comte de Champagne tient à faire régner l'ordre,

n'est-il pas responsable de la sécurité de tous ? La loi est là pour le lui rappeler. Les tribunaux du

royaume sont intransigeants avec les nobliaux oublieux de leurs devoirs. La jurisprudence est sévère :

« Le seigneur du territoire est tenu de réparer aux marchands le dommage à eux fait en l'enlèvement

de leurs marchandises fait en sa terre par les voleurs. »

À Provins, la foire, la grange et la tour

La via Francigena permettait aussi de relier d'autres villes renommées, comme Provins,

dont la foire se tenait en mai et en septembre. Du XIIe siècle, il nous reste la Grange aux

Dîmes, bâtiment ainsi nommé car il fut utilisé dès le XVIIe siècle comme entrepôt pour la

dîme, c'est-à-dire l'impôt sur les récoltes. Mais au temps des foires, il servait de boutique

et, à l'étage supérieur, d'habitation pour les marchands de passage. Il abrite aujourd'hui un

musée de cire consacré aux métiers du Moyen Âge. (Rue Saint-Jean.)

Et puis, il y a la tour de César, appelée ainsi parce qu'il fut un temps où tout ce qui

paraissait ancien était attribué aux Romains. Véritable castel et tour de guet, mais aussi

prison et arsenal, ce donjon carré domine Provins depuis le XIIe siècle, témoignant

fièrement de la puissance des comtes de Champagne. Notons que son étrange toit pyramidal,

posé comme un jeu de construction sur les créneaux médiévaux, n'a été ajouté qu'au

XVI^e siècle. (Rue de la Pie.)

La foire bientôt se termine, marchands et clients s'éparpillent. Les uns retournent vers l'Italie, la

Flandre ou l'Allemagne, d'autres rentrent dans leur ville de Francie, certains repartent pour une autre

foire, ailleurs... Il faut longer la via Francigena, traînant avec soi des chariots chargés de

marchandises ou transportant sous l'habit des bourses dangereusement alourdies. Pour assurer la

sécurité de la route, les Templiers veillent.

Les Templiers... Quand on prononce ce mot, on entend « trésor » ! Car une folle rumeur, vieille de

plusieurs siècles, assure que l'ordre du Temple, si riche, si puissant, a laissé quelque part des coffres

bourrés de pièces d'or. Je suis pour ma part persuadé qu'il n'y a jamais eu de magots cachés par les

Templiers, hélas pour les chercheurs de l'impossible.

Certes, dans les années 1130, l'ordre du Temple regroupe trois cents chevaliers et dirige une armée

de trois mille soldats. Ils mettent sur pied la plus puissante organisation financière du Moyen Âge,

inventent la banque moderne et ses services, les comptes courants, les prêts, les investissements. On

dit alors que leur fortune est suffisante pour acheter la Francie, l'Italie et quelques régions

allemandes. Cette croyance en un trésor templier est une parfaite légende née d'une fausse

interprétation de la réalité et colportée par des chroniqueurs en mal de merveilleux. Elle exprime la

conscience populaire qui ne peut alors concevoir la fortune autrement que par un immense trésor d'or

et de pierreries. Mais les Templiers ont investi leur richesse dans le sens le plus actuel du terme, elle

consiste donc pour la plus grande part en immeubles, terrains, villes. Ce n'est ni un butin digne des

pirates de *L'Île au trésor* ni une caverne à faire rêver Ali Baba lui-même.

En revanche, il existe évidemment quelques dépôts mineurs destinés à subvenir aux besoins des

Templiers en déplacement sur les routes du royaume, comme dans la commanderie de la forêt

d'Orient. En effet, en quittant Bar-sur-Aube pour remonter vers le nord, nous devons traverser cette

forêt immense, profonde et noire. Or les Templiers, ordre religieux et ordre militaire, ont pour

vocation d'assurer la sécurité des routes ! Celles du grand pèlerinage vers la Terre sainte, celles aussi

des pèlerinages en Europe... Et dans la forêt d'Orient, les Templiers se sont installés durablement. Ils

possèdent ici des étangs, des vignes et des villages, le tout dirigé par une commanderie, grande ferme

et vaste église qui sert de point central dans la région, de repère, de relais... C'est ainsi que l'on

découvre, tout le long de la via Francigena, des commanderies templières qui protègent voyageurs et

pèlerins.

Les Templiers sont parmi nous

Après avoir dépassé Reims, poursuivant notre route, nous parvenons à Serches, en

Picardie... C'est dans ces environs, au lieu-dit Mont-de-Soissons, que se tenait une des

importantes commanderies des Templiers. Ce domaine fut offert à l'ordre dans les années

1130 par l'évêque de Soissons en échange d'une taxe de douze deniers par an. Un siècle

plus tard, il se composait d'une imposante demeure, d'une grange, d'une chapelle et d'un

cimetière, le tout entouré de hauts murs. Aujourd'hui, il ne reste plus que la chapelle,

construction à l'aspect médiéval typique, c'est-à-dire lourd, solide, défensif. Cependant,

quand on y regarde de plus près, on aperçoit un chapiteau où émergent un visage et des

fleuritures de pierre... Les Templiers avaient le sens discret du beau.

À six kilomètres de là, dans le hameau d'Ambrief, se trouve une ferme qui fut, elle aussi,

propriété des Templiers, soumise à la commanderie du Mont-de-Soissons. De cet ensemble,

il reste quelques pierres massives, solides comme un souvenir. (6, rue des Bergeries.)

Et l'on reprend la via Francigena, pour arriver à Laon... Au cœur de la vieille ville, ce

qui fut une chapelle funéraire des Templiers, construite au XII^e siècle, voudrait évoquer, par

sa forme octogonale, le Saint-Sépulcre, c'est-à-dire l'endroit où, selon la tradition, le corps

de Jésus fut déposé après la descente de la Croix. Ainsi était rappelé

Jérusalem, à la fois

*lieu ultime de pèlerinage et origine de l'ordre né sur l'esplanade où s'élevait
jadis le temple*

de Salomon. (32, rue Georges-Ermant.)

Ceux qui poursuivent leur périple et prolongent la route jusqu'à son
extrémité en Francie sont, en

général, des pèlerins britanniques de retour de Rome... Avant
d'embarquer ici, à Wissant, avant de

gagner la grande île, ils font un petit détour par Boulogne-sur-Mer. En
ce lieu légendaire, une barque,

sans marin à bord, serait entrée un jour dans le port pour offrir à la
ville une statue en bois de la

Vierge et des miracles s'accomplirent... Alors, on se rend à Boulogne,
et l'on prie en implorant Notre-

Dame-de-l'Immaculée-Conception.

Le siècle touche à sa fin quand, en ce mois d'avril 1199, une nouvelle
inattendue se propage :

Richard Cœur de Lion, le roi d'Angleterre, est mort en faisant l'assaut
d'un château du Limousin !

Cette mort est un bouleversement stratégique et politique, l'empire
Plantagenêt qui s'était répandu

dans tout l'ouest de la Francie a perdu son champion. Le roi Philippe
Auguste peut se lancer dans la

longue reconquête des territoires perdus... En rejetant l'ennemi, en lui
repreuant ses conquêtes, le

souverain construit une nation : le roi des Francs devient roi de
France.

À Boulogne-sur-Mer, le beffroi des libertés

*C'est un morceau de Moyen Âge posé dans la ville moderne. Au XIIe siècle,
quand le*

comte de Boulogne Renaud de Dammartin s'opposait au roi de France Philippe Auguste, il

se fit bâtir un château assez solide pour résister aux assauts des troupes royales. Et le

beffroi en fut le donjon, au moins pour sa partie basse actuelle. En 1231, quand on édifia un

nouveau château, le donjon fut cédé à la ville qui en fit son beffroi. Il eut alors pour

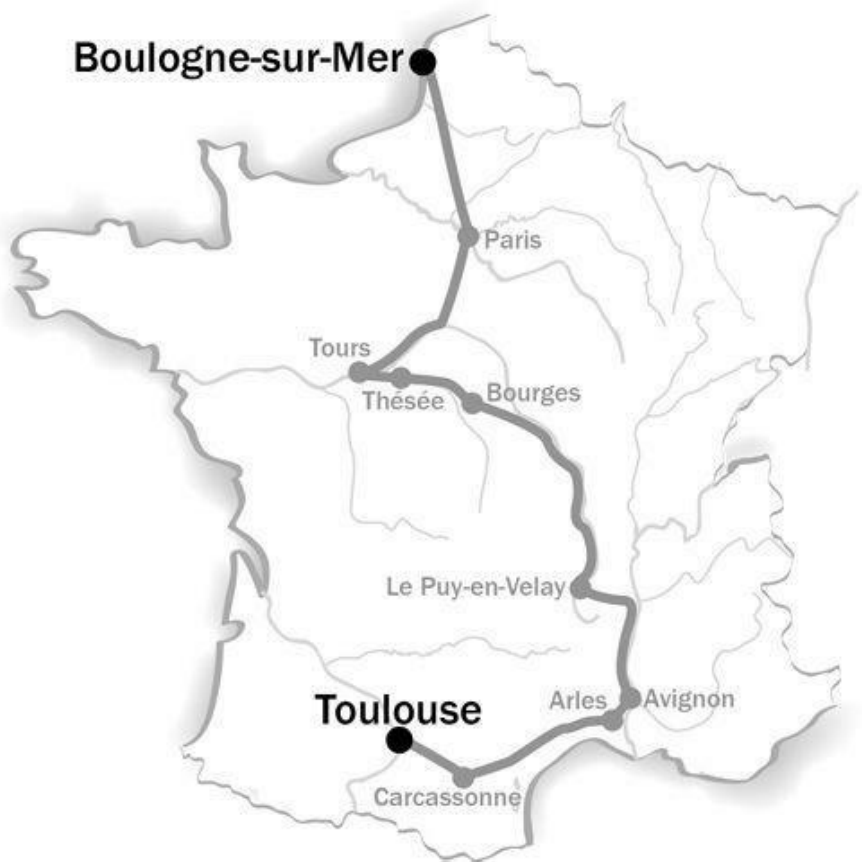
fonction d'abriter la cloche, le sceau et la charte de la commune et devint un symbole des

libertés communales. On dit que ce beffroi a été inspiré par le fameux phare de Caligula

dont nous avons parlé il y a mille ans déjà... (Place Godefroy-de-Bouillon.)

1. Dans son *Liber adversus Judaeorum inveteratam duritiem*, le « Livre contre l'ancienne intransigeance juive ».

2. À Lagny-sur-Marne, à Bar-sur-Aube, à Provins, / Il y a beaucoup de marchands de vin, / De blé, de sel, de harengs, / Et de soie et d'or et d'argent, / Et de pierres précieuses qui sont belles.



19

XIIIe siècle

LA CROIX POUR POLITIQUE

De Boulogne-sur-Mer à Toulouse

par les chemins de Saint-Jacques

Le siècle s'ouvre favorablement pour le royaume de France ! Après la disparition de Richard Cœur

de Lion, Philippe Auguste parvient à reprendre à la couronne anglaise une grande part de ses

possessions dans l'ouest du continent, et singulièrement la Normandie.

Dans sa lutte contre les Plantagenêts, le roi de France suscite autour de lui des abandons, des

rattachements, des reniements... Parmi ces vassaux hésitants se trouve Renaud de Dammartin, comte

de Boulogne, son ami d'enfance. Renaud a d'abord accepté l'autorité de Philippe Auguste, puis a

cherché d'autres suzerains. Avidé de pouvoir et surtout d'argent, Renaud se soumet à tout ce qui

brille, pourvu que frémissse à ses oreilles la douce promesse d'un peu de gloire et de beaucoup d'or. Il

fait d'abord allégeance à Jean sans Terre, roi d'Angleterre, puis se tourne vers Othon IV, l'empereur

germanique, les pires alliés qui soient pour la couronne française... Une véritable trahison ! D'autant

que tous ces gens unissent leurs forces à celles de Ferrand, comte de Flandre. Ferrand... Un nom un

peu oublié de la chronique. Et pourtant, le comte a de grandes ambitions en ce début de XIII^e siècle :

avaler la France, ni plus ni moins.

– La France deviendra Flandre ou la Flandre deviendra France, répète-t-il, bien certain de voir se

réaliser la première partie de sa proposition.

Si l'on ne veut pas que la France devienne la Flandre, il faut faire la guerre, occupation principale

des empereurs, des rois et des grands féodaux. Philippe Auguste s'en va ravager les plaines

flamandes : Douai, Courtrai, Audenarde sont pillés, Lille est incendié, tandis que Bruges, Gand et

Ypres paient une rançon pour être épargnés. C'est alors qu'Othon franchit la frontière nord, rassemble

des troupes flamandes, brabançonnaises, hollandaises, sans oublier les bataillons du comte de Boulogne,

et se met en marche pour écraser les armées françaises.

Le choc a lieu le 27 juillet 1214 à quelques lieues au sud-est de Lille, près du pont de Bouvines, qui

enjambe la rivière Marque et surplombe les marais.

– Mort aux Français !

C'est Eustache de Maline qui attaque en criant ces mots... Il faut lui faire ravalier ses paroles ! Un

chevalier français s'élance, arrache le casque de l'offenseur et lui enfonce son épée dans la gorge.

En trois heures de combat, le roi de France, qui prend des risques extrêmes et met en danger sa

propre personne, parvient à faire fuir ses ennemis... Renaud de Dammartin refuse de se rendre. Sur le

champ de bataille, il réinvente à son profit la stratégie romaine de la tortue ! Il a déployé autour de lui

et de ses officiers trois rangs successifs de fantassins... Une barrière de lances et de lames les protège.

Par intermittence, cette barrière se lève, Renaud se lance à l'assaut des soldats français, essaie même

de frapper le roi, revient à l'abri pour reprendre son souffle, et repart bientôt dans la mêlée. En fin

d'après-midi, quand tous ses alliés ont déjà déguerpi, il combat encore. Finalement, submergé par le

nombre et la fureur française, Renaud doit déposer les armes...

La victoire de Bouvines fut longtemps considérée comme un événement « national » ; en tout cas,

comme un acte constitutif de la « nation française » autour d'un souverain désormais maître et

protecteur de tous. Mais en réalité, que recouvre en cette circonstance le terme « nation » ? Othon, né

en Normandie, a été comte de Poitou, et Jean sans Terre était le fils d'Aliénor d'Aquitaine. Cette

guerre a été menée d'abord contre la prépondérance royale, mais à cette occasion Philippe Auguste a

su mobiliser autour de la couronne les grands féodaux du royaume. Les ducs de Bourgogne et de

Bretagne, les comtes de Champagne, de Bar, de Dreux, de Nevers, de Ponthieu, de Soissons, le

seigneur de La Ferté-Alais, le châtelain de Neauphle et tant d'autres... Ils étaient tous là, se battaient

côte à côte et présentaient un front uni à l'ennemi commun. En ce sens, on peut dire que la bataille de

Bouvines a constitué un ciment solide de l'identité française, en un siècle où la France était encore à

inventer.

Fait prisonnier, Renaud de Dammartin va finir ses jours derrière les hauts murs d'une forteresse,

tandis que le comté de Boulogne est offert à Philippe, un bâtard légitimé du roi Philippe Auguste,

jeune homme de quinze ans que l'on marie à Mathilde, la fille du comte déchu, histoire de préserver

une apparence de légalité féodale.

Parce qu'il a les cheveux hirsutes et le caractère mauvais, on l'appelle Hurepel, Philippe Hurepel...

c'est-à-dire Philippe le Hérissé, nouveau comte de Boulogne. Contre toute attente, ce garçon revêche

et hargneux prend son rôle très au sérieux. En ces temps incertains, il juge prudent de relever les

remparts gallo-romains et de faire construire un nouveau château défensif... Grande nouveauté : ce

château n'a pas de donjon, on n'a jamais vu ça ! Mais c'est un signe, la ville ralliée à la couronne n'a

plus à se défier du roi de France, et pour les éventuelles attaques par la mer, le beffroi guette.

À Boulogne-sur-Mer, le château du Hérissé

Plus chanceux que le phare de Caligula, il est toujours là, ce château, élément

fondamental de la défense imaginée par Philippe Hurepel, avec ses neuf côtés et ses dix

tours rondes. Il en a pourtant subi, des avanies et des changements... Au XVIe siècle, cinq

tours ont été coulées dans d'épaisses maçonneries, pour se protéger de l'artillerie ; au

XVIIe, la double ligne de fortification a été supprimée ; au XIXe, le corps de garde a été

détruit et des passages pour piétons ont été percés dans la muraille. Système défensif, puis

caserne et enfin prison, le château du Hérissé est aujourd'hui un musée, qui offre au regard

du visiteur chapelle, salle comtale et souterrains. (Rue Bernet.)

La victoire de Bouvines ouvrirait-elle à la France la conquête de l'Angleterre ? En effet, le roi Jean

sans Terre se comporte en tyran et parvient à unir contre lui une grande part de l'aristocratie... De

plus, lui aussi a été vaincu par les Français à La Roche-aux-Moines, dans l'Ouest, quinze jours

seulement avant la bataille de Bouvines. Nombreux sont donc les barons anglais venus faire les yeux

doux à Louis dit le Lion, fils de Philippe Auguste. Et si le fils du roi de France devenait roi

d'Angleterre ? N'est-il pas l'époux de Blanche de Castille, la petite-fille

du roi Henri II Plantagenêt ?

Légitimité fragile, mais légitimité tout de même... Louis se laisse convaincre. Pourquoi pas ?

Et c'est ainsi que le Lion, mollement approuvé par son père le roi de France, décide de conquérir

son futur royaume... Huit cents bateaux partent de Boulogne, mais également de Wissant, de

Gravelines, de Calais. Mille deux cents chevaliers et plusieurs milliers d'hommes s'embarquent et, le

2 juin 1216, Louis arrive à Londres où il investit le palais de Westminster pour recevoir les hommages

de nombreux barons anglais. Tout irait pour le mieux si le destin ne venait s'en mêler... En octobre,

Jean sans Terre, qui a abusé de bon cidre, est pris d'une dysenterie qui l'emporte en quelques jours. Le

jus de pommes assassin change gravement la donne... L'Angleterre est déjà en grande partie conquise

par les Français, mais Louis, absorbé par ses préoccupations militaires, a négligé de ceindre la

couronne et de former un gouvernement. Erreur fatale...

Débarrassés de Jean sans Terre, le despote détesté, les barons anglais n'ont plus besoin de Louis ;

on lui préfère Henry, le jeune fils du défunt, aussitôt sacré sous le nom d'Henry III. La suite tient de la

farce belliqueuse, de l'obstination burlesque, de l'illusion opiniâtre... Durant un an, Louis refuse le

retournement anglais, il tente de prendre Douvres, assiège Lincoln au nord de Londres, engage une

bataille navale... Il est vaincu partout. Il n'a plus le choix, il doit rentrer en France. Alors, bon prince,

le pouvoir anglais, trop content de le voir retraverser le Channel, lui

octroie une indemnité de dix

mille marcs pour couvrir une partie des menus frais de l'expédition !

Quelques bateaux rescapés de la calamiteuse campagne d'Angleterre débarquent ainsi à Boulogne-

sur-Mer en septembre 1217. Pour les chevaliers vaincus et les fantassins survivants, que reste-t-il ?

Certains cherchent le réconfort de la prière... Ils vont implorer la statue de la Vierge, celle qui a été

jadis poussée par le vent pour arriver sur la berge. Car la ville n'est pas seulement une place forte et

un port, c'est aussi un lieu de foi et d'incantations qui attire les pèlerins venus invoquer le secours et

la protection de la statue miraculeuse.

Ils ont besoin de secours et de protection, les pèlerins, car bien souvent ils poursuivent leur longue

route vers l'Espagne et le tombeau de saint Jacques à Compostelle... Pour les plus pauvres, cela

signifie des mois de voyage brûlés par le soleil, trempés par les pluies ou gelés par les frimas, selon la

saison, des étapes incertaines, des nuits hasardeuses à la belle étoile, la maigre aumône de quelques

villageois apitoyés, parfois le bonheur d'un hospice placé sur la route. Les *jacquets* – puisque l'on

nomme ainsi les pèlerins allant vers Saint-Jacques – marchent et souffrent, avancent avec leur bâton,

leur grand chapeau et leur vaste manteau, ce manteau qu'ils recouvriront bientôt de coquillages,

signes distinctifs du pieux chemineau qui a marché jusqu'au tombeau de saint Jacques.

De nos jours encore, perdre une tradition qui vient peut-être de loin :
au pied de chaque croix

dressée au bord du chemin, le pèlerin laisse un caillou et en prend un
autre déjà déposé sous la croix,

et ce caillou, il le porte à la prochaine croix... Ainsi chaque caillou, la
plus pauvre et la plus humble

des créations, finira un jour par être posé sur la tombe de saint
Jacques.

Seule la route faite à pied exalte l'âme et ouvre les voies du Ciel, mais
certains, indifférents aux

petits cailloux qui la parsèment, préfèrent parcourir les distances à
cheval ou même en chariot tiré par

des bœufs. C'est nettement moins inspiré, mais tellement plus reposant
! Et pour la nuit, les plus

riches n'attendent pas le prodige d'un hospice charitable, ils
descendent à l'hôtel... Hôtel ou hospice,

ces deux mots ont une même origine latine, *hospes*, l'hôte, mais
désignent désormais deux réalités très

différentes. Pour les pèlerins aisés, les auberges se sont multipliées,
surtout dans les villes, et les

patrons, soucieux d'attirer la clientèle, ont inventé la réclame parlante,
le gueuloir routier, le camelot

tapageur...

Ci a bon vin frés et novel,

Ça d'Auçoire, ça de Soissons,

Pain et char et vin et poissons ;

Ceens fet bon despendre argent ;

Ostel i a toute gent ;

Ceens fet moult bon herbergier [1](#).

Les poètes du mercantile crient ces vers joliment balancés – ou quelques autres qui ont le même

sens. Méfiance, pourtant, tous les « ostels » ne se ressemblent pas. Certains offrent bonne chère et lits

de plumes, l'hôtesse s'efforce de parler français, bourguignon, breton, germain pour recevoir chacun

de la manière la plus avenante, et les plus fortunés peuvent s'offrir « une chambre à feu », c'est-à-dire

bien chauffée et confortable. Hélas, d'autres auberges sont de véritables bouges aux murs graisseux et

noirs où les clients doivent se serrer à huit ou dix sur des banquettes grouillant de vermine. Ces lieux

mal famés attirent toute la racaille des environs qui cherche à enivrer le voyageur pour le dévaliser...

quand ce n'est pas l'aubergiste lui-même qui égorge nuitamment ses clients pour faire main basse sur

ses bagages.

Et le jacquet poursuit sa route... De Boulogne-sur-Mer, il a marché jusqu'à Paris sur la voie

carrossable qui relie le port de la Manche à la capitale. Ici, en effet, la corporation des chasse-marée

s'est organisée pour permettre le passage rapide des voituriers de poissons qui forcent l'allure des

chevaux pour aller approvisionner la grande ville.

Ensuite, le pèlerin s'est dirigé vers Orléans puis Blois pour enfin atteindre le point de départ de la

via Turonensis, la voie de Tours. Bifurquons alors pour rejoindre Bourges sur la via Lemovicensis, la

voie du Limousin, un second chemin du pèlerinage de Saint-Jacques qui part, lui, de Vézelay. Entre

ces deux chemins traditionnels nous attend le vénérable ancêtre des

hôtels...

La première auberge

Eh oui, sur cette ancienne voie romaine reliant Tours à Bourges à sept cents mètres du

bourg de Thésée, dans le Loir-et-Cher, se trouve le relais dit des Mazelles, un

impressionnant édifice de l'époque romaine. Ce serait le plus vieil hôtel ayant hébergé des

voyageurs sur nos routes. (Au bord de la Départementale 176.)

Nous arrivons à Bourges en 1226, juste à temps pour rejoindre Louis le Lion, devenu le roi

Louis VIII depuis la mort de son père Philippe Auguste.

Louis y a rassemblé ses fidèles barons, même Philippe Hurepel est venu de Boulogne-sur-Mer.

L'heure est importante car les armées réunies sous le commandement de la couronne s'apprêtent à

passer à l'attaque contre... le Languedoc !

Au début du XIII^e siècle, cette région que l'on appelle alors la Lingua Occitana forme une sorte de

patchwork étrange dont les pièces entremêlées appartiennent soit au roi d'Aragon, soit au comte de

Toulouse, puis se morcellent en vicomtés et seigneuries qui échappent à l'autorité du roi de France.

Mais voilà que, depuis presque vingt ans, se répand sur la terre occitane l'hérésie cathare. Pour

Louis VIII, rien ne semble plus pressé que d'en finir avec cette dissidence mystique qui s'étend dans

les territoires du Sud, de Nîmes à Montpellier et de Béziers à Albi en passant par Toulouse.

Cathare... Ce mot plein de mystères vient du grec *katharós*, « pureté »,

car les adeptes de cette foi

nouvelle se lancent dans une quête obsédante de perfection selon les principes duels du Bien et du

Mal. Puisque les âmes se réincarnent dans tout être vivant jusqu'à atteindre enfin la Lumière, le

Parfait, c'est-à-dire le ministre du culte cathare, ne peut tuer le moindre animal et s'abstient de

consommer de la viande. Quand il trouve un lapin pris au collet posé par un paysan, il libère l'animal,

et laisse à côté du piège une pièce de monnaie, pour que nul ne soit lésé. Dans cet élan vers l'absolu,

tous les adeptes cathares sont encouragés à imiter les Parfaits, à refuser l'Ancien Testament –

considéré par certains d'entre eux comme l'œuvre de Satan –, à rejeter les sacrements chrétiens,

l'adoration des saints et la dévotion de la Croix.

Bien sûr, l'Église ne peut admettre une telle déviance qui sape tout autant ses principes

fondamentaux que son autorité, et c'est ainsi qu'a été lancée la croisade dite des Albigeois, parce que

l'on croyait que la ville d'Albi était le centre vivant de la contestation religieuse. Les barons mobilisés

par le pape ont attaqué Béziers, massacré catholiques et cathares mêlés...

– Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! aurait ordonné le légat du pape, Arnauld Amalric.

En effet, si les Parfaits, véritables ascètes, peuvent à la rigueur être repérés, qui fera le *distinguo*

entre chrétiens et « vrais chrétiens », comme se nomment eux-mêmes les cathares ?

En ce début d'été 1226, l'armée royale descend la vallée du Rhône,

menée par Louis VIII qui a

rallié de nombreux barons de France, une douzaine d'évêques et deux archevêques. La lutte contre

l'hérésie se mue tout naturellement en guerre de conquête...

Après Lyon, l'armée délaisse la route des pèlerins de Saint-Jacques qui mène au Puy-en-Velay et à

la voie Podiensis, la voie du Puy, troisième chemin traditionnel de Saint-Jacques-de-Compostelle

conduisant directement aux Pyrénées. Les combattants ignorent ce tracé voué à la prière et foncent

directement sur Avignon... Protégée par ses solides murailles, la ville refuse d'ouvrir ses portes aux

envahisseurs, mais les bourgeois de la cité veulent bien laisser passer les croisés : ils ont construit à

leur intention un pont de bois sur le Rhône – le premier pont d'Avignon. Le roi n'accepte pas cette

humiliante déviation, alors commence un long siège de trois mois qui se termine par la reddition

totale de la cité. Dans tout le Midi, c'est la consternation : Avignon avait jusqu'à présent la réputation

d'être puissant et inexpugnable. Mais Avignon est tombé... C'est donc avec terreur que les

populations voient arriver ces invincibles colonnes royales.

Pendant ce temps, étrangers à ces furieuses querelles, certains pèlerins de Saint-Jacques continuent

leur route vers Arles, rejoignent la via Tolosana, la voie Toulouse, marchent vers Béziers, puis

Narbonne...

Fontfroide, pour écouter encore

la rumeur du chant cistercien

Le pieux pèlerin qui se dirigeait vers les Pyrénées ne pouvait que faire halte dans la

magnificence de l'abbaye de Fontfroide, située aujourd'hui à la sortie sud de Narbonne,

près d'une source qui lui donna son nom : Fons frigida , source fraîche. Aux portes du pays

cathare, Fontfroide est devenue au XIIIe siècle le fer de lance de la lutte contre l'hérésie...

On n'oubliait pas ici que c'était l'assassinat d'un des prêtres de l'abbaye, Pierre de

Castelnau, qui avait déclenché en 1208 la croisade contre les Albigeois.

Sauvée des ventes, des rachats, des échanges et des transformations, l'abbaye reste une

merveille méditerranéenne posée entre pins et cyprès. On y découvrira le cloître dominé par

le clocher de l'abbatiale et son jardin aux senteurs du Midi. L'abbaye n'est plus abbaye

depuis longtemps, c'est aujourd'hui un lieu culturel, mais la beauté des pierres, la pureté

architecturale du réfectoire et de la salle capitulaire nous transportent facilement au

XIIIe siècle, quand résonnait ici la ferveur des chants cisterciens. (Route départementale

613, Narbonne.)

La via Turonensis, la via Lemovicensis, la via Tolosana, la via Podiensis... Nous avons évoqué les

quatre routes mythiques qui, de France, conduisent vers le tombeau de saint Jacques, partant de Tours,

Vézelay, Le Puy-en-Velay et Arles. Pourquoi ces quatre villes situées dans la région de la Loire ou

dans celle du Rhône ?

En fait, ces itinéraires nous sont livrés par un manuscrit du siècle précédent, *Le Guide du pèlerin de*

Saint-Jacques, un texte inséré dans une compilation réunie à la gloire de saint Jacques, et que l'on

vend alors en copie sur le chemin des pèlerins, de tous les pèlerins, de Compostelle jusqu'à Jérusalem.

Ce document, qui fait un peu dans le reportage vécu et les choses vues, nous apprend que les

Poitevins sont « gent vigoureuse, prodigue de son hospitalité », qu'en Bordelais « le vin est excellent,

mais le parler fruste », que la Lande « manque de tout », que les Gascons se révèlent « verbeux et

moqueurs », que les Basques se montrent « dépravés et pervers »... Notations qui semblent surtout

marquées par l'humeur du voyageur ! Mais l'essentiel n'est pas là. Les quatre villes de départ

indiquent géographiquement les limites de la grande Aquitaine, celle de l'empire wisigoth, et ce n'est

sans doute pas un hasard. Si, comme certains historiens le pensent, ce guide a été commandité par

Alphonse VII, roi de Galice – un des royaumes espagnols –, il devient un instrument de propagande

destiné à montrer aux peuples et aux comtes d'Aquitaine que la protection de l'Espagne leur est

assurée... Le message subliminal de ce *vade-mecum* pour pèlerins est de démontrer que la grande

Aquitaine se trouve déjà spirituellement en Espagne, et que ses routes pourraient être protégées par le

roi de Galice comme le sont déjà celles qui mènent des Pyrénées à Compostelle...

Une Aquitaine espagnole ? Une Espagne étendue des deux côtés des Pyrénées ? Ce rêve de la Galice

et de la Castille est à verser dans les vastes oubliettes de l'Histoire où sont enfouis les grands projets

avortés, ceux qui auraient pu changer le cours des siècles, mais qui ne sont pas parvenus à résister aux

vents contraires. D'autres lorgnent sur l'Aquitaine... La croisade française qui descend vers le Sud

enterre à jamais les chimères des rois en Espagne.

Après Narbonne, l'avancée des troupes de Louis VIII se poursuit le long de la via Tolosana.

Carcassonne est pris, les armées royales pénètrent bientôt dans la région toulousaine...

Seulement voilà, l'hiver arrive et les croisés sont fatigués. Il faut remettre le siège de Toulouse à

plus tard. En attendant le retour des beaux jours, Louis VIII décide de rentrer à Paris. D'ailleurs il ne

se sent pas très bien, et il a hâte de retrouver la tranquillité du Louvre, mais il meurt en chemin ce

8 novembre 1226.

Le fils du défunt, Louis IX, le futur saint Louis, un petit garçon blondinet au regard d'ange, n'a que

douze ans. La reine Blanche de Castille assure donc la régence avec une poigne de fer, et ordonne de

reprendre avec une vigueur nouvelle la croisade du Languedoc.

En 1229, un traité impose la paix française et sonne le glas de l'indépendance toulousaine :

Raymond VII reste comte de Toulouse, mais doit faire la chasse aux hérétiques et, surtout, l'annexion

de la province à la France est annoncée... En effet, comme tout doit finir par un mariage, Jeanne, la

filles de Raymond, épouse Alphonse, le frère de Louis, le jeune roi de France. Par le jeu des héritages,

Toulouse reviendra donc à la couronne.

Selon les clauses de ce traité, les fortifications de Toulouse doivent être démantelées, et c'est une

ville affaiblie, ruinée, qui sort de deux décennies d'une guerre acharnée...

Toulouse, le château dans les caves du palais

Les parkings ont du bon ! La preuve : en 2007, lorsqu'il fallut aménager de nouvelles

places de stationnement devant le palais de justice de Toulouse, des vestiges de l'ancienne

forteresse des comtes de Toulouse ont été mis au jour. Parce que le château se trouvait près

de la porte Narbonnaise, on l'appela le château narbonnais... Derrière les murs épais de

calcaire et de briques, les comtes de Toulouse ont cru pouvoir protéger leur indépendance.

À la fin du XVe siècle, le château abrita le parlement de Toulouse, puis fut rasé au siècle

suivant. Au XIXe siècle, le château narbonnais était oublié, et l'on construisit sur son

emplacement une gendarmerie, puis le tribunal de grande instance. (Les vestiges sont

visibles dans les sous-sols du palais de justice, mais aussi dans le hall où le rempart du

XIIIe siècle avec son crénelage de briques a été magnifiquement mis en valeur, 3, place du

Salin.)

Sur le plan politique, tout est réglé... mais la question religieuse reste en suspens. Dès 1233,

l'Inquisition prend le relais des soldats et des négociateurs pour extirper l'hérésie du Languedoc.

Confiée à l'ordre monastique des frères prêcheurs de Saint-Dominique, et ne relevant que de l'autorité

du Saint-Siège, l'Inquisition fait passer la violence du champ de bataille à la population civile... La

terreur s'installe : pour échapper à la torture et au bûcher, il faut trahir, mentir, dénoncer.

À une centaine de kilomètres au sud de Toulouse, à Montségur, en Midi-Pyrénées, se dresse un

château où sont venus se réfugier des groupes de cathares prêts à renoncer à leurs vœux pacifiques et à

se battre pour leur droit à l'existence... En mai 1242, le chef de la garnison de Montségur, Pierre-

Roger de Mirepoix, est informé qu'un groupe de onze inquisiteurs, accompagnés de gens d'armes et

menés par le frère Guillaume Arnaud, s'est arrêté à Avignonet pour allumer de nouveaux bûchers.

Aussitôt, Pierre-Roger de Mirepoix et ses frais émoulus soldats cathares se dirigent vers la maison où

dorment les frères inquisiteurs et l'escouade, font sauter les portes à coups de hache et massacrent tout

le monde, dans une rage désespérée.

Sur le chemin du retour, cet exploit fait grand bruit, même les fidèles chrétiens sont heureux du

coup porté à l'Inquisition, détestée de tous.

Montségur ne survivra pas à cette provocation. Dix mille hommes, dirigés par le sénéchal Hugues

des Arcis et l'évêque de Narbonne Pierre Amiel, viennent faire le siège

du château et de la montagne.

Après neuf mois d'encerclement, les derniers défenseurs du catharisme acceptent les négociations. On

trouve un accord : ceux qui feront pénitence seront libérés, mais les récalcitrants seront livrés aux

flammes.

Quelques-uns abjurent, mais la plupart s'apprêtent à mourir. Le 16 mars, une longue procession se

dirige lentement vers le grand bûcher dressé au pied de la citadelle. Deux cent dix cathares vont au

supplice pour ne pas perdre leur âme.

La croisade a gagné.

Carcassonne, symbole de la croisade victorieuse

Retournons sur nos pas en longeant la via Tolosana... La cité de Carcassonne va devenir,

avec Toulouse, le siège des inquisiteurs, la place forte des nouveaux maîtres de la région.

La Maison des inquisiteurs est miraculeusement parvenue jusqu'à nous (contre la muraille,

rue du Four-Saint-Nazaire). Voici l'endroit où le catharisme sera inlassablement

pourchassé tout au long du XIIIe siècle ; ici seront ordonnés les derniers bûchers en 1325 et

1329.

Et que dire de l'impressionnante muraille à double enceinte édifiée par saint Louis pour

rendre la place inexpugnable ? Ce dispositif, nous pouvons encore l'admirer autour du

château comtal... L'Inquisition avait installé ses quartiers dans la terrible tour de la

Justice. Même si l'ensemble a été fortement remanié par l'architecte Viollet-le-Duc au

XIXe siècle, nous pouvons voir là le symbole éclatant de la conquête du Languedoc par les

rois de France. Et cette impression est encore renforcée par la vue de la ville basse ou

bastide Saint-Louis, construite sous le règne de ce dernier pour y loger les habitants

chassés de la ville haute devenue cité administrative de la sénéchaussée.

La fin de la croisade des Albigeois et la conquête du Languedoc permettent au roi Louis IX – saint

Louis – d'imaginer de nouvelles croisades, de nouvelles expéditions à mener, de nouveaux infidèles à

persécuter, mais ailleurs, loin de son royaume. C'est vers la Terre sainte qu'il va désormais tourner

son regard. En 1248, il se dirige vers Le Caire, il est fait prisonnier et n'est libéré qu'après versement

d'une forte rançon payée par l'ordre du Temple. Il ne rentre en France qu'au bout de cinq ans mais,

peu déstabilisé par cet échec, il recommence en 1270, direction Tunis cette fois : Louis espère

convertir le sultan. La dysenterie, mal du temps, de la vermine et de la promiscuité, décime les

troupes, et le roi lui-même expire devant la ville. Sur le chemin du retour, Isabelle d'Aragon, épouse

de Philippe III, nouveau roi de France, meurt en Sicile ; Alphonse de Poitiers, frère du roi défunt, et

son épouse Jeanne de Toulouse succombent tous deux en Italie... Cette avalanche de catastrophes met

un terme définitif aux croisades en Terre sainte. Mais les rois de France auront bientôt d'autres

territoires à conquérir, d'autres ennemis à repousser.

Aigues-Mortes, symbole des croisades perdues

Après avoir laissé Carcassonne, retournons encore un peu sur nos pas par la via

Tolosana afin de suivre saint Louis en direction d'Arles... À vingt kilomètres au sud

d'Aigues-Vives se trouve le port d'Aigues-Mortes, premier port militaire français construit

sur la Méditerranée par saint Louis. L'endroit témoigne encore aujourd'hui des espoirs que

le roi avait placés dans les croisades en Terre sainte. Les remparts du XIIIe siècle sont

magnifiquement conservés et, contrairement à ceux de Carcassonne, n'ont été que très peu

restaurés. Voilà pour moi les rêves du saint roi perdus dans les sables...

1. « Ici il y a du bon vin frais et nouveau, / Celui d'Auxerre, celui de Soissons, / Pain, viande, vin et poissons ; / À l'intérieur, il fait bon dépenser de l'argent ; / À l'hôtel, il y a toute sorte de gens ; / À l'intérieur, il fait très bon loger » (*Les Trois Aveugles de Compiègne*, fabliau du XIIIe siècle).



20

XIV^e siècle

LE SOLEIL SE LÈVE À L'EST

De Toulouse en Avignon

par le chemin de Regordane

Entre Anglais et Français, rien ne va plus ! C'est autour de la Guyenne, non loin de Toulouse, que se

cristallisent les ambitions dévorantes et les ressentiments recuits... La fin des croisades en Terre

sainte permet aux deux royaumes de concentrer désormais tous leurs efforts sur cet objectif

continental. On va pouvoir s'entre-tuer sans contrainte ni limites !

Mais que faut-il conquérir, que veut-on conserver ? Guyenne ou Aquitaine ? De quoi parle-t-on ? En

fait, jamais on n'a su où commençait la Guyenne et où finissait l'Aquitaine... D'ailleurs, le terme

même de Guyenne ne signifie pas autre chose qu'Aquitaine, mais déformé par des accents locaux.

Depuis la fameuse Aliénor, les rois d'Angleterre s'estiment les souverains naturels, les propriétaires

obligés de cette Guyenne aux limites floues et changeantes, mais toujours avec Bordeaux pour

capitale. Les rois de France laisseraient faire si ces souverains acceptaient de se comporter en vassaux

soumis, mais ces Godons, comme on dit alors, sont impossibles, ils refusent de faire acte d'allégeance

et, finalement, le roi de France Philippe le Bel, agacé, a décrété la confiscation de la Guyenne...

Décision qui a été suivie par un conflit larvé où chacun a essayé de prendre quelques places fortes

avant de reculer et de revenir encore, ballet militaire où l'on se positionne en attendant l'ouverture des

négociations. Quand Marguerite, la sœur du roi de France, épouse Édouard, le roi d'Angleterre, on

peut penser que la paix sera sauvée...

Effectivement, en 1303, un traité semble avoir réglé la question de Guyenne : la province est

restituée au roi d'Angleterre qui accepte de se considérer, dans cette province, comme le vassal du roi

de France et vient lui rendre l'hommage dû au suzerain. Le roi d'Angleterre met ses mains dans les

mains du roi de France et lui jure fidélité, les deux hommes échangent le baiser de la paix...

Mais ce qui a été conçu par deux hommes de bonne volonté ne se transmet pas obligatoirement aux

générations suivantes. En 1322, le nouveau roi d'Angleterre, Édouard II, s'abstient de rendre cet

hommage humiliant à Charles le Bel, roi de France...

Le croira-t-on ? Cette affaire d'hommage à rendre ou non ajoutée à cette province dont on ne sait où

elle commence et où elle s'arrête va être la cause principale de la guerre de Cent Ans – qui va en durer

cent seize. Dès 1337, le conflit entre Anglais et Français est en marche. Il débute sur la mer où la

flotte française est anéantie en 1340 devant L'Écluse, aux Pays-Bas. En 1346, la guerre passe sur la

terre ferme, les Français sont écrasés à Crécy, la Normandie est pillée, et Calais, occupé, devient le

port d'entrée des troupes anglaises sur le continent...

Mais les hostilités doivent bientôt s'interrompre... Une longue traînée lumineuse constellée

d'astres rayonnants troue les ténèbres et terrifie les populations. La comète allume dans les sombres

immensités un scintillement clair qui réveille toutes les peurs... Et si la nuit ne revenait plus ? Et si

cette épée lumineuse plantée dans le ciel obscur restait à jamais au-dessus de nos têtes ? On annonce

déjà d'affreuses calamités, la grêle, les ouragans, la famine, les épidémies...

Et l'on a raison de craindre le pire. En 1348, un mal terrible se répand, rien ne paraît pouvoir

l'arrêter. La peste noire parvenue sur les rivages méditerranéens remonte le sud-ouest de la France et

arrive à Toulouse avant de descendre la Garonne jusqu'à Bordeaux. De

là, un bateau transportant du

vin apporte l'épidémie en Angleterre...

D'atroces douleurs déchirent la poitrine, on crache du sang, la langue devient noire, l'haleine

fétide ; sur les bras et sur les cuisses apparaissent des abcès ou des ulcères gorgés de pus, toute la peau

se couvre de taches blanches. En quelques jours, la mort accomplit son œuvre. Une grande frayeur

venue du fond des âges amène certains à se repentir, à faire l'aumône, à distribuer leurs biens pour

tenter de calmer les colères du Ciel, mais cela ne suffit pas... Les médecins essayent vainement

d'enrayer la contagion. Ils administrent à leurs patients le « bol d'Arménie », un remède recommandé

jadis pour les flux de ventre et les crachements de sang : il s'agit d'une terre argileuse réduite en

poudre, agrémentée de blanc d'œuf et d'eau de rose à avaler toutes les quatre heures. Pour lutter

contre l'empoisonnement de l'air, on allume de grands feux où se consomment des parfums censés

purifier l'atmosphère. Et puis, par précaution, on brûle les vêtements des morts et l'on répand partout

du vinaigre, qui devrait éloigner le mal. Pour raffermir le sang des bien portants, on les saigne, on

tranche allègrement au pli du coude, au jarret, à la cheville, sur la langue, dans le cuir chevelu, et l'on

affaiblit ainsi les plus résistants...

Comme rien ne réussit, des villages entiers se vident de leurs habitants, les villes s'étiolent, le

commerce s'effondre. La croissance économique qui avait accompagné la fin du XIII^e siècle n'est plus

qu'un souvenir...

La peste noire exerce ses ravages durant cinq ans, provoquant trente à quarante millions de morts en

Europe, soixante-quinze millions dans le monde... car elle sévit jusqu'en Chine ! Les famines et les

guerres ne sont rien comparées à cette tragédie universelle. Puisque la médecine reste impuissante, il

faut inventer à ce mal une cause extérieure aux problèmes de santé. Les riches accusent les pauvres,

les pauvres accusent les riches, et tous désignent les juifs, absurdement soupçonnés d'avoir

empoisonné les puits ; on les brûle pour se venger, mais la maladie poursuit sa terrible progression.

Alors, c'est Dieu qu'il faut implorer, on fait appel à Sa miséricorde, on souffre Sa Passion... Des

hommes demi-nus, le torse marqué d'une croix rouge, vont de ville en ville. Ils se frappent eux-

mêmes avec des fouets aux lanières hérissées de pointes de fer, et ces flagellants se persuadent d'avoir

retrouvé dans la douleur de la purification l'innocence première du nouveau-né.

Le palmier vert et rouge de la ville rose

À Toulouse, les foules terrifiées par la peste noire, les exactions anglaises et tous les

fléaux du siècle se pressent au couvent des Jacobins pour obtenir la grâce divine... En 1368,

la dépouille du dominicain saint Thomas d'Aquin, mort en Italie presque un siècle

auparavant, viendra renforcer la solennité du lieu, c'était en tout cas la volonté du pape

Urbain V : « Comme saint Thomas brille entre les docteurs par la beauté de

son style et de

ses sentences, de même cette église de Toulouse surpasse en beauté toutes les autres églises

des frères prêcheurs. Je la choisis pour saint Thomas et je veux que son corps y soit placé »,

dira le souverain pontife.

Cette église, joyau de l'art gothique méridional, a été entièrement construite en briques

roses dont l'emploi récurrent dans la vieille ville contribue si fortement à l'identité

toulousaine, « ville rose ». Le bâtiment a été élevé entre le XIIIe et le XIVe siècle par les

frères prêcheurs, c'est-à-dire les dominicains, afin de lutter contre « l'hérésie cathare ».

Dans l'église, le plafond forme un surprenant et séduisant « palmier » vert et rouge : ce

pilier de vingt-huit mètres aux vingt-deux nervures soutient le chœur de l'église. (Parvis des

Jacobins.)

Mais plutôt que d'en appeler à la Providence divine, mieux vaut quitter Toulouse en partie dépeuplé

et totalement appauvri. Nous remontons vers Montauban, cité que se disputent Français et Anglais,

quand la peste offre un répit. Montauban, ville frontière, une « bastide » comme on dit ici, c'est-à-dire

une cité bâtie en une seule fois pour des raisons politiques et économiques. Montauban serait la

première des quelque trois cents bastides destinées à surveiller et protéger l'Aquitaine. Car d'un côté

c'est la France, et de l'autre l'Angleterre avec son duché de Guyenne. Mais depuis la reprise de la

guerre et la terrible défaite de Poitiers, en 1356 – où le roi de France, Jean II, a été fait prisonnier –,

l'Angleterre triomphe, tout le Sud-Ouest lui semble promis.

En cette année 1363, le duché anglais de Guyenne s'étend de Bordeaux à Montauban, et les

Montalbanais apprennent à connaître leur nouveau maître, le vainqueur de la bataille de Poitiers,

Édouard de Woodstock, fils du roi d'Angleterre. Celui que l'on appellera plus tard le Prince Noir, sans

doute en raison de la cape sombre qui recouvrait son armure, se révèle un administrateur habile et

entreprend la construction d'un château au bord du Tarn... On l'aime bien à Montauban, le Prince

Noir, on l'aime bien parce qu'il fait la guerre. Il met à sac Limoges, Carcassonne, Narbonne, va se

battre jusqu'en Espagne pour remettre sur le trône un roi de Castille à l'héritage disputé... Et ces

expéditions lointaines ravissent ses sujets de Guyenne. En effet, le Prince Noir mobilise à grands frais

des troupes qui vont mener leurs exactions au loin. En temps de paix, hélas, la vie est bien plus

difficile... Les soldats démobilisés errent dans les campagnes et ne vivent que de rapines et de

pillages. En temps de paix, ces « grandes compagnies », c'est-à-dire ces regroupements de

mercenaires sans cause, infestent les routes, sèment le désordre et survivent en dépouillant les

populations sur un cri de désespoir :

– Donnons-nous au diable puisque Dieu ne veut plus de nous !

Une guerre lointaine, en revanche, c'est l'assurance de la sécurité retrouvée ! Les grandes

compagnies se dissolvent et les militaires vont toucher leur solde en allant tuer, incendier et marauder

ailleurs.

Vraiment, on l'aime bien, le Prince Noir, et les habitants de Montauban sont fort désappointés en ce

mois de janvier 1371, quand ils apprennent que le cher Édouard, malade de l'inévitable dysenterie,

retourne définitivement en Angleterre. C'est la fin de la tranquillité guyennaise. Bertrand Du

Guesclin, connétable de France, sorte de ministre de la Guerre du roi Charles V, tente par une

succession de coups de force de grignoter la Guyenne... La guerre reprend sur ce mot d'ordre

effrayant répété par les Français :

– Mieux vaut pays pillé que terre perdue !

Et Montauban redevient français.

À Montauban, les caves du Prince Noir

Montauban a conservé l'aspect caractéristique des bastides du Sud-Ouest avec ses rues

qui se coupent à angle droit et viennent s'échouer autour d'une place centrale

rectangulaire.

Le château que le Prince Noir voulut se faire édifier ici ne fut jamais terminé. Seuls les

soubassements avaient été posés, et ils ont été conservés avec soin par les Montalbanais. Au

XVII^e siècle, ces caves servirent de base à la construction du palais épiscopal. On peut tout

de même juger de la magnificence qu'aurait déployée le château achevé en contemplant les

*immenses voûtes d'ogives de la salle du Prince Noir située dans la demeure
des évêques,*

l'actuel Musée Ingres. (19, rue de l'Hôtel-de-Ville.)

*Poursuivons notre chemin, laissons la Guyenne et toute l'Aquitaine,
cœur et cause de cette guerre*

*de Cent Ans, et dirigeons-nous vers Cahors, dans le Quercy, tentation
du Prince Noir qui a fait l'assaut*

*de la cité avant qu'elle ne soit reprise par les Français. Une ville riche
depuis que le pape Jean XXII,*

*authentique Cadurcien, a ouvert ici une université pour y faire
enseigner la théologie, le droit, la*

*médecine et les belles-lettres, de quoi attirer les plus grands savants et
des foules d'étudiants.*

À Cahors, suivons le diable sur son pont

*Les consuls de Cahors décidèrent, en 1308, de jeter sur le Lot un pont
fortifié qui ferait*

*office de pièce défensive contre les attaques anglaises. Il fallut quasiment
soixante-dix ans*

*pour venir à bout du pont de Valentré. L'architecte, désespérant de voir un
jour la fin de son*

*ouvrage, fit appel au diable, qui accepta de se mettre sous ses ordres en
échange de son âme*

*pure. Quand le pont fut presque terminé, l'architecte, qui tenait à son âme,
appela le maître*

*de l'enfer et lui demanda de lui apporter de l'eau dans une passoire...
Damned ! Impossible*

*pour Satan d'obéir à un ordre pareil comme il s'y était engagé... Ce bon
bougre de diable*

*était refait. Il se vengea gentiment en maudissant une pierre, juste une
pierre, celle qui se*

trouvait au sommet de la tour posée au milieu du pont. Cette pierre fixée,

réparée,

restaurée, remplacée tombait immanquablement dans le fleuve... Jusqu'en 1878, date à

laquelle elle fut scellée si solidement que même le diable n'y pouvait plus rien.

N'empêche que ce pont, un des plus beaux de France, est resté tel que le diable l'a créé il

y a sept cents ans avec ses trois tours carrées à mâchicoulis et ses six arches pour franchir

la rivière.

Laissons Anglais et Français s'affronter autour de Cahors et continuons la route vers l'est, sur cet

itinéraire qui n'est autre que le troisième chemin des pèlerins de Saint-Jacques conduisant au Puy-en-

Velay. Mais la peste noire et la crainte des grandes compagnies ont vidé les routes et renvoyé les

grands pèlerinages à des temps plus apaisés. Chemins et voyages deviennent source d'effroi et, de

village en village, se rapportent des légendes terrifiantes où les animaux sauvages, les armées en

campagne, les soldats en vadrouille, les hôteliers homicides et les bandes de voleurs se mêlent dans un

embrouillamini effarant dont la victime reste toujours le voyageur isolé, proie facile de tous ces

prédateurs.

À Saint-Chély-d'Aubrac, on raconte en tremblant qu'un jour, il y a longtemps, un vicomte de

Flandre nommé Adalard, revenant du pèlerinage d'Espagne avec ses chevaliers, chercha au bord de la

route un endroit pour passer la nuit. Il avisa une grotte et voulut s'y installer avec sa troupe quand,

horreur, il découvrit dans l'obscurité de la caverne un monticule de têtes tranchées... Des têtes de

pèlerins décapités pour être volés ! Alors Adalard fit un vœu : pour qu'une telle abomination ne puisse

jamais plus se répéter, il jura de construire à cet emplacement une dômerie, c'est-à-dire un domaine

ecclésiastique et défensif qui pourrait accueillir, protéger et soigner les voyageurs...

Saint-Chély-d'Aubrac vibre encore des terreurs d'hier

La dômerie a peut-être été voulue jadis par un Flamand de passage, mais c'est en ce

XIV^e siècle qu'elle se fortifie avec sa fameuse tour des Anglais, pouvant désormais éviter à

ses hôtes les exactions des rôdeurs qui guettent leurs proies... Le voyageur d'aujourd'hui

retrouve l'étape de Saint-Chély presque comme pouvait la voir le marcheur du Moyen Âge...

Voici le Pont-Vieux qui enjambe la Boralde avec sa Croix du Pèlerin qui reconforte, voici le

chemin pierreux qui conduit vers le sud, voici la dômerie ou plus exactement ce qu'il en

reste : l'église Notre-Dame-des-Pauvres avec son mur épais de deux mètres ! Oh, ce n'est

pas un chef-d'œuvre architectural capable d'attirer les cars de touristes, c'est mieux que

ça : un lieu qui vibre encore des espoirs et des terreurs d'hier, un lieu solide, protecteur,

fait pour recevoir les pèlerins et les mettre à l'abri le temps de leur passage... (Au bord de

la Départementale 987.)

Au Puy-en-Velay, nous sommes arrivés à l'extrémité du chemin de

Saint-Jacques. Nous pourrions

poursuivre jusqu'à Lyon, car ce chemin que nous avons emprunté depuis Toulouse n'est autre qu'une

ancienne voie romaine, le chemin des Cadourques, reliant Lyon à Toulouse via Cahors... Comme

souvent, les chemins de pèlerinage n'ont fait que s'inscrire dans des tracés plus anciens.

Lyon, jusqu'ici indépendant, est récemment entré dans le giron français, et va bien vite devenir la

deuxième ville du royaume, place commerciale de première importance. Ainsi, lorsque l'ouest du

royaume est en difficulté, c'est à l'est que la France se renforce. En effet, la frontière orientale du

royaume, qui était fixée depuis longtemps sur le Rhône, est repoussée... Car, à côté du ralliement de

Lyon, il y a aussi le rattachement du Dauphiné. Par le jeu des alliances et de l'épure des dettes,

cette province s'est placée sous la protection de la couronne de France. Humbert de La Tour du Pin,

dernier seigneur d'un Dauphiné indépendant, a été un bon politique, assurant la paix de son domaine,

mais son goût du luxe et du faste a fini par le perdre. Il a bien tenté de mettre à l'amende les

marchands, les changeurs de monnaie et les prêteurs, de plus en plus lourdement, mais il n'a réussi

qu'à les faire fuir... Ensuite, il a tout essayé pour trouver de l'argent, il a même proposé au pape de lui

céder plusieurs parcelles de ses territoires en échange du règlement de quelques factures en suspens.

– *Non possumus*, nous ne pouvons pas, lui a répondu Sa Sainteté.

C'est alors que le roi de France est venu suggérer au Dauphinois un

arrangement avantageux.

Philippe VI réglerait toutes les dettes d'Humbert et lui octroierait même une généreuse rente

annuelle... de quoi lui permettre de poursuivre ses frasques spendieuses. En contrepartie, Humbert

s'engagerait à céder le Dauphiné au fils du roi, jeune prince qui prendrait désormais le titre de

dauphin... Humbert n'avait pas d'héritier, pas de dynastie à défendre, pas d'avenir à préserver, alors il

a fait mine de réfléchir quelques jours, pour la forme, pour sauver les apparences, et s'est empressé

d'accepter cet accommodement qui le mettait à l'abri du besoin. Bref, depuis 1349, le Dauphiné, c'est

presque la France.

Ainsi donc, Le Puy-en-Velay n'est plus situé aux confins du royaume, et un chemin ancestral a

perdu son rôle de frontière : le chemin de Regordane. Ce terme dont on ignore la signification, mais

qui pourrait venir de l'espagnol *regoldana*, le châtaignier sauvage, a été utilisé durant tout le Moyen

Âge pour nommer le tracé qui longe le Rhône, descend de l'Auvergne au Languedoc, et se poursuit

jusqu'au port de Saint-Gilles, dans le Gard. Après la division de l'empire de Charlemagne, le Rhône a

marqué la limite entre la Francie occidentale et la Francie médiane. « La Regordane », avec ses deux

cent cinquante kilomètres de route aménagée, ses ponts et ses péages, a fait en quelque sorte office de

chemin de ronde. Mais, dorénavant, ce n'est plus la frontière...

C'est pourtant ce chemin que nous prenons pour gagner le sud du royaume...

Balade sur la Regordane

Le marcheur qui emprunte aujourd'hui la Regordane ne pourra que s'émerveiller devant

ce vénérable ancêtre de nos routes... Certains prétendent même que les Phocéens de

Marseille passaient par cette route de crête pour aller chercher l'étain à Vix, en Bourgogne.

Ainsi, la Regordane aurait existé dès les tout premiers chapitres de notre Histoire. Quoi

qu'il en soit, de nombreux témoins de l'importance de ce chemin nous attendent dans la

descente vers Saint-Gilles...

À Pradelles, en Auvergne, un hôpital dédié à saint Jacques rappelle la vocation d'accueil

des cités-relais qui se succédaient sur cette voie. La chapelle de l'établissement est une

construction postérieure au XIVe siècle mais elle conserve sa particularité initiale : elle

s'étend au-dessus de la Regordane, qu'elle enjambe par un passage voûté sous lequel les

voyageurs peuvent s'abriter tout en restant à l'extérieur... On n'est jamais trop prudent.

Plus loin, entre La Bastide-Puylaurent et Prévencières, dans le Languedoc-Roussillon,

vous pourrez retrouver le chemin du XIVe siècle, avec ses ornières médiévales creusées dans

la roche par les multiples charrois qui l'ont emprunté.

La Regordane passe alors à quelques kilomètres de Châteauneuf-de-Randon, village

connu surtout pour la mort de Bertrand Du Guesclin, en 1380, lors du siège de l'endroit, au

*cours duquel le connétable aurait succombé après avoir bu trop d'eau
froide sous le soleil*

*de juillet. Rendons hommage au héros français de ce XIVe siècle qui a
purgé le pays du fléau*

*des « grandes compagnies » et a fortement contribué au rééquilibrage des
forces entre*

*Anglais et Français. À Châteauneuf-de-Randon, on peut voir encore les
vestiges de la tour*

des Anglais, qui a cédé devant Du Guesclin.

*Enfin, encore plus loin, comment ne pas être impressionné par ces citadelles
veillant sur*

l'ancienne frontière que furent La Garde-Guérin ou le château de Portes ?

La Regordane se dirige ensuite vers le delta du Rhône, et nous
remontons un peu le long du fleuve

pour entrer dans Avignon, terre des papes « à la française ». Avec Jean
XXII, que nous avons croisé à

Cahors, les papes ont quitté Rome pour se fixer durablement au bord
du Rhône. Car la Ville éternelle

était en pleine déconfiture, écartelée entre clans rivaux, en proie aux
émeutes et aux affrontements.

Alors, sous la pression du roi de France et avec son appui, les
nouveaux papes se sont installés en

Avignon, que les Français avaient cédé naguère aux comtes de
Provence.

Mais pourquoi Avignon ? Les voies de communication et la politique
ont dicté ce choix... Avignon,

c'était un port animé et un carrefour routier grâce à son fameux pont
Saint-Bénézet sur lequel on

danse tous en rond. On y dansait, certes, mais si on le traversait, on
pénétrait en France... Les papes se

trouvaient ainsi sous surveillance ! Éloignés de l'empire germanique et

de l'Italie, ils demeuraient

sous l'influence et l'autorité des rois de France.

Avignon et Villeneuve :

bras de fer entre les papes et les rois

On a beau dire, on a beau admirer, on a beau imaginer, il est bizarre, le palais des papes

d'Avignon. Grand, imposant, certainement. Mais étrange tout de même avec sa tour carrée,

ses courbes hispanisantes et ses arches romanisantes. Peut-être souffre-t-il un peu de la

succession des papes, chacun ayant voulu apporter sa pierre à l'édifice et le transformer à

son idée. Mais enfin, ce palais gothique offre au visiteur une vue imprenable sur le

XIV^e siècle.

En traversant le Rhône, nous arrivons à Villeneuve-lès-Avignon... Le fort Saint-André qui

se dresse ici fut terminé sous Charles V et avance ses deux grosses tours vers les États du

pape. Cette forteresse, tout comme la tour Philippe-le-Bel un peu plus bas, est un signe, un

avertissement, une menace : les papes d'Avignon doivent rester dans les limites de leurs

possessions et ne jamais oublier que leur principal soutien, la France, guette chacun de

leurs gestes.

Durant soixante-dix ans, Avignon a donc été le siège non contesté du trône de saint Pierre. Et puis

tout est parti en cacade... En cette fin de XIV^e siècle, si la guerre de Cent Ans connaît une fragile

accalmie, c'est au sein de l'Église que s'affrontent les souverains. Le Grand Schisme fait des ravages :

deux obédiences divisent le catholicisme et soutiennent chacune son pape. Un Italien et un Français

sont en concurrence. Alors où établir le Saint-Siège ? Retour à Rome, ou maintien en Avignon ?

Puisque les deux villes ont leurs partisans, il y aura finalement deux papes ! C'est mathématique, et

c'est tout simple. En 1378, Clément VII, né à Annecy, est appuyé par la France, le comté de Savoie,

les royaumes ibériques, l'Écosse et quelques principautés allemandes. Urbain VI, l'Italien, est reconnu

par l'Italie, l'empire germanique et l'Angleterre.

Les deux cours papales s'opposent de manière contrastée. La nuit tombe sur Rome où Urbain VI

entre dans une paranoïa qui le pousse à exécuter tous les cardinaux qui l'entourent et pourraient, un

jour prochain, chercher à le remplacer. Le soleil se lève sur Avignon où Clément VII développe en son

palais une vie fastueuse, entouré d'artistes et de littérateurs. Les fêtes succèdent aux fêtes, on reçoit le

roi de France Charles VI, le duc de Berry et le roi d'Arménie... La vie menée par le pape est si

ruineuse que Sa Sainteté doit mettre en gage la tiare pontificale et quelques bijoux.

Ce festival d'extravagances ne saurait pourtant durer indéfiniment...



21

XVe siècle

LES CHEVAUCHEURS DE L'ARAIGNÉE

D'Avignon à Orléans

par les routes des postes de Louis XI

La nuit est tombée sur Avignon. Quelques formes sombres se faufilent hors du palais, glissent sans

bruit, s'évaporent... Voyez-vous ce vieillard de soixante-quatorze ans porté par les autres ombres ?

Cet homme à la longue barbe blanche qui affecte un faux air du patriarche Abraham, c'est Benoît XIII,

le pape d'Avignon ! En cette nuit du 11 au 12 mars 1403, il fuit sa ville, s'embarque sur un radeau

pour traverser la Durance, pose pied un peu plus loin, et trouve bientôt asile à Châteaurenard,

forteresse des comtes de Provence. Le pape s'est réfugié à seulement trois lieues d'Avignon, mais à

l'abri des coups de la France...

En fait, Benoît XIII s'échappe d'une situation terriblement compliquée à laquelle personne ne

comprend plus rien. Il y a le pape de Rome, Boniface IX, il y a le pape d'Avignon, et tous deux

bénéficient de soutiens puissants. Pour permettre à l'Église de retrouver son unité et sa sérénité, on

demande alternativement à l'un et à l'autre d'abdiquer. Mais aucun des deux n'accepte, chacun

s'estimant le seul successeur légitime de saint Pierre. Pendant ce temps, le pauvre roi de France,

Charles VI, ne peut prendre aucune décision car il a sombré dans la folie. Prostré, il ne se déshabille

plus, ne se lave plus, ne se rase plus, il est couvert de pustules sur tout le corps et lape son écuelle

comme un chien... Alors qui assume le pouvoir ? L'oncle Philippe le Hardi, duc de bourgogne, ou le

frère Louis d'Orléans ?

Justement, c'est aussi en Avignon que se joue la partie. Louis appuie Benoît XIII, tandis que

Philippe penche pour Boniface IX... Mais il ne fait pas bon avoir le Hardi comme ennemi ! Durant

cinq ans, celui-ci a organisé un siège du palais d'Avignon, cherchant à s'emparer de la personne du

pape. Un premier coup de force a failli réussir, quand des hommes de main se sont introduits dans la

résidence papale en passant par les égouts pour faire irruption dans les

cuisines, mais ils ont été

repoussés par la garde de Benoît XIII. Dans les trois mois qui ont suivi, les petits canons du palais ont

tenu les assaillants en respect. Lors de ces affrontements, quelques masures blotties contre la

résidence papale ont pris feu, et finalement toutes les maisons situées devant le bâtiment ont été

abattues, histoire d'empêcher l'ennemi de se faufiler jusque devant les murs. Ainsi a été formée la

grande esplanade qui perdure aujourd'hui.

Le siège s'est ensuite mué en blocus... Poissons, viandes et légumes pouvaient être librement

apportés dans le palais, mais le pape restait prisonnier dans ses appartements, sans pouvoir en sortir.

Puis la surveillance a été déjouée : quelques conjurés aux ordres de Louis d'Orléans sont parvenus à

faire sortir Benoît XIII du piège dans lequel il avait été enfermé...

Mais toutes ces manœuvres ne serviront à rien. Philippe le Hardi meurt un an plus tard, terrassé par

une mauvaise grippe, et Louis d'Orléans retrouve brièvement un pouvoir qui lui échappait.

Quant à l'Église, elle s'enfonce un peu plus dans le marasme. Benoît XIII a quitté Avignon, certes,

mais il ne s'en estime pas moins pape... Afin de mettre un terme à cette situation absurde, un concile

se réunit à Pise en 1409 et élit son propre souverain pontife en la personne d'Alexandre V. Il y a donc

trois papes à prétendre régner sur la chrétienté : Benoît XIII, qui s'est retiré en Aragon ; Grégoire XII,

qui a trouvé un havre à Rimini ; et Alexandre V, à Rome. Mais en 1410, le Seigneur choisit de

rappeler à lui le pauvre Alexandre, qui n'aura pas profité bien longtemps de sa tiare. Il n'y aurait donc

plus que deux papes ? Ce serait trop simple. Le concile de Pise élit Jean XXIII¹ en remplacement de

son champion défunt. Cet état de fait dure plusieurs années et provoque finalement la convocation

d'un concile à Constance, dans l'empire germanique. En 1417, décision est prise : les trois papes

doivent abdiquer, et un quatrième sera officiellement élu : il s'agira de Martin V.

Que deviennent alors les papes congédiés ?

Jean XXIII tente de fuir déguisé en civil, mais il est rattrapé et arrêté sous diverses inculpations :

viol, sodomie, meurtres et autres chefs d'accusation tout aussi délicats. Grégoire XII, lui, accepte sans

rechigner de renoncer à sa charge. Un pape démissionnaire de sa propre volonté, ou presque... une

rareté pour le Saint-Siège. En effet, il faudra attendre presque six cents ans pour revoir un souverain

pontife renoncer à sa charge... en 2013 !

Reste l'ancien pape d'Avignon, Benoît XIII, qui n'a guère envie de suivre l'exemple de ses deux

rivaux... Ni arrestation ni abdication. À l'aise dans son cocon d'Aragon, seul royaume qui continue de

le reconnaître, il s'obstine à jouer au pape, à « l'antipape » proclame le concile.

Et Avignon dans tout ça ? Au-delà de toutes les vicissitudes, la cité est demeurée terre papale,

désormais gérée par un légat. En 1432, le cardinal Pierre de Foix y est nommé gouverneur, mais la

population gronde : elle refuse d'accepter pour maître un prélat créé

autrefois par Jean XXIII,

l'ennemi de leur propre pape ! C'est donc par la force que le cardinal vient prendre ses fonctions : la

ville est assiégée durant deux mois, et la population récalcitrante doit au bout du compte se soumettre.

Alors, le nouveau gouverneur peut venir douillettement s'installer au palais.

Dans ces temps troublés, personne en Avignon n'a prêté la moindre attention au bûcher de Rouen

sur lequel, l'année précédente, les Anglais ont brûlé une certaine Jeanne d'Arc. Cette affaire lointaine

ne concerne pas vraiment les Avignonnais, qui demeurent dans leur petit pays, les yeux fixés sur leur

prospérité. Et ils ont lieu d'être satisfaits, la vie reprend joyeusement, richement, somptueusement.

Pierre de Foix tient une cour brillante en son palais, ce qui attire au bord du Rhône les artistes, les

mécènes et les négociants...

Jeanne d'Arc... Elle affirmait avoir reçu du Ciel la mission de bouter les Anglais hors de France. En

effet, au nom de l'Angleterre, le duc de Bedford contrôlait à l'époque Bordeaux, la Normandie, la

Champagne, la Picardie, l'Île-de-France, Paris, et conservait sous son influence les pays de son allié

Philippe le Bon, duc de Bourgogne, c'est-à-dire la Bourgogne elle-même, mais aussi l'Artois et la

Flandre. Le roi de France Charles VII, lui, tenait en main de nombreuses régions comme le Berry, la

Touraine, le Poitou, la Saintonge, le Languedoc, l'Agenais, le Rouergue, le Quercy, Lyon et le

Dauphiné, une partie de l'Auvergne et du Limousin. Ce qui, tout bien considéré, représentait quand

même, grosso modo, la moitié de l'Hexagone, même si les difficultés de communication interdisaient

encore une présence réelle de l'autorité centrale sur des régions trop éloignées.

Chacun des deux ennemis entendait partir à la conquête du royaume entier. Jeanne d'Arc, revêtue

d'une armure, portant la bannière blanche frappée de l'image du Christ, tenant à la main une fleur de

lys, était entrée dans Orléans et avait galvanisé les défenseurs de la ville. Dans le royaume de France,

une aube nouvelle s'était levée... En dix jours, les Anglais avaient été repoussés et devaient refluer en

bandes désordonnées. Hélas, faite prisonnière au cours de la bataille de Compiègne, Jeanne avait été

ensuite jetée dans un cachot, jugée et brûlée à l'instigation des Anglais.

Depuis la première rencontre de Charles avec la Pucelle jusqu'à la tragique journée de Compiègne,

il ne s'était écoulé que quatorze mois et deux semaines, à peine plus d'une année pendant laquelle le

cours de la guerre avait changé... Le pusillanime Charles était devenu un conquérant. Pour

reconstruire la France, Jeanne d'Arc avait su enflammer toute une nation autour de la bannière royale.

Si la Pucelle n'avait sans doute pas inventé le sentiment patriotique, elle avait été la première à en

faire, d'une manière aussi explicite et clairvoyante, un usage à la fois politique et militaire. Tant que

la guerre était demeurée une affaire de princes français, bourguignons et anglais, Charles VII avait

accumulé les échecs et les déboires. En revanche, quand la jeune fille inspirée par la foi avait soulevé

le peuple, la cause nationale était devenue l'affaire de tous, et le roi volait de victoire en victoire.

En 1435, quatre ans après le martyre de Jeanne, le traité d'Arras vient marquer le terme de la guerre

entre Charles VII et Philippe le Bon, jusqu'ici allié des Anglais. Apprenant la nouvelle à Rouen où il

réside, le duc de Bedford s'étrangle et périt dans l'instant, à la fois de tristesse et de frayeur. Il est vrai

que le pacte est un rude coup pour l'occupant : les Anglais se trouvent privés de leur précieux allié au

moment même où leurs conquêtes se réduisent comme peau de chagrin.

Dans le royaume de France, un espoir fou succède à la résignation, des provinces entières se

soulèvent contre l'occupation anglaise. La Normandie est reconquise en 1450, d'autant plus

facilement que la population rurale soutient la France par haine de l'Angleterre, toujours considérée

comme l'ennemi héréditaire. La Guyenne est soumise et Bordeaux capitule l'année suivante, mais la

ville est réoccupée par les Anglais, puis définitivement reprise par les Français en 1453... Désormais,

l'Angleterre est boutée partout hors de France, sauf à Calais où elle se maintiendra pour un siècle

encore.

Dans les faits, la guerre de Cent Ans est terminée, même si aucun traité, aucun accord, aucun

armistice ne vient ratifier la réalité militaire. Cette même année 1453,

les troupes ottomanes

s'emparent de Constantinople et Gutenberg imprime à Mayence sa première Bible... La France

reconstituée, la fin de l'Empire byzantin, la science répandue, trois événements majeurs qui

transforment le monde : le Moyen Âge s'achève, les temps nouveaux seront ceux de la Renaissance.

Charles VII est mort en 1461, et c'est à son fils, Louis XI, qu'il appartient de parachever l'œuvre

paternelle. Alors, retour à Avignon... À Avignon et non plus *en* Avignon, puisque la cité, abandonnée

par les papes, n'est plus un pays isolé, mais une ville de Provence régentée par le roi René. Ce gros

bonhomme devenu par héritage roi de Naples, roi de Sicile et roi de Jérusalem est surtout duc d'Anjou

et comte de Provence. S'il a établi sa capitale privilégiée à Aix-en-Provence, il vient parfois dans sa

maison d'Avignon, située au cœur même de la ville.

Avignon, petit tour chez le bon roi René

La maison du roi René à Avignon est encore visible. Elle conserve des fresques

remarquables que le roi a dû contempler... Elles sont aujourd'hui en sécurité puisque cette

maison est occupée par l'École d'Avignon, institution vouée à la sauvegarde du patrimoine.

(6, rue Pierre-Grivolos.)

Pour Louis XI, un objectif, une priorité : déposséder le roi René ! L'Anjou, le roi de France n'en

fera qu'une bouchée. En 1474, le bon René, comme l'appellent ses sujets, a déjà soixante-cinq ans, il

est temps pour lui de songer à sa succession... Il rédige un testament selon lequel il laisse l'Anjou et

la Provence à son neveu Charles, comte du Maine. Louis XI se souvient alors qu'il est, lui aussi, le

neveu du roi René par sa mère, et vient occuper le château d'Angers. Ouvrir une guerre pour l'Anjou ?

René n'y songe pas, il laisse filer les événements et abandonne sans combattre la province au roi de

France.

Encore deux ans et c'est le petit-fils du roi René, le duc de Lorraine René II, qui défend son héritage

en attaquant Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, lequel rêve de reconstituer le royaume de

Lotharingie créé jadis par les successeurs de Charlemagne. Cette vision grandiose se brise à Nancy où

le Téméraire est tué en 1477, son corps dévoré par les loups. Louis XI se frotte les mains : son ennemi

a succombé sans qu'il ait eu à combattre ! Mieux encore, la Bourgogne est rattachée à la couronne.

Reste la Provence. Louis XI et René, qui n'ont guère envie de guerroyer, s'entendent pour régler le

problème par la négociation, le rachat, les pensions... Bref, par des écus sonnants et trébuchants. Il

faut dire que le roi René a de gros frais pour mener grand train et bonne chère. Louis XI n'est pas très

riche, mais il promet tout ce qu'on veut, bien décidé à ne jamais tenir ses engagements. Déjà, les

promesses n'engagent que ceux qui y croient.

Le roi de France a proposé soixante mille livres à verser en six ans... La première année, la France

paye cinq mille livres sur les dix mille annoncées. On rassure le vieux

souverain en Provence : le

solde sera réglé avec la pension de l'année prochaine, le roi de France se trouve un peu gêné en ce

moment, mais dans un an, c'est sûr. L'année suivante, même langage rassurant, mais il faut attendre

encore... Si Louis XI ne veut pas « malcontenter » René, il ne songe pas pour autant à s'acquitter de sa

dette. En fait, il cherche à gagner du temps, le roi René est un vieillard sanguin, obèse, congestionné,

attendons que le destin frappe... Effectivement, le bon René s'éteint en juillet 1480, sans avoir jamais

touché son argent. En définitive, Louis XI a acheté la Provence pour cinq mille livres... Une affaire !

À la tête d'un royaume désormais aussi vaste que cohérent, Louis XI mérite son surnom :

l'Universelle Araigne, termes que l'on pourrait traduire librement par « l'araignée tentaculaire ». Sa

toile, il la tisse, en effet. Il lui faut réunir tous les fils des provinces qui font le royaume, transmettre

ses ordres, être renseigné au plus tôt, connaître les tensions, appréhender les crises, déjouer peut-être

les complots... Seulement les informations mettent parfois un temps incroyable avant de parvenir à

leur destinataire. Ainsi, le 17 juillet 1475, Louis XI s'inquiète des manœuvres d'Édouard IV, le roi

d'Angleterre... Selon certaines rumeurs, il pourrait débarquer à Calais. Or, à cette date, le monarque a

quitté Londres depuis longtemps et se trouve avec son armée dans le port du nord de la France depuis

dix jours déjà ! Il faut faire quelque chose.

À la fin des années soixante-dix de ce XVe siècle, tout s'organise : le

service de courriers à cheval

est créé. Un sieur Robert Paon est nommé contrôleur général des chevaucheurs de l'écurie du roi. Dès

lors, sur les grands chemins du royaume sont établis des relais, modestes écuries où sont entretenus

cinq ou six petits chevaux nerveux, tous excellents galopeurs. L'intendance de chaque relais est

confiée à un « maistre coureur » chargé d'entretenir les chevaux pour le compte du roi et dont la

mission principale est de se tenir prêt en permanence : quand il reçoit le message royal venu d'un

relais, il doit le porter sans attendre au relais suivant. À l'approche de ce relais, le maistre coureur

sonne du cor pour permettre au suivant de seller immédiatement son cheval et de bondir bientôt sur la

route.

Sur les chemins difficiles, ces étapes sont disposées de quatre lieues en quatre lieues – c'est-à-dire

tous les treize kilomètres. Sur les routes droites, en revanche, elles sont dispersées de sept lieues en

sept lieues – tous les vingt-trois kilomètres. Le message royal peut ainsi parcourir dans la journée la

distance séparant quatre relais... soit plus de quatre-vingt-dix kilomètres sur bonne route, distance

époustouflante pour l'époque. Il y aura bientôt deux cent trente-quatre chevaucheurs de relais formant

la toile de l'Universelle Araigne.

Pour une entreprise dont la rapidité est la vocation, on cherche un mot rapide... Et on le trouve très

vite : *poste*. Ce terme désigne alors la place du cheval dans l'écurie, il qualifiera bientôt le relais lui-

même, puis se transformera au cours des années et des siècles en fonction de l'évolution du service

offert : postillon, postier, malle-poste, timbre-poste... et même, finalement, banque postale.

La magie des bottes de sept lieues

On l'a vu, Le Petit Poucet , ce conte de Charles Perrault publié à la fin du XVIIe siècle,

plonge ses racines dans les récits celtiques. Mais lorsque l'enfant chausse les « bottes de

sept lieues » dérobées à l'ogre, c'est aux relais de Louis XI que le conte fait allusion... Dans

les postes, les « bottes de sept lieues » étaient les bottes portées par les postillons

chevauchant d'un relais à l'autre... pour couvrir sept lieues. Par la magie des fées, ces

bottes permettent dans les récits fantastiques de franchir sept lieues en une seule enjambée.

Le maistre coureur quitte Avignon et galope vers Lyon pour prendre ensuite la direction de Paris. Il

emprunte ainsi la plus grande route de l'époque, celle qu'on appelle « le grand chemin ». Cette voie

relie les deux principales villes du royaume et mène aussi vers l'Italie, donc vers le courant de la

Renaissance. Commerçants et bourgeois voient passer ce cavalier avec exaspération : ces postes leur

coûtent trois millions de livres par année en impôts supplémentaires, et elles ne leur sont pas

accessibles ! Ce système si performant de messages qui volent d'un coin à l'autre du pays est réservé

au pouvoir et aux administrations. Il est vrai que l'on peut parfois s'arranger : une poignée d'écus et

les cavaliers acceptent de transporter discrètement quelques lettres personnelles !

N'empêche, on se moque volontiers de ces courriers à cheval, on fait mine de mépriser cette course

au temps... Le prédicateur Ollivier Maillard a commis l'imprudence de tenir quelques propos

irrévérenciaux sur notre bon seigneur le roi Louis, et celui-ci menace de le faire noyer dans une

rivière, procédé auquel Sa Majesté a volontiers recours pour se débarrasser des gêneurs. Réplique de

l'impertinent :

– Le roi est le maître, mais dites-lui que je serai plus tôt au paradis par les eaux qu'il n'y sera lui-

même avec ses chevaux de poste !

Cependant le chevaucheur galope, indifférent aux railleries... Le chemin qui conduit à Paris évite la

Bourgogne, désormais province du royaume, certes, mais encore peu sûre... Il vaut mieux passer par

Moulins, capitale des princes de Bourbon, et courir ensuite vers Bourges.

Suivons Louis XI dans ses relais

C'est une maison pataude aux murs épais derrière lesquels il devait être agréable de

passer la nuit... À Saint-Symphorien-de-Lay, en région Rhône-Alpes, non loin de Roanne, le

relais de la Tête-Noire fut l'une de ces étapes créées par Louis XI pour acheminer son

courrier, autour de laquelle se sont rapidement ajoutés auberges et hôtels. Au cours des

siècles, on y verra venir Rabelais, Molière, Rousseau, Casanova, et quelques autres. Car ce

bâtiment était « le logis noble », c'est-à-dire la halte réservée aux voyageurs aisés qui

pouvaient payer pour une bonne couche et un bon cheval. Puis il devint une auberge vers

1860. Mais pourquoi la Tête-Noire ? C'était le surnom d'un bandit sarrasin qui semait la

terreur dans la région pendant la guerre de Cent Ans. Un brave homme au demeurant, dit la

légende : il fit fortune dans la rapine, mais acquit le château local et mourut en parfait

chrétien (4, rue de la Tête-Noire).

En suivant l'ancien chemin sur une cinquantaine de kilomètres – parcours qui se confond

aujourd'hui avec la fameuse Nationale 7 –, nous arrivons à La Pacaudière où attendent

deux superbes vestiges d'un autre important relais : la maison Morin, le relais en lui-même,

et le Petit-Louvre... Cette appellation surprenante dit assez le luxe de l'endroit. Cette

demeure au toit en damier et à la tour protectrice devint aussi un « logis noble » au temps

ou couraient les chevaucheurs de Louis XI. Je n'ignore pas que la construction telle qu'on

peut la voir aujourd'hui date du début du XVI^e siècle, mais sur un mur un graffiti plus vieux,

« Azidil, l'homme de bien, 1456 », rappelle que les lieux abritaient déjà les voyageurs au

siècle précédent.

Des lointains de la campagne berrichonne, on aperçoit les flèches blanches du palais ducal de

Bourges, les dentelles de pierre de la cathédrale Saint-Étienne, la

silhouette de la Grosse-Tour, solide

édifice veillant sur les anciennes fortifications. À notre arrivée, vers 1480, le palais Jacques-Cœur est

toujours habité par un Jacques Cœur, mais c'est le petit-fils du défunt grand argentier du roi Charles

VII, le ministre des Finances dirait-on aujourd'hui. Jacques Cœur, premier du nom, a ouvert le

commerce du royaume avec le Levant et doté la France d'une monnaie forte. Mais sa fortune

personnelle a attisé la jalousie... Arrêté en 1451, il a avoué sous la torture tout ce que l'on voulait :

– J'ai comploté contre le roi, j'ai faussé les pièces pour en tirer des bénéfices illicites, j'ai

embarqué sur mes bateaux des malheureux enlevés dans les rues, j'ai détourné les profits des

impôts...

Condamné, il s'est échappé de sa prison pour aller mourir sur l'île grecque de Chios.

Sous Louis XI, Jacques Cœur, le petit-fils, a récupéré la « grant'maison » que l'aïeul s'était fait

construire. Ce palais représentait l'extrême aboutissement des aspirations du grand argentier, il y avait

englouti des sommes faramineuses, il y avait imposé ses visions et ses chimères. Le porche franchi, on

pénètre dans une vaste cour intérieure flanquée de deux tours d'où partent les escaliers qui conduisent

aux étages. À l'intérieur, toute la décoration est consacrée à la gloire du maître des lieux : partout des

cœurs et des coquilles Saint-Jacques, partout des tapisseries sur lesquelles se lit la devise du riche

négociant : « À cœur vaillant rien d'impossible ». Par une prouesse architecturale, le plafond de bois

de la galerie réservée à ses magasins imite les volutes et les courbes de la carène des navires. Touche

délicate, rien n'a été omis pour le confort des occupants : des étuves aux murs chauffés en permanence

permettent de se délasser dans une touffeur purifiante, des cuisines aux cheminées profondes

autorisent les dîners les plus grandioses.

À Bourges, dans les meubles de Jacques Cœur

Il est des bâtiments qui traversent les siècles sans subir la moindre égratignure, ou

presque. Le palais Jacques-Cœur est de ceux-là. Rien ne semble avoir bougé depuis le jour

où le grand argentier s'est installé entre ces murs. On y retrouve, sur la façade, les visages

de pierre de Jacques et de Macée, son épouse, venus accueillir le visiteur. Et l'on traverse

la cour, et l'on grimpe l'escalier à vis devenu élément décoratif, et l'on se promène dans les

salles d'apparat... On pénètre dans la salle des festins avec sa cheminée monumentale et sa

loge en hauteur pour les musiciens, et l'on arrive dans les étuves ou les cuisines... À la

magnificence, Jacques Cœur a su ajouter le confort : bains pour se délasser et passe-plat

pour apporter plus vite les rôtis sur la table des convives afin qu'ils restent chauds.

J'aime à considérer ce bâtiment comme l'un des précurseurs de la Renaissance. La

guerre de Cent Ans achevée, le commerce a pu reprendre. Jacques Cœur a été le premier à

montrer la voie de la Méditerranée et de l'Italie, berceau de ce courant nouveau. C'est

aussi, avec lui, la fin de la féodalité, quand seuls ceux qui combattaient et ceux qui priaient

semblaient être les élus de Dieu. Ces viles activités que sont l'échange, le commerce et

l'argent allaient, dès lors, devenir facteurs de puissance et de hautes

dignités.

Plus loin, sur le grand chemin menant à Paris, nous faisons un petit détour en suivant le cours de la

Loire... En ce 6 septembre 1483, nous gagnons la basilique Notre-Dame de Cléry-Saint-André, à

quelques lieues d'Orléans. Car c'est le bout du voyage pour Louis XI. Le corps du roi, mort une

semaine plus tôt, est descendu dans la sépulture qu'il s'est choisie. Il a voulu reposer sous la nef de

cette basilique qu'il a fait reconstruire, qu'il a tant aimée et où il a si souvent prié devant la statue

miraculeuse de la Vierge. Peu fait pour le faste, même dans la mort, il a préféré ce lieu relativement

modeste à la grandeur de Saint-Denis...

A-t-on retrouvé le crâne de Louis XI ?

Dans l'église de la basilique Notre-Dame, à Cléry-Saint-André, un premier monument de

cuivre et de bronze présentait le roi en prière, mais la sculpture fut détruite par les

huguenots en 1562. Soixante ans plus tard, un Louis XI de marbre, toujours abîmé dans la

prière, vint remplacer la statue disparue.

En 1792, le monument de marbre fut abattu, et les révolutionnaires trouvèrent dans le

caveau des fragments de sarcophages, des morceaux de tissus, des ossements et une « tête

coupée en deux ».

C'est en 1889 seulement que l'entrée primitive du caveau fut dégagée. En bas d'un

escalier, on mit au jour un sarcophage en pierre sans inscription. Il

contenait des restes de

squelettes posés en vac. Alors on choisit deux crânes...

Aujourd'hui, dans une vitrine bizarrement creusée dans un sarcophage, le visiteur peut

voir ces deux crânes, généreusement et arbitrairement attribués à Louis XI et à son épouse

Charlotte de Savoie...

Après une halte au relais Louis XI de Meung-sur-Loire, autre exemple magnifique des relais de

poste qui ont ponctué le royaume de l'Araignée, nous voici à Orléans, la ville que Louis XI a si

longtemps couverte de ses largesses et gratifiée de ses attentions. Ici, les pavés résonnent sous les

riches attelages de voitures bâchées et partout, sur les places, devant les ateliers, des ouvriers taillent

des pierres, des artisans dorent des meubles, des commerçants débitent de précieuses tentures... On

croise des porteurs d'eau qui roulent leurs tonneaux, des marchands de volailles et leurs troupeaux

caquetant, des paysans qui poussent leur charreton. Place du Martroi, un marché au blé attire le

chaland et rue de la Bretonnerie s'étalent les légumes venus du Loiret. Éclatant dans son opulence,

Orléans fourmille et s'affaire. Ils ont raison d'en profiter, les Orléanais, car l'accalmie sera de courte

durée. Bientôt, un vent de réforme va souffler sur la chrétienté et balayer cette tranquille prospérité...

À Orléans, les fenêtres de la tour Blanche

Orléans se coule avec délices dans les temps nouveaux... La tour Blanche en est un

témoignage. C'est une ancienne tour romaine, mais elle a subi toutes les modes, toutes les

mutations... Elle a vu les invasions barbares, puis elle a connu Jeanne d'Arc. Enfin elle a

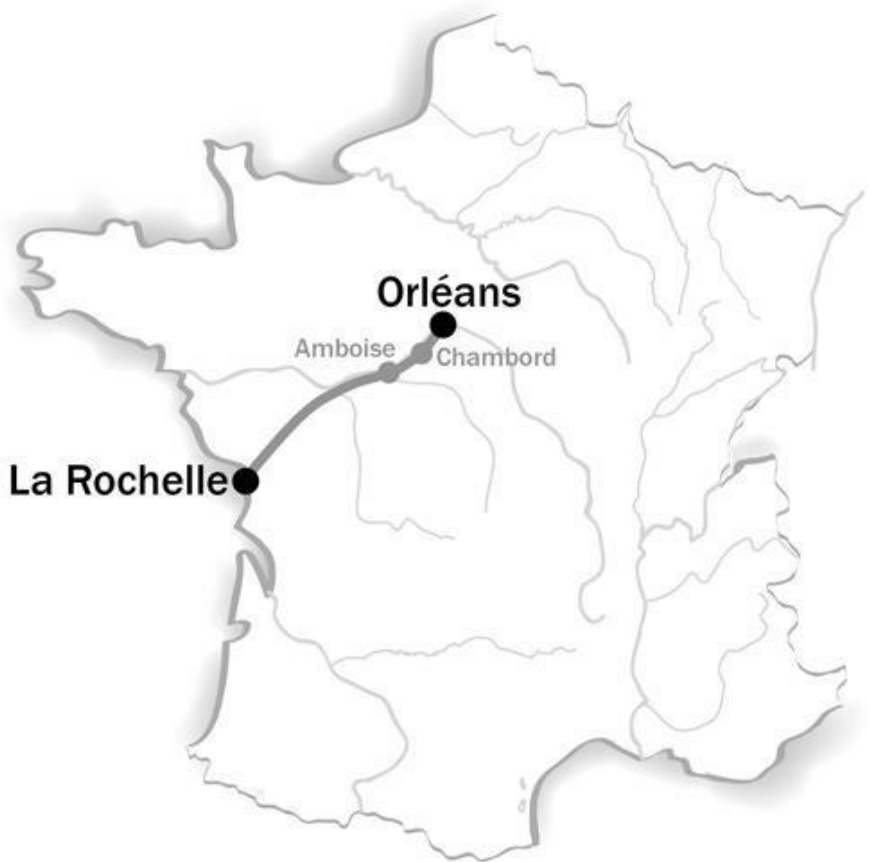
été transformée par l'élégance de la Renaissance qui arrivait avec ses nouveaux concepts

artistiques. À la fin du XVe siècle, l'extension des remparts retira à la tour sa fonction

défensive. Dès lors, elle servit d'habitation et des fenêtres vinrent remplacer les

meurtrières. (13 bis, rue de la Tour-Neuve.)

1. Par la suite, ce Jean XXIII a quand même été considéré lui aussi par l'Église comme un antipape, ce qui a permis à Mgr Roncalli de prendre ce nom lors de son élection en 1958.



22

XVI^e siècle

ENTRE RENAISSANCE

ET CRÉPUSCULE

D'Orléans à La Rochelle

par les chemins de La Guide

Vers 11 heures du matin, juste à l'avant-dînée, un cortège flamboyant entre à Orléans au son des

cloches des églises et des canonnades de l'artillerie. Les chevaux piaffent, piétinent, hésitent, leurs

sabots glissent et s'accrochent sur les pavés, mais les gentilshommes font belle figure sur leurs

montures revêtues de tissus d'or. Veste rouge à liseré rutilant, la garde s'avance ensuite, sonnante de la

trompette. Enfin, sur son cheval clair plastronné de fleurs de lys, paraît François Ier. Ce grand gaillard

au nez fort et au visage lisse est vêtu d'une houppelande d'or, et coiffé d'un chapeau noir aux bords

rabattus.

Malgré le froid de ce 18 janvier 1517, bourgeois et ouvriers se mêlent le long des quais pour

acclamer Sa Majesté. Cris et vivats explosent, Orléans est en fête. Une grande banderole attachée

entre deux immeubles salue en lettres scintillantes le grand roi du monde :

MAXIMVS EST REGVM MVNDI...

La ville est agrandie, embellie, de nouvelles murailles sont construites et de riches hôtels

particuliers commencent à s'élever. La Renaissance profite pleinement à Orléans, l'attire pour le Val

de Loire en fait le passage obligé depuis Paris et les affaires tournent à plein régime pour les

bourgeois de la cité.

Un an plus tard, dans les premiers jours du mois de mars 1518, c'est encore François que l'on

célèbre... François, dauphin de France, premier fils de François Ier, vient de naître. Des tréteaux sont

posés sur les places, des comédiens jouent, dansent et grimacent, des musiciens soufflent dans leurs

fifres, d'autres battent tambour et tous fredonnent en chœur la chanson à la mode, une joyeuse

ritournelle qui glorifie les victoires royales :

Haquebutiers, faictes vos sons !

Armes bouclez, frisques mignons,

Donnez dedans !

Frappez dedans !

Alarme, alarme.

*Soyez hardiz, en joye mis*¹ .

Durant tout un jour, rue Sainte-Catherine, devant l'hôtel de ville, deux fontaines au bec en forme de

tête de serpent font couler du vin blanc et de l'hypocras, un vin rouge sucré au miel. Les Orléanais

viennent s'abreuver de cette bonne mixture qui fait un peu tourner la tête...

Dans cette succession de fêtes, un petit événement passe totalement inaperçu... Un coche venu de

Paris entre dans la ville. Ce lourd chariot bâché de cuir tiré par six chevaux fait voyager des bagages,

des marchandises et une dizaine de personnes un peu serrées, brinquebalées sur les chemins, mais bien

aises d'avoir trouvé la commodité de ce transport public. Eh oui, pour la première fois une ligne

régulière, ponctuelle comme le chant du coq, permet de se déplacer pour quelques sous... Cette

stupéfiante innovation ne permet encore que de relier la capitale à Orléans, mais dans les décennies

suivantes on verra se multiplier les courses de coches vers Amiens, Rouen, Chambord, Amboise,

Nantes... Certes, la voiture n'est pas rapide : il faut alors presque quatre jours pour couvrir les

cinquante-cinq lieues qui séparent Paris d'Orléans... Mais c'est le début d'une ère nouvelle pour les

routes, celle des carrosses. Les roues sont plus exigeantes que les sabots des chevaux, les chemins

vont donc devoir être adaptés et entretenus pour faciliter et accélérer les déplacements. C'est aussi le

début d'une planification des routes autour de Paris, qui va de plus en plus apparaître comme le centre

des ramifications du royaume.

Pour notre part, nous ne prenons pas le coche qui retourne à Paris, nous empruntons celui qui se

dirige vers le Val de Loire et nous nous arrêtons à Chambord, cité dominée par l'ombre grise de son

vieux château fort médiéval... Le roi François Ier a une vision : il veut transformer ce lourd donjon

carré et ces massives tours de défense en cœur somptueux de la Renaissance artistique à la française.

Pour l'instant tout n'est encore que plans, dessins et projets, mais bientôt les solides et rudimentaires

constructions du Moyen Âge laisseront la place à un esthétisme élégant de colonnes qui dresseront

vers le ciel quatre tours cylindriques et des toitures hérissées de tourelles, de cheminées, de lucarnes.

Pendant des années, le lieu sera un immense chantier animé par près de deux mille ouvriers, et les plus

beaux esprits seront sollicités pour imaginer, inventer, bâtir.

François Ier, qui n'a que vingt-quatre ans, accompagne sur les lieux de son rêve un vieil homme à la

longue barbe grise... C'est Léonard de Vinci, qui a quitté l'Italie pour venir se placer sous la

protection du roi de France. Soucieux de répondre à l'ambition architecturale du souverain, le

Florentin dessine un escalier à double révolution, deux volées

entremêlées, avec un noyau central,

ajouré, qui permet aux courtisans de s'apercevoir d'une hélice à l'autre, mais sans jamais se croiser.

Chambord, pour entrer dans le rêve d'un roi

Les travaux du château de Chambord furent longs et difficiles. Ils ne s'achèveront qu'en

1547, année de la mort de François Ier. Il nous a laissé en héritage ce rêve blanc posé sur les

damiers verts du parc. L'escalier de Léonard, qui monte jusqu'aux terrasses, stupéfie

encore le visiteur.

Ce château, qui devait marquer la grandeur royale, sera, trois siècles plus tard, le théâtre

du dernier acte de la monarchie en France. En 1871, le comte de Chambord, ultime

descendant de Louis XV, lance depuis le château un manifeste aux Français pour appeler à

la restauration... et au rétablissement du drapeau blanc royal. Abandonner la bannière

tricolore ? Cette exigence divise les députés royalistes dont certains souhaitent certes la

monarchie, mais en conservant le drapeau tricolore. Le projet de restauration échoue. En

1875, l'Assemblée nationale adoptera la République par 353 voix contre 352 !

Après Chambord en construction, voici Amboise. En ce 19 juin 1518, François Ier est entré au

manoir du Cloux, gracieux castelet de briques rouges et de pierres blanches. Installé dans cette

résidence, le grand Léonard, désormais richement pensionné, peut se consacrer pleinement à la

peinture, l'écriture, la mécanique... Léonard de Vinci, esprit universel,
se fait ce soir metteur en

scène : il donne une fête à son généreux mécène, le puissant souverain
qui l'a couvert de ses bienfaits.

La nuit est tombée sur le Cloux, huit cents bougies sont allumées, la
cour s'illumine, un drap bleu

ciel fait le fond du décor et tout s'anime... Ces danseurs aux costumes
de lumière qui virevoltent, ce

sont les étoiles du ciel. Et soudain, les cordes, les poulies et les roues
d'une machinerie merveilleuse

se mettent en marche : le Soleil, la Lune, Mars, Jupiter, Saturne
évoluent selon leur orbite, et les

douze signes du zodiaque se mettent en mouvement. Ce soir, tout le
génie de Léonard s'est concentré

sur la petite scène de ce théâtre improvisé : la créativité artistique, la
connaissance de l'astronomie,

l'innovation technique explosent en quelques saynètes magiques...

Ce sera la dernière œuvre du maître. Moins d'un an plus tard, à la fin
du mois d'avril 1519, François

Ier est de retour au manoir du Cloux. Cette fois, c'est pour se porter au
chevet de Léonard qui se meurt.

– Je puis faire des nobles quand je veux, et même de très grands
seigneurs, Dieu seul peut faire un

homme comme celui que nous allons perdre, dit le roi à ses courtisans.

Et l'esprit qui a illuminé le monde s'éteint quelques jours plus tard.
Selon ses volontés, soixante

mendiants suivent le cortège mortuaire vers la collégiale Saint-
Florentin du château royal d'Amboise

où il est inhumé.

Les maquettes du Clos-Lucé

et la tombe de Léonard

Le manoir du Cloux est aujourd'hui le château du Clos-Lucé. Après le XVI^e siècle, la

demeure a été un peu agrandie, mais on peut encore imaginer la vie de Léonard de Vinci au

soir de son existence. Voici la cheminée qui le réchauffait, la cuisine où l'on préparait ses

repas, la chambre où il a imaginé ses dernières inventions, la fenêtre où il se penchait pour

observer la nature en éveil... Au sous-sol, une cinquantaine de maquettes en bois ont été

réalisées d'après ses dessins, plongée directe dans un esprit bouillonnant qui explora tous

les domaines : avions, bateaux, mesures, architectures et tactique militaire. (2, rue du Clos-

Lucé, Amboise.)

Si la demeure de Léonard a été bien préservée, sa sépulture a eu moins de chance. En

1802, la collégiale Saint-Florentin et le cimetière, qui avaient souffert de la Révolution,

furent jetés à bas. Les pierres et les plombs de la collégiale furent réutilisés pour restaurer

le château. Soixante ans plus tard, l'écrivain Arsène Houssaye, fouillant les restes de Saint-

Florentin, retrouva une dalle sur laquelle étaient gravées les lettres EO DUS VINC , et sous

la dalle un squelette avec un crâne aux dimensions impressionnantes... VINC... c'est Vinci,

bien sûr ! Il n'en fallut pas plus pour convaincre le littérateur qu'il avait retrouvé les restes

de Léonard. En 1874, les ossements furent déposés dans la chapelle Saint-

Hubert du

château d'Amboise.

François Ier, qui fait flamboyer dans le royaume la magnificence de l'art, se révèle nettement moins

inspiré quand il prétend sauver les âmes de la damnation éternelle.

Venu d'Allemagne, un vent de réforme souffle sur la chrétienté. En France, ces idées nouvelles, qui

prêchent pour un retour à une Église débarrassée de ses saints et de sa pompe, séduisent une partie de

la noblesse, de la magistrature et de la haute bourgeoisie. Même Marguerite, reine de Navarre, sœur de

François Ier, n'hésite pas à afficher ses opinions réformées. Jean Calvin catalyse ces idées, rejette la

pénitence, la confession, le purgatoire, le culte des images, la messe... Ces coups de boutoir font

vaciller le catholicisme romain.

Un souffle de Réforme sur la Loire

Bref retour à Orléans... car Jean Calvin y a étudié. La salle gothique dite « des thèses »

est l'ultime vestige de l'ancienne université. Ici, sous les magnifiques croisées d'ogives,

s'est instruit et formé l'un des plus brillants esprits du siècle. (Rue Pothier.)

Face à la Réforme, le roi hésite, tergiverse, attermoie. Il voudrait que la hiérarchie catholique se

montre moins rigide et que les réformés se fassent plus discrets, que chacun vive côte à côte en bonne

intelligence. Mais cette attitude conciliante ne va pas résister longtemps aux faits : il lui faut prendre

une position claire, alors c'est du côté de la rigueur que penche son esprit en tumulte.

– Si mes propres enfants devenaient hérétiques, je les immolerais moi-même ! proclame-t-il.

En effet, il fait d'abord brûler vifs six réformés à Paris, mais cela ne suffit pas. En 1546, la

répression est menée en Provence où se répand l'hérésie. Vingt-deux villages sont saccagés, et leurs

habitants passés au fil de l'épée. À Cabrières-d'Aigues, en particulier, les scènes sont atroces, les

hommes fuient sur les hauteurs, puis sont rattrapés et égorgés, les femmes étant brûlées sur de vastes

bûchers. Dans toute la région, on comptera en peu de temps trois mille victimes de l'intolérance

religieuse. Et pour que jamais ne revienne le temps de la dissidence, toutes les masures sont détruites,

les bois coupés, les plantations arrachées. Par volonté royale, rien, jamais, ne devra repousser sur cette

terre qui a défié l'Église.

François Ier ne survivra pas longtemps au crime. Un an plus tard, souffrant d'incontinence et d'abcès

purulents, il s'apprête à rendre son âme « sous l'étendard et la conduite de Jésus-Christ », selon ses

propres termes. Le souverain meurt d'ailleurs l'âme sereine.

– Je n'ai point de remords en ma conscience pour chose que j'ai fait faire à justice, à personne du

monde que j'ai su, dit-il à son fils.

Mais le ferment de haine qui gangrène le pays va grandir et se raffermir. En mars 1560, Amboise

est le théâtre d'une conjuration. Elle vise à enlever François II, jeune roi de seize ans, qui a placé toute

sa confiance en François duc de Guise, catholique intransigeant. La plupart des conjurés sont des

réformés, et ils craignent que le duc au pouvoir ne déclenche une vaste répression contre ceux que l'on

appelle désormais protestants. Une fois le roi en leur pouvoir, ils sauront bien le convaincre de

remanier son gouvernement afin de mettre en place une politique plus tolérante. Complot fou auquel

les grands noms du protestantisme – de Calvin à l'amiral de Coligny – refusent obstinément de prêter

la main. Il ne reste que des nobliaux de province, dont la plupart rechignent à délier leur bourse pour

mobiliser des troupes... Bref, chacun tergiverse, et la délation achève vite de transformer l'affaire en

débâcle. En effet, un traître dénonce les comploteurs dont certains sont immédiatement arrêtés dans

les bois entourant le château d'Amboise. Une semaine plus tard, deux cents soldats de la conjuration

attaquent quand même la porte des Bonshommes, assaut sans espoir qui résonne comme un ultime

défi à l'autorité.

Ce n'est pourtant pas cette abracadabrante conspiration qui va marquer les esprits, mais la

répression sanglante organisée aussitôt. Certains conjurés sont pendus, d'autres décapités, d'autres

encore jetés dans la Loire qui charrie les cadavres comme un avertissement lancé à tous les

protestants. Et pour que tous tremblent devant cette menace, des cadavres sont accrochés dans la rue,

jusqu'au château. Avant d'avoir le cou tranché, l'un des condamnés trempe ses mains dans le sang de

ses compagnons et les lève vers le ciel.

– Seigneur, voici le sang de tes enfants. Tu en feras vengeance !

Le balcon des pendus du château d'Amboise

Le château conserve de magnifiques vestiges de cette Renaissance qui a tant inspiré

bâisseurs et artistes. L'aile dite « Louis XII et François Ier », par exemple, est un superbe

exemple de l'évolution italianisante de l'architecture. Et comment ne pas être époustouflé

par la tour cavalière des Minimes, permettant aux carrosses de gagner la terrasse

supérieure du château ? Étonnante époque où, déjà, on ne pouvait plus se passer de sa

voiture !

Mais sur toutes ces merveilles plane pour moi l'ombre du crime et de l'intolérance qui

allait se répandre inéluctablement dans un pays à peine unifié. Regardez, au premier étage

du château, ces rambardes en fer forgé qui dominent la Loire... Voici le balcon des pendus,

endroit sinistre où furent suppliciés bon nombre des conjurés d'Amboise.

Après la tragique répression, une rupture irrémédiable est apparue entre catholiques et protestants.

Pour les premiers, tous les huguenots sont de dangereux factieux. Pour les seconds, tous les papistes

sont des massacreurs. On dit désormais « papistes » pour moquer les adeptes de l'Église romaine. On

dit maintenant « huguenots », sans doute parce que les protestants allemands se qualifient

d' Eidgenossen, de confédérés.

Notre périple va se poursuivre, désormais, sur les routes qui mènent, hélas, aux guerres de Religion

qui vont ensanglanter la France durant quarante ans. Une ville, en particulier, va tragiquement

symboliser cette terrible guerre civile, c'est La Rochelle.

Le voyageur de cette deuxième moitié du XVI^e siècle dispose d'un nouvel outil pour faciliter ses

déplacements : *La Guide des chemins de France...* Parce que le mot « guide » était féminin, à

l'époque ! Jusqu'ici, le pèlerin ou le négociant ne pouvait se repérer qu'en interrogeant de village en

village les gens rencontrés sur sa route. Il progressait ainsi un peu à l'aveuglette, avançant par petites

étapes qui le rapprochaient lentement de son but... Tout a changé depuis 1552, quand l'imprimeur

Charles Estienne a publié son ouvrage qui décrit deux cent quatre-vingt-trois itinéraires à travers le

royaume. Un royaume qu'il voit comme un losange (l'hexagone n'est pas encore de mise),

parallélogramme que l'on peut traverser à cheval en vingt-deux jours dans sa hauteur et dix-neuf dans

sa largeur.

L'auteur de cet ancêtre direct de nos *Guides Michelin* et autres *Routards* ne se contente pas

d'indiquer la voie directe, il permet de choisir l'itinéraire le plus rapide, ou le plus charmant, ou le

plus pittoresque. Mieux encore, de brèves descriptions accompagnent parfois l'indication des lieux

traversés, transformant la pérégrination en un parcours initiatique où le voyageur est déjà un touriste

curieux.

Ainsi, à nous qui, depuis Amboise, voulons nous diriger vers La Rochelle, *La Guide* propose trois

itinéraires. Le premier, « le droit chemin », passe par Châtellerault, Poitiers, Lusignan, où l'on

trouvera *repeuture*, c'est-à-dire restauration, avant d'arriver à Niort, et plus loin, nous prévient

l'auteur, il faudra traverser des marais dans des *gabarres*, c'est-à-dire en bateau. Le deuxième, « le

plus long », passe par Tours, Chinon, Thouars, Luçon et Souzay-Champigny où l'on ne trouvera qu'un

« mauvais chemin de marécage ». Le troisième enfin, « le plus beau », passe par Fontenay-le-Comte et

Le Gué-de-Velluire...

Si *La Guide* est aussi proluxe en renseignements sur les routes qui mènent à La Rochelle, ce n'est

pas un hasard. Charles Estienne, l'imprimeur instigateur de cet ouvrage, vit dans une famille

d'humanistes gagnée par la nouvelle religion. Son frère Robert, devenu protestant, s'est exilé à

Genève, laissant l'imprimerie à Charles. Or La Rochelle, c'est la capitale huguenote en France. Depuis

longtemps, ses marchands sont en liaison directe avec les cités du nord de l'Europe, largement

séduites par la religion réformée, notamment Hambourg, Brême, Lübeck, vers lesquelles ils exportent

du sel et du vin. Cette proximité négociante a permis au protestantisme de se faire connaître et

finallement d'être adopté par une écrasante majorité de la population rochelaise.

Elle est protestante, La Rochelle ! Elle est tellement protestante que, le

9 janvier 1568, le maire,

François Pontard, soulève ses administrés contre les catholiques de la ville... Dès 6 heures du matin,

accompagné de son lieutenant général, il parcourt la ville à cheval et appelle le peuple.

– Aux armes !

Un imaginaire complot papiste sert de prétexte à un déferlement de violence... Les foules se ruent

dans les églises, arrachent les images, brisent les statues et s'emparent des objets précieux, avant de

détruire les édifices dont les pierres seront réutilisées pour renforcer les murailles de la ville.

Terrorisés, les Rochelais catholiques prennent la fuite, mais treize prêtres sont arrêtés, égorgés, et

leurs corps sont jetés à la mer du haut d'une tour des fortifications, face au port. La Rochelle, ville

libre, se déclare République indépendante et calviniste !

À La Rochelle, de l'hôtel Pontard à la prison de la Lanterne

Au 11 de la rue des Augustins, la maison dite « d'Henri II », en raison de son style, fut la

demeure de François Pontard. Cette splendide bâtisse Renaissance abrite aujourd'hui le

Musée d'archéologie de l'Aunis.

Quant aux fortifications de la capitale huguenote, elles ont quasiment disparu. Il reste

pourtant les trois tours médiévales que l'enceinte du XVI^e siècle a conservées, et la courtine,

autrement dit ce mur entre la tour de la Chaîne et la tour de la Lanterne.

Face à la mer, voici la tour de la Lanterne, blanche et solide. On l'a appelée un temps

« la tour des prêtres », parce que c'est du haut de cette fortification du port que, dit-on, les

treize prêtres furent tués et précipités dans les eaux. La vocation de cette tour haute de

soixante-dix mètres a été de servir de phare... mais aussi de prison. On trouvera sur les

murs des centaines de graffitis. Durant trois siècles, les corsaires britanniques, les pirates

hollandais, les marins espagnols, les soldats ou les religieux ont laissé ici leur marque.

Pour qu'on ne les oublie pas tout à fait. (Rue sur les Murs...)

La nouvelle du massacre de la Saint-Barthélemy à Paris et dans quelques villes de province – c'est-

à-dire l'assassinat systématique des protestants et de leurs chefs le 24 août 1572 – n'abat pas les

Rochelais, qui s'apprêtent à soutenir un siège catholique et royal.

Au mois de février suivant, Henri, duc d'Anjou, frère du roi Charles IX, vient tenter l'assaut de la

ville. Derrière les murailles, on s'organise pour soutenir l'attaque : quatre mille défenseurs, c'est-à-

dire quasiment tous les hommes valides de la cité, prennent les armes, et les ministres du culte

protestant incitent la population à la résistance. Durant plusieurs semaines, les affrontements se

déclenchent puis sont suspendus, reprennent puis s'interrompent... On fait des trêves pour s'essayer à

la négociation, on parle, on argumente, mais nul ne veut céder.

Le duc d'Anjou, lassé de ces débats aussi stériles qu'interminables, décide le blocus de La Rochelle.

Question stratégique insoluble : comment fermer une ville ouverte sur la mer ? Les assiégés ont

réclamé l'intervention de la reine d'Angleterre, Élisabeth Ire, qui fait mine de refuser de soutenir les

rebelles, mais encourage en secret la livraison de vivres aux Rochelais par la côte. Bien armés, bien

nourris, les défenseurs repoussent toutes les offensives royales, et c'est bientôt le découragement dans

le camp des assaillants : ils sont enlisés dans une guerre de tranchées où le froid et la boue minent

lentement leur moral. Qui a envie de mourir pour établir le prétendu royaume du Bien contre les

supposées forces obscures du Mal ? La promiscuité soldatesque favorise bientôt le déclenchement

d'une épidémie de dysenterie qui achève d'abattre les espérances royales... D'ailleurs, pour le duc

d'Anjou, l'heure n'est plus à la bataille. Au mois de juin, il vient d'apprendre qu'il a été élu roi de

Pologne, bonne nouvelle pour un ambitieux ! À la va-vite, il signe avec les protestants un accord qui

autorise les Rochelais à exercer librement leur culte, et part gaiement pour Cracovie. Il ne portera pas

longtemps la couronne polonaise... Quatre mois plus tard, il apprend la mort de son frère, le roi de

France. Retour précipité pour monter sur le trône qu'il estime lui revenir. En février 1575, l'agresseur

de La Rochelle, l'éphémère roi de Pologne, devient Henri III, roi de France.

Mais il faudra encore attendre plus de vingt ans et le règne d'Henri IV pour voir les guerres de

Religion s'apaiser et la paix civile s'instaurer dans le royaume. La sérénité nouvelle permet au Vert

Galant d'améliorer le réseau routier ; des ormes sont plantés au bord des grands chemins, des ponts

rétablis sur la Seine, la Marne et l'Yonne, des routes devenues impraticables sont rendues à la

circulation. Le 30 avril 1598, ce roi de France protestant, mais converti au catholicisme, accepte de

signer l'édit de Nantes, qui instaure partiellement la liberté de culte. Avec d'autres villes, La Rochelle

devient une « place forte de sûreté » dotée d'une garnison et d'un gouverneur protestants. L'accord

consacre ainsi le parti réformé comme organisation militaire et reconnaît l'indépendance des grands

seigneurs huguenots.

Combien de temps va-t-il durer, ce fragile équilibre ?

1. « Arquebusiers, faites vos sons ! / Prenez les armes, gentils gaillards », etc. (*La Guerre*, chanson de Clément Janequin composée après la bataille de Marignan, 1515.)



23

XVIIe siècle

LA FACE SOMBRE DU GRAND SIÈCLE

De La Rochelle à Nantes

par les chemins du littoral

La France serait-elle désormais coupée en deux ? D'un côté, le royaume catholique avec ses villes,

son armée, son gouvernement. De l'autre, la république protestante avec ses places fortes, ses troupes,

sa diplomatie. Louis XIII veut mettre fin à cette situation qui se prolonge depuis plus de cinquante

ans. Sur le plan politique, deux idées guident le souverain : la

grandeur du royaume et sa foi. Rien

d'autre n'a véritablement d'importance.

Légèrement bègue, renfermé, souffreteux, le roi se veut pourtant chef de guerre, et rien ne le

comble davantage que de s'entourer de ducs au verbe haut et de marquis à la figure avenante, beaux

seigneurs qui l'escortent sur les champs de bataille. Il décide donc de faire la guerre aux protestants,

et remporte une première victoire à Saint-Jean-d'Angély, non loin de La Rochelle. La ville est prise et

les remparts sont détruits.

Benjamin de Rohan, duc de Soubise, commandant des forces protestantes, sait que la résistance

contre les armées du roi ne pourra pas se prolonger très longtemps. Il lui faut une force de frappe

nouvelle, des alliés puissants. Il se tourne alors vers l'Angleterre, toujours prompte à aider les

ennemis du roi de France. Parti à Londres, il obtient le soutien de George Villiers, duc de

Buckingham, qui arme aussitôt une centaine de navires. En juillet 1627, l'escadre cingle vers La

Rochelle et les troupes anglaises débarquent sur une plage de l'île de Ré, au large de la ville...

Mais l'île de Ré n'est pas La Rochelle : elle est tenue par les troupes royales et ne sera pas, pour les

Anglais, la base arrière qu'ils espéraient. Pourtant, que peut faire Jean de Toiras, gouverneur de l'île,

avec ses deux cents cavaliers et ses huit cents fantassins ? Cet officier protestant, mais

imperturbablement fidèle au roi, lance pour l'honneur une attaque contre les colonnes anglaises. Ses

bataillons sont insuffisants, il doit vite battre en retraite et se réfugier avec ses hommes dans la

citadelle de Saint-Martin-de-Ré. C'est par la faim que Buckingham veut venir à bout des défenseurs

français. Sur la mer, il dispose ses vaisseaux en croissant et, entre chaque bâtiment, fait avancer des

chaloupes où veillent quelques soldats armés de mousquets et de piques.

Pendant ce temps, La Rochelle hésite... Faut-il se donner aux Anglais ? Doit-on rester fidèle au roi

de France ? Dans le parti protestant, nombreux sont ceux qui voient la demande de soutien faite à

l'Angleterre par le duc de Soubise comme une trahison. Celui-ci doit s'expliquer devant l'assemblée

générale huguenote.

– L'assistance du roi de Grande-Bretagne est le seul moyen de s'opposer à la ruine et à l'extirpation

de France des Églises réformées, mais c'est à très grand regret que nous sommes obligés d'embrasser

ce remède.

Le roi de France et son principal ministre, le cardinal de Richelieu, sont bien décidés à mettre un

terme aussi bien à la sédition rochelaise qu'à l'invasion anglaise. Début octobre, à la faveur de la nuit,

vingt-neuf canots chargés de vivres et de soldats parviennent à forcer le blocus et accostent au pied de

la citadelle rétaise. Le lendemain matin, les Français rigolards brandissent jambons et chapons au bout

de leurs piques. Du côté anglais, c'est l'abattement : les renforts promis par le roi d'Angleterre

n'arrivent pas et la dysenterie, maîtresse absolue des batailles, épuise

le gros des troupes. De plus,

mille cinq cents hommes sont venus occuper le fort de La Prée : entre Saint-Martin-de-Ré à l'ouest et

Rivedoux à l'est, les Anglais sont pris en tenaille.

Sur l'île de Ré, la citadelle de la reconquête royale

La citadelle de Saint-Martin-de-Ré a été détruite par Louis XIII en 1628, et reconstruite

cinquante ans plus tard par Louis XIV dans le fameux style fortifié de Vauban. En revanche,

le fort de La Prée, édifié en 1625, n'a pas été remanié. Il a été en partie rasé à la fin du

XVIIe siècle pour des raisons militaires, mais les fortifications en étoile, son petit port et son

front de mer sont bien ceux qu'ont défendus les soldats français envoyés par Richelieu. Il en

a vu passer, des choses, le fort de La Prée... Et moi, je m'y suis même marié ! (Route de

Rivedoux, La Flotte.)

Pour les Anglais maintenant poursuivis par les soldats du roi, c'est la débandade. Les hommes de

Buckingham s'enfuient, et se noient par centaines dans les marais de la fosse de Loix. Les survivants

réembarquent dans la panique et se hâtent de faire voile vers Portsmouth...

C'est donc sans leur allié que les Rochelais vont devoir soutenir un siège. Car Louis XIII et

Richelieu sont bien décidés à venir à bout de la place forte des huguenots. L'affaire est tellement

prioritaire pour l'avenir du royaume que le roi et son ministre sont venus sur place, et Richelieu n'en

bougera plus tant que la ville n'aura pas été soumise. Rien d'autre n'a d'importance. Les Danois qui

attaquent l'empire germanique, les possessions des Habsbourg qui encerclent la France, la reine mère

Marie de Médicis qui complotait contre son propre fils, tous ces problèmes politiques épineux sont

remis à plus tard... Pour l'heure, il faut faire tomber La Rochelle.

Le temps ne compte pas. On arme, on organise, on construit. Vingt-cinq mille hommes aguerris

tiennent une ligne de fortifications dressée tout autour de la ville. Demeure la question maritime...

Rien ne sert d'enserrer la cité si les renforts et les vivres peuvent toujours lui parvenir par la mer, car

les Anglais n'ont pas renoncé et envisagent encore d'apporter leur secours aux Rochelais en difficulté.

Un plan titanesque naît dans l'esprit de quelques ingénieurs : fermer le chenal d'accès au port par

une digue de dix toises en élévation et de sept cents en étendue, c'est-à-dire de vingt mètres de haut et

d'un kilomètre et demi de long. Le projet est adopté et quatre mille ouvriers bien payés se mettent au

travail... Deux fois la marée emporte l'ouvrage, on recommence... En février 1628, le roi, qui

s'ennuie dans cette guerre sans panache et sans chevauchées, nomme Richelieu lieutenant général et

rentre à Paris. À la fin mars 1628, la digue est achevée. Des fondations de pierres, des palissades de

bois, quatre forts hérissés de canons et une soixantaine de bateaux enchaînés les uns aux autres

empêchent toute intrusion. Bientôt, Louis XIII revient pour admirer cette œuvre monumentale...

À l'intérieur des murs de La Rochelle, l'armateur Jean Guiton est nommé maire de la ville. Il

brandit un poignard et fait ce serment solennel :

– Je n'accepte cette charge qu'à la condition d'enfoncer ce poignard dans le cœur du premier qui

parlera de se rendre. Qu'on s'en serve contre moi si jamais je songe à capituler !

Que reste-t-il du siège de La Rochelle ?

La digue voulue par Richelieu a disparu depuis longtemps. Pourtant, à l'entrée du chenal

d'accès au port des Minimes et au Vieux-Port, vous verrez une tour balise rouge,

fonctionnelle et sans charme, marquée « Richelieu » en lettres blanches. Elle indique

l'emplacement de la digue dressée pour affamer les Rochelais. À marée basse, les eaux qui

se retirent découvrent des pierres blanchies par le ressac : ce sont les fondations

inébranlables de l'ouvrage de 1628.

Derrière les murs gothiques de l'hôtel de ville, fortement endommagé par un incendie au

moment où j'écris ce livre, le cabinet de Jean Guiton vous attend avec son fauteuil et sa

table de marbre. Regardez bien... Vous voyez cette encoche sur la pierre ? La légende

rochelaise assure que le maire ébrécha le marbre d'un mouvement rageur en jurant de

défendre la ville jusqu'à sa mort. (Place de l'Hôtel-de-Ville.)

Soudain, le 11 mai, l'espoir renaît parmi les assiégés. Une escadre de soixante vaisseaux anglais

s'approche de La Rochelle. Sûr qu'ils vont passer la digue car celle-ci a souffert de la tempête... Mais

non, les bateaux jettent l'ancre et restent au loin durant une semaine, avant de faire demi-tour et de

repartir comme ils sont venus. Dans la ville, c'est la consternation. Les vivres manquent, la faim

tenaille les corps et les âmes chavirent... On mange des rats, des limaces ou de l'herbe, des peaux de

chèvres bouillies. Chaque jour on compte les morts... Faut-il se rendre, faut-il poursuivre une

résistance désespérée ?

– Pourvu qu'il reste un homme pour fermer les portes, cela suffit ! clame Jean Guiton.

Avant tout, se débarrasser des bouches inutiles, les vieillards, les femmes et les enfants qui ne se

battent pas et entament les ultimes réserves de nourriture...

Vous vous souvenez d'Alésia, quand les Gaulois assiégés par les Romains avaient fait sortir les plus

faibles de la ville ? On fait de même à La Rochelle. Sauf que, cette fois, les troupes royales tirent sur

ceux qui franchissent les murailles. Quelques-uns échappent au massacre, où vont-ils aller ? Les

portes de la cité se sont refermées, et si les malheureux avancent, ils sont aussitôt pris pour cibles par

les arquebusiers. Alors, comme à Alésia, terrassés par la faim, épuisés, ils se couchent sur la terre et

meurent sans bruit.

L'été se passe. Les royalistes maintiennent la pression, les protestants espèrent une aide de

l'Angleterre... Le 30 septembre, effectivement, une centaine de bateaux anglais arrivent devant la

rade. Les bâtiments bombardent les positions royales, mais les tentatives de franchir la digue sont

vouées à l'échec, il faut faire demi-tour.

La Rochelle ne sera pas sauvée. Le 26 octobre, après quatorze mois de siège, le maire et son Conseil

abandonnent la partie et demandent grâce... Sur les vingt-cinq mille Rochelais, moins de six mille

survivants assistent à leur défaite. Les murailles de la cité sont abattues et, désormais, aucun

protestant ne pourra venir s'installer dans la ville, bientôt majoritairement catholique.

Catholique, certes, mais ruinée et exsangue. La république huguenote est morte. Le 1er novembre

1628 dans l'après-midi, le cardinal de Richelieu et le roi Louis XIII assistent à un *Te Deum* dans la

chapelle Sainte-Marguerite... Spectacle grandiose dans cette salle qui deviendra, en 1912, le premier

cinéma de La Rochelle.

À La Rochelle, du temple à l'église

jusqu'au cinéma...

C'est à l'angle de la rue du Collège et de la rue Albert-Ier que la modeste chapelle Sainte-

Marguerite vous attend. Ici, Richelieu et Louis XIII ont donc célébré la reddition de La

Rochelle. Après avoir été un temple, une église puis un cinéma, c'est aujourd'hui une salle

des fêtes.

Le cardinal, qui voit toujours plus loin que l'événement, tire les leçons de ce siège interminable. Si

la digue n'avait pas tenu et si les escadres anglaises avaient été plus

agressives, les quelques bâtiments

de guerre alignés par le roi n'auraient jamais pu s'opposer à un débarquement ennemi. Conscient de

cette faiblesse, Richelieu décide de créer la Marine royale – la Royale comme on l'appellera très vite.

Il y pensait déjà depuis quelques années, mais le siège de La Rochelle et les risques qu'on y a courus

l'ont incité à précipiter les choses.

Il faut donc se presser, tout inventer, acheter des bateaux en Hollande et à Malte, ouvrir des

arsenaux, armer les vaisseaux, les entretenir, et finalement créer un corps d'officiers en convoquant un

peu au hasard de vieux marins, de jeunes chevaliers et une poignée de corsaires. Ainsi, en 1635, quand

Louis XIII, soucieux de desserrer l'étau espagnol, déclare la guerre à Philippe IV, la Royale peut

aligner trente-cinq grands vaisseaux, vingt-quatre galères et douze navires de soutien... Mais on ne

prend pas la mer que pour la guerre. La mer offre une multitude de possibilités. Il faut songer aussi au

négoce, à la pêche et au peuplement des colonies des Antilles qui ont tant besoin d'être valorisées et

exploitées. Le monde se partage pour le bien du commerce : la Compagnie de la Nouvelle-France se

consacre aux échanges avec le Canada, la Compagnie des îles d'Amérique se charge de la Guadeloupe

et de la Martinique, et plus tard la Compagnie des Indes orientales fera voguer des bateaux sur les

mers du Levant.

Un quart de siècle plus tard. Un autre roi, un autre cardinal et trois jeunes filles dans un carrosse

arrivent à La Rochelle... Pour les demoiselles, la ville pavoise. Salves de canons, drapeaux dans les

rues et feux d'artifice. Rien n'est trop beau, rien n'est trop grand pour accueillir les visiteuses... Qui

sont-elles ? Ce sont les sœurs Mancini. Marie a dix-neuf ans. Un peu boulotte, des cheveux de jais, des

sourcils en bataille, elle n'est pas vraiment belle, mais elle est charmante avec ses yeux vifs et sa

bouche gourmande. Elle est accompagnée d'Hortense et de Marie-Anne, qui ne sont encore que des

enfants...

Si La Rochelle se met en frais pour ces trois donzelles, c'est qu'elles sont les nièces du puissant

cardinal Mazarin, l'homme en rouge qui a succédé à Richelieu. D'un cardinal à l'autre... Mazarin est

le principal ministre de Louis XIV, jeune roi de vingt et un ans. En cette fin juin 1659, célébrant

Mesdemoiselles les nièces, La Rochelle fait acte d'allégeance au pouvoir royal.

Fastes et honneur rochelais, mais pour Marie ce voyage est un exil. L'oncle a éloigné la jeune fille

de Paris et du palais du Louvre... Car le roi est fou amoureux ! Pour Marie, il est prêt à braver les

conventions, les étiquettes et les règles. Pour Marie, il veut oublier le protocole et la politique. C'est

Marie qu'il veut épouser, c'est Marie qu'il veut pour reine. Celui que l'on présente comme le plus

grand roi de la Terre s'unirait donc à la fille d'un Michele Mancini, petit aristocrate italien... Ce

serait un éclat de rire dans toutes les cours d'Europe !

De toute façon, ce mariage ne peut pas se faire car Mazarin a formé un autre projet pour le roi : une

union avec Marie-Thérèse, l'infante d'Espagne, alliance qui mettrait fin à la guerre entre les deux

royaumes. Le cœur du roi est déchiré, mais qu'importent les sentiments quand la politique

commande ! Avec ce mariage, la France s'agrandirait de l'Artois et du Roussillon, sans compter onze

villes du Nord, de Gravelines à Thionville. Face à ce vaste projet, l'amour ne pèse pas lourd.

Et c'est ainsi qu'un mois plus tard, un long cortège se met en marche. Louis XIV traverse ses États

pour se diriger vers Saint-Jean-de-Luz, près de la frontière espagnole, lieu du mariage. Mazarin a

obtenu gain de cause, et une véritable « tournée » entraîne le monarque et sa cour sur les routes de

France pour plusieurs mois. Jean-Baptiste Lully, le grand compositeur du règne, l'Italien qui met son

génie musical au service de la gloire royale, a emmené son orchestre dans ce périple. À chaque étape,

la formation donne aux soirées le faste, l'apparat, la pompe indispensables au lustre d'un roi puissant.

Louis a abandonné à Mazarin les graves décisions qui font l'Histoire et, pour l'heure, se laisse bercer

par les douces mélodies imaginées par son baladin. Sur les scènes, on chante, on joue, on danse ces

ballets à la façon italienne qui ravissent tant le jeune roi.

Mais le cortège qui se dirige vers le Sud doit s'arrêter dans les environs de La Rochelle. Le roi le

veut, le roi l'exige : il tient à revoir Marie. L'entrevue est organisée à

Saint-Jean-d'Angély, petit

bourg ruiné par les guerres de Religion, mais judicieusement placé sur la route qui conduit aux

Pyrénées. Marie court au-devant des carrosses, le roi est là, et les deux amants s'enferment dans une

chambre durant trois heures... Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, pleurs, déchirements,

promesses.

– Je n'aimerai que toi, Marie, murmure le roi.

Mais, elle le sait, la politique a triomphé.

– Vous allez épouser l'infante...

– Je vais faire mon devoir de roi.

Louis et Marie ne se reverront jamais.

Mazarin est mort, épuisé par les efforts déployés pour parvenir à la paix avec l'Espagne. Louis XIV

a épousé l'infante Marie-Thérèse, et il fait effectivement son métier de roi. Les temps nouveaux sont

ceux de Jean-Baptiste Colbert. Ce petit homme aux sourcils broussailleux, aux traits lourds et sans

charme, toujours vêtu de noir, portant constamment sous le bras un sac de velours bourré de

documents, passe encore inaperçu avec son allure renfrognée de commis affairé. Pourtant, ce serviteur

zélé de la monarchie prépare des réformes dont la hardiesse transformera le royaume. Contrôleur

général des Finances dès 1665, il cherche à développer le commerce et à rendre les échanges plus

faciles. L'intention est belle, mais la réalisation malaisée. Au tout

début du XVII^e siècle, Barthélemy

de Laffemas, contrôleur général du Commerce, avait déjà remarqué que les marchands étaient obligés

« en beaucoup d'endroits de faire des détours de trente ou quarante lieues parce que les chemins

[étaient] défoncés et périlleux ».

Depuis Henri IV, rien n'a été fait pour entretenir les voies de communication. Jadis, en 1552,

Henri II avait bien ordonné de planter des ormes le long des voies publiques, mesure renouvelée par

Henri III vingt-cinq ans plus tard, mais cette décision ne devait rien à une quelconque volonté

d'embellissement des routes, il s'agissait seulement de fournir assez de bois pour fabriquer les affûts

de canon.

Colbert, lui, se montre bien décidé à améliorer le réseau. Il crée les commissaires des Ponts et

Chaussées pour organiser l'aménagement des routes, uniformiser les péages, vérifier la construction

des ponts. Tout est désormais sous surveillance. Les propriétaires qui ont rétréci les chemins à leur

profit pour récupérer quelques langues de bonne terre sont tenus de les rendre, les anciennes voies

peuvent ainsi être élargies. Les routes crevassées, défoncées, sont soigneusement nivelées et

empierrées. Tout cela coûte cher, évidemment, et le budget alloué aux Ponts et Chaussées passe de

vingt-deux mille livres en 1662 à six cent vingt-trois mille livres dix ans plus tard.

Quant à la marine, Colbert poursuit l'œuvre de Richelieu : il fait venir des spécialistes de Hollande,

envoie des architectes espionner les chantiers navals à l'étranger, met les forêts au service prioritaire

de la construction des bateaux de guerre. Bientôt cinquante-huit puissants vaisseaux sont mis à l'eau

et tentent de faire respecter sur les mers la politique royale.

À Rochefort, à moins de quarante kilomètres de Saint-Jean-d'Angély où le roi a dit adieu à la douce

Marie, Colbert crée un arsenal pour garder un œil sur La Rochelle et entretenir la flotte du ponant,

c'est-à-dire les bateaux mouillant dans l'Atlantique. On construit une corderie, une forge aux ancrs,

une poudrière, une fosse aux mâts, une fonderie de canons.

À Rochefort, la corderie ressuscitée...

Au bord de la Charente, parmi les magnifiques vestiges du XVIIIe siècle, comment ne pas

être impressionné par la Corderie royale ? Ce fut l'un des plus anciens et des plus vastes

bâtiments de l'arsenal, le plus long monument d'Europe à l'époque (trois cent soixante-

quinze mètres). La manufacture de cordes a fourni la marine jusqu'en 1867, puis

l'apparition des câbles en acier amena la suppression de la corderie, devenue inutile. Les

bâtiments furent réhabilités pour héberger une école d'officiers et d'apprentis armuriers

mais, en 1926, la Corderie, désaffectée, fut laissée à l'abandon. Cinquante ans plus tard,

une rénovation lui a rendu la vie. Aujourd'hui, on visite ce lieu historique pour découvrir ce

qu'était un chantier naval il y a plus de trois cents ans. (Rue Jean-Baptiste-Audebert.)

En 1672, les alliances basculent : les appétits expansionnistes de Louis XIV s'étendent jusqu'à la

Hollande. Bien sûr, tout oppose le monarque Très Chrétien aux marchands calvinistes de La Haye, la

monarchie à la république, mais les arguments favorables à une campagne contre les Provinces-Unies

sont essentiellement économiques. Depuis plusieurs années, Colbert dresse Sa Majesté contre

l'hégémonie commerciale néerlandaise et la persuade qu'il est temps de mettre fin à cette

insupportable domination. La guerre durera six ans, et les soldats en rapporteront une chanson, *Auprès*

de ma blonde, ode joyeuse aux prisonniers de guerre.

Dites-nous donc la belle

Où est votre mari ?

Il est dans la Hollande

Les Hollandais l'ont pris...

Mais la France de Louis XIV, elle, ne parviendra pas à prendre la Hollande, et la paix qui suivra cet

inutile conflit sera un répit salutaire pour des armées épuisées.

Laissons à d'autres le panégyrique du Grand Siècle, la guerre et son panache, la magnificence du

règne, le Roi-Soleil, les constructions somptueuses, les jardins tirés au cordeau, la beauté d'une

époque façonnée par Molière, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, tout le monde connaît. Nous,

nous prenons une autre direction, celle du chemin sombre, de l'envers du décor, du tracé qu'il ne faut

pas voir...

Abandonnons donc les chemins royaux de Colbert, et partons longer le littoral... Zone protégée,

déjà ! En effet, Colbert, contrôleur général des Finances, mais aussi secrétaire d'État à la Marine,

promulgue en 1681 l'ordonnance de la Marine, créant le Domaine public maritime. Désormais, « tout

ce que la mer couvre et découvre » ne pourra être ni vendu, ni cédé, ni usurpé.

En marge du réseau routier royal centralisé autour de Paris, l'accès du Domaine public maritime

impose de se soucier de l'entretien des chemins menant aux ports et aux villes maritimes. Nous

repartons donc vers La Rochelle sur des voies bien entretenues, permettant d'acheminer les richesses

venues de l'arrière-pays, notamment le sel et le vin.

Et nous allons plus loin... C'est vers l'intense activité du port de Nantes que se tourne notre regard.

La capitale des ducs de Bretagne, à présent française et pleinement catholique, concentre les faveurs

royales. La route que nous empruntons pour nous y rendre, par Marans et bien sûr Montaigu (vous

connaissez la chanson...), est particulièrement droite et commode. Les voitures peuvent y circuler

aisément, ce qui est bienvenu, car dorénavant, les déplacements s'accomplissent le plus souvent en

coches ou en carrosses.

En 1680, la marquise de Sévigné emprunte le même itinéraire à partir de Nantes pour se rendre à

son château des Rochers, en Bretagne. Elle trouve alors les chemins « fort raccommodés » et nous

décrit son important train de voyage : « Je vais à deux calèches, j'ai sept chevaux de carrosse, un

cheval de bât qui porte mon lit, et trois ou quatre hommes à cheval... » C'est presque un

déménagement ! Bien sûr, une telle suite ne peut avancer très vite, et l'on sourit quand on songe que

sur cet itinéraire, repris par la Nationale 137, passera la future autoroute des Estuaires... Une fois

finalisée, cette autoroute reliera Dunkerque à Bayonne en longeant les quatre grands estuaires de la

façade Manche-Atlantique : la Somme, la Seine, la Loire et la Gironde.

Nous arrivons à Nantes en 1685. Sur les quais de la Loire, les caisses et les ballots s'entassent...

L'Atlantique est à quelques lieues seulement, mais sa vue toujours se dérobe, et les trois-mâts glissent

lentement sur les eaux du fleuve pour aller, plus loin, chercher la haute mer et voguer vers les Indes ou

les Antilles.

Nantes, du château des ducs de Bretagne

au logis du roi de France

Le château de Nantes offre une magnifique chronologie architecturale du Moyen Âge au

Grand Siècle, mais aussi un musée passionnant évoquant l'histoire de la ville.

Devenu le logis du roi après le rattachement de la Bretagne à la France, le bâtiment

appelé « Grand Gouvernement » est un bel exemple de l'architecture classique du

XVII^e siècle. Rappelons que c'est dans ce château qu'en 1661 Fouquet, successeur de

Mazarin, l'homme le plus puissant du royaume, fut arrêté par d'Artagnan sur ordre et en

présence du jeune Louis XIV. Ne faut-il pas y voir l'acte de naissance de la monarchie

absolue ?

1685... année sombre du Grand Siècle. En octobre, Louis XIV révoque l'édit de Nantes, ouvrant la

chasse aux protestants. Les dragons, unités d'élite à l'uniforme rouge, entrent dans les villages, un

évêque ou un curé à leur tête. Ils réunissent les protestants sur la place et exigent la conversion... Pour

ceux qui résistent, c'est l'eau bouillante versée dans la bouche, le viol pour les jeunes filles, les ongles

arrachés pour les hommes ou les plantes des pieds brûlées au tison. Ces « dragonnades » suscitent

évidemment des ralliements au catholicisme, au grand ravissement de Louis XIV qui rêve de régner

sur un royaume débarrassé de l'hérésie. Mais, dans le même temps, des centaines de milliers de

huguenots prennent le chemin de l'exil... Dans un mémoire, l'ingénieur Sébastien de Vauban fait le

bilan de la persécution religieuse : plus de trente millions de livres parties avec les émigrés, la ruine

du commerce, les flottes ennemies grossies de huit à neuf mille matelots, leurs armées augmentées de

cinq à six cents officiers et de dix à douze mille soldats.

Si Nantes a perdu ses protestants, elle a gagné le Code noir, promulgué par le roi sept mois avant la

révocation de l'édit de Nantes, en mars 1685. En fait, le roi, ses ministres, la mentalité de l'époque

font preuve d'une totale cohérence dans l'horreur et l'abjection. On ne

reconnaît à personne le droit à

la différence. Pour être entendu, considéré, vivant, il faut être blanc, catholique et noble. Le reste de

l'humanité représente une sorte de marais flou qu'il faut asservir ou combattre.

Selon le Code noir, *Recueil d'édits, déclarations et arrêts concernant les esclaves nègres de*

l'Amérique, l'esclave devient un « meuble pouvant être sujet à vente, saisie, partage entre

héritiers... ». Pour prévenir les révoltes, un régime disciplinaire extrêmement sévère est mis en place :

l'esclave qui a fui durant trois mois est puni de mort, celui qui frappe un Blanc est « pendu et

étranglé ».

La France croit avoir besoin de l'esclavage pour développer les cultures des Antilles et s'enrichir

dans la canne à sucre. Et des esclaves, il en faut sans cesse : le travail du bétail humain dans les

plantations est si pénible que le nombre de morts dépasse celui des naissances... Pour alimenter ces

îles lointaines en « Nègres captifs », des commerçants nantais participent à la traite négrière et y

trouvent la fortune... C'est l'éclipse du Roi-Soleil.



24

XVIIIe siècle

LE DERNIER CORTÈGE

De Nantes à Valmy

par les chemins des Ponts et Chaussées

À Nantes, on les appelle « ces Messieurs du commerce ». Ils vendent, achètent, échangent, et

ramassent les bénéfices. Ce sont des négociants prospères et respectés, leurs navires courent toutes les

mers du monde. L'Europe veut du coton, du sucre, du tabac, du café des Amériques ou des Antilles,

« le commerce triangulaire » va les lui apporter.

Le navire quitte Nantes, accoste en Afrique, et les négriers offrent aux potentats locaux des fioles

d'alcool, des caisses de fusils ou des poignées de colifichets en perles de verre. En échange, les

mariniers obtiennent une cargaison humaine, ces « Nègres » qui seront esclaves sur des plantations à

l'autre bout du monde. Les cales pleines, le bateau repart vers les Amériques. Arrivés à destination,

les captifs sont débarqués et vendus. Le bateau fait alors voile vers la dernière étape. Il retourne à

Nantes, transportant cette fois des produits exotiques qui font le bonheur des amateurs de café, des

fumeurs de cigares ou des élégantes vêtues de cotonnades. Un long périple qui dure un an, parfois

davantage.

Nantes se développe, cossu et flamboyant. Entre deux bras de la Loire, l'île Feydeau aligne ses

hôtels particuliers luxueux, témoins de l'opulence de la ville...

À Nantes, le temple des élégances

Aujourd'hui, « l'île Feydeau » n'est plus une île. Les bras de la Loire qui l'isolaient ont

été comblés par de grands travaux entrepris dès 1926. Mais en se promenant rue Kervégan,

nous côtoyons encore la richesse nantaise du XVIII^e siècle. Étrangement, ces immeubles

cossus ont une nette tendance à prendre un petit air penché. C'est que ces résidences ont été

construites sur des pilotis s'enfonçant dans un sol sablonneux. Au numéro 30, un hôtel bâti

pour un armateur a semblé si parfait en 1753 qu'il a été surnommé « le temple du goût ». On

y voit le sommet du baroque nantais avec ses balcons aux superbes
feronneries et ses

figures gravées qui évoquent en trois visages le voyage, les Amériques et
l'éternel féminin.

Cependant, tandis que l'on se vautre dans le confort au mépris du
respect humain, le siècle des

Lumières approche. Or les Lumières, c'est la prise de conscience. En
1759, dans *Candide*, Voltaire fait

voguer son héros jusqu'au Surinam, l'ancienne Guyane hollandaise.
Candide croise sur sa route un

Noir auquel il manque un bras et une jambe... Et le pauvre homme
explique : « Quand nous

travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on
nous coupe la main ; quand nous

voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans
les deux cas. C'est à ce prix que

vous mangez du sucre en Europe. »

Les Lumières, c'est percevoir soudain que l'on ne peut traiter les
humains comme des

marchandises. Les Lumières, c'est l'intelligence en marche, la curiosité
éveillée, la volonté de partir à

la rencontre du monde pour comprendre et connaître.

Dès 1751, Diderot et d'Alembert ont commencé à publier leur
Encyclopédie ou dictionnaire

raisonné des sciences, des arts et des métiers qui veut faire le point
exhaustif des savoirs du temps.

Tout doit être inclus dans ce catalogue où se côtoient philosophie,
choses vues et notions scientifiques,

tout doit être décrit, expliqué, commenté, depuis les éléments
fondamentaux de l'organisation

humaine jusqu'aux faits sans importance. Vous ne savez rien de

Confucius ? Alors apprenez que « sa

philosophie était plus en action qu'en discours ». Vous ignorez l'apparence du pigeon sauvage

d'Amérique ? Les auteurs comblent cette grave lacune : « Il a la face supérieure du corps de couleur

cendrée. »

Pour accumuler les connaissances et enrichir les colonnes de cette *Encyclopédie*, il faut bouger,

traverser les continents, affronter la réalité. Sous l'impulsion de Louis XV, Louis Antoine de

Bougainville décide ainsi de boucler un tour du monde en une longue expédition navale. Ce capitaine

de vaisseau ne cherche ni le commerce fructueux ni la prouesse technique, et moins encore l'exploit

sportif, il veut partir à la découverte de l'humain, approcher d'autres peuples, d'autres sociétés,

d'autres coutumes. Bougainville est un fils des Lumières : un esprit cultivé qui cherche à se cultiver

plus encore. Des livres, il connaît tout, ou presque. Il a compris Newton, lu Virgile, contesté Rousseau,

apprécié Montesquieu, ri avec Rabelais, vibré avec Corneille... Mais c'est la vie qu'il espère

rencontrer.

Au début du mois de novembre 1766, Bougainville arrive à Nantes, il se hâte de se rendre à

Paimbœuf, sur l'estuaire de la Loire, avant-port destiné à accueillir les navires de fort tonnage que les

débarcadères nantais ne peuvent pas recevoir. Elle est là, *La Boudeuse*, la frégate qu'il va mener sur

toutes les mers du monde. Elle est là, sortie des chantiers de la ville, toute brillante de ses bois peints

en rouge relevé de lignes jaunes. Elle est là, armée de vingt-six canons, levant vers le ciel ses trois

mâts et déployant ses voiles blanches...

La Boudeuse appareille, manœuvre, gagne Mindin, dernier port sur la Loire avant les grandes eaux

de l'Atlantique. Et tout le monde embarque... Deux cent dix hommes d'équipage sont du voyage, dont

un médecin, un naturaliste, un astronome, sans oublier deux musiciens pour agrémenter la traversée. Il

y a aussi à bord une petite ferme : des bœufs, des moutons, des chèvres, des porcs, des poules, de quoi

améliorer l'ordinaire du matelot.

Le samedi 15 novembre, *La Boudeuse* est parée, on hisse les voiles pour prendre la haute mer et

voguer vers le bout du monde...

Mindin, le port qui n'oublie pas

Quand Bougainville partit de Mindin, il y avait déjà un fort pour protéger le port. En

1861, les architectes militaires de Napoléon III le remplacèrent par celui que l'on peut voir

aujourd'hui. Celui-ci abrite un musée de la marine où maquettes et objets font revivre

l'histoire de la marine de guerre, de la marine marchande et de la construction navale

depuis le XVIIIe siècle. (Musée de la marine de Mindin, place de Bougainville, Saint-Brevin-

les-Pins.)

Le périple durera deux ans et demi et aboutira à la publication d'un récit, *Voyage autour du monde* ,

qui fera fantasmer le lecteur sur un imaginaire paradis situé à Tahiti,

île nouvellement découverte :

« L'air qu'on respire, les chants, la danse presque toujours accompagnée de postures lascives, tout

rappelle à chaque instant les douceurs de l'amour, tout crie de s'y livrer. »

La Boudeuse partie vers des terres inexplorées, nous pouvons quitter Nantes et contempler la France

qui, elle, ne recèle plus de zones d'ombre, plus de *Terra incognita*. Le siècle des Lumières y accomplit

son œuvre : le temps est à la cartographie qui donne un visage au pays et renseigne avec précision sur

la physionomie du territoire. Nous pouvons consulter avec gourmandise *L'Atlas des Ponts et*

Chaussées de Trudaine et Perronet, deux grandes personnalités de l'institution. Le pays s'offre au

regard du voyageur qui peut maintenant prendre la route avec confiance, il n'est plus un aveugle

traversant à tâtons l'inconnu.

Le corps des Ponts et Chaussées a ouvert une école pour former géographes, dessinateurs et

ingénieurs qui améliorent également les techniques de construction du réseau routier. C'est le siècle

d'or de la route avec sa cohorte de génies oubliés qui ont contribué à changer notre quotidien. Parmi

eux, Jérôme Trésaguet, ingénieur des Ponts et Chaussées : il va apporter à la route la première grande

révolution... depuis les Romains !

Jusqu'ici, les fondations des routes étaient constituées de dalles plates, qui avaient l'inconvénient

majeur de ne pas être solidarisées entre elles et donc de présenter une nette tendance à glisser, à se

déplacer... Avec Trésaguet, ces fondations sont également formées de pierres plates, mais posées sur

la tranche, « de champ », disait-on à l'époque. De cette manière, serrées les unes contre les autres,

elles demeurent fixes et solidaires. Ensuite, on verse deux couches de cailloux qui viennent boucher le

moindre vide laissé entre les dalles. Ce procédé résiste mieux aux intempéries, se révèle plus doux au

passage des carrosses et moins glissant pour les sabots des chevaux. Autre avantage non négligeable :

la couche supérieure recouvrant la chaussée étant moins épaisse, le coût de la construction diminue.

Cinquante ans plus tard, un Écossais développera la technique imaginée par Trésaguet : ce sera le

macadam.

Reste à entretenir ces routes, mais la « corvée royale », à laquelle les Ponts et Chaussées ont eu

largement recours pour agrandir le réseau, a été supprimée en 1787. Les paysans n'ont plus à y

consacrer une partie de leurs forces. C'est encore Trésaguet qui trouve la solution. Il crée des

« cantons », espaces routiers qu'un homme peut parcourir aller-retour à pied dans une journée. Il

engage alors des ouvriers chargés d'entretenir les voies de leurs cantons respectifs... Ce seront donc

des cantonniers. Ils travailleront tous les jours, et non plus deux fois par an, au printemps et à

l'automne, comme cela se pratiquait naguère. Et c'est ainsi que l'on verra, jusqu'au milieu du

XXe siècle, des hommes en blouse bleue casser des cailloux le long des routes. Ils parcourent leur

canton armés d'une pelle, d'une pioche ou d'un maillet, comblent les trous, aplanissent les bosselures,

stabilisent les bas-côtés et regardent avec satisfaction passer calèches et chariots.

Système Trésaguet ou routes pavées ? Le débat fait rage. Le pavé, plus onéreux, est généralement

réservé aux rues citadines. L'empierrement, lui, est adopté pour les longues voies qui traversent le

pays de part en part. Car si le réseau reste fortement centralisé autour de Paris, les transversales de

province apparaissent. Toute la vie du pays passe par ces chemins. Cependant, pour gagner en rapidité,

les nouveaux tracés sont de préférence rectilignes et ignorent certains bourgs ou certains villages.

Tout le monde n'en bénéficie pas.

Les voitures aussi se perfectionnent, et un terme nouveau apparaît : « diligence ». On sacrifie tout à

la vitesse ! Ces lignes publiques qui relient les villes entre elles ne roulent pas que de jour, elles filent

même durant la nuit, et ne s'arrêtent que pour les commodités et les repas. Des voix grincheuses

s'élèvent : Turgot, ministre de Louis XVI à l'origine de cette innovation, est accusé de vouloir

assassiner les hôtelleries du royaume, mais comment arrêter le progrès ?

Avec le souffle des Lumières, la course du monde s'accélère, la société dans son ensemble se trouve

entraînée dans le tourbillon du changement, jusqu'à Versailles où la vieille monarchie en tremble sur

ses bases.

Nous prendrons donc la diligence pour rejoindre Paris par la route royale, droite et rectiligne, qui

deviendra en partie notre Nationale 23. En nous plongeant dans le *Guide Michelin* de l'époque,

L'Indicateur fidèle du géographe Louis Charles Desnos, nous serons informés sur les temps de

parcours et sur les relais qui ponctuent le trajet : Angers, La Flèche, Le Mans, Chartres, Rambouillet,

Versailles.

La diligence nous conduit donc à Versailles... où nous arrivons dans un encombrement de

carrosses, de fiacres et d'omnibus. En ce mois de mai 1789, la ville est en plein chambardement : la

réunion des États généraux attire une foule impressionnante qui cherche à se loger dans les misérables

auberges ou dans les grandes hôtelleries locales. Mille cent trente-neuf députés sont venus représenter

les trois ordres : noblesse, clergé et tiers-état. Grand événement, car les États généraux ne se sont plus

réunis depuis... cent soixante-quinze ans !

Les séances ne se déroulent pas dans le château, mais dans la salle des Menus-Plaisirs de Versailles,

réaménagée pour l'occasion. C'est ici que les députés prennent conscience de l'économie chancelante

du royaume, mais on parle peu d'économie. Les mots que l'on entend sont bien différents :

souveraineté nationale, liberté individuelle, égalité des droits...

Le 20 juin, le roi, effaré par ces débordements, fait fermer la salle.

Trois cents députés du tiers-état,

constitués en Assemblée nationale, cherchent alors un autre lieu de réunion. Un élu de Paris propose

d'aller siéger non loin, dans la salle du Jeu de paume... Idée acceptée dans l'enthousiasme.

Au Jeu de paume, les députés prêtent un serment solennel : ne pas se séparer avant d'avoir doté la

France d'une Constitution. Trois jours plus tard, le marquis de Dreux-Brézé, grand maître des

cérémonies du roi, vient demander aux députés de se disperser. Réplique de Mirabeau :

– Si l'on vous a chargé de nous faire sortir d'ici, vous devez demander des ordres pour employer la

force, car nous ne quitterons nos places que par la puissance des baïonnettes.

Louis XVI laisse faire.

– Eh bien, s'ils ne veulent pas s'en aller, qu'ils restent !

La Révolution est en marche. Le 4 août, c'est l'abolition des privilèges. À l'aube du 6 octobre, la

foule, majoritairement composée de femmes venues de Paris, trempées par la pluie, attaque le château

de Versailles ; deux gardes sont tués, leur tête est portée au bout de piques. Louis XVI paraît au

balcon. Il promet de donner du pain à tous. En début d'après-midi, un cortège de plus de trente mille

personnes se forme. En tête, marchent des gardes nationaux portant chacun un pain au bout de la

baïonnette. Puis viennent les femmes escortant des chariots de blé, et les gardes suisses désarmés. Suit

enfin le carrosse de la famille royale, sommée de s'installer à Paris...

Une clameur monte, chacun répète le bon mot de la journée :

– Nous ramenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron !

À Versailles, la géographie de la Révolution

Laissons le château et ses pavés, ces fameux pavés du roi, nec plus ultra des routes du

Grand Siècle qui, tout comme la monarchie, semblent à présent onéreux et dépassés.

Dirigeons-nous vers l'hôtel des Menus-Plaisirs, créé par Louis XV pour abriter

l'administration, les ateliers et les entrepôts liés à l'organisation de ses fêtes. Il était assez

vaste pour accueillir le millier de députés des États généraux. Il abrita, un peu plus tard,

l'élection de Robespierre comme président du tribunal du district, mais la Révolution

n'ayant pas un grand sens du patrimoine historique, les lieux furent transformés en dépôt de

vivres pour l'armée. L'hôtel devint ensuite caserne, puis un centre de distribution de pain

pour les troupes avant d'être abandonné durant plus d'un siècle. Il héberge aujourd'hui le

Centre de musique baroque de Versailles. (22, avenue de Paris.)

Quant à la salle du Jeu de paume, c'était une salle de sport vouée à la pratique de ce jeu,

ancêtre du tennis. Pendant la Révolution, certains ont songé à remplacer la fameuse salle

par un monument commémoratif, mais rien n'a été fait avant 1880, date à laquelle elle a été

aménagée en musée. (Rue du Jeu-de-Paume.)

Au mois de décembre 1790, un carrossier reçoit commande d'une

berline destinée à transporter une

famille étrangère partant pour la Russie, c'est du moins ce qu'on lui assure... Les indications données

sont précises : cette grande voiture fermée doit être assez spacieuse pour abriter six personnes, les

roues seront peintes en jaune et la caisse en vert.

Bien sûr, les hypothétiques voyageurs désireux de gagner les steppes russes n'existent pas. La

berline verte est prévue pour le roi et sa famille ! En effet, de nombreux courtisans pressent Sa

Majesté de partir, de quitter Paris, de restaurer ailleurs la monarchie absolue...

Le tendre ami de la reine Marie-Antoinette, le Suédois Axel Fersen, prend en main l'organisation de

la fuite. Il désire à tout prix sauver sa royale maîtresse. Il fait appel au marquis de Bouillé,

commandant et général des armées de Moselle, Meurthe et Meuse. L'officier se met immédiatement

au service du projet du Suédois. Un itinéraire très précis est établi sur le rapide réseau des Ponts et

Chaussées. Le roi évitera toutefois Reims, ville du sacre où il est trop connu, et empruntera un chemin

plus long par Châlons, aujourd'hui Châlons-en-Champagne.

Au dos de son faux passeport, Louis XVI a dessiné l'itinéraire de Châlons à Montmédy, ville

frontière. Après cette dernière halte, le roi a tracé un pointillé sur lequel les historiens n'ont pas fini

d'épiloguer. Le souverain désirait-il rester en France et reconquérir son pouvoir depuis Montmédy ?

Voulait-il passer à l'étranger et s'appuyer sur les monarchies alliées pour retrouver son trône ?

Dans tous les cas, il devait s'entourer d'officiers loyaux, capables de mener une armée sûre. Dès

février 1791, Bouillé installe en bordure de Montmédy un vaste camp militaire vers lequel il fait

converger armes, canons, munitions, bataillons et escadrons. Bientôt, quinze mille hommes se

tiennent sur le pied de guerre.

Le soir du 20 juin, le roi et la reine soupent aux Tuileries, comme à l'ordinaire. À 22 heures, Marie-

Antoinette quitte le salon discrètement, monte à l'appartement de ses enfants et les réveille.

Pendant ce temps, pour le roi se déroule la dernière cérémonie du coucher. Il est déjà 23 heures, Sa

Majesté remet épée et chapeau au gentilhomme de service. Louis XVI semble calme, mais à plusieurs

reprises il se lève et va scruter à travers les fenêtres la nuit profonde qui enveloppe les jardins du

palais. Et puis le souverain se met à genoux pour réciter l'oraison du soir. C'est la fin du cérémonial,

l'huissier annonce :

– Passez, Messieurs...

Le roi reste seul. Il se relève rapidement et s'habille sans bruit d'un vêtement gris, d'une redingote

verte, il coiffe une perruque courte et un chapeau rond. Sur la pointe des pieds, Louis XVI s'enfuit des

Tuileries endormies, veillant à ne pas réveiller les domestiques et les gardes assoupis.

Minuit sonne aux clochers des églises de Paris. Fersen est là qui attend devant le palais, déguisé en

cocher. Il a préparé une citadine de louage, petit fiacre à deux roues qui conduira la famille royale

jusqu'à la barrière Saint-Martin où les prendra la lourde berline surchargée de bagages. Il faut

patienter encore plus d'une demi-heure : Marie-Antoinette s'est perdue dans les dédales du jardin et a

dû demander son chemin à un garde.

Enfin la citadine peut s'ébranler. Elle arrive à 1 h 20 devant la rotonde de la Villette où la berline

devrait être rangée. Première frayeur : la voiture n'est pas au rendez-vous. Fersen s'en va à pied dans

la nuit. Ne le voyant pas revenir, le roi descend à son tour de la citadine et part à sa recherche. La

famille royale perçoit au loin le crincrin d'une guinguette. Enfin la berline est trouvée : attelée à

quatre chevaux, elle stationne un peu plus loin sur la route, en pleine campagne. Tout le monde peut

s'y installer et le Suédois conserve son rôle de cocher. Mais il est 2 h 30 du matin, et cette nuit est la

plus courte de l'année. Bientôt, il fera jour.

En moins d'une heure, la voiture parvient à Bondy, premier relais. Les chevaux sont dételés et

changés, les nouvelles bêtes permettent d'accélérer le rythme. Sorti de Paris, Louis XVI se croit

sauvé. Au relais de Fromentières, le roi bavarde avec des badauds venus voir ces voyageurs. Un valet

s'inquiète et tente de couvrir le roi de sa personne pour le soustraire aux regards des curieux.

– Ne vous gênez point, lui dit Louis XVI. Je ne crois plus cette précaution nécessaire, mon voyage

me paraît à l'abri de tout accident.

Il est midi.

Le roi pense que le petit peuple des campagnes soutiendra son équipée. Au cours de la journée, il

sort souvent de sa voiture, marche sur le bord de la route, discute des moissons avec quelques paysans,

se montre sans se dissimuler au relais de Chaintrix...

Vers 16 heures, on arrive à Châlons. Le roi est reconnu, les habitants viennent voir Louis XVI

comme une étrange curiosité, mais le maire recommande à tous le silence, et la voiture repart sans

difficulté. On entend néanmoins une ombre furtive leur crier :

– Vos mesures sont mal prises, vous êtes perdus si vous ne vous hâtez !

À 20 heures, les voyageurs sont à Sainte-Menehould. Les fugitifs ont maintenant plus de trois

heures de retard sur l'horaire prévu. Au même moment, un jeune maître de poste, Jean-Baptiste

Drouet, un solide garçon de vingt-huit ans, rentre des champs. Goguenard, il observe les palefreniers

qui changent les chevaux de la berline verte. À peine la voiture a-t-elle quitté la ville que surgit un

envoyé de Châlons.

– La voiture emporte le roi et les siens !

On est patriote à Sainte-Menehould, la garde nationale prend les armes et Drouet demande :

– Le roi a-t-il le nez long et aquilin, la vue courte et le visage bourgeonné ?

C'est ça. Le tocsin sonne. Saisi d'une fièvre héroïque, Drouet enfourche un cheval rapide et part au

grand galop à la poursuite du roi. Il arrive à Varennes hors d'haleine. Il est tard, la nuit est tombée,

mais le village reste éveillé...

– Halte-là ! crie un garde à la pesante voiture qui s’engage sur le pont.

Les faux passeports sont présentés, tout semble en ordre. Drouet trépigne et hurle :

– C’est le roi ! Si vous le laissez passer, vous vous rendez coupables de haute trahison !

Par précaution, le pont sur l’Aire est barré de meubles et de charrettes. Le procureur du lieu,

prudent, décide d’attendre. La lanterne à la main, il vient annoncer aux voyageurs que leurs passeports

seront examinés le jour venu.

Puis on va quérir un nommé Destez, juge au tribunal qui a rencontré le roi naguère à Versailles.

– Ah, Sire... marmonne-t-il simplement en voyant cet homme fatigué vêtu de gris.

– Oui, je suis votre roi. Voici la reine et ma famille, répond calmement Louis XVI.

Le roi et les siens passent la nuit dans une chambre de l’auberge du Bras-d’Or, et le lendemain, sous

les insultes de la foule, ils sont traînés jusqu’à Paris...

Refaisons le parcours de Louis XVI

À partir de la rotonde de la Villette et jusqu’à Varennes, quelques vestiges contemporains

de la fuite du roi sont parvenus jusqu’à nous. À Fromentières et à Chaintrix, les relais de

poste où Louis XVI pensait être tiré d’affaire sont toujours debout. (Route de Châlons et rue

de Paris.)

À Châlons-en-Champagne, la porte Sainte-Croix, sous laquelle s’est extasiée Marie-

Antoinette en 1770 lors de son arrivée en France, est toujours visible. Tout

comme l'hôtel de

*l'Intendance, siège des ingénieurs des Ponts et Chaussées de la généralité de
Châlons, dans*

*lequel elle passera la triste nuit du retour de Varennes... Grandeur et
décadence, espérance*

et désespoir.

*À Sainte-Menehould, le relais de poste de Drouet est également parvenu
jusqu'à nous et*

abrite aujourd'hui une gendarmerie. (Angle rue Drouet et rue des Rondes.)

*À Varennes – devenu Varennes-en-Argonne, en Lorraine –, la tour de
l'Horloge, un*

*beffroi dressé en 1793, a été édifiée, dit-on, avec les pierres de l'auberge du
Bras-d'Or dans*

*laquelle Louis XVI et sa famille furent retenus toute une nuit. Incendiée par
les*

*bombardements allemands en septembre 1914, elle a été restaurée après la
guerre. (Place*

de l'Hôtel-de-Ville.)

*Traversons le pont, et dirigeons-nous maintenant vers l'hôtel du Grand-
Monarque. C'est*

*là que le marquis de Bouillé et ses hommes attendaient Louis XVI avec des
chevaux frais...*

*mais du mauvais côté de la rivière ! Séparé de son roi par la barricade
dressée par les*

habitants du village, le marquis ne pouvait rien faire. (1, place de l'Église.)

*Ne retournons pas à Paris avec le roi prisonnier, arrêtons-nous
quelques kilomètres après Sainte-*

*Menehould, à hauteur du moulin de Valmy... C'est là qu'un peu plus
d'un an après la fuite manquée*

du roi, la Révolution sera soumise à sa première grande épreuve.

À la tribune de l'Assemblée, les orateurs ne cessent d'invectiver les monarchies étrangères, toutes

accusées de comploter pour sauver le trône de Louis XVI.

– Il faut déclarer la guerre aux rois et la paix aux nations, lance Antoine Merlin, député de Moselle.

Le 20 septembre 1792, ces fantasmes prennent corps : une armée austro-prussienne marche sur

Paris. Au nom de la France révolutionnaire, les généraux Kellermann et Dumouriez se mettent à la

tête de trente-six mille hommes et prennent position autour du moulin de Valmy. À 10 heures du

matin, les canons de l'artillerie prussienne ouvrent le feu, les soldats français brandissent leur chapeau

à la pointe de leur sabre ou de leur baïonnette.

– Vive la France ! Vive la nation !

La musique militaire interprète quelques chants révolutionnaires... L'artillerie française tonne à

son tour. Vers 13 heures, trois colonnes prussiennes s'ébranlent avec pour objectifs le village de

Valmy et le fameux moulin. L'armée française ne recule pas. Au contraire, ses tirs redoublent et

frappent les rangs ennemis. Le duc de Brunswick, qui commande la coalition austro-prussienne, évite

l'engagement en faisant reculer ses troupes.

Et c'est tout.

Pourquoi cette soudaine retraite prussienne ? Fait-elle suite à des tractations secrètes ? Brunswick

a-t-il été soudoyé ? Ces questions si souvent posées resteront sans doute à jamais sans réponse. Quelle

importance, au fond ? Une vérité demeure : la République française

est née à Valmy. En effet, dès le

lendemain, 21 septembre, la Convention votait à l'unanimité l'abolition de la monarchie.

Les avatars du moulin de Valmy

Près de Valmy, en Champagne-Ardenne, le moulin demeure le symbole de la victoire

républicaine. En fait, le vrai moulin de Valmy a été brûlé par Kellermann au soir de la

bataille. Le général français craignait une reprise des combats et voulait éviter d'offrir

cette cible aux canons prussiens. Un nouveau moulin a été érigé plus tard et démolé en 1831,

les meuniers le trouvant peu rentable. En 1939, on songea à reconstruire un autre moulin,

mais la Seconde Guerre mondiale éclata. La paix revenue, le projet aboutit et le moulin de

Valmy – troisième du nom – fut inauguré en 1947. La tempête de 1999 abattit ce moulin-là et

l'on décida d'en construire un quatrième par souscription nationale. Celui-ci se dresse

fièrement dans les champs de blé depuis 2005.



25

XIXe siècle

À TOUTE VAPEUR VERS LE PROGRÈS

De Valmy à Paris

par les chemins de fer

Napoléon a-t-il parcouru le champ de bataille de Valmy ? Est-il venu se recueillir à l'ombre du

moulin reconstruit ? A-t-il tenté de comprendre les stratégies déployées sur le terrain ? En tout cas, il

a été extrêmement frappé par cette étrange victoire... Il ne parviendra jamais à l'expliquer selon les

règles de la tactique militaire et finira par dire que ce succès pourrait

être dû à « quelque négociation

secrète que nous ignorons ».

Il n'empêche que Valmy est devenu l'emblème de la Révolution victorieuse, et ce n'est pas à

Napoléon que l'on va apprendre la force des symboles... Passage des Alpes, discours devant les

pyramides, petit chapeau, il sait, lui aussi, manier les concepts frappants et mobilisateurs.

Nous quittons donc Valmy, qui sort de l'Histoire, et nous nous dirigeons vers Châlons-sur-Marne –

aujourd'hui Châlons-en-Champagne –, ville qui voit bientôt défiler les troupes se dirigeant vers

Austerlitz, Iéna, Eylau, Friedland, Wagram... En effet, Châlons constitue le passage obligé des

troupes qui vont à l'est ou qui en reviennent : de Paris, il n'y a qu'une grande route impériale (notre

Nationale 3) qui se divise ici pour remonter vers Metz ou continuer par Nancy et Strasbourg.

Au nom de la Révolution à préserver et du peuple à sauver de la monarchie, Napoléon

s'autoproclame empereur et prétend diffuser dans toute l'Europe les idées des Lumières... Ces belles

idées prennent l'aspect de guerres de conquête et, invoquant le droit des nations, Napoléon fait de ses

frères des rois ! En Westphalie, en Hollande, en Espagne...

L'Empereur passe son règne à se déplacer, à travers la France, au cœur de l'Europe et finalement

jusqu'à Moscou. Il fait la guerre, régent les nations, organise la politique, légifère partout... Mauvais

cavalier, il ne chevauche son étalon Vizir que lorsqu'il faut faire bonne figure devant les troupes. Loin

du regard de ses grognards, il retire le bicorné mythique, noue sur son front un large foulard rouge¹ à

la manière des contrebandiers corses et voyage confortablement dans une berline assez large pour y

aménager un lit. À l'avant est disposée une table à tiroirs avec écritoire et pendule ; au plafond, une

lanterne permet de travailler même durant la nuit. Deux chasseurs de la garde ouvrent la route, le

grand écuyer et le commandant de la garde galopent aux portières, et tout un cortège suit : la voiture

du valet de chambre, celles des secrétaires, puis les généraux et les fourgons du service des cartes

géographiques. Tout cet équipage reçoit l'ordre de filer à toute allure quelles que soient les

circonstances, on s'arrête brièvement pour manger, quand il le faut, et l'on repart aussitôt. Faire vite,

aller vite, avancer vite, c'est l'obsession de Napoléon.

Au cours de ses pérégrinations, du moins en France, il a tout le loisir de se rendre compte qu'après

les convulsions que le pays vient de connaître, les routes sont à l'abandon. Quelques années de laisser-

aller ont suffi pour que la plupart des voies se transforment en bourbiers. Dans les premières années

du siècle, Antoine François Fourcroy, membre du Conseil d'État sous le Consulat, se dresse contre cet

abandon progressif : « Les chaussées sont détruites presque partout ; elles n'ont plus d'encaissement.

Les pierres en sont écartées, déplacées, broyées ; une boue liquide les remplace... »

Napoléon entend le message. Il réorganise l'entretien des voies. Par décret du 7 fructidor an XII (25

août 1804), il crée le Conseil général des Ponts et Chaussées, dont la fonction est d'alerter les

pouvoirs publics sur toutes les questions touchant à la circulation routière, à la navigation fluviale et

aux transports maritimes. Enfin, un autre décret, le 16 décembre 1811, institutionnalise l'emploi de

cantonnier qui devient agent de l'État.

La cabane du cantonnier

Le long des routes si cruciales pour Napoléon, les cantonniers ont construit des abris de

pierre qui leur permettaient de se mettre à couvert, de se reposer, de ranger leurs outils. On

en voit encore, de ces cabanes étranges, souvent abandonnées, parfois restaurées... Peu

après la Fère-Champenoise, sur la route de Paris, au bord de la Nationale 4, à hauteur de

l'aérodrome de Sézanne dans le département de la Marne, vous trouverez une de ces

cabanes du XIXe siècle, sorte de maison de poupée au toit arrondi. Le hasard a fait qu'elle a

été placée à l'endroit même où se joua de manière décisive la campagne de France,

entraînant la défaite des forces napoléoniennes.

Si Napoléon restaure activement le réseau routier, c'est qu'il se méfie des innovations concernant

d'autres moyens de transport. Il ne croit ni au sous-marin ni au bateau à vapeur, qui pourtant se

développent en Amérique et en Angleterre. Il n'a pas plus donné suite au mémoire que lui a adressé

l'ingénieur Pierre Michel Moisson-Desroches sur « la possibilité d'abrégier les distances en sillonnant

l'Empire de sept grandes voies ferrées ». Des voitures accrochées les unes aux autres, des rails à poser

tout le long du trajet, des tunnels à creuser, des ponts à construire ? Ce projet lui semble fou et

irréalisable.

Bientôt, de toute façon, le temps n'est plus à l'initiative et au renouveau, déjà s'annonce le

crépuscule de l'Aigle... En janvier 1814, quand l'Empereur arrive une nouvelle fois à Châlons-sur-

Marne, il n'est plus le vainqueur de légende. C'est un homme aux abois, tendu, pâle, qui se lance dans

une difficile campagne militaire pour éviter l'invasion de la France par les alliés russes, prussiens,

autrichiens, britanniques. Il s'établit avec ses maréchaux à l'hôtel de la préfecture de Châlons, celui-là

même qui a accueilli la famille royale au retour de Varennes, et qui devient en ces heures dramatiques

le grand quartier général de l'Hexagone avec ses mouvements incessants d'officiers, ses troupes en

bivouac et son difficile ravitaillement. La cathédrale Saint-Étienne n'est plus qu'un dépôt de bottes de

foin, quant à l'église Saint-Alpin, elle est devenue un hangar pour les tonneaux de vin ou d'eau-de-vie

destinés aux troupes en combat.

À Châlons-en-Champagne, le dernier QG de Napoléon

L'ancien hôtel de l'Intendance devint hôtel de la Préfecture après la Révolution. En

janvier 1814, Napoléon y établit son quartier général et ses appartements. Il quitta la ville à

la fin du mois, remporta quelques victoires... mais n'empêcha pas la chute de l'Empire ni

son abdication. (38, rue Carnot.)

Le 25 mars suivant, sur la route de Paris, à la Fère-Champenoise, les armées françaises sont

écrasées par les alliés qui peuvent dès lors marcher sur la capitale. Bientôt, la France est vaincue. Fin

avril 1814, l'Empereur déchu part pour l'île d'Elbe, petit bout de terre entre la Corse et l'Italie, sa

résidence forcée. Moins d'un an plus tard, il tentera bien un ultime retour, mais le « vol de l'Aigle » se

brisera sur le champ de bataille de Waterloo.

La France est désormais divisée entre royalistes, républicains et bonapartistes. Louis XVIII, gros

bonhomme impotent, a fort à faire pour maintenir les équilibres et tente une Restauration qui

n'apparaîtrait pas franchement comme un retour à l'Ancien Régime. Il refuse notamment de se faire

couronner, afin de mieux passer pour un bon papa pataud et conciliant. C'est décidé, le XIXe siècle ne

sera plus celui du panache militaire, des cavalcades héroïques et des invasions : très vite vont se

profiler les débuts de la révolution industrielle.

Hélas, la France a pris du retard. Les maîtres de forges continuent de produire le fer et la fonte selon

des méthodes anciennes et dépassées, ils ne connaissent généralement rien des machines à vapeur et

des hauts-fourneaux... En 1817, Louis de Gallois, l'ingénieur en chef des mines de Saint-Étienne,

entreprend un voyage outre-Manche, à Newcastle. Il est venu faire une étude sur l'extraction de la

houille : il regarde, médusé, le moyen de transport qui permet de mener le charbon directement des

puits aux navires ancrés sur le fleuve... Des rails de fer relient en pente douce la mine au port, des

chariots aux roues de fonte glissent doucement, conduits seulement par un enfant qui en modère la

vitesse en maniant le frein. Ailleurs, lorsque le paysage reste désespérément plat, on fait appel aux

Iron Horses, les « chevaux de fer », des machines à vapeur sous haute pression capables de tirer

jusqu'à vingt petits wagonnets.

Dès son retour, Louis de Gallois présente à l'Académie royale des sciences un mémoire sur les

chemins de fer anglais, qui est publié en mai 1818 dans les *Annales des Mines*. L'ingénieur ne se

contente pas de décrire le procédé, il analyse les avantages de cette innovation sur le plan

économique : « Ordinairement, on suppose qu'un chemin en fer est fort dispendieux, et l'on s'exagère

les difficultés de l'exécution. Mais une route de vingt-quatre à trente pieds de largeur coûte autant, et

un chemin pavé de quinze pieds coûte plus du double. Or, les frais de charrois sur les chemins de fer

étant réduits de deux tiers, on peut voir tout de suite l'économie qui en résulte sur la masse

transportée. » Enthousiaste, Gallois lance cette prédiction : « Les chemins de fer formeront un jour le

complément de notre système de communications intérieures ; ils méritent d'être considérés comme

un objet d'utilité publique du plus grand intérêt. »

C'est donc à partir de l'industrie, et par elle, que se développera le

chemin de fer, progrès majeur,

car il changera la vie des Français sur les plans industriel, politique et social.

Neuf ans plus tard, sous le règne de Charles X, est inaugurée la première ligne de chemin de fer

française, celle qui va de Saint-Étienne à Andrézieux, dans le département de la Loire. Il s'agit de

transporter aisément et à moindre coût la houille des mines où elle est extraite jusqu'au bord de la

Loire où les péniches l'emporteront. Ces vingt et un kilomètres mythiques d'une voie faite de rails de

bois couverts de lamelles de fer ouvrent à la France une ère nouvelle. Certes, le système est encore

assez rudimentaire. Un cheval tire quatre wagonnets et transporte ainsi dix tonnes de charbon...

Quand une pente se dessine, l'animal est dételé, le convoi descend la côte, entraîné par son propre

poids. Et lorsqu'il faut grimper le flanc d'une colline, le convoi est hissé par des câbles enroulés sur

de grandes poulies actionnées par une machine à vapeur.

Il ne s'agit pour l'instant que de transporter de la houille... Pourtant, une idée émerge déjà : adapter

ce transport aux voyageurs. D'abord, on ne fait qu'aménager les wagons d'un peu de paille où les

téméraires viennent s'asseoir, et tant pis si l'on se salit dans les traces de la suie qui imprègne

constamment les voitures.

Mais pour que le chemin de fer devienne le train, il manque encore un détail... la locomotive !

L'ingénieur Marc Seguin perfectionne les innovations anglaises en inventant une chaudière

tubulaire... Il faut savoir que la puissance d'une locomotive dépend de la quantité de vapeur qu'elle

est capable de produire. Or la technique de Seguin consiste justement à multiplier par six cette

quantité de vapeur. Pour cela, il introduit dans l'eau de la chaudière une quarantaine de petits tubes

chauffés. Plus de chaleur signifie plus de vapeur. Or plus de vapeur crée plus de puissance. Cette

méthode, mise au point pour les bateaux, est appliquée à la locomotive, qui peut ainsi faire des pointes

à quarante kilomètres à l'heure. Rien ne semble désormais pouvoir freiner la multiplication des lignes

et l'envahissement des campagnes par ces monstres fumants.

Cela dit, dans le public, nombreux sont ceux qui se montrent hostiles à ce progrès. Ces

bouleversements vont ravager la société, c'est sûr ! Le secrétaire perpétuel de l'Académie des

sciences promet des fluxions de poitrine, des pleurésies et des catarrhes aux intrépides qui prendraient

place dans les wagons s'aventurant dans des tunnels. Plus tard, certains médecins affirmeront qu'à

voir défiler les paysages à plus de quarante kilomètres à l'heure, on risque de devenir aveugle. Bref,

c'est là un vrai transport de casse-cou, alors que les routes se sont encore améliorées, notamment

grâce à l'introduction du système de revêtement mis au point par l'ingénieur écossais John McAdam,

un développement du principe établi autrefois par le Français Trésaguet. Le macadam est fait de

couches constituées de pierres posées selon leurs tailles, les plus grosses en premier, jusqu'à la couche

ultime faite de matériaux finement concassés et compactés. Plus tard, l'étanchéité sera améliorée

grâce à un amalgame de bitume et de goudron.

Contrairement aux prédictions des mauvais augures, la seconde partie du XIXe siècle verra le

triomphe du chemin de fer. Une première ligne, exclusivement destinée aux passagers, est tracée par

Émile et Isaac Pereire entre Paris, au départ de l'« embarcadère » Saint-Lazare – ainsi nomme-t-on les

gares au début – et Saint-Germain-en-Laye. On le voit, le vocabulaire ferroviaire reprend quelques

termes de la marine : en effet, on parle d'embarcadères, de débarcadères, de quais...

Ces vingt kilomètres de voies pour voyageurs sont inaugurés le 26 août 1837. Ce jour-là, Émile

Pereire convie quelques hôtes privilégiés à un déjeuner dans le cadre enchanteur du pavillon Henri-IV,

à Saint-Germain-en-Laye. La reine Marie-Amélie, épouse de Louis-Philippe, quelques investisseurs et

une poignée de politiciens sont attendus. Au menu : escalopes grillées et frites. Le maître queux, Jean

Collinet, guette à la jumelle le débarcadère du Pecq, qu'il aperçoit du haut de sa terrasse. Soudain, il

voit un mouvement, les convives vont arriver...

– Qu'on fasse frire les pommes de terre ! ordonne-t-il à ses galopins.

Mais le chef s'est trompé, le train attendu n'est pas encore annoncé.

– Qu'on retire les pommes de terre !

Enfin, le train entre en gare...

– Remettez les pommes de terre dans la friture !

Replongées dans l'huile une seconde fois, les fines lamelles se gonflent... Et c'est ainsi que les

invités peuvent déguster cette recette due au hasard et aux circonstances ferroviaires : les pommes de

terre soufflées !

Les hôtes d'Émile Pereire n'accordent pourtant pas une grande attention à ce plat nouvelle

manière... Ils sont eux-mêmes soufflés d'avoir relié Paris à Saint-Germain en dix-huit minutes,

horaire respecté. On se gausse en pensant que les voitures publiques les plus rapides couvrent ce trajet

en deux heures.

La deuxième ligne ouverte aux passagers, qui relie Paris, au départ de Montparnasse, à Versailles,

sera le théâtre de la première catastrophe ferroviaire hexagonale. Le dimanche 8 mai 1842, la fête du

roi Louis-Philippe a attiré à Versailles un public nombreux venu admirer les grandes eaux du parc. En

fin d'après-midi, la foule se presse à la gare... Le train de 17 h 30 est bondé : plus de sept cents

passagers entassés dans dix-sept wagons ! À l'approche de Meudon, la rupture d'essieu de la

locomotive précipite six wagons les uns contre les autres ; ils s'encastrant dans un effroyable

entrelacement de tôles tordues. Les morceaux de coke enflammés des machines à vapeur mettent

rapidement le feu à l'enchevêtrement des voitures en bois... Les voyageurs sont pris au piège : pour

éviter les resquilleurs, les portes ont été fermées de l'extérieur ! Quand les employés de la compagnie

ferroviaire parviennent sur les lieux, le train ne forme plus qu'un brasier ; des bras, des têtes s'agitent

vainement, se dressent, retombent sans pouvoir échapper à la fournaise...

En passant sous le viaduc de Meudon

L'accident du 8 mai 1842 a eu lieu à quelques centaines de mètres du viaduc construit en

1840 pour permettre au train de passer des collines de Meudon à celles de Clamart. Ce

vaste ouvrage de cent quarante-trois mètres de long fait de pierres et de maçonnerie dresse

encore ses sept arches à plus de trente mètres de hauteur... À son inauguration, on l'appela

« pont Hélène » en l'honneur de l'épouse du duc Ferdinand-Philippe d'Orléans, fils du roi

Louis-Philippe.

Plus tard, en 1936, le viaduc fut élargi afin de laisser passer quatre voies

supplémentaires. (On passe sous le viaduc en empruntant la rue de Paris, à Meudon, dans le

département des Hauts-de-Seine.)

Au lendemain de l'accident, le journaliste Nestor Roqueplan se fait l'interprète de l'opinion

générale en proclamant qu'on ne peut plus aller à Versailles ou à Saint-Germain sans écrire son

testament. « Voilà les chemins de fer jugés. Quand il y a vitesse, il y a péril ! Vivent les coucous [2](#) ! »

écrit-il dans ses *Nouvelles à la main*.

Roqueplan se trompe. Un mois seulement après la catastrophe de Meudon est promulguée la « loi

relative à l'établissement des grandes lignes de chemins de fer en

France ». De Paris rayonneront sept

lignes : vers la Belgique par Lille, vers l'Angleterre par le littoral de la Manche, vers l'Allemagne par

Strasbourg, vers la Méditerranée par Lyon, vers l'Espagne par Bordeaux, vers l'Océan par Nantes,

vers le Centre par Bourges.

Ce plan a été tracé par Alexis Legrand, sous-secrétaire d'État aux Travaux publics. Cette « étoile de

Legrand », avec Paris pour centre car tout part de Paris, suit les grandes routes royales du siècle passé

pour atteindre les principales capitales de la province.

Par le même texte de loi se trouve adopté le régime économique des chemins de fer selon un

modèle original de partenariat entre le public et le privé. L'État devient propriétaire des terrains

choisis pour les tracés des voies. Il finance la construction des infrastructures comme les ponts, les

tunnels, les aqueducs, et concède l'usage du chemin de fer à des compagnies chargées, en échange

d'un monopole d'exploitation, de poser les voies ferrées et d'investir dans le matériel roulant.

Sans tarder, Paris se constelle de gares, en plus de Saint-Lazare, Austerlitz et Montparnasse, qui

existent déjà depuis quelques années. Chaque compagnie crée son propre « embarcadère » : gare de

Paris-d'Enfer en 1842, gare du Nord en 1846, gare de Lyon en 1849, gare de l'Est l'année suivante...

La doyenne des gares parisiennes

Des gares parisiennes, on retient les formes étranges de la gare de Lyon ou l'élégance de

la gare d'Orsay, devenue musée. Mais on ne s'arrête pas souvent devant la gare Denfert-

Rochereau, l'ancienne gare Paris-d'Enfer qui menait à Sceaux... Et quand on y va, c'est

pour prendre le RER, rapidement, sans lever la tête. On a tort, car c'est la plus ancienne

gare de Paris encore intacte (du moins extérieurement). Elle a été construite en 1842,

l'année même où « l'étoile de Legrand » était adoptée. Si elle dessine cette forme circulaire

bien particulière, c'est qu'il fallait alors prévoir un système de voies en raquette, une large

boucle pour permettre aux locomotives de faire demi-tour.

C'est ensuite la gare de l'Est qui conserve les plus beaux vestiges de son architecture

d'origine. La façade ouest, couronnée par la statue d'une femme, allégorie de Strasbourg,

date en effet de son inauguration en 1850 ! Les autres gares parisiennes ne peuvent pas en

dire autant.

En 1850, la gare de l'Est est en effet inaugurée en grande pompe par le président de la République,

Louis-Napoléon Bonaparte, qui deviendra deux ans plus tard l'empereur Napoléon III. Il est bien

content de développer les chemins de fer, ce prince-président, parce qu'il estime que le réseau

construit n'est pas très sûr... Deux ans auparavant, en effet, alors qu'il venait de Londres pour

participer à la révolution de 1848 et finalement se faire élire premier président de la République par le

suffrage universel, il a pris le bateau-poste, puis le train. Quelle

aventure ! Le train qui le conduisait à

Paris a été bloqué à Persan, en Île-de-France : la ligne était interrompue en raison d'un grave accident

survenu non loin, près de Pontoise. Quinze ou vingt voyageurs avaient trouvé la mort dans la

catastrophe, disait-on. La nuit était tombée, il fallut se résoudre à la passer dans un misérable cabaret.

Au matin, les trains ne circulaient toujours pas. Louis-Napoléon et ses amis se cotisèrent alors pour

louer un modeste cabriolet qui les transporta jusqu'à Saint-Denis. De là, ils prirent la voiture publique

qui les déposa aux abords de la capitale... En arrivant, Louis-Napoléon fit en lui-même le serment

d'améliorer le service du chemin de fer s'il parvenait un jour au pouvoir.

En 1852, le prince-président est devenu, par plébiscite, l'empereur Napoléon III. Le milieu des

affaires accorde immédiatement sa confiance au nouveau maître de la France, et l'industrialisation se

développe rapidement. « L'Empire, c'est la paix », avait annoncé le futur Napoléon III. En fait,

l'Empire mène la guerre en Crimée, en Italie, en Chine, en Algérie, en Syrie, au Mexique, mais

toujours à l'extérieur des frontières. En France, tout est calme, le franc est stable, le secteur bancaire

en plein essor. La carte industrielle du pays se définit peu à peu : textile dans les régions rouennaise et

lilloise, exploitation des mines dans le Nord, sidérurgie au Creusot et à Saint-Étienne. La carte

géographique, quant à elle, connaît d'heureuses modifications.

L'Hexagone achève de se dessiner : par

un vote unanime des populations, Nice et la Savoie deviennent françaises. L'enthousiasme des

Savoisiens ne tient pas seulement à la grandeur de l'Empire et au souvenir glorieux de l'épopée

napoléonienne : ils ont été séduits, aussi, par la promesse d'une diminution générale des impôts.

En même temps, Napoléon III, qui tient à mettre en pratique sa doctrine sociale, développe les

crèches-asiles pour enfants d'ouvriers, institue par la loi du 25 mai 1864 le droit de coalition, c'est-à-

dire le droit de grève, ouvre par la loi du 11 juillet 1868 des caisses d'assurance en cas d'accident du

travail suivi d'infirmité. Il poursuit ainsi son œuvre entreprise en tant que président de la République,

quand il avait créé la Caisse nationale des retraites pour la vieillesse, l'assistance judiciaire gratuite

pour les travailleurs pauvres et la première cité ouvrière à Paris...

À Paris, la Cité radieuse des ouvriers de la République

En 1849, à peine élu président de la République, le prince Louis-Napoléon fit élever une

cité ouvrière au 58, rue Rochechouart, que l'on peut toujours visiter dans le IX^e

arrondissement de Paris. Quatre bâtiments, des toitures vitrées dans les passerelles, quatre

cents familles logées... Voici le premier habitat social. Mais la discipline et les bonnes

mœurs devaient régner : sur place, un inspecteur surveillait en permanence le comportement

des locataires, et les grilles fermaient chaque soir à 22 heures... Impossible d'aller se

détendre au bistrot ! En revanche, on trouvait quelques avantages à habiter la cité : un

médecin visitait chacun gratuitement et les parties communes rassemblaient lavoir, séchoir

et salles de bains.

Par ailleurs, le monde change, absorbé dans la recherche de la prospérité. Ces années glorieuses du

second Empire se manifestent à Paris par l'organisation des célèbres Expositions universelles, fêtes de

la paix et vitrines du progrès. La première a lieu en 1855, le monde fait connaissance avec le monde,

rivalisant d'audace et d'inventions. Même les Anglais sont invités, et la reine Victoria fait son arrivée

solennelle à Paris, gare de l'Est, le 18 août. Sous les vivats d'une foule immense, sous des arcs de

triomphe ornés de « *Welcome* » , elle se dirige en carrosse vers les Champs-Élysées, puis gagne le

château de Saint-Cloud.

Pour répondre aux exigences de cette révolution industrielle, le vieux Paris médiéval disparaît sous

les pioches du baron Haussmann, on perce de larges boulevards, la ville s'offre ainsi aux transports en

général, et aux trains en particulier. Partout il faut faciliter le trafic, favoriser les échanges, on file

avec ravissement d'un bout à l'autre de Paris, de la France, et même à l'étranger. En 1860, le chemin

de fer cesse d'être l'affaire de quelques financiers clairvoyants pour devenir celle de toute la nation.

L'État s'engage plus fortement, les obligations émises par les compagnies sont désormais garanties

par le gouvernement, au moins en partie. L'ingénieur Eugène Flachet,

directeur de la Compagnie de

l'Ouest, se félicite de cette évolution.

– Les chemins de fer ne sont plus en France une industrie au point de vue économique et financier,

ils sont une institution.

Pourtant, certains regrettent encore le charme des balades d'antan.

– Avec le chemin de fer, on ne voyage pas, on arrive, disent les moqueurs.

Dans *La Maison du berger*, Alfred de Vigny pleure l'abandon des chemins hasardeux...

Adieu, voyages lents, bruits lointains qu'on écoute,

Le rire du passant, les retards de l'essieu,

Les détours imprévus des pentes variées,

Un ami rencontré, les heures oubliées

L'espoir d'arriver tard dans un sauvage lieu.

Les craintes du poète sont fondées. Les routes se vident. Hôtelleries et relais ferment les uns après

les autres. Le chemin de fer cantonne le touriste aux horaires et au trajet des lignes. La technique

permet d'atteindre bientôt la vitesse vertigineuse de quatre-vingts kilomètres à l'heure, les gares se

dressent fièrement comme des temples dédiés au modernisme. La gare d'Austerlitz est agrémentée

d'une halle métallique aux piliers de fonte qui semble défier les lois de la pesanteur et révolutionne

l'idée même de l'architecture. La gare de l'Est est un palais ouvert sur le boulevard prolongé jusqu'à

la Seine. Quant à la gare de Lyon, elle se retrouve en septembre 1860 sur la scène du théâtre du

Gymnase, décor du premier acte de la nouvelle comédie d'Eugène Labiche : *Le Voyage de Monsieur*

Perrichon.

– Encore quelques minutes et, rapides comme la flèche de Guillaume Tell, nous nous élancerons

vers les Alpes ! s'écrie Perrichon.

Pensez, pour voir le mont Blanc, sommet de l'Europe, il suffit désormais d'emprunter la ligne

Paris-Lyon, de changer pour Genève, puis de prendre une diligence jusqu'à Chamonix... Un voyage

d'à peine deux jours !

Le développement du chemin de fer est aussi une affaire d'investissements. Les grands banquiers de

l'époque, les Pereire, les Rothschild et les Fould se livrent à une lutte commerciale impitoyable. Tout

cela sur fond de grandioses réussites et de sombres faillites... Qu'importe ! Dans un temps où la

Bourse commande l'économie, on a toujours l'espoir de se refaire une santé financière.

Cette même année 1860, un événement passe quasiment inaperçu. Étienne Lenoir, un ingénieur

belge installé à Paris, dépose le brevet no 43624. « Moteur à air dilaté par la combustion des gaz », dit

la notice.

– Si ça marche, j'ajouterai un carburateur à réchauffage et à niveau constant dans lequel on

introduira soit de l'essence, soit de la gasoline, soit du goudron ou du schiste ou une résine

quelconque, déclare Lenoir.

En fait, cet inconnu vient d'inventer le moteur à explosion ! Sans lui,

pas d'automobiles dans

l'avenir, pas d'avions non plus... Personne ne se rend compte du bouleversement qui vient de se

produire, et seul un bateau sur la Seine avance bientôt en pétaradant au son du moteur Lenoir.

Un homme, pourtant, devine l'importance de l'invention : Jules Verne. Trois ans plus tard, dans son

roman d'anticipation, *Paris au XXe siècle*, il imagine la ville du futur : « De ces innombrables voitures

qui sillonnaient la chaussée des boulevards, le plus grand nombre marchait sans chevaux ; elles se

mouvaient par une force invisible, au moyen d'un moteur à air dilaté par la combustion du gaz. C'était

la machine Lenoir appliquée à la locomotion. »

Mais, sur le moment, le moteur ne peut rien contre la vapeur du chemin de fer. En 1870, deux mille

deux cents locomotives à voyageurs et deux mille sept cents locomotives à marchandises roulent sur

presque dix-huit mille kilomètres de voies ferrées. L'étoile de Legrand, dessinée moins de trente ans

auparavant, est entrée dans la réalité.

Ce siècle de vitesse et de révolutions a déjà vu défiler deux républiques, trois rois et deux

empires... À son tour, le second Empire va être balayé. Au mois de juillet 1870, la guerre contre la

Prusse devient un objectif, une revendication, le pays entier est secoué d'une fièvre belliciste et

réclame une action rapide contre l'ogre prussien. La candidature au trône espagnol du prince Léopold

de Hohenzollern échauffe les esprits, aiguillonne le nationalisme. On voit dans ce projet une

manœuvre pour enserrer la France dans les tenailles allemandes. Le quotidien *Le Siècle* résume ainsi

la situation : « La France, enlacée sur toutes ses frontières par la Prusse ou par des nations soumises à

son influence, se trouverait réduite à l'isolement. »

La guerre se prépare dans l'enthousiasme. Les soldats mobilisés marchent vers la gare de l'Est. Des

casernes à la gare, les rangs des troupes se vident et les terrasses des cafés se remplissent, on retarde

le départ des trains pour laisser aux recrues éméchées le temps de rejoindre leur unité. Les officiers

s'époumonent, hurlent des ordres à des jeunes gens débraillés, peu soucieux d'obéir à leur supérieur.

On dirait qu'en France tout le monde veut la guerre, sauf les soldats ! Les chemins de fer, si efficaces

en temps de paix, se désorganisent : à Metz et à Strasbourg, c'est la pagaille. Pourtant, sur le papier,

tout est prévu. Un régiment comprend soixante-dix officiers, deux mille huit cent quatre-vingt-dix

hommes de troupe, trente-neuf chevaux, quatorze voitures. Trois trains devraient emporter vers l'Est

ce régiment au complet, mais les convois s'ébranlent sans avoir fait le plein, tandis que, sur le quai, se

déroulent encore des distributions de couvertures dans un chaos indescriptible... Et les civils, certains

de la victoire prochaine, applaudissent.

– À Berlin ! À Berlin !

Napoléon III doit se rendre à Metz pour prendre la tête de l'armée, mais il ne peut banalement

prendre le train. Épopée impériale oblige, il lui faut chevaucher au-devant de sa garde... Sauf que

l'empereur est malade, une pierre dans la vessie lui vaut d'indicibles douleurs. Il avance, silencieux,

affreusement pâle... Sur le chemin, une paysanne ne peut s'empêcher de lancer un cri :

– Comment ! C'est l'empereur, cet homme si malade ? Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas possible !

À Sedan, cet homme si malade lèvera le drapeau blanc et se rendra à Guillaume, roi de Prusse. Le 4

septembre, la voix tonitruante de Léon Gambetta résonne devant le Corps législatif réuni au palais

Bourbon.

– Nous déclarons que Louis-Napoléon Bonaparte et sa dynastie ont à jamais cessé de régner sur la

France.

La IIIe République est née. Mais la Prusse fait la guerre à la France, non au régime impérial. Les

hostilités se poursuivent. On se bat aux portes de Paris, le siège affame la ville, les communications

sont coupées, les trains immobilisés, et le seul moyen de franchir les lignes ennemies passe par les

airs...

Les ballons de la gare d'Austerlitz

En 1870, les dimensions de la grande halle métallique de la gare d'Austerlitz – deux cent

quatre-vingts mètres de long et cinquante-deux de haut – permirent la construction de

ballons à gaz... Si les frères Montgolfier avaient jadis fait voler à Versailles, devant

Louis XVI, un aérostat gonflé à l'air chaud, le procédé avait été très vite perfectionné par

l'emploi d'un gaz plus léger, plus maniable. Mais le ballon à gaz n'était pas encore un

dirigeable, il s'envolait au gré des vents...

Dans Paris assiégé, seule la voie de l'air offrait une fuite possible. Pour organiser les

combats, Léon Gambetta, membre du gouvernement de Défense nationale, s'envola de

Montmartre le 7 octobre... Après avoir volé sur quatre-vingts kilomètres, il atterrit au petit

bonheur la chance à Épineuse, en Picardie.

Le 28 janvier 1871, malgré le refus de Gambetta et de bon nombre de Français, Jules Favre,

ministre des Affaires étrangères, rencontre à Versailles le chancelier allemand Otto von Bismarck. Les

conditions de l'armistice sont énoncées, la France perd l'Alsace et la Lorraine, c'est-à-dire des villes

comme Strasbourg, Mulhouse, Metz, Sarrebourg... Plus d'un million et demi de Français deviennent

sujets allemands. Sur la place de la Concorde, côté jardin des Tuileries, la statue représentant la ville

de Strasbourg est recouverte d'un crêpe noir...

– Y penser toujours, n'en parler jamais, dit Gambetta en évoquant les provinces perdues.

Les conflits futurs se préparent...

Et pourtant, le siècle finit en apothéose avec l'Exposition universelle de 1900. La République veut

faire plus grand, plus beau, plus fort que le second Empire. Pour célébrer le XXe siècle qui s'annonce,

Paris convie les peuples à une grande fête de l'invention et du progrès.
L'optimisme est de mise, c'est

la Belle Époque, les égouts assainissent les foyers, la fée électricité fait
son apparition, l'eau et le gaz

sont à tous les étages, la Ville lumière se veut à la pointe de la
modernité et du progrès. Le Grand et le

Petit Palais sont créés pour l'occasion ; un village suisse fait chanter
des cascades au bord de chalets

alpins ; tout le long de la Seine, des pagodes et des palais exaltent les
cultures du monde.

L'Expo chante les arts, l'éducation, l'agriculture, mais par-dessus tout,
elle prophétise l'ère

scientifique. Une immense étoile lumineuse – qui, la nuit, s'anime
d'étincelles multicolores –

surmonte le Palais de l'Électricité, fromage blanc rococo. Comme si le
goût tarabiscoté du siècle

défunt devait accompagner et cautionner le progrès technique à venir.

On s'amuse, on s'instruit, on découvre le monde de pavillon en
pavillon. Pour promener l'immense

public aux quatre coins de cette vaste fête qui s'éparpille dans Paris,
on a conçu des moyens de

transport originaux. Un petit train – électrique, bien sûr – emporte
sans interruption son flot de

visiteurs des Invalides au Champ-de-Mars. Au retour, on emprunte,
moyennant cinquante centimes, le

trottoir roulant monté sur piliers à sept mètres de haut, qui traverse
les principales attractions sur une

longueur de trois kilomètres et demi. Enthousiaste, la presse baptise
unaniment ce trottoir « la rue

de l'Avenir ». On s'imagine que, bientôt, toutes les avenues du monde
seront à l'image de cette rue

qui nous fait marcher plus rapidement et propose même deux vitesses : quatre kilomètres à l'heure,

voire huit kilomètres à l'heure pour les plus audacieux. Au jour de la plus grande cohue, la rue de

l'Avenir a transporté soixante-dix mille visiteurs pour un petit tour de vingt-six minutes à travers

Paris.

Mais cette artère magique ne fait pas le bonheur de tous. Un certain Poussin, horloger de son état,

logeant au 34 de l'avenue de La Motte-Picquet, agacé, dérangé, troublé dans ses minutieuses activités

par le passage de milliers de badauds défilant quotidiennement à la hauteur de ses fenêtres, engage un

procès contre la Société des transports électriques... et obtient réparation ! Est-ce pour cela que l'idée

du trottoir roulant ne sera jamais reprise dans nos rues et sombrera dans l'oubli ?

Paris dispose même d'un chemin de fer souterrain : le métro... Une première ligne, allant de la

porte de Vincennes à la porte Maillot, aurait dû être ouverte au moment de l'inauguration de l'Expo,

au mois d'avril, mais les travaux ont pris du retard ; il faut attendre le 19 juillet pour pouvoir prendre

place dans les wagons des rames qui s'engouffrent, crissant et brinquebalant, dans les tunnels obscurs.

On veut même faire dans le beau, et c'est Hector Guimard, architecte de l'Art nouveau, qui dessine

l'entrée des bouches de métro, dans un style qui fait grincer les dents de tous les tenants du

classicisme.

Les gares ne peuvent pas rester en marge de ce train d'enfer du luxe et

de la modernité : la

parisienne gare de Lyon, reconstruite à cette occasion, en est un magnifique témoignage...

Le Train Bleu du luxe Art nouveau

Passé la majestueuse façade de la gare, aux allures de Big Ben londonien, dirigeons-nous

vers le Train Bleu, restaurant qui doit son nom au convoi luxueux qui reliait Calais à Nice

via Paris. Voici la quintessence du luxe selon les critères de l'Art nouveau, nec plus ultra de

la fin du XIX^e siècle. Fasciné par ce lieu enchanteur, l'écrivain Jean Giraudoux ne cessait de

s'en extasier : « Cet endroit est un musée, mais on l'ignore, les temps futurs le classeront. »

Effectivement, les lieux ont été classés monument historique en 1972... Et dire que ce n'était

qu'un buffet de gare !

1. Témoignage du Dr Salle : *Souvenirs d'un demi-siècle*, Châlons-sur-Marne, 1858.

2. Voitures publiques à deux roues.



26

XXe siècle

QUAND LA ROUTE

FAIT TOMBER LES FRONTIÈRES

De Paris à Calais

par les routes nationales

et les autoroutes européennes

Le progrès est chanté, glorifié, affiché, mais les routes de France sont dans un triste état. À quoi bon

les entretenir ? Le chemin de fer a tout bouleversé ! Les voyages ne se font plus en berline ou en

diligence tirées par des chevaux, on suit maintenant des itinéraires qui vont de gare en gare.

Le 1er février 1900, l'historien Camille Jullian lance ce cri d'alarme et en même temps d'espoir :

« Nos principales voies ont eu, ces dernières années, des moments difficiles. Les chemins de fer les

ont dépeuplées. La commission du Budget les a menacées. Certaines ont vu leurs accotements

délaissés ou leurs chaussées restreintes. D'autres ont perdu les silhouettes familières des peupliers qui

les bordaient... Mais ces mauvais jours prennent fin. La bicyclette et l'automobile donnent aux

grandes routes un regain de popularité1... »

L'automobile... Effectivement, en 1899 s'est tenue dans le jardin des Tuileries l'Exposition

internationale de l'automobile, du cycle et du sport : le premier Salon de l'auto ! Cet événement, qui a

attiré sportifs et excentriques, a pourtant fait grogner Félix Faure, président de la République.

– Vos voitures sont bien laides et sentent bien mauvais, a-t-il confié aux exposants.

En 1901, le Salon de l'auto entre au Grand Palais, monument hérité des constructions édifiées

l'année précédente lors de l'Exposition universelle. Pour présenter ses nouveautés au public, chaque

constructeur doit faire subir un examen de passage à sa voiture : parcourir un aller-retour Paris-

Versailles, soit quarante kilomètres à couvrir pour démontrer que son modèle tient la route, même sur

une aussi longue distance ! Huit cents exposants, cent mille visiteurs, l'automobile deviendrait-elle

populaire ? Peugeot, Renault, Panhard, Daimler, Benz, De Dion-Bouton... Pour la plupart, ces

constructeurs produisent à peine une voiture par mois. Ils se contentent d'ailleurs de fabriquer le

moteur et le châssis, le travail est achevé ensuite par des artisans selon les exigences et les goûts du

client qui a passé commande.

En même temps, les premiers règlements apparaissent. La vitesse est limitée : trente kilomètres à

l'heure en rase campagne, vingt kilomètres à l'heure dans les agglomérations. Et attention ! Cette

vitesse « devra être ramenée à celle d'un homme au pas dans les passages étroits ou encombrés ».

Pour que l'automobile devienne autre chose qu'un loisir destiné à une poignée d'aventuriers riches

et peu pressés, il manque deux éléments essentiels : des pneus souples et des routes carrossables. Eh

oui, les roues des autos sont encore couvertes de simples bandes en caoutchouc plein, qui craquellent

au soleil et tressautent à chaque caillou. Quant aux routes, elles sont bien souvent rendues à l'état de

sentiers pierreux, et les voitures pétaradantes y soulèvent des nuages de poussière...

André et Édouard Michelin – qui ont, jusqu'ici, équipé les bicyclettes et les fiacres de pneus gonflés

à l'air – veulent à présent s'attaquer au marché automobile...

– Les fiacres ont adopté nos pneus, plaident-ils devant les constructeurs. Pourtant, ils n'ont pas à

rouler aussi vite que vos automobiles, et les rues de Paris ont moins d'ornières que les routes

nationales. Alors qu'attendez-vous, Messieurs, pour monter nos pneus

sur vos voitures ? Pour être

rapides, elles doivent être légères et rouler sur l'air.

– Vous avez raison, réplique Louis Renault, mais il faudrait également penser aux roues. Au-delà de

trente-cinq kilomètres à l'heure, le bois casse. N'y aurait-il pas moyen de remplacer les roues en bois

par des roues à rayons d'acier ?

Les frères Michelin ont compris le message, bientôt ils fabriquent des roues métalliques sur

lesquelles s'adaptent parfaitement leurs pneumatiques.

En ce qui concerne les routes, l'évolution est plus lente. Pour faire rouler confortablement les

automobiles, il faudrait goudronner les grandes voies... Mais l'Administration renâcle, considérant

l'application de cette méthode comme un luxe destiné à quelques privilégiés. Elle refuse donc de

payer la totalité de la facture et réclame l'aide des régions... Ces armolements ne sont pas très

favorables au développement du réseau : en 1913, seuls mille kilomètres de routes ont été goudronnés

en France.

Le 28 juin 1914, un coup de feu claque à Sarajevo, capitale de la Bosnie-Herzégovine, ancienne

province turque annexée par l'empire austro-hongrois. Au nom de l'indépendance serbe, un jeune

étudiant a abattu l'archiduc François-Ferdinand d'Autriche. L'Autriche-Hongrie déclare la guerre au

royaume de Serbie accusé d'avoir fomenté le crime. Dès lors, le jeu subtil des alliances se met en

place : l'Allemagne prend fait et cause pour l'Autriche-Hongrie et signe un accord de défense avec

l'Empire ottoman, la Russie appuie la Serbie, la France soutient la Russie, le Royaume-Uni prétend

garantir la neutralité belge menacée par l'Allemagne... Le monde est irréductiblement entraîné vers la

guerre.

Sonnez le tocsin ! « La mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la

réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées. Le premier

jour de la mobilisation est le dimanche 2 août », annoncent les affiches fraîchement collées sur les

murs. Pour la France, traumatisée par la défaite de 1870, amputée de l'Alsace et de la Lorraine, sonne

l'heure de la revanche.

Mais très vite, l'ennemi allemand enfonce les lignes françaises, quelques avions lâchent des

bombes dans le ciel de Paris, ainsi que des volées de tracts annonçant la prochaine entrée des troupes

allemandes dans la capitale. L'optimisme des communiqués officiels, les maigres barricades de La

Muette et de la porte Dauphine ne rassurent personne. Le grand exode commence. Des foules

immenses, fébriles, gagnées par la panique, se pressent devant les guichets des gares, on prend

d'assaut les trains à classe unique affrétés à la hâte par les compagnies. En une semaine, un demi-

million de Parisiens – un tiers de la population – cherche refuge en province. Le président de la

République, Raymond Poincaré, et tout le gouvernement cèdent à

l'anxiété générale et s'empressent

de prendre le train pour gagner Bordeaux.

Le samedi 5 septembre 1914, comme chaque matin, Kléber Berrier vient prendre son taxi boulevard

de la Chapelle au garage de la Compagnie générale des voitures. Ce jeune chauffeur de vingt-quatre

ans n'est pas à l'armée, malgré la mobilisation. Ancien brigadier de cavalerie, il a été définitivement

réformé à la suite d'une chute de cheval survenue pendant son service militaire.

– Nous sommes réquisitionnés, lui annonce son chef.

Des officiers d'état-major sont là, sévères. Ils font passer une brève visite médicale à tous les

chauffeurs, sauf à Kléber.

– On ne peut pas vous prendre, vous n'êtes plus militaire, vous êtes réformé, explique le capitaine.

L'administration militaire ne plaisante pas avec le règlement : ne peuvent être réquisitionnés que

les soldats de réserve. Les autres, ceux que l'armée a réformés, restent à l'état de civils et échappent à

l'autorité des gradés. Mais les collègues de Kléber s'indignent et vitupèrent...

– Quoi ? C'est le plus jeune de nous tous, il va rester là et nous, nous allons partir ?

Les officiers tentent d'apaiser la situation...

– S'il veut être volontaire, on le prend.

Kléber ne peut pas flancher devant les copains, il se porte fièrement volontaire. Mais volontaire

pour faire quoi ?

Les officiers emmènent chauffeurs et taxis aux Invalides où s'alignent les voitures réquisitionnées.

Le général Gallieni, gouverneur militaire de Paris, arrive avec son képi rouge brodé de feuilles d'or. Il

donne quelques ordres, salue les chauffeurs mobilisés et s'en va... Le soir, un officier monte à bord du

taxi de Kléber et lui demande de l'accompagner, d'abord, porte de la Chapelle où ils s'arrêtent un

instant.

– Tâchez de prendre du ravitaillement. Là où vous allez, vous ne trouverez pas de commerces, lui

dit l'officier.

Puis ils partent pour Gagny où les troupes cantonnent. Et c'est là, à dix kilomètres de la porte de

Bagnolet, devant la mairie de cette petite ville de banlieue, que se produit sans doute le premier

embouteillage de l'Histoire... Des centaines de taxis crachotant et cahotant se précèdent, se suivent,

se côtoient et finalement se bloquent les uns les autres. L'armée tente d'imposer un peu de discipline,

il faut embarquer les troupes... Chaque voiture doit transporter cinq soldats, quatre à l'arrière, un

autre à l'avant, à côté du chauffeur. Mission du jour : rejoindre Plessis-Belleville, en Picardie, soit une

quarantaine de kilomètres à rouler de nuit et sans lumières, afin d'éviter d'être repéré par l'ennemi.

– Les Allemands sont à Meaux, et il ne faut surtout pas qu'ils sachent ce que trame Gallieni,

murmurent les mieux informés.

Les chauffeurs ont seulement droit à une petite loupiote à l'arrière du véhicule, une lampe à pétrole

qui scintille dans la nuit et n'éclaire rien... À l'avant, les lanternes sont éteintes mais les compteurs

sont allumés : le ministère de la Guerre paiera la course. Facture totale du déplacement : soixante-dix

mille douze francs pour mille trois cents taxis... Une moyenne de cinquante-quatre francs par

compteur, approximativement la moitié du salaire mensuel d'un ouvrier.

Durant onze jours, Kléber fait la route de Gagny à Plessis-Belleville et retour. Il transporte des

soldats au combat et ramène des blessés, parfois des femmes et des enfants trouvés sur la route, fuyant

la zone de guerre². Finalement, les taxis de la Marne vont conduire, à la vitesse de vingt-cinq

kilomètres à l'heure, environ cinq mille fantassins, des soldats venus colmater une brèche dangereuse

dans le dispositif français. L'avancée allemande est stoppée, Paris préservé de l'invasion.

Pour les Parisiens, ces longues files de taxis qui ont traversé la ville symbolisent l'unité de la

nation, la mobilisation commune du front et de l'arrière, des militaires et des civils. Ce serpent

montre aussi que l'automobile est entrée dans la vraie vie : elle n'est plus un loisir insolite, elle

devient utile, bientôt nécessaire.

L'état-major, lui, se rend compte brusquement de l'importance des transports routiers dans la

guerre, et cette prise de conscience va mener à la victoire : le moteur et les routes vont peu à peu

changer la réalité du conflit. Durant la guerre de tranchées, immobile et statique, les trains permettent

d'amener sans cesse des troupes fraîches de part et d'autre des lignes.
Mais quand le front bouge

enfin, les voies fixes des chemins de fer ne peuvent pas suivre le
mouvement... Désormais, c'est à la

route et au moteur de conduire les soldats sur le front. Il faut
improviser, terrasser des voies,

construire des voitures, des camions, des chars d'assaut. L'armée
française est entrée en guerre avec

neuf mille véhicules motorisés ; quatre ans plus tard, elle en aura
quatre-vingt-huit mille. Dans le

même temps, neuf mille kilomètres de chemins caillouteux ont été
transformés en voies larges où les

voitures et les camions peuvent se dépasser et se croiser. La route est
devenue la reine des batailles.

Le 21 février 1916, lorsque les Allemands lancent une offensive sur
Verdun, la ville des bords de la

Meuse est desservie par deux lignes de chemin de fer
malheureusement inutilisables durant les

hostilités : celle qui vient de Commercy passe par le terrain occupé par
l'ennemi et celle de Sainte-

Menould est souvent coupée par les obus. Reste la route
départementale, la célèbre « voie sacrée »

qui permet bientôt d'assurer un trafic de cinq mille véhicules par jour
entre Bar-le-Duc et Verdun...

Hélas, le 28 février, au moment du dégel, la voie devient soudain
impraticable. Urgence militaire :

remettre cette route en état. Des carrières sont ouvertes le long de la
chaussée et des équipes mêlant

civils et soldats s'activent. Les pierres tendres extraites des carrières
sont concassées, les cailloutis

jetés sur le tracé, et les camions font office de rouleaux compresseurs.
Ainsi, la route peut être

rapidement rouverte à la circulation. En quelques jours, le service automobile de l'armée achemine à

Verdun cent quatre-vingt-dix mille hommes et vingt-trois mille tonnes de munitions... En moyenne,

une voiture passe toutes les quatorze secondes sur la Voie sacrée.

La bataille se prolonge jusqu'en décembre. Cette grande victoire défensive de l'armée française est

obtenue au prix de l'enfer : des villages sont détruits, les champs sont retournés par les obus, le

paysage n'est plus que cratères noircis et tranchées inondées... Une horreur de trois cent deux jours

qui fait plus de trois cent mille victimes, Français et Allemands confondus dans la mort.

Verdun casqué veille sur la gare de l'Est

À Paris, la gare de l'Est sera, à jamais, la gare de la Grande Guerre. Une fresque

intitulée Le Départ des Poilus a résisté à tous les remaniements de l'endroit. Elle a été

offerte en 1926 au réseau ferré par le peintre américain Albert Herter, en souvenir de son

fils tué sur le front en 1918. Ces jeunes gens qui embarquent la fleur au fusil semblent

encore nous prévenir contre les folies de tous les conflits.

En 1930, quand il fallut agrandir la gare de l'Est, une seconde halle fut ajoutée au

bâtiment ancien. Pour faire face à la statue de femme symbolisant Strasbourg, on plaça une

autre figure symbolique, de Verdun cette fois-ci, armée et coiffée d'un casque de Poilu...

Souvenir des sacrifices consentis pour reconquérir les provinces perdues en 1870.

À l'approche de la Seconde Guerre mondiale, un bunker de commandement fut creusé

sous la voie no 3, et investi ensuite par les Allemands. Après la Libération, il fut laissé en

l'état, « dans son jus » comme disent les antiquaires. Dans ce lieu secret, on trouve toujours

les meubles d'époque, un bloc électrogène à pédales et un central téléphonique.

Au sortir de la Grande Guerre, le monde n'est plus le même. Tant de choses ont changé... L'Alsace

et la Lorraine ont été rendues à la France, l'ordre ancien issu du siècle précédent s'est effondré, les

femmes réclament leur place dans la société, les ouvriers apprennent à imposer leurs revendications,

la technologie a évolué, la médecine et la chirurgie ont progressé.

En ce qui concerne les routes, on sait maintenant qu'il va falloir les entretenir dans un plan

d'ensemble, afin de permettre aux automobiles de relier bientôt tous les coins de l'Hexagone, jusqu'au

moindre village. Mais cela coûte cher. Les collectivités locales, qui avaient partiellement la charge de

l'entretien des voies de communication, ne peuvent plus assumer ces frais en croissance constante,

l'État doit désormais faire face à la plus grande part de la dépense. En 1930, quarante mille kilomètres

de routes départementales et de chemins vicinaux sont incorporés au réseau des routes nationales et

deviennent des routes dites « automobilisables ». Deux cent douze routes nationales sont

comptabilisées et numérotées, de la première, la N1, qui va de Paris à Calais jusqu'à la petite dernière,

la N212, en Savoie. À cette même époque, la fabrication en série permet de rendre l'auto un peu plus

accessible. Deux cent soixante mille voitures de tourisme roulaient en France en 1920, elles sont un

million et demi en 1930... À titre de comparaison, nous sommes aujourd'hui plus de trente et un

millions d'automobilistes !

Lorsqu'en juin 1936 le Front populaire accorde deux semaines de congés payés à tous les

travailleurs, les voies goudronnées et les chemins de fer sont prêts à accueillir les foules parties à

l'assaut des bords de la Marne, des rives de l'Oise, du littoral de la Manche ou des plages du Midi. Les

trains de plaisir se multiplient, les bicyclettes et les autocars filent sur les routes, l'ère du loisir pour

tous vient de s'ouvrir.

Avec les moins nantis, remontons la Nationale 1... Oh, ce n'est pas une route prétentieuse qui

serpente vers le soleil comme la Nationale 7, mais c'est quand même la route des vacances. En cet été

1936, ceux qui n'ont pas les moyens ou pas le temps de descendre sur la Côte d'Azur cherchent la mer

ailleurs. Filons avec eux vers la Manche, et arrêtons-nous à Boran-sur-Oise, tout près de l'endroit où

la Nationale franchit le fleuve. Ici, une station balnéaire a vu le jour dans les années trente. Très vite,

les bénéficiaires des congés payés mais aussi le Tout-Paris s'y rendent pour profiter des agréments

d'une plage de sable à seulement quarante kilomètres de la capitale ! Du sable au bord de l'Oise ? Il

est apporté par camions et délicatement réparti le long de la rive, offrant à tous la douce illusion de

vacances exotiques.

À Boran-sur-Oise, la plage des congés payés

À la sortie de Paris, à partir de la porte de la Chapelle, la Nationale 1 filait en ligne

droite jusqu'à Beaumont-sur-Oise. L'avenue du Président-Wilson à La Plaine-Saint-Denis

en faisait partie, mais on peut aussi retrouver son tracé rectiligne de Pierrefitte à Montsoult

en passant par Saint-Brice. Plus loin, dans le village de Presles, une belle plaque de cocher

rouille dans l'indifférence... Eh oui, placée à une hauteur de deux mètres et demi, afin

d'être vue par les cochers juchés sur leur attelage, elle est aujourd'hui ignorée de la

plupart des automobilistes qui ont à leur disposition des panneaux plus à leur portée.

De Beaumont-sur-Oise, nous remontons la rivière sur une dizaine de kilomètres pour

arriver à la plage... Boran était réputé dans les années trente pour être l'une des plus belles

plages d'eau douce de toute la France. Abandonnée au début des années quatre-vingt, elle

conserve encore de nombreux vestiges. Si le sable a disparu depuis longtemps, il reste le

toboggan, les cabines et surtout le haut-parleur géant qui crachait à longueur de journée les

succès du moment, Marinella , chanté par Tino Rossi ou Prosper Yop la Boum scandé par

Maurice Chevalier.

Ceux qui veulent la mer, la vraie, continuent jusqu'au bord de la Manche. Les riches villégiaturent

au Touquet entre tennis, polo et garden-parties, tandis que les ouvriers vont découvrir les joies de la

baignade à Berck-sur-Mer. La mer pour tous libère le corps de la femme, le « costume de bain »,

comme on dit alors, s'allège bien vite, et l'on voit apparaître, timidement, les premiers deux-pièces

qui mettent en valeur les seins et dévoilent la taille des audacieuses naïades.

Bruits de bottes, chants martiaux, défilés aux flambeaux, l'Allemagne est hypnotisée par une folie

contagieuse... Le nazisme annonce un Reich de mille ans et revendique son espace vital. Par stratégie,

par prudence, par crainte, la France et le Royaume-Uni ont laissé la Wehrmacht écraser la

Tchécoslovaquie, imaginant que les nazis n'oseraient pas pousser plus loin leurs velléités de

conquêtes. Erreur et aveuglement. Cet attentisme va être fatal aux Français... Après l'invasion de la

Pologne par les Allemands en septembre 1939, la guerre ne peut plus être évitée.

Dans les premiers mois ce sera une « drôle de guerre », car rien de définitif ne se produit. Mais à

partir du 10 mai 1940, l'Allemagne envahit le Benelux et bombarde le nord de l'Hexagone. Calais est

noyé sous un déluge de feu. La Grande-Bretagne, entrée dans la guerre au côté de son allié français,

envoie un corps expéditionnaire défendre l'intégrité de l'Hexagone. Le dimanche 26 mai, Calais

capitule, troupes britanniques et françaises se replient un peu plus loin, sur les dunes de la plage...

Le lendemain matin, 27 mai, un éclatant soleil brille sur Dunkerque. Soudain, le ciel s'assombrit :

une escadrille de la Luftwaffe vient lâcher un tapis de bombes explosives et d'engins incendiaires...

Les avions allemands commencent le pilonnage systématique de la cité et de son port. De quart

d'heure en quart d'heure, jusqu'à la nuit tombée, des vagues d'assaut volant à basse altitude sèment la

mort et la désolation. Trois cents appareils engagés dans l'opération et quarante-cinq mille projectiles

largués font plus de mille victimes et dévastent une grande partie de la ville.

Près de quatre cent mille combattants français et britanniques se retrouvent isolés sur la plage et

dans le port, coupés de leurs bases arrière, menacés par l'armée allemande... La bataille est perdue

mais le gouvernement de Londres, soucieux de secourir son armée, organise « l'opération Dynamo » :

tout ce qui flotte en Angleterre et en France, petites embarcations de pêche ou gros paquebots, doit

cingler vers Dunkerque pour évacuer les soldats. En neuf jours, pendant que les Allemands pilonnent

la mer et le rivage, plus de deux cent mille soldats britanniques et cent vingt mille Français sont

sauvés et conduits en Angleterre par la voie maritime. La plupart des Français sont immédiatement

rapatriés sur Brest et Cherbourg, mais l'armée française, écrasée partout, ne peut plus se battre.

Le 17 juin, le maréchal Pétain appelle à la cessation des combats.

Le 18 juin, le général de Gaulle répond de Londres.

– Le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? La défaite est-elle définitive ? Non !

Le ton est donné : la lutte contre l'occupant se poursuivra depuis l'Angleterre.

La résistance britannique devient la hantise des Allemands sur le front occidental : l'occupant

redoute un débarquement. Les stratèges du IIIe Reich mettent alors au point le Mur de l'Atlantique,

ligne de défense composée de navires, de mines et de bunkers destinés à interdire l'accès aux côtes

françaises.

À Calais, le blockhaus de la mémoire

La Nationale 1 suit le littoral atlantique à partir d'Abbeville et de la baie de Somme. Tout

le long de la côte, en remontant vers le nord, demeurent des ouvrages du fameux Mur

construit par l'occupant. Ces constructions nous parlent encore de la guerre avec leurs

fortins dressés vers l'Angleterre d'où allait surgir la Liberté. Malheureusement, la plupart

de ces édifices sont à l'abandon, lentement dévorés par le sable, le vent, la végétation, voire

détruits récemment sous les coups de pioche de l'inconséquence humaine comme à

Wissant... Cet acte sacrilège a transformé le point le plus fortifié du dispositif nazi en un

désert amnésique.

En revanche, d'autres ouvrages sont magnifiquement conservés comme la fameuse

batterie Todt, située au point le plus sensible du Mur de l'Atlantique, devenue un musée. (À

Audinghen, entre Boulogne et Calais.)

Au centre de Calais, le Musée de Mémoire est abrité dans un blockhaus de la marine de

guerre allemande. Photographies et documents évoquent la vie quotidienne, sous la botte

nazie, d'une ville qui fut la première bombardée et la dernière libérée. (Parc Saint-Pierre.)

Le Mur est particulièrement renforcé sur le littoral du Pas-de-Calais, le plus sensible puisque le

plus proche de l'Angleterre. Logiquement, c'est là que devraient attaquer les Alliés... Mais le 6 juin

1944, les barges et les navires du Jour J voguent vers la Normandie, première phase de la libération de

la France.

C'est donc là-bas, vers Ouistreham ou Colleville-sur-Mer que l'on trouvera les tanks américains

transformés en monuments du souvenir, ou que l'on arpentera ces champs couverts de croix blanches,

rappels du sacrifice de ceux qui sont venus de si loin mourir chez nous...

La guerre terminée, le réseau routier français est saccagé. Aux villes détruites – de Marseille qui a

perdu son Vieux-Port jusqu'à Dunkerque dévasté – s'ajoutent des routes crevassées par les

bombardements et les passages de chars, sans oublier sept mille cinq cents ponts détruits.

Avant guerre déjà, la question de la construction d'autoroutes s'était posée. Dès 1927, un plan avait

été tracé pour une autoroute à l'ouest de Paris, le tunnel de Saint-Cloud en est le vestige. Le projet fut

reporté à un avenir hypothétique : la qualité, la densité et la fiabilité des routes existantes suffisaient,

pensait-on.

Seulement voilà, les routes vagabondent... Elles roulent de cité en cité, traversent chaque localité,

petite ou grande. On peut faire une halte ici ou là, on voit le paysage changer doucement en passant

d'une région à l'autre. Bref, on voyage, on musarde, on apprécie, mais on ne va pas très vite !

L'autoroute, elle, se veut plus performante. Elle ne songe qu'aux frontières à atteindre le plus

rapidement possible. Il faut courir, contourner les agglomérations, accélérer sur des voies bien droites

et bien dégagées. L'autoroute, c'est la dictature du lointain et de la vitesse.

Un premier programme d'autoroutes est adopté en 1955, au moment où l'euphorie de l'après-guerre

offre au pays une période de renaissance économique époustouflante, les « Trente Glorieuses ». Hélas,

tout le monde ne baigne pas dans l'opulence. Certaines misères sont criantes, qui ont justifié, en 1954,

l'appel de l'abbé Pierre en faveur des sans-abri, mais le pays se reconstruit dans l'espérance de la paix

et de la prospérité. On prône le confort, on incite à la consommation. Et si les temps sont encore durs,

une certitude apaise les plus inquiets : nos enfants connaîtront demain une vie meilleure et plus facile.

En outre, les progrès de la médecine et des techniques se conjuguent pour faciliter l'existence du plus

grand nombre.

1955, c'est aussi l'année où les ministres des Affaires étrangères de la France, de la République

fédérale d'Allemagne, de l'Italie, de la Belgique, du Luxembourg et des Pays-Bas se réunissent en

Sicile afin de poursuivre et développer leur coopération, envisageant déjà d'unifier les différentes

économies nationales au sein d'un même marché. Quatre ans auparavant, ces six pays ont déjà créé la

Communauté européenne du charbon et de l'acier, balbutiement d'une zone de libre-échange, volonté

affichée de rendre la guerre en Europe « non seulement impensable, mais aussi matériellement

impossible », selon le mot de Robert Schuman, ministre français des Affaires étrangères, cheville

ouvrière de la construction européenne.

L'idée de construire des autoroutes en France découle d'ailleurs directement de l'espoir vivant d'un

continent pacifié. La route, telle qu'elle a été conçue après l'épopée napoléonienne, avait

essentiellement pour fonction de relier entre elles les provinces de l'Hexagone, d'unifier des régions

dissemblables mais engagées dans une histoire commune. L'autoroute, elle, passe par-dessus les

frontières, file plus loin, à la découverte de la différence... Il est d'ailleurs piquant de constater que,

pour atteindre Calais, notre Nationale 1 a été remplacée depuis Boulogne par l'autoroute A16 dite...

l'Européenne ! La Nationale qui s'efface au profit de l'Européenne, tout est dit sur l'esprit d'union qui

anime les hommes en cette seconde moitié du XXe siècle. La Nationale

1, priorité de Napoléon pour

contenir une éventuelle attaque des Anglais, s'offre littéralement à l'ancien ennemi devenu

partenaire : c'est à Calais que l'A26, qui vient de Troyes, Reims, Arras, et que l'on appelle l'autoroute

des Anglais, rejoint l'Européenne, d'où l'on partira pour gagner l'autre côté du Channel.

Depuis 1994, le grand rêve d'un tunnel reliant l'Angleterre à la France est devenu réalité. Des

projets avaient été dessinés dès 1801, des plans tracés, et même des galeries ouvertes en 1878...

Hélas, les complications techniques, le farouche entêtement des insulaires à le rester et surtout le coût

de ce projet pour les deux pays concernés allaient retarder les travaux. Dans les années 1980, lors des

négociations avec le président François Mitterrand, Margaret Thatcher, Premier Ministre britannique,

refusa qu'un seul penny d'argent public soit dépensé dans cette affaire. En revanche, elle n'était pas

hostile à des financements privés. On fit donc appel à des actionnaires de part et d'autre de la Manche.

Seize milliards d'euros furent ainsi réunis, et les foreuses se mirent à ronronner. Certes, ceux qui

avaient cru judicieux d'investir dans le chantier du siècle durent patienter treize ans avant d'envisager

une embellie boursière, mais le tunnel était creusé !

Aujourd'hui, le tunnel sous la Manche est tellement ancré dans notre quotidien que nous en

oublions l'extraordinaire prouesse technologique. Qui s'étonne encore d'un tunnel de cinquante

kilomètres de long enfoui à quarante mètres sous le lit de la Manche ?

Un tunnel ? Trois, en fait : un

dans chaque sens de la circulation, plus une galerie de service. Le 15 décembre 1987, le creusement du

tunnel débutait en Angleterre, les travaux commençaient en France au mois de février suivant. Trois

ans plus tard, le 1er décembre 1990 à 12 h 12, la première jonction entre Français et Britanniques était

opérée presque au milieu du premier tunnel achevé : *Union Jack* d'un côté, drapeau tricolore de

l'autre.

Avec le XXe siècle finissant, nous pouvons donc embarquer à Calais pour une traversée sous la

Manche de trente-cinq minutes. Le *Shuttle*, la navette ferroviaire d'Eurotunnel, c'est la logique de

l'autoroute menée à son terme pour abattre les obstacles et franchir les frontières. Au-delà, plus loin,

vers l'autre...

Mais où sont les galeries d'antan ?

À Sangatte, à huit kilomètres de Calais, se trouve le gigantesque puits d'extraction qui

permet le creusement des tunnels : soixante-cinq mètres de profondeur pour soixante mètres

de diamètre. Pas très loin, nous attend une construction plate de pierres rondes et de

maçonnerie, isolée sur le rivage : c'est le puits du tunnel sous la Manche... datant de 1878 !

Pour découvrir ce vestige du rêve de nos ancêtres, il faut prendre la sortie du village en

direction du cap Blanc-Nez. Avant la statue d'Hubert Latham, candidat malheureux à la

première traversée de la Manche par avion, vous trouverez l'entrée du puits sur la droite.

1. Dans *La Revue de Paris* du 1er février 1900, « Routes romaines et routes de France ».

2. Décédé en 1985, Kléber Berrier aura été le dernier survivant des « taxis de la Marne ». Voir son témoignage sur le site : taxidelamarne.over-blog.com EN GUISE DE CONCLUSION

XXIe siècle

Vers l'infini et au-delà

L'histoire n'est pas terminée, bien sûr, tout continue de s'inventer puis de s'écrire, la route repousse

sans cesse les limites. On a envie de s'écrier, tel Buzz l'Éclair dans *Toy Story* :

– Vers l'infini et au-delà !

Aller plus loin, encore plus loin, traverser les frontières, faire fi des obstacles comme ce tunnel qui

passé sous la Manche pour atteindre l'Angleterre près de Douvres, en transperçant ses falaises

blanches. Voici le *Shakespeare Cliff*, la falaise de Shakespeare qui, dans *Le Roi Lear*, figure un

rempart infranchissable contre les invasions. Le tunnel a vaincu ce bouclier naturel, tout comme il a

vaincu la mer, et la route, désormais, se prolonge jusqu'à Londres, au cœur même du royaume.

De ces hauteurs crayeuses, j'aperçois les côtes de l'Hexagone et repense à notre grand périple. En

deux mille six cents ans, nous avons parcouru treize mille cinq cent soixante-treize kilomètres,

retraçant l'histoire agitée de la construction d'une nation. Je songe à tous ces peuples que nous avons

vus se découvrir, se redouter, s'affronter, se rassembler...

Et soudain apparaît un fantôme ! Je ne suis pourtant pas au Ier siècle de notre ère à Boulogne, où

l'empereur romain Caligula venait de faire édifier, face à l'île de Bretagne, un phare haut et puissant :

celui-ci n'était déjà plus qu'un tas de pierres au début du XXe siècle et maintenant il n'en reste rien...

Non, je suis bien à Douvres, où l'empereur Claude, après avoir conquis la grande île, fit ériger en l'an

43 cette *Roman Lighthouse* de vingt-cinq mètres de hauteur, identique en tout point au phare jumeau

de Caligula. Comme si, en dépassant les limites de l'Hexagone, en allant ailleurs, vers ce qui nous

semble si différent, nous feuilletions avec nos voisins les pages communes d'une histoire, découvrant

bien souvent quelques vérités sur nous-mêmes.

Pour ma part, je devrai bientôt sortir de ce long voyage onirique à travers les siècles, rentrer en

France pour aller assurer mes obligations de comédien en tournée, un peu partout, ce qui m'a permis,

depuis quelques années, d'aller fouiner sur les routes et les chemins de notre pays. Il me faudra

franchir à nouveau le détroit, atteindre la Loire en Anjou, continuer plus au sud... Pas de panique !

Avec le tunnel et les autoroutes, tout est possible.

– N'ayez crainte, dit Puck, le personnage que j'interprète dans *Le Songe d'une nuit d'été*, je puis

faire le tour de la Terre en quarante minutes.

La vitesse nous obsède, l'impatience nous aiguillonne. Mais à tant nous hâter, n'oublions-nous pas

parfois de regarder, d'écouter, de réfléchir ?

Je vous l'ai dit : l'Histoire n'est pas terminée. Nous la prolongeons en filant sur l'asphalte, en

bifurquant sur des voies de traverse, en faisant rouler des pierres sur le sentier. Accompagnés

d'ombres invisibles, celles des Gaulois et des Romains, celles des pèlerins du Moyen Âge et des

seigneurs féodaux, celles des postillons et des cantonniers, nous nous dirigeons tous vers des routes

inconnues...

Quelles surprises nous réservent-elles, ces routes du troisième millénaire ? Bien malin serait

l'augure qui pourrait nous le dire. Sans doute les peuples feront-ils comme ceux que nous avons

croisés jusqu'ici : des détours, des avancées fulgurantes, avec des égarements inspirés par l'orgueil

des humains quand ils veulent égaler les dieux, et des possibilités qu'ils n'auront même pas pu

imaginer au départ. Alors ils se réjouiront d'avoir trouvé le bon chemin, mais ils ne s'arrêteront pas là

pour autant. Toutes les routes se terminent quelque part, mais *la* route, elle, celle qui nous entraîne au-

delà de nous-mêmes, n'a pas de fin.

BIBLIOGRAPHIE

Généralités

BELLOC Alexis, *La Manière de voyager autrefois et de nos jours*, Delagrave, 1903.

BERTHONNET Arnaud, « Petite histoire des routes et des ponts à péage en France », *Pour Mémoire*

no 7, 2009.

BONNARD Louis, *Le Voyage en France à travers les siècles*, Touring-Club de France, 1927.

BRAUDEL Fernand, *L'Identité de la France*, Arthaud-Flammarion, 1986.

CHÉLINI Jean et BRANTHOMME Henry, *Les Chemins de Dieu, Histoire des pèlerinages chrétiens*

des origines à nos jours, Hachette, 1982.

CLÉMENT Pierre, *Les Chemins à travers les âges en Cévennes et bas Languedoc*, Les Presses du

Languedoc, 1983.

DUBY Georges, *Histoire de la France*, Larousse, 2011.

FANAUD Lucien, *Voies romaines et vieux chemins en Bourbonnais*, De Borée, 2005.

FERRO Marc, *Histoire de France*, Odile Jacob, 2001.

GAXOTTE Pierre, *Histoire des Français*, Flammarion, 1957.

GENDRON Stéphane, *L'Origine des noms de lieux en France*, Errance, 2008.

HÉRON DE VILLEFOSSE René, *Histoire des grandes routes de France*, Perrin, 1975.

MICHAUD Guy (colloque sous la direction de), *Les Routes de France*, Cahiers de Civilisation, 1959.

REVERDY Georges, aux Presses de l'École nationale des ponts et chaussées, *Atlas historique des*

routes de France, 1986. *L'Histoire des routes de France, du Moyen Âge à la Révolution*, 1997.

VAILLÉ Eugène, *Histoire générale des Postes françaises*, PUF, 1949.

Antiquité

ALIX Xavier, GUILHERMIN Brigitte et SANHUEZA Angel, *Les Itinéraires gallo-romains en Rhône-*

Alpes, EMCC, 2010.

AVRIL Marie-France, *Itinéraire d'Hannibal en Gaule*, Les Éditions de Paris, 1996.

BOCQUET Aimé, *Hannibal chez les Allobroges*, La Fontaine de Siloé, 2009.

BONNARD Louis, *La Navigation intérieure de la Gaule à l'époque gallo-romaine*, Alphonse Picard,

1913.

BRUN Patrice et RUBY Pascal, *L'Âge du fer en France*, La Découverte, 2008.

BRUN René, *La Chaussée Jules César*, La Pensée Universelle, 1981.

BRUNAUX Jean-Louis, *Les Gaulois*, Les Belles Lettres, 2005. *Nos Ancêtres les Gaulois*, Seuil, 2006.

Voyage en Gaule, Seuil, 2011.

CAU Paolo, *Les 100 plus grandes batailles de l'Histoire*, Place des Victoires, 2007.

CHAUME Bruno et MORDANT Claude (éds.), *Le complexe aristocratique de Vix : nouvelles*

recherches sur l'habitat, le système de fortification et l'environnement du mont Lassois, 2 vol., Éd.

Universitaires de Dijon, 2011.

CLÉMENT Pierre, *La Via Domitia des Pyrénées aux Alpes*, Ouest-France, 2005.

COULON Gérard, *Les Voies romaines en Gaule*, Errance, 2009.

DELAMARRE Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, Errance, 2003.

DUVAL Paul-Marie, *La Vie quotidienne en Gaule pendant la paix romaine*, Hachette, 1952.

ÉTIENNE Robert, *Jules César*, Fayard, 1997.

FAUCOUP Alain et BATHIAS Jean-Jacques, *Le Forez*, Faucoup, 2010.

FERDIÈRE Alain, *Les Gaules*, Armand Colin, 2005.

- GALBERT Geoffroy de, *Hannibal en Gaule*, Belledonne, 2005.
- GENDRON Stéphane, *La Toponymie des voies romaines et médiévales*, Errance, 2006.
- GRENIER Albert, *Les Gaulois*, Payot, 1994.
- HERMAN József, *Précis d'histoire de la langue française*, Tankönyvkiadó, Budapest, 1967.
- JOFFROY René, *Le Trésor de Vix*, Fayard, 1962.
- JULLIAN Camille, *Histoire de la Gaule*, Hachette, 1920.
- KASPRZYK Michel et NOUVEL Pierre, *Les Mutations du réseau routier de la période laténienne au début de la période impériale*, Inrap, 2011.
- KELLER Werner, *Les Étrusques*, Fayard, 1976.
- KRUTA Venceslas, *Les Celtes, histoire et dictionnaire*, Robert Laffont, 2000.
- LALOU Élisabeth, LEPEUPLE Bruno et ROCH Jean-Louis, *Des châteaux et des sources*, Universités de Rouen et du Havre, 2008.
- LANCEL Serge, *Hannibal*, Fayard, 1995.
- LEGROS Jacques, *Le Mont Sainte-Odile*, S.O.S, 1988.
- MARCIGNY Cyril et BÉTARD Daphné, *La France racontée par les archéologues*, Gallimard/Inrap, 2012.
- MARKALE Jean, *Dolmens et menhirs*, Payot, 1994.
- MELMOTH Françoise, *Les plus beaux sites de la Gaule romaine*, Archéologie Nouvelle, 2011.
- PETIT Jean-Paul et BRUNELLA Philippe, *Bliesbruck-Reinheim, Celtes et Gallo-Romains en Moselle et en Sarre*, Errance, 2005.

PICOT Jean-Pierre, *Dictionnaire historique de la Gaule*, La Différence, 2002.

RENARDET Étienne, *Vie et croyances des Gaulois avant la conquête romaine*, Picard, 1975.

ROMAN Danièle et Yves, *Histoire de la Gaule*, Fayard, 1997.

ROMAN Yves, *Hadrien, l'empereur virtuose*, Payot, 2008.

ROUCHE Michel, *Attila, la violence nomade*, Fayard, 2009.

SCHNITZLER Bernadette (sous la direction de), *10 000 ans d'Histoire, dix ans de fouilles*

archéologiques en Alsace, Musée de la Ville de Strasbourg, 2009.
Strasbourg-Argentorate, Musée

de la Ville de Strasbourg, 2010.

SCHMIDT Joël, *Les Gaulois contre les Romains*, Perrin, 2004.

THOLLARD Patrick, *Bavay antique*, ministère de la Culture, Imprimerie nationale, 1996.

Moyen Âge

AVRIL François, GOUSSET Marie-Thérèse et GUENÉE Bernard, *Les Grandes Chroniques de France*,

Philippe Lebaud, 1987.

BACHELIER Louis, *Histoire du commerce de Bordeaux [...]*, Éd. 1862, Hachette Bnf.

BERNET Anne, *Clotilde, épouse de Clovis*, Pygmalion, 2006.

BORDONOVE Georges, aux éditions Pygmalion : *Philippe II Auguste*, 1983. *Saint Louis*, 1984.

Clovis, 1988. *Charlemagne*, 1989.

BOURQUELOT Félix, *Études sur les foires de Champagne*, Imprimerie impériale, 1865.

BOVE Boris, *Le Temps de la guerre de Cent Ans*, Belin, 2009.

BOYER Régis, *Les Vikings*, Plon, 1992.

CAYLA Jean-Mamert et PERRIN-PAVIOT, *Histoire de la ville de Toulouse*, Bon et Privat, 1839.

CHAMPLY Louis Henri, *Histoire de l'abbaye de Cluny*, Librairie Centrale des Sciences, 1930.

CHÂTELAIN André, *Châteaux forts et féodalité en Île-de-France*, Créer, 1983.

COCULA Anne-Marie, *Histoire de Bordeaux*, Le Pérégrinateur, 2010.

CORNETTE Joël, *Histoire de la Bretagne et des Bretons*, Seuil, 2005.

DEVIOSSE Jean, *Charles Martel*, Tallandier, 2006.

FAVIER Jean, *Charlemagne*, Fayard, 1999. *Louis XI*, Fayard, 2001. *Les Papes d'Avignon*, Fayard, 2006.

FAVRE Édouard, *Eudes comte de Paris et roi de France*, Bouillon, 1893.

GEARY Patrick, *Le Monde mérovingien, naissance de la France*, Flammarion, 1988.

GOBRY Ivan, aux éditions Pygmalion : *Louis Ier*, 2002. *Louis VII*, 2002. *Philippe Ier*, 2003. *Clotaire Ier*, 2004. *Robert II*, 2005. *Eudes*, 2005. *Charles II*, 2007. *Henri Ier*, 2008. *Pépin le Bref*, 2011.

GRÉGOIRE DE TOURS, *Histoire des Francs*, traduite par Robert Latouche, Les Belles Lettres, 1963.

GRIFFE Élie, *Le Languedoc cathare au temps de la croisade*, Letouzey et Ané, 1973.

HUCHET Patrick et BOËLLE Yvon, *Sur les chemins de Compostelle*, Ouest-France, 2010.

LE JAN Régine, *La Société du haut Moyen Âge*, Armand Colin, 2003.

LEROUX Jean, *Histoire de la ville de Soissons*, Soissons, 1839.

MINOIS Georges, *La Guerre de Cent Ans*, Perrin, 2008.

PACAUT Marcel, *L'Ordre de Cluny*, Fayard, 1986.

PERCHE François, *Sur les routes des pèlerinages en France*, Fayard, 1980.

PÉRICARD-MÉA Denise, *Les Routes de Compostelle*, Gisserot, 2002.

PLANCHON Michel, *Quand la Normandie était aux Vikings*, Fayard, 1978.

PRÉVÔT Philippe, *Connaître la Gironde*, Sud-Ouest, 2006.

ROUCHE Michel, *Clovis*, Fayard, 1996.

RUFINO Patrice Georges, *Les Comtes de Toulouse*, Daniel Briand, 2000.

SASSIER Yves, *Hugues Capet*, Fayard, 1987.

SBALCHIERO Patrick, *Histoire du Mont Saint-Michel*, Perrin, 2005.

THEIS Laurent, *Dagobert*, Fayard, 1982.

Temps modernes

BLUCHE François, *Richelieu*, Perrin, 2003.

BOULAIRE, *La Marine française*, Palantines, 2011.

BOUYER Christian, *Au temps des isles*, Tallandier, 2005.

COMBESCOT Pierre, *Les Petites Mazarines*, Grasset, 1999.

GISLER Antoine, *L'Esclavage aux Antilles françaises*, Karthala, 1981.

LE ROUX Nicolas, *Les Guerres de Religion*, Belin, 2009.

MEYER Jean, *Colbert*, Hachette, 1981.

NICHOLL Charles, *Léonard de Vinci*, Actes Sud, 2004.

TAILLEMITE Étienne, *Bougainville*, Perrin, 2011.

Époque contemporaine

ARISTE Paul d', *La Vie et le Monde du boulevard*, Tallandier, 1930.

BAINVILLE Jacques, *Napoléon*, Fayard, 1958.

BOILET Georges Édouard, *La Doctrine sociale de Napoléon III*, Tequi, 1969.

CARON François, *Histoire des chemins de fer en France*, Fayard, 1997.

CONTE Arthur, *L'Épopée des chemins de fer français*, Plon, 1996.

DEBAUVE Alphonse, *Les Travaux publics et les Ingénieurs des Ponts et Chaussées*, Dunod, 1893.

FRÈREJEAN Alain, *André Citroën, Louis Renault, un duel sans merci*, Albin Michel, 1998.

JACQMIN François, *Les Chemins de fer pendant la guerre de 1870-1871*, Hachette, 1872.

LENTZ Thierry, *Nouvelle Histoire du premier Empire*, Fayard, 2010.

DU MÊME AUTEUR

Métronome, Éditions Michel Lafon, 2009

Métronome illustré, Éditions Michel Lafon, 2010

Histoires de France, François Ier et le connétable de Bourbon, Michel Lafon, Casterman, 2012

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Michel Lafon, 2013.

7-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte

92521 Neuilly-sur-Seine

www.michel-lafon.com

Photos : © Greg Soussan

ISBN 9782749921242

Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle.

L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales

Document Outline

- Couverture
- Titre
- Introduction
- 1 - vie siècle avant notre ère
- 2 - ve siècle avant notre ère
- 3 - ive siècle avant notre ère
- 4 - iiie siècle avant notre ère
- 5 - iie siècle avant notre ère
- 6 - ier siècle avant notre ère
- 7 - ier siècle
- 8 - iie siècle
- 9 - iiie siècle
- 10 - ive siècle
- 11 - ve siècle
- 12 - vie siècle
- 13 - viie siècle
- 14 - viiie siècle
- 15 - ixè siècle
- 16 - xe siècle
- 17 - xie siècle
- 18 - xiiè siècle
- 19 - xiiiè siècle
- 20 - xivè siècle
- 21 - xve siècle
- 22 - xviè siècle
- 23 - xviiè siècle
- 24 - xviiiè siècle
- 25 - xixè siècle
- 26 - xxe siècle
- EN GUISE DE CONCLUSION
- BIBLIOGRAPHIE
- Copyright

Table of Contents

1

1.

2

2.

1,

x1.

r

1 .

1...

Couverture

Titre

Introduction

1 - vie siècle avant notre ère

2 - ve siècle avant notre ère

3 - ive siècle avant notre ère

4 - iiie siècle avant notre ère

5 - iie siècle avant notre ère

6 - ier siècle avant notre ère

7 - ier siècle

8 - iie siècle

9 - iiie siècle

10 - ive siècle

11 - ve siècle

12 - vie siècle

13 - viie siècle

14 - viiie siècle

15 - ixè siècle

16 - xe siècle

17 - xie siècle

18 - xiiè siècle

19 - xiiiè siècle

20 - xive siècle

21 - xve siècle

22 - xvie siècle

23 - xviiè siècle

24 - xviiiè siècle

25 - xixè siècle

26 - xxe siècle

EN GUISE DE CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE

Copyright